

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Fièvre Fatale

Moning, Karen Marie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KAREN MARIE MONING

Fièvre Fatale

Les chroniques
de MacKayla Lane - 4



Karen Marie Moning

Fièvre Fatale

Les chroniques de MacKayla Lane – 4

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



J'ai lu

*Certaines personnes sont des forces de la nature.
Tels le vent ou l'eau sur la pierre,
elles façonnent des vies.
Ce livre est dédié à Amy Berkower.*

PREMIÈRE PARTIE

*« Quand j'étais au lycée, je détestais ce poème où Sylvia Plath,
évoquant le fond du gouffre, affirme qu'elle le connaît
comme sa poche et que tout le monde en a peur
sauf elle, parce qu'elle l'a touché.
Je déteste toujours autant cette poésie.
Sauf que maintenant, je la comprends. »*

Extrait du journal de Mac

Prologue

Mac – 1^{er} novembre, 11 h 18

La Mort. La Peste. La Famine.

Ils sont là, autour de moi, mes amants, mes terrifiants princes *unseelies*. Qui aurait cru que l'anéantissement puisse être aussi beau ? Aussi séduisant. Aussi brûlant...

Mon quatrième bien-aimé – la Guerre ? – me prodigue toute sa tendresse. Ce qui est assez ironique, de la part de celui qui apporte le Chaos, crée la Calamité et forge la Folie... si c'est effectivement ce qu'il est. Malgré tous mes efforts, je ne peux pas voir son visage. Pourquoi se cache-t-il ?

Il me caresse d'une main de feu. Je brûle, ma peau se couvre de cloques, mes os fondent dans un brasier de passion auquel nul humain ne pourrait survivre. Le désir me consume tout entière. Creusant mes reins, je le supplie de continuer. Ma langue est desséchée, mes lèvres parcheminées. Tout en me possédant, il étanche ma soif. Le liquide inonde ma bouche et coule dans ma gorge. Je suis secouée de spasmes. Il va et vient en moi. J'entrevois un peu de chair musclée, l'éclair d'un tatouage, mais toujours aucun visage. Celui-ci, celui qui me dissimule son apparence, est le plus effrayant des quatre.

Au loin, quelqu'un aboie des ordres. J'entends beaucoup de choses, n'en comprends aucune. Je sais que je suis tombée entre des mains ennemies. Je sais aussi que bientôt, même cela, je ne le saurai plus. Devenue *Pri-ya*, viande-à-faës, je m'imaginerai qu'il n'existe aucun autre endroit au monde où je préférerais me trouver.

Si j'avais l'esprit assez clair pour former des phrases, je vous dirais qu'autrefois, je croyais que la vie se déroulait d'une façon linéaire. Que les gens naissent, allaient à... quel est le mot humain ? Je m'habillais chaque matin pour m'y rendre. Il y avait les garçons. Plein de beaux garçons. Toute mon existence tournait autour d'eux.

Sa langue est dans ma bouche et elle me déchire l'âme. Aidez-moi-quelqu'un-s'il-vous-plaît-aidez-moi-arrêtez-le-faites-les-partir.

L'école. Voilà le mot que je cherchais. Ensuite, on trouvait un travail. On se mariait. On faisait... comment s'appellent-ils ? Les faës

ne peuvent pas en avoir. Ils ne les comprennent pas. De précieuses petites vies. Des bébés ! Avec un peu de chance, on menait une vie heureuse et bien remplie, et on vieillissait aux côtés de l'être aimé. Puis je vois un cercueil. Du bois brillant. Je pleure. Une sœur ? Non ! Les souvenirs font trop mal. Il faut oublier !

Ils sont dans mon ventre. Ils veulent mon cœur. Ils le lacèrent pour l'ouvrir. Ils se repaissent d'un désir qu'ils ne peuvent pas ressentir. Froid. Comment le feu peut-il être si froid ?

Concentre-toi, Mac. C'est important. Cherche les mots. Respire profondément. Ne pense pas à ce qu'ils te font. Surveiller, Servir et Protéger. Les autres sont en danger. Beaucoup ont été tuées. Elles ne doivent pas être mortes pour rien ! Pense à Dani. À l'intérieur, elle est comme toi, derrière sa dégaîne d'ado – pouces dans les poches, pose déhanchée, regard fixé sur l'horizon.

Les orgasmes se succèdent sans fin. Je deviens la jouissance. Douloureuse extase ! Exquise torture ! J'ai l'esprit en fusion et l'âme en lambeaux. Plus ils m'emplissent, plus je suis vide. Quelque chose m'échappe, tout m'échappe, mais avant que les ténèbres se referment sur moi, je vois dans un désespérant éclair de lucidité que...

Tout ce que je croyais sur moi-même, sur la vie, je l'avais appris dans les médias sans jamais le remettre en question. Si je ne savais pas comment me comporter dans une situation donnée, je cherchais dans ma mémoire un film ou une émission télévisée présentant un scénario identique et je me comportais comme les acteurs. Telle une éponge, j'absorbais mon environnement, j'en devenais le produit.

Je ne pense pas avoir jamais levé les yeux vers le ciel en me demandant s'il existait une vie intelligente dans l'univers, à part la race humaine. Et je *sais* que je n'ai jamais baissé le regard vers la terre sous mes pieds en réfléchissant à ma propre mortalité. Je menais une vie de béate euphorie à l'ombre des magnolias en fleurs, aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas les garçons, la mode, le pouvoir, le sexe ou tout ce qui, à cette époque, me procurait du plaisir.

Voilà ce que je confesserais si je pouvais parler, ce dont je suis incapable. J'ai honte. J'ai tellement honte !

Qui êtes-vous, nom de nom ? Quelqu'un m'a posé cette question récemment, mais son nom m'échappe. Quelqu'un qui m'effraie. Quelqu'un qui m'excite.

Non, la vie n'a rien de linéaire.

Cela vient par flashs successifs. Si vite que vous ne voyez pas venir le coup mortel jusqu'à l'instant où, tel Vil Coyote, vous vous faites aplatis façon pancake par Bip-Bip, pris à votre propre piège trop complexe. Une sœur morte. Un paquet de mensonges en héritage et ce sang d'une très ancienne lignée dont je ne veux pas. Une mission impossible. Un livre qui est un monstre, et qui est le pouvoir absolu ;

quiconque le détient décide du destin du monde. Peut-être de *tous* les mondes.

Stupide *sidhe-seer*. Tu étais tellement persuadée de maîtriser la situation !

Ici et maintenant – pas sur je ne sais quelle autoroute de dessin animé dont je pourrais me décoller avant de me redresser pour me regonfler comme un ballon, mais sur les dalles glacées d'une église, nue comme au dernier jour, oubliée du monde, captive des faës de volupté fatale – je comprends que mon arme la plus puissante, celle à laquelle j'avais juré de ne plus jamais renoncer – l'espoir – m'échappe de nouveau. Ma lance a disparu depuis longtemps. Ma volonté...

Volonté ? Qu'est-ce que cela ? Je connais donc ce mot ? L'ai-je connu un jour ?

Lui. Il est là. Celui qui a tué Alina. Pitié, pitié, pitié, ne le laissez pas me toucher.

Me touche-t-il ? Est-il le quatrième ? Pourquoi se cache-t-il ?

Quand les murs s'effondrent, qu'ils s'effritent et tombent en ruines, c'est la seule vraie question qui reste. *Qui êtes-vous ?*

Je dégage une odeur pestilentielle, celle du sexe et la leur – noirs et entêtants effluves. J'ai perdu tout sens de l'espace et du temps. Ils sont en moi et je suis incapable de les chasser ; comment ai-je pu être assez naïve pour croire qu'au moment critique, quand le monde s'est brisé autour de moi, mon héros viendrait me sauver dans le galop fracassant de son blanc destrier, ou qu'il fendrait la nuit sur sa Harley noire et luisante dans un silence surnaturel, ou encore qu'il apparaîtrait soudain dans un rassurant éclair doré, invoqué par le nom gravé sur ma langue ? Comment ai-je été élevée ? Dans un univers de contes de fées ?

Pas ce genre de contes de faës. Ceux-là, nous étions *supposées* les raconter à nos filles. Il y a quelques millénaires, nous le faisons. Puis nous avons été faibles et complaisantes. Comme les Anciens semblaient s'être calmés, nous avons abandonné nos coutumes millénaires. Distraites par les plaisirs de la technologie moderne, nous avons oublié la question essentielle.

Qui êtes-vous, nom de nom ?

Là, sur le pavé, à l'agonie – le baroud d'honneur de MacKayla Lane – je m'aperçois que la réponse est tout ce que j'ai jamais été.

Je ne suis personne.

Dani – 1^{er} novembre, 14 h 58

Salut ! C'est moi, Dani. Je vais prendre la main pendant un moment. Et c'est tant mieux, parce que Mac est dans un fichu pétrin. La nuit dernière, tout a changé. Le genre fin du monde. Ouais, ça craint à ce point. Le monde des humains et celui des faës se sont crashés, ça a été le plus gros *big bang* depuis la création. En fait, c'est le chaos absolu.

Ces putains d'Ombres ont envahi cette putain d'Abbaye. Folle de rage, Ro s'est mise à hurler que Mac nous avait trahies et nous a ordonné de la retrouver. De la lui ramener morte ou vive. *Faites-la taire ou étranglez-la pour de bon*, qu'elle a dit. *Éloignez-la de l'ennemi, elle est une arme trop puissante si elle est dirigée contre nous*. Elle est la seule capable de pister le *Sinsar Dubh*. Pas question de la laisser tomber entre de mauvaises mains, et d'après Ro, toutes les mains sont mauvaises, sauf les siennes.

Moi, je sais certaines choses sur Mac. Elle me tuerait si elle savait que je sais. Heureusement, elle l'ignore. J'espère ne jamais avoir à affronter Mac.

Pour l'instant, je suis à sa recherche.

Je ne crois pas que ce soit elle qui ait mis les Ombres dans l'Orbe. Les autres en sont presque toutes persuadées. Elles n'aiment pas Mac comme moi. Moi, je la connais comme si elle était ma sœur. Il est impossible qu'elle nous ait trahies.

Hier à dix-sept heures, on était sept cent treize à l'Abbaye. La dernière fois qu'on a compté, il restait seulement cinq cent vingt-deux *sidhe-seers* pour reprendre Dublin, retrouver Mac et, accessoirement, casser un maximum de faës.

Toujours aucun signe d'elle. Pourtant, on avance dans la bonne direction. L'épicentre du pouvoir est dans cette partie de la ville. Ça pue le faë, ici ; c'est aussi toxique qu'un nuage radioactif après une explosion nucléaire. On le perçoit toutes. On en a le goût sur la langue. On voit pratiquement le champignon atomique dans le ciel. Personne se parle, pourtant. À quoi bon ? Si Mac est encore à Dublin,

elle se trouve là-bas, droit devant. Aucune *sidhe-seer* ne pourrait résister à la tentation d'aller voir. J'espère qu'elle est en train de leur piquer les fesses avec la lance. On va se battre toutes les deux, dos à dos, comme l'autre nuit.

Si seulement je n'avais pas cette sensation nauséuse au creux de l'estomac...

Putain de bordel de m... ! Je ne suis pas malade. Je ne suis *jamais* malade. C'est bon pour les chochottes et les copieuses.

Mac peut se défendre. Elle est la plus forte de nous toutes.

— Sauf moi, dis-je à mi-voix, le sourire aux lèvres, la démarche assurée.

— Quoi ? demande Jo derrière moi.

Je ne prends pas la peine de lui répondre ; les autres me trouvent déjà assez vantarde. Et j'ai des raisons de l'être. J'ai des *super* dons.

Cinq cent vingt-deux *sidhe-seers* qui referment leur cercle. Nous nous battons comme des *banshees* et nous sommes vraiment dangereuses, mais nous ne disposons que d'une seule arme capable de tuer un faë : l'Épée de Lumière.

— Et elle est à *moi*.

Je souris de nouveau. Je ne peux pas m'en empêcher. C'est vraiment le top, d'être un super-héros. Je ne connais rien de plus cool au monde. Je suis super-rapide, super-forte, sans parler de quelques autres *super* pour lesquels Batman donnerait tous ses joujoux. Ce dont les autres rêvent, je peux le faire. Derrière moi, Jo demande de nouveau « Quoi ? » mais je ne souris plus. Je suis de nouveau impatiente et de mauvaise humeur. C'est l'enfer d'avoir quatorze ans. Enfin, presque quatorze ans. À un moment, je suis gonflée à bloc. L'instant d'après, j'en veux à la terre entière. Jo dit que c'est hormonal. Il paraît que ça finit par s'arranger. Si *s'arranger* veut dire devenir adulte, non merci. Je préfère une vie courte mais glorieuse. Qui voudrait devenir vieille et toute ridée ?

Si les *Unseelies* n'avaient pas provoqué une gigantesque coupure d'électricité hier soir, transformant la ville entière en une immense Zone fantôme, je serais partie plus tôt à la recherche de Mac, mais Kat nous a obligées à rester terrées comme des trouillardes jusqu'à l'aube. *Pas assez de lampes-torches*, elle a dit.

Bah, je suis super-rapide, j'ai répondu.

Génial, elle a répliqué. *Donc, tu voudrais qu'on te regarde foncer super vite dans une Ombre et connaître une mort super-atroce ? Super-malin, Dani.*

Elle m'a gonflée, mais elle avait raison. Quand je me déplace à grande vitesse, j'ai effectivement du mal à voir sur quoi je fonce. Avec le black-out total, personne ne peut contester que la nuit appartient aux Ombres, une fois le soleil couché.

Depuis quand c'est toi qui décides ? j'ai protesté. C'était juste pour avoir le dernier mot, et elle le savait aussi bien que moi. Elle s'est éloignée sans répondre. Ro l'avait nommée chef. Ro la nomme *toujours* chef, même si c'est moi la meilleure, la plus rapide, la plus intelligente. Kat est obéissante, docile, prudente. Tout ce que je déteste.

Les rues sont pleines de voitures accidentées ou brûlées. Je pensais voir plus de cadavres. Les Ombres ne mangent pas de chair morte. Je suppose que les autres *Unseelies* le font. La ville est d'un calme effrayant.

— Attends-nous, Dani ! me crie Kat. Tu accélères encore. Tu sais que nous ne pouvons pas aller aussi vite que toi.

— Désolée, je marmonne.

Puis je ralentis.

Avec ce que je perçois, là-bas devant, et cette saleté de nausée qui me soulève le cœur...

— Je ne suis *pas* malade.

Je serre les dents sur mon mensonge. Qui est-ce que j'espère tromper ? Je suis malade comme un chien. J'ai les paumes moites et le ventre noué. J'essuie sur mon jean ma main qui tient l'épée. Mon corps comprend certaines choses avant ma tête. Ça a toujours été comme ça, même quand j'étais gosse. Ça effrayait ma mère. C'est pour ça que je suis si douée pour le combat. Je sais déjà que ce qui m'attend, là-bas devant, fera partie de ces cauchemars qui me réveilleront au beau milieu de la nuit et que j'essaierai en vain de chasser de ma mémoire.

Ce vers quoi nous allons, et qui déverse ces retombées toxiques dans l'atmosphère, est un concentré de pouvoir faë totalement inédit pour moi. Notre plan est simple. Les autres *sidhe-seers* referment le cercle et tapent sur tout ce qui bouge, pendant que moi, je fais ce que je sais faire de mieux depuis le jour où Ro m'a prise sous son aile, quand ma mère a été assassinée.

Je tue.

*
* *

Nous nous déployons en ligne pour former un filet. Fortes comme peuvent l'être cinq cents des nôtres. Nous nous rapprochons de l'épicentre, *sidhe-seer* contre *sidhe-seer*, jusqu'à former une ligne continue. Rien ne peut passer à travers notre barrière, à moins de voler. Ou de se transférer.

Ouais, de se *transférer*. Certains faës peuvent se déplacer d'un endroit à un autre en un clin d'œil – un chouïa plus vite que moi, mais

j'y travaille. J'ai une théorie que je suis en train de vérifier. Il reste quelques détails à régler. C'est le plus tuant, les détails.

— Stop ! dis-je à Kat dans un murmure. Dis aux autres de s'arrêter.

Elle me jette un regard furieux mais aboie un ordre qui est rapidement relayé. Nous sommes bien entraînées. Kat et moi nous écartons et je lui dis ce qui m'inquiète. J'ai l'impression que Mac est là, et qu'elle est dans un sacré pétrin. Si les salopards qui dégagent cette énergie phénoménale sont capables de se transférer – comme la plupart de cette sale engeance – Mac aura disparu à la seconde où nous serons repérées.

Ce qui signifie que je dois y aller seule. Aucune autre que moi ne peut les attaquer par surprise assez rapidement pour les prendre de vitesse.

— Pas question, répond Kat.

— On n'a pas le choix, et tu le sais.

Nous nous défions du regard. Elle prend cet air qu'ont souvent les grandes personnes et pose sa main sur mes cheveux. Je sursaute. Je déteste ça. Les adultes me dégoûtent.

— Dani.

Elle marque un silence appuyé. Je connais ce ton par cœur, et je sais ce qui va suivre – un aller simple pour le Pays des Sermons à bord d'un train dont les freins ont lâché. Je fronce les sourcils.

— Garde ton baratin pour celles que ça intéresse. C'est-à-dire pas moi. Je vais monter là-haut...

D'un coup de menton, je désigne le bâtiment le plus proche.

— ... pour avoir une vue de la situation. Puis je visite l'intérieur.

Je poursuis, en séparant bien les mots :

— Vous. N'y. Entrez. Que. Quand. J'en. Rassortirai.

Nous continuons de nous dévisager. Je sais ce qu'elle se dit. D'accord, la télépathie ne fait pas partie de mes spécialités, mais les adultes ne savent pas cacher leurs pensées. Je préfère qu'on m'assassine avant que je prenne moi aussi une tronche en pâte à modeler. Kat se dit que si elle refuse de m'écouter et qu'elle perd Mac, Ro aura sa peau, mais que si elle me laisse prendre l'initiative et que les choses tournent mal, elle pourra toujours mettre la responsabilité de son échec sur le compte de Dani, la forte tête, l'électron libre. Tout est toujours de ma faute. Je m'en fiche. Je fais ce qui doit être fait.

— C'est moi qui irai là-haut, dit-elle.

— Je dois me rendre compte par moi-même, ou je risque de me jeter sur la mauvaise proie. Tu veux que je revienne avec une de ces put... saletés de fées entre les mains ?

Je me fais enguirlander chaque fois que je dis un gros mot. Comme si j'étais une môme. Comme si je n'avais pas déjà versé plus

de sang qu'elles n'en verront jamais. Assez vieille pour avoir le droit de tuer, mais pas assez pour avoir celui de jurer. Elles voudraient transformer un pitbull en caniche. À quoi est-ce que ça rime ? L'hypocrisie, c'est ce que je supporte le moins.

Kat prend une expression têtue.

J'insiste.

— Je *sais* que Mac est là-dedans et que pour une raison qui m'échappe, elle ne peut pas sortir. Elle a de gros pépins.

Est-elle cernée par l'ennemi ? Gravement blessée ? A-t-elle perdu la lance ? Aucune idée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est dans la mouise jusqu'au cou.

— Rowena a dit « morte ou vive », me rappelle Kat d'un ton coincé.

Elle n'ajoute pas « On dirait que ce sera plutôt la première option, et ça règlera le problème », mais elle le pense si fort que je l'entends.

— Il nous faut le Livre, au cas où tu l'aurais oublié.

J'essaie la raison. Quelquefois, j'ai l'impression d'être la seule de l'Abbaye à en avoir encore un peu.

— Nous le trouverons sans elle. Elle nous a trahies.

Putain de raison. Rien ne me gonfle plus que de voir les gens sauter aux conclusions sans aucune preuve. Je gronde :

— Tu n'en sais rien, alors arrête de dire ça.

Quelqu'un vient de prendre Kat par le col de son manteau pour la soulever sur la pointe des pieds. C'est moi. Je ne sais pas qui est la plus surprise de nous deux. Je la lâche et détourne les yeux. C'est la première fois que je fais une chose pareille. Seulement, c'est Mac qui est là-dedans. Je dois aller la chercher et Kat me fait perdre un temps précieux avec ses foutaises.

De petites rides lui plissent le tour des lèvres et son regard prend une expression que je connais bien. Ça me donne l'impression d'être dingue, et seule au monde.

Elle a peur de moi.

Pas Mac. Pour ça aussi, on est comme des sœurs.

Sans un mot de plus, je chausse ma paire d'ailes – ma raison de vivre ! – et je disparaiss dans l'immeuble.

*

* *

Du haut du toit, je scrute les environs.

Mes poings se serrent. J'ai beau avoir les ongles courts, je me griffe les paumes jusqu'au sang.

Deux faës sont en train de traîner Mac sur les marches d'une église. Elle est nue. Ils la laissent tomber sur le trottoir comme un sac-

poubelle. Un troisième faë sort de la bâtisse pour les rejoindre, et ils se tiennent autour d'elle comme des gardes impériaux, regardant autour d'eux, surveillant la rue.

La puissante énergie sexuelle qui émane d'eux me heurte de plein fouet, mais ce n'est pas la même chose qu'avec V'lane, à qui je ferai cadeau un jour de ma virginité.

Je suis aussi fascinée par le sexe que n'importe qui d'autre, mais ces... créatures, là-bas... ces extraordinaires – *putain, ça fait mal de les regarder ; il y a de l'eau sur mon visage, on dirait que mes yeux sont en train de bouillir dans leurs orbites* – créatures, d'une beauté à couper le souffle, me terrifient, moi qui ne suis pourtant pas une trouillarde. Elles ne bougent pas comme il faut. Des vagues colorées dansent sous leur peau. Des torques noirs ondulent autour de leur cou. Il n'y a rien dans leurs yeux. Rien. Leur regard est vide. Elles puent le pouvoir, le sexe, la mort. Ce sont des *Unseelies*. Mon sang le sait. J'ai envie de me laisser tomber sur les genoux devant eux pour les adorer, et Dani Mega O'Malley n'adore *personne* d'autre qu'elle-même.

J'essuie mes joues. Mes doigts sont rouges. Mes yeux pleurent du sang. C'est effrayant. C'est dingue. Les vamps sont insensibles aux faës.

Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, je ne les tourne pas directement vers les créatures qui gardent Mac. À la place, je photographie la scène. Chaque faë, borne d'incendie, voiture, creux dans le trottoir, lampadaire, ordure qui traîne... Je dresse une carte mentale des objets et des espaces vides, calcule leur position en abscisse et ordonnée, ajoute une marge d'erreur basée sur leur déplacement probable, puis superpose ce plan sur mon panoramique photo.

Je cligne des yeux. Une ombre vient de traverser la rue, si vite qu'elle en est presque invisible. Les faës ne semblent pas l'avoir remarquée. J'observe avec attention. Ils ne réagissent pas. Aucune tête ne se tourne pour la suivre. Je ne peux ni la fixer du regard, ni distinguer ses contours. Elle évolue comme moi... ou presque. C'est quoi, ce truc ? Pas une Ombre. Pas un faë. Un brouillard opaque. Maintenant, ça flotte au-dessus de Mac. C'est déjà parti. Le bon côté : si les *Unseelies* ne le voient pas, ils ne devraient pas *me* remarquer quand je foncerai pour prendre Mac. Le mauvais : qu'est-ce qui se passe si cette chose peut me voir ? si on entre en collision ? Je n'aime pas les inconnues. Ça peut être mortel.

J'aperçois l'éclat de la lance de Mac dans la main d'un type en robe rouge. Il la tient à bout de bras. Seuls les *Seelies* et les humains peuvent toucher les Piliers de Lumière. Il est soit l'un, soit l'autre. Le Haut Seigneur ?

Ils ont Mac. Ils ont la lance. J'ignore si je peux rafler les deux, et je n'essaierai pas. Je tenterais le coup s'il ne s'agissait pas de Mac. Ils

l'ont sacrament amochée. Elle a du sang partout. Elle est mon héroïne. Je les *hais* ! Les faës m'ont pris ma mère, et maintenant, ils ont eu Mac. Je parcours une dernière fois la scène du regard pour la mettre à jour avant de laisser libre cours à la folie qui court dans mes veines, et d'être happée par cette très ancienne zone *sidhe-seer* sous mon crâne.

Aussitôt, je suis envahie par un calme absolu, un détachement total. Je deviens un monstre. Je ne connais rien de meilleur au monde.

Je passe d'un arrêt sur image au suivant, sans plans intermédiaires.

Je suis sur le toit de l'immeuble.

Je suis dans la rue.

Je suis entre les gardes. Une brutale bouffée de désir – *m'offrir-jour-mourir* – me carbonise sur place, mais je vais trop vite et ils ne peuvent pas toucher ce qu'ils ne peuvent pas voir, or ils ne peuvent pas me voir, donc tout ce que j'ai à faire, c'est de tenir le coup. La haine, la haine, la haine. Je m'en fais une armure. J'en ai assez pour blinder toute la police irlandaise.

Je prends Mac.

Arrêt sur image.

Mon cœur s'arrête de battre. Le truc nébuleux me barre la route. Qu'est-ce que c'est ?

Je l'ai dépassé.

Des faës crient derrière moi.

Alors je hurle à Kat et aux autres de ramener leurs miches, de récupérer la lance et d'abattre ces salauds.

Tenant Mac entre mes bras, je passe d'une image fixe à la suivante aussi vite que je le peux, direction l'Abbaye.

Dani – 4 novembre

— Laisse-moi m'assurer que je t'ai bien comprise, dit Rowena d'une voix tendue.

Elle me tourne le dos. Sa silhouette de moineau tremble de rage. Quelquefois, Ro semble très vieille. D'autres fois, elle a une pêche d'enfer. C'est vraiment *space*. Son dos est raide comme une baguette, ses poings serrés au bout de ses bras bien droits. Ses longs cheveux blancs sont tressés et enroulés autour de son crâne comme une couronne royale. Elle est vêtue de la tenue d'apparat de Grande Maîtresse – une longue tunique blanche ornée du symbole de notre ordre, un trèfle vert émeraude un peu tordu – qu'elle porte jour et nuit depuis que l'enfer s'est abattu sur le monde. Je suis étonnée qu'elle ait attendu si longtemps avant de me passer un nouveau savon. Faut croire qu'elle était occupée ailleurs.

Elle m'a confisqué mon épée. L'arme se trouve sur son bureau. La lame projette des éclats d'albâtre et de lumière volée au paradis – *ma* lumière – et reflète les lueurs des dizaines de lampes disposées dans le bureau afin d'illuminer chaque coin et recoin de la pièce.

Quand l'Orbe a explosé le soir d'Halloween, libérant les Ombres qu'elle contenait, nous avons été si surprises que ces saletés rampantes ont réussi à engloutir quarante-quatre des nôtres avant que nous puissions rassembler assez de lampes et de torches électriques pour les tenir en respect. À notre connaissance, elles sont indestructibles. Mon épée ne peut les toucher. La lumière n'est qu'un remède temporaire puisqu'elle ne fait que les repousser plus loin dans toutes les fentes et crevasses sombres qu'elles peuvent trouver. Notre abbaye a été atteinte mais nous ne céderons pas un pouce de terrain. Il n'est pas question que les Ombres nous prennent notre sanctuaire et en fassent une Zone fantôme. On les pourchassera les unes après les autres pour les faire sortir.

Hier, il y en avait une dans la botte de Sorcha. Clare a tout vu. Elle a dit que Sorcha a été avalée par sa chaussure, pendant que ses vêtements retombaient autour. Quand on a retourné la botte d'un

coup sec sur l'escalier de devant, au soleil, une enveloppe parcheminée en est tombée, ainsi que quelques bijoux et deux plombages, suivis d'une Ombre qui a explosé en un million de particules. Aucune d'entre nous ne met plus ses chaussures sans les secouer pour en faire sortir ces saletés ni sans y projeter un rayon de lumière. Je porte souvent des sandales malgré le froid. Tu parles d'une façon de mourir. Après les faë de volupté fatale, les godasses d'Ombres fatales. Elle est bien bonne. D'accord, mon humour est un peu noir. Mettez-vous cinq minutes à ma place, et vous verrez de quelle couleur sera le vôtre.

Je couve mon épée du regard. Mes doigts se referment sur le vide. Ça me tue d'en être privée.

Dans un tourbillon de jupes blanches, Rowena pivote sur ses talons et me transperce d'un regard aussi acéré qu'un pic à glace. Je danse d'un pied sur l'autre, mal à l'aise. Je me moque peut-être de Rowena en la surnommant « Ro » et en me vantant d'être super-cool, mais ne vous y trompez pas. Cette vieille sorcière est quelqu'un qu'on ne traite pas à la légère.

— Tu étais assez proche du Haut Seigneur et de trois princes *unseelies* pour les tuer, et tu n'as même pas sorti ton épée ?

— Impossible, dis-je, sur la défensive. Il fallait que je ramène Mac. Je ne pouvais pas prendre le risque qu'elle soit tuée dans le combat.

— Quand j'ai dit « morte ou vive », lequel de ces mots n'ai-je pas su faire rentrer dans ta caboche ?

Il me semble que c'est manifestement le premier, mais je m'abstiens de le lui faire remarquer.

— Elle peut retrouver le Livre. Pourquoi est-ce que tout le monde s'obstine à oublier ça ?

— Plus maintenant ! Tu as dû le voir dès que tu as posé les yeux sur elle. Traîtresse, et maintenant *Pri-ya* ! Elle n'est plus d'aucune utilité pour nous. Elle est incapable de penser ou de parler. Elle ne peut même pas manger toute seule ! Elle n'en a plus que pour quelques jours à vivre, en admettant qu'elle tienne aussi longtemps. *Och* ! Et toi qui laisses passer notre seule chance d'abattre notre ennemi, ainsi que trois princes *unseelies*, juste pour sauver la vie de cette fille sans intérêt ! Qui crois-tu être, pour prendre une telle décision en notre nom à toutes ?

Mac est peut-être *Pri-ya* mais elle n'est pas une traîtresse. Je refuse d'y croire. Je garde le silence.

— Hors de ma vue ! crie-t-elle. Fiche le camp ! Détale, ou je te jette dehors !

Sa voix enfle tandis qu'elle tend le bras vers la porte.

— Dire que tu savais ce qu'il fallait faire... Eh bien, va-t'en ! Tu

vas voir, petite ingrate ! Moi qui ai été une mère pour toi, et même plus ! Pars ! Tu verras combien de temps tu survivras, dehors, sans moi !

Je m'interdis stoïquement de loucher vers mon épée. Pas question que Ro lise dans mes pensées. Elle capte tout. Cela dit, si elle parle sérieusement, je peux arriver avant elle à l'épée, et je n'hésiterai pas.

Je la regarde, littéralement *suintante* de remords et de vulnérabilité. Ça me coule des yeux, ça me fait trembler les lèvres. Nous nous dévisageons.

Enfin, alors que les muscles de mon visage n'en peuvent plus de maintenir cette grotesque expression larmoyante, les traits de Ro s'adoucissent. Elle prend une profonde inspiration et souffle longuement. Ferme les paupières. Pousse un soupir.

— Dani ! *Och*, Dani ! glousse-t-elle en rouvrant les yeux. Quand apprendras-tu ? Le jour de ta mort ? Je ne veux que ton bien. N'as-tu donc pas confiance en moi ?

Confiance ? Je me méfie fortement de ce mot. Il signifie « accepter sans poser de questions ». J'ai déjà essayé, une fois.

— Je suis désolée, Rowena.

Les mots m'écorchent la langue. Je baisse le nez. Je veux qu'on me rende mon épée.

— Je vois bien que tu éprouves de l'affection pour cette... cette...

— Mac, dis-je avant qu'elle qualifie celle-ci d'un adjectif qui me rendra folle de rage.

— Je t'assure que je ne comprendrai *jamais* pourquoi !

Elle marque un silence appuyé, et je comprends qu'elle attend que je plaide ma défense.

Je lui dis tout ce qu'elle a envie d'entendre. Que je suis seule. Que Mac a été gentille avec moi. Que je suis navrée d'avoir manqué de réflexe et que j'essaie de devenir celle qu'elle voudrait que je sois. Que je ferai mieux la prochaine fois.

Ro me congédie... en oubliant de me rendre mon épée. Je patiente. Pour l'instant. Je sais où est l'arme, et si je ne la récupère pas rapidement, je trouverai un prétexte, une créature à abattre de toute urgence.

Entre-temps, j'ai du pain sur la planche. Comme je suis super-rapide, on m'envoie dans tout le comté pour en rapporter des lampes, des ampoules, des piles, tout un tas de fournitures. La pagaille qui règne à Dublin ne s'est pas étendue jusqu'ici. Nous avons toujours l'électricité. Et même si ce n'était pas le cas, on a des groupes électrogènes à ne plus savoir qu'en faire. L'Abbaye est totalement autonome. Production d'électricité, nourriture, eau... on a tout ce qu'il faut.

Jusqu'à présent, je n'ai pas encore vu un seul *Unseelie*. Je suppose

qu'ils préfèrent rester en ville. Il y a plus à manger là-bas. Kat pense qu'ils ne viendront pas dans la campagne tant qu'ils n'auront pas fini de mettre Dublin à sac. Nous devrions être tranquilles encore un certain temps, à part ces saletés d'Ombres. Entre deux expéditions, je vais voir Mac. J'essaie de la forcer à manger. C'est Ro qui a la clef de sa cellule. Je ne vois pas pourquoi il faut l'enfermer, avec toutes ces protections autour d'elle, et alors qu'elle n'est même pas capable de marcher. Si je n'arrive pas à la nourrir rapidement, je vais prendre cette clef de force. Je peux lui demander de ramper jusqu'à la grille, mais impossible de la nourrir à travers les barreaux.

Ce que j'aimerais bien savoir, c'est où est passé ce maudit V'lane. Pourquoi n'est-il pas venu au secours de Mac ? Pourquoi n'a-t-il pas empêché les princes *unseelies* de la violer ? Tout en arpentant la campagne, je l'appelle, mais s'il m'entend, il ne me répond pas, à moi. Et je suppose qu'il ne répond plus à Mac.

Quant à Barrons... qu'est-ce qu'il fabrique ? Je croyais qu'il la voulait vivante, lui ? Pourquoi l'ont-ils tous abandonnée au moment où elle avait le plus besoin d'eux ?

Ah, ces mecs.

Tous des nuls.

J'apporte mon butin dans le réfectoire. Super Glue, lampes, piles, fixations en métal. Personne ne lève les yeux. Il y a des *sidhe-seers* à toutes les tables, occupées à reproduire en série le casque génial que Mac portait la nuit où nous avons cassé du *grug* ensemble, elle et moi. Après que je l'ai enlevée aux princes, Kat et les autres sont arrivées, ont pris la lance et le sac à dos de Mac, dans lequel elles ont trouvé le casque.

À présent, elles ont organisé une chaîne de montage que j'approvisionne en matériaux, mais je commence à avoir du mal à trouver des lampes Click-It. Je vais peut-être devoir aller jusqu'à Dublin, même si Ro a dit de ne pas se servir dans les magasins là-bas.

Comme un grand nombre des nôtres sont messagères à vélo pour Post Haste, Inc. – la vitrine officielle de l'organisation internationale *sidhe-seer* qui a des succursales dans le monde entier –, la plupart d'entre nous possèdent déjà leur propre casque. Il suffit de les customiser. À cause des Ombres qui rôdent dans l'Abbaye, tout le monde se chamaille pour être équipée avant les autres. Je leur ai dit que Mac appelait ça un MacHalo, mais Ro a interdit d'utiliser ce nom. On dirait que ça l'ennuie que Mac y ait pensé avant elle.

Je fonce aux cuisines, j'ouvre l'un des frigos si brusquement qu'il bascule et que je dois le redresser. Puis je me plante devant et je me goinfre. Je ne sais pas ce que je mange, et je m'en fiche. Je tremble de tous mes membres. Il faut que je m'alimente en permanence. La super-

vitesse me pompe toute mon énergie. Il me faut du gras et du sucré. J'engloutis du beurre, de la crème. Je gobe des œufs. J'avale du jus d'orange. Je dévore de la glace, puis du cake. J'ai toujours les poches pleines de barres chocolatées, et je ne vais nulle part sans mon sac banane rempli de snacks. Deux sodas plus tard, j'arrête enfin de trembler.

Au magasin, j'ai raflé deux boissons protéinées pour Mac. J'ai peur de l'étouffer en lui faisant avaler de force de la nourriture solide. Cette fois, elle va manger, point final.

Cassie dit que Ro effectue des rondes. Il est temps que je me procure cette clef.

Je ne pleure jamais. Je ne sais pas si ça m'est arrivé une fois dans ma vie. Je n'ai pas versé une larme quand ma mère a été assassinée. Si c'était mon genre, je m'effondrerais devant le spectacle qu'offre Mac. Elle et moi, vous savez, on donnerait notre vie l'une pour l'autre. Quand je la vois dans cet état, j'en suis malade. Tout en mâchonnant deux autres barres chocolatées, je traîne les pieds – ma façon de dire que je marche comme n'importe quel gus – sur le chemin qui mène à sa cellule.

Elle refuse de garder ses vêtements. Elle les arrache comme s'ils lui brûlaient la peau. *Man*, si je pouvais être foutue comme elle, plus tard ! Quand je l'ai amenée ici, Ro l'a fait boucler en bas, dans l'une des vieilles cellules qu'on utilisait autrefois. Murs de pierre, sol de pierre. Une paillasse. Un pot de chambre. Elle ne s'en sert pas, puisqu'elle ne mange pas ni ne boit, mais c'est une question de principe. Elle n'est pas un animal, même si c'est comme ça qu'elle se comporte. C'est plus fort qu'elle. La cellule est fermée par une grille.

Ro dit que c'est pour le bien de Mac. Que les Traqueurs *unseelies* pourraient la retrouver et que les princes se transféreraient ici pour la ramener au Haut Seigneur, si nous ne la gardions pas sous terre, entourée de protections. Le jour où je l'ai amenée ici, nous avons passé des heures à peindre des symboles partout dans l'Abbaye. Le Cercle était là, derrière nous, pour nous surveiller et nous donner des instructions. Elles avaient des images. Ro les avait trouvées dans un livre de l'une des Bibliothèques interdites. C'était trop top ! Il a fallu mélanger du sang à la peinture. Je le sais, parce que Rowena voulait le mien. Elle m'a dit de ne pas en parler aux filles. Je connais un tas de choses que les autres ignorent. Les murs de la cellule de Mac sont couverts de protections, et il y en a aussi à l'extérieur.

Dans le couloir qui mène à l'escalier, je passe devant Liz. Elle est coiffée d'un MacHalo qui brille comme un petit soleil.

— Comment elle va ? je demande.

Liz hausse les épaules.

— Aucune idée. Ce n'est pas mon tour d'aller la surveiller, et tu ne me verras pas en bas tant que ça ne le sera pas.

Quand j'arrive à la hauteur de Barb et de Jo, je ne pose même pas la question. La plupart des *sidhe-seers* sont comme Liz : elles ne veulent pas de Mac ici, et personne ne prend le moindre risque. Il n'y a pas d'électricité, au sous-sol. C'est comme à l'époque médiévale. Des torches flambent, fixées aux murs. Vous voyez le tableau.

Comme ça me rendait nerveuse pour Mac, j'ai lancé une cinquantaine de lampes à LED dans sa cellule et je garde un œil sur les piles.

— Je ne sais pas pourquoi tu te fatigues pour elle, me jette Jo par-dessus son épaule. Elle a mis les Ombres dans l'Orbe. Elle a flirté avec un prince *seelie*. Elle a eu ce qu'elle cherchait. Les faës et les humains ne se mélangent pas. C'est à ça que sert notre ordre. À maintenir les races *chacune de son côté*. Elle l'a bien mérité.

Mon sang se met à bouillir. Je croyais être à la porte, prête à descendre l'escalier, mais voilà que tout d'un coup, je suis près de Jo, que je plaque contre le mur. Nos visages ne sont séparés que par la distance imposée par les lampes frontales de nos MacHalos.

Et revoilà cette expression sur sa figure. Je lui fais peur.

— Tu as raison, dis-je d'un ton froid. Méfie-toi de moi, parce que s'il arrive quoi que ce soit à Mac, c'est à toi que je demanderai des comptes en premier.

Elle me repousse d'un geste brusque.

— Rowena va te reprendre ta jolie petite épée. Sans ton arme, tu n'es pas aussi téméraire, *Danielle*.

Elle me cherche ?

— Dani, je rectifie.

Je hais ce prénom ringard. Je la pousse à mon tour contre le mur.

Elle me bouscule de nouveau. Je ne le crois pas ! Elle a toujours l'air effrayée, mais elle me défie tout de même du regard.

— Tu es peut-être plus rapide et plus forte, ma petite, mais en nous y mettant à plusieurs, nous pouvons encore te botter les fesses, et l'idée commence à nous démanger. Tu dorlotes une traîtresse. Tu n'es pas loin d'en être une aussi.

Je regarde Barb, qui hausse les épaules comme pour dire « Désolée, mais je suis d'accord ».

Bande de gourdes. Je file sans un regard en arrière. Je n'ai pas de temps ni d'énergie à perdre avec elles. Mac a besoin de moi.

En ouvrant la porte qui mène au sous-sol, je devine tout de suite que quelque chose ne va pas. Il fait noir. Je me fige sur place une seconde, indécise. Il est impossible que toutes les torches se soient consumées en même temps. Je ne capte aucune présence faëe, et

même les *sidhe-seers* les moins douées ont un champ de perception assez vaste pour couvrir toute l'Abbaye.

S'il n'y a pas de faë, cela veut dire que c'est *l'une des nôtres* qui a éteint les torches. Ce qui signifie qu'il y en a une dans nos rangs qui veut suffisamment la mort de Mac pour essayer de la tuer sans états d'âme. Et qu'elle espère s'en tirer sans être prise. J'allume mes loupottes d'un geste sec, passe en mode supersonique et zou ! je file dans la cellule.

C'est encore pire que ce que je croyais.

Quand nous avons descendu les pots de peinture, personne ne s'est donné la peine de remonter ceux qui n'avaient pas été utilisés. Quelqu'un a renversé de la peinture noire partout sur le sol et en a éclaboussé les murs à l'extérieur de la cellule de Mac, masquant les symboles de protection.

De la pointe de ma sandale, je tâte la peinture. Elle est humide, encore fraîche.

Je fronce les sourcils. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Si les torches ne brûlaient plus, d'accord, les Ombres auraient pu entrer. Elles auraient même pu se faufiler dans la cellule puisque les protections ont disparu. Seulement, il aurait aussi fallu que les cinquante lampes soient éteintes, ce qui n'est pas le cas. À quoi est-ce que ça rime ? Pourquoi se donner la peine de mettre en scène cette pseudo-tentative de meurtre qui n'a aucune chance de réussir ?

— Et m... !

Je viens de comprendre. Ce ne sont pas les Ombres qui ont fait le coup. C'est quelque chose de plus grand. Quelque chose de plus méchant. Quelque chose qui n'a pas peur de la lumière.

Je rêve. Il ne peut pas y avoir une telle traîtresse entre nos murs !

Je réfléchis à tout ceci. Allez, Dani ! me dit mon cerveau. Cherche encore !

Je ne veux pas laisser Mac toute seule, mais sans arme, je ne peux pas la protéger. Toujours pas de présence faë alentour. Il me faut quarante-quatre secondes maximum. Je prends le risque.

Arrêt sur image !

C'est super-cool de pouvoir se déplacer comme je le fais. C'est ce qui se rapproche le plus de l'invisibilité. Les gens disent qu'ils sentent un courant d'air brusque qui leur soulève les cheveux. Je teste encore mes limites. D'habitude, je préfère m'entraîner dehors ; ça réduit le risque de collisions. Je suis la spécialiste des bleus.

Là où je veux en venir, c'est qu'on ne peut même pas me voir quand je suis en mode supersonique. Alors me *toucher* ? C'est absolument inimaginable.

Je vois à peu près ce qui se passe autour de moi, j'entends aussi

un peu, mais j'évolue dans un brouillard de mouvements et de sons.

Les sons qui m'alertent, un instant avant que j'aie la frousse de ma vie, ce sont des voix. Masculines. Furieuses. Violentes. Aucun homme n'est autorisé à pénétrer ans l'Abbaye.

Jamais. Sans la moindre exception. Le soir où Mac amené V'lane ici, on a toutes failli y laisser notre peau.

Pourtant, ce sont bien des hommes qui sont là. Ils courent vers moi. Ils sont nombreux. J'entends des coups de feu. Bordel ! Quels crétins auraient l'idée de se battre avec des flingues dans ce genre de guerre ? Qui espèrent-ils tuer, avec leurs pétards ? Ben voyons... *Nous*. Pourquoi ? Droit devant, quelque chose fonce sur moi plus vite que prévu.

ALERTE ROUGE ! ALERTE ROUGE ! ALERTE ROUGE !

Je dois faire appel à toutes mes capacités de vitesse et d'agilité. Il est en train de se passer quelque chose de carrément bizarre, et ce *quelque chose* est dans mon espace. J'ai un mal de chien à l'éviter. Tout d'un coup, je suis cueillie dans les airs, saisie par les coudes et déposée sans ménagement sur le sol, si brusquement que mes dents s'entrechoquent.

Cueillie.

Moi.

Interrompue dans ma course supersonique. Arrêtée de force.

C'en est trop pour moi.

Je me mets à couiner.

— Dani, gronde un homme.

Je le regarde, bouche bée. Mac ne m'a jamais dit à quoi il ressemblait. Je n'y crois pas ! Elle ne m'a *jamais* dit à quoi il ressemblait ! Je ne peux pas m'empêcher de le dévorer du regard.

— Barrons ? dis-je dans un souffle.

Ça ne peut être que lui. Je ne vois pas qui cela pourrait être d'autre. Et c'est avec ça qu'elle vivait tous les jours ? Comment a-t-elle pu le supporter ? Comment a-t-elle pu lui dire « non » à quoi que ce soit ? Et d'abord, comment sait-il qui je suis ? Mac lui a-t-elle parlé de moi ? Pourvu qu'elle lui ait dit à quel point j'assure ! Je suis tellement embarrassée que je pourrais mourir sur place. J'ai couiné devant lui. Ce sont les souris qui couinent. Il occupe trop d'espace. Il m'a cueillie en plein vol !

Je recule en trébuchant, à vitesse semi-supersonique. Uniquement parce qu'il le veut bien, on dirait. C'est extrêmement agaçant.

Puis je regarde par-dessus son épaule... et je réprime de justesse un nouveau couinement.

Huit hommes sont déployés en V derrière lui, armés jusqu'aux dents, bardés de munitions, brandissant ce qui ressemble à des Uzis. Grands, baraqués. Deux d'entre eux semblent plus animaux

qu'humains. Il y en a même un qui pourrait être la Mort en personne, avec ses cheveux blancs, sa peau claire et son regard sombre, brûlant, qui scrute tout avec une intensité presque fiévreuse. Il pose les yeux sur moi. Je tressaille. Ces hommes ont une démarche étrangement féline. Ils suent l'arrogance, comme les faës, mais ce ne sont pas des faës. Des *sidhe-seers* sont plaquées contre les murs, essayant de se faire oublier. Il n'y a aucune victime, à ce que je peux voir. Je suppose que les coups de feu que j'ai entendus étaient des avertissements et qu'ils ont été tirés en l'air. Je l'espère. Ces types dégagent une énergie phénoménale. Je ne sais pas à quoi Barrons est dopé – le mot m'échappe ; sur un appareil à mesurer la puissance brute, cela ferait exploser les compteurs – mais ils le sont aussi. Devant cet escadron en train de descendre le hall de l'Abbaye d'un pas conquérant, même *moi*, je suis tentée de détalier comme un lapin.

L'un des hommes tient Ro sous son bras et pointe son couteau sur sa gorge.

Je pourrais foncer et la sauver. Elle est notre Grande Maîtresse. Notre priorité absolue. Le problème, c'est que je ne suis pas sûre de pouvoir esquiver Barrons.

— Sortez de mon abbaye ! crie-t-elle.

— Où est Mac ? demande Barrons d'une voix douce.

Aussitôt, mon regard revient vers lui. Chez lui, la douceur s'apparente à une lame chirurgicale posée sur votre veine jugulaire.

— Est-ce que cette vieille sorcière lui a fait mal ?

Si un coup d'œil pouvait tuer ! Un jour, c'est pour *moi* qu'un homme regardera quelqu'un d'autre de cette manière-là. Je n'ai pas l'intention de le lui dire, mais je suis à peu près certaine que Ro allait la laisser mourir.

— Non, mens-je. Elle va bien.

Je précise :

— Enfin, aussi bien qu'à son arrivée.

Il me dévisage et demande de nouveau :

— Où ?

Je pense aux torches éteintes et aux symboles recouverts de peinture, et dans un douloureux éclair de lucidité, je comprends que je ne pourrai jamais assurer seule la protection de Mac. Même moi, je dois dormir de temps en temps. Si je mets à part la soirée de Halloween, Barrons a toujours veillé sur elle.

D'un autre côté... aucun être humain n'aurait pu me cueillir dans les airs comme il l'a fait. Qu'est Barrons ? J'ignore jusqu'à quel point Mac lui fait confiance.

— Promettez-moi que vous ne ferez pas de mal à Ro, dis-je. Nous avons besoin d'elle.

Une lueur sauvage passe dans ses yeux.

— Cela, j'en déciderai quand j'aurai vu Mac.

Moi aussi, je peux m'énerver ! Je gronde :

— Où étiez-vous, quand elle avait besoin de vous ?

Et, sans un mot de plus, je file plus vite que l'éclair.

Entre ces murs, il n'y a qu'à moi que je fais confiance. À moi, et à mon épée. Si mon instinct ne me trompe pas – ce qu'il ne fait jamais –, Barrons n'est pas le seul à mettre le cap sur Mac en cet instant précis.

Je serai auprès d'elle avant eux tous.

Je laisse l'ancienne zone *sidhe-seer* sous mon crâne m'avalier. Je suis le pouvoir et la force. Je suis la vitesse. Je suis libre !

La porte du bureau de Rowena vole en éclats.

L'épée est à moi.

Puis je suis dans la cellule de Mac, penchée au-dessus d'elle. Comme si elle avait perçu ma chaleur, elle roule sur elle-même. S'accroche à ma jambe. Se frotte contre moi. Émet de drôles de bruits. Je fais comme si tout était normal. Elle ne se maîtrise pas, en ce moment. Je ne la regarde pas directement. Je ne l'ai pas fait depuis que je l'ai ramenée. Je ne sais pas grand-chose sur le sexe, mais je sais que ce qui lui arrive n'est pas la bonne façon d'apprendre. J'ai effectué quelques recherches qui ne m'ont pas rassurée. Il n'existe aucun cas de femmes devenues *Pri-ya* qui aient guéri. Pas un seul. Elles sont transformées en animaux sans volonté qui font tout ce qu'on leur demande, jusqu'à en mourir. Et encore, elles ont été transformées ainsi par des *Seelies*. Personne ne l'a jamais été par des *Unseelies*, encore moins par trois des plus puissants d'entre eux... Bah ! Mac est une guerrière. Elle en bavera, mais elle s'en remettra. Il le faut. Nous avons besoin d'elle.

Un faë vient de se transférer dans la cellule.

Je suis secouée par une bouffée de *m'offrir-jouir-mourir*. Je n'hésite pas une seule seconde. Je plonge ma lame dans ses entrailles. Il baisse les yeux. Il a l'air surpris, incrédule. Nous nous observons. Insoutenable perfection. Comme la dernière fois que j'ai regardé un prince, mes joues sont humides. Pas besoin de les essuyer pour savoir que c'est du sang. Si le seul fait de les regarder me fait saigner les yeux, comment Mac a-t-elle survécu après que trois d'entre eux l'ont *touchée* ? Qu'ils lui ont... fait des choses ? Même mortellement blessé, celui-ci m'oblige à tomber à genoux. J'ai envie de me soumettre à tous ses caprices. De lui obéir. De l'appeler Maître. Ro dit qu'ils sont l'équivalent des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse. Lequel d'entre eux mon épée a-t-elle frappé ? La Mort, la Peste, la Famine ou la Guerre ? *Man*, quel trophée de chasse ! Je me donnerais une tape sur le dos si je n'étais pas déjà occupée à mobiliser toute mon énergie pour m'interdire de retirer ma lame et la retourner vers moi. Il essaie de me détruire. Il voudrait m'emmener avec lui. Ses yeux iridescents

étincellent. Ma main au feu que c'est son ultime tentative pour me carboniser. Puis nous tombons tous les deux sur les genoux. Lui parce qu'il est mort, et moi – oh, que c'est humiliant ! – parce que je crois bien que je viens de connaître mon premier orgasme en assassinant un prince *unseelie*. Ça craint. Je le hais. Je suis furieuse qu'il m'ait fait vivre cette expérience. Ce n'est pas comme ça que c'était supposé se passer.

Puis Barrons est dans la cellule.

Puis un autre prince *unseelie* se transfère derrière moi. Il est si puissant que mes perceptions *sidhe-seers* le perçoivent avant qu'il se matérialise. Je pivote sur moi-même, plonge, mais je n'ai pas le plaisir de le tuer. À peine ce salaud a-t-il regardé *derrière* moi qu'il disparaît.

Je comprends. Je ne suis pas stupide. C'est de Barrons qu'il a eu peur, pas de moi ni de mon épée.

Je me tourne vers celui-ci. Je veux des réponses – je n'ai pas l'intention de le laisser emmener Mac où que ce soit tant qu'il ne m'aura pas fourni quelques explications – mais la lueur qui brille dans son regard me coupe la chique.

Respect, Dani ! me disent ses yeux. *Tu n'es plus une gamine. Tu es une guerrière, et une sacrée fine lame.* Il me jauge, me parcourt des pieds à la tête et me renvoie mon image. Dans le sombre et luisant miroir de ses iris, je croise le reflet d'une femme sublime. *Moi.* Barrons me voit. Il me voit vraiment !

Pendant qu'il soulève Mac entre ses bras et s'en va, je ravale un soupir rêveur.

Un jour, je donnerai ma virginité à Barrons.

Mac – Dans la cellule de l'Abbaye

Je suis chaleur.

Je suis désir.

Je suis douleur.

Je suis plus que douleur ; je suis agonie. Je suis l'autre côté de la mort à qui l'on refuse le bienheureux oubli du néant. Je suis vie qui n'aurait pas dû être.

Ma peau, c'est tout ce que j'ai. Une peau qui est vivante, qui a faim, qui souffre, qui a besoin d'être touchée pour rester en vie. Je roule sur moi-même, mais cela ne suffit pas. Cela ne fait qu'aggraver la douleur. Ma chair est en feu, tailladée par un millier de lames chauffées à blanc.

Je gis sur le pavé glacé de cette cellule depuis aussi longtemps que je me souviens d'avoir existé. Je n'ai jamais rien connu d'autre que ces dalles froides. Je suis creuse. Je suis stérile. Je suis vide. Je ne sais pas pourquoi je continue d'exister.

Attendez ! Il se passe quelque chose dans cette vacuité ? Il y a un changement ?

Je lève la tête.

Autre-que-vide est là !

Je rampe vers ça et le supplie de mettre fin à mon supplice.

Autre-que-vide essaie de mettre des choses dans ma bouche et de m'obliger à mâcher. Je détourne la tête. Je résiste. Pas ça que je veux. Touche-moi ici ! Touche-moi tout de suite !

Ça refuse. Ça s'en va. Quelquefois, ça revient et essaie de nouveau.

Le temps ne signifie rien.

Je dérive.

Je suis seule. Perdue. J'ai toujours été seule. Il n'y a jamais rien eu d'autre que le froid et la souffrance. Je me touche. J'en ai besoin. J'en ai besoin.

Autre-que-vide vient et repart. Met des choses dans ma bouche, qui sentent mauvais et ont un goût infect. Je les recrache. Ce n'est pas

cela que je veux.

Je continue de dériver dans la douleur et la vacuité.

Attendez ! Qu'est-ce qui se passe ? Encore un changement ? Est-ce que je vais connaître autre chose que l'agonie ?

Oui ! Je le reconnais ! Lui-qui-m'a-faite est ici ! Mon prince est venu. Ô, Joie ! La fin de ma souffrance approche.

Mais... que *fait* Autre-que-vidé ?

Mon prince est... non, non, non !

Je hurle. Je martèle Autre-que-vidé de mes poings. Ça fait du mal à mon maître avec une longue chose qui brille. Il cesse d'exister ! Emmène-moi avec toi ! le supplié-je. Je ne peux pas survivre. Je suis douleur ! Je suis douleur !

Autre-que-vidé s'agenouille près de moi. Touche mes cheveux.

Mon prince n'est plus.

Ça l'a fait cesser d'exister !

Je m'effondre. Je suis chagrin. Je suis désespoir. Je suis désolation. Je suis les falaises de glace noire dont vient mon maître.

Encore un changement ?

Un autre Lui-qui-m'a-faite est arrivé ! Mon salut approche-t-il, finalement ? Mon maître va-t-il abréger mes souffrances de ses mains ?

Non, non, *non* ! Lui aussi est parti. Pourquoi dois-je endurer ce supplice ?

Je suis agonie. Je suis oubliée du monde. Je suis punie et ne sais pas pourquoi.

Attendez...

Quelque chose fonce sur moi. C'est sombre et puissant. C'est électrique. C'est excitant. Ce n'est pas l'un de mes princes, mais mon corps se cambre, soudain moite. Oui, oui, oui, *tu* es ce qu'il me faut !

Cela me touche. Je suis en feu ! Je pleure de soulagement. Cela me serre contre son corps, cela me plaque contre sa peau. Nous nous embrasons. Cela parle, mais je ne comprends pas son langage. Là où je suis, les mots n'ont plus cours. Il n'y a que la peau, la chair, le désir.

Je suis un animal.

Je suis affamée. Je n'ai ni conscience ni états d'âme.

Et j'ai reçu un don qui surpasse tous les autres – celui de satisfaire mon maître.

Ses paroles me sont inintelligibles, mais la chair reconnaît son semblable.

La créature qui me tient maintenant va faire plus que mettre fin à ma souffrance. Elle va remplir le vide en moi.

Elle aussi est animale.

Je suis vivante. Je suis tellement vivante ! Je n'ai jamais été aussi vivante. Je suis assise, jambes croisées, nue, dans des draps de soie en désordre. La vie est un festin sensuel et j'ai une faim de louve. Je suis luisante de sueur et de volupté, mais j'en veux encore. Mon amant est trop loin de moi. Il m'apporte à manger. Je ne sais pas pourquoi il insiste. Je n'ai besoin que de son corps, de sa caresse électrique, des choses intimes, primitives, qu'il me fait. Sa main sur moi, ses dents, sa langue, et surtout ce qui pend lourdement entre ses jambes. Quelquefois, je l'embrasse. Je le lèche. Alors, c'est lui qui est moite de transpiration et de faim, et il durcit sous mes lèvres. J'immobilise ses hanches et je le titille. Cela me donne la sensation d'être puissante. D'être vivante.

— Tu es l'homme le plus beau que j'aie jamais vu, lui dis-je. Tu es parfait.

Il laisse échapper un son étranglé et marmonne quelque chose au sujet du fait que je vais devoir sérieusement remettre cela en question, tôt ou tard. Je l'ignore. Il dit beaucoup de choses incompréhensibles. Je n'y prête jamais attention. J'admire la beauté surnaturelle de son corps. Très brun, athlétique, il se déplace avec la grâce d'un fauve ; ses muscles roulent sous sa peau. Des symboles noirs et rouge sombre couvrent presque toute sa peau. C'est exotique et excitant. Il a été plus que bien doté par la nature. La première fois, j'ai cru que je ne pourrais pas le prendre en moi. Il m'emplit, me comble entièrement. Jusqu'à ce qu'il ne soit plus en moi, et que je sois de nouveau vide.

Je me mets sur mes mains et mes genoux pour lui tendre ma croupe. Je sais qu'il ne peut pas y résister. Quand il la regarde, une drôle d'expression passe sur son visage. Il devient sauvage. Ses lèvres s'étirent, son regard se fait dur. Quelquefois, il détourne sèchement les yeux.

Ensuite, il les ramène toujours vers moi.

Il est comme moi – fiévreux, impatient, affamé.

Je crois qu'il est partagé, malgré son désir. Je ne comprends pas cela. Le désir est. Pas de jugement, entre animaux. Pas de bien ni de mal. La faim est. Les bêtes recherchent le plaisir des sens.

— Encore, dis-je. Reviens au lit.

Il m'a fallu un certain temps pour apprendre le langage de cet être merveilleux, mais quand j'y suis arrivée, j'ai vite progressé, même si certaines choses continuent de m'échapper. Il affirme que je savais déjà mais que j'avais oublié. Il dit qu'il m'a fallu des semaines pour retrouver cela. J'ignore ce que veut dire « semaine ». Il m'explique que c'est une façon de marquer le passage du temps. Cela ne m'intéresse pas du tout. Il parle souvent à tort et à travers. Je ne l'écoute pas. Je ferme sa bouche avec la mienne. Ou avec mes seins, ou une autre partie de mon corps. Cela marche à chaque fois.

Il me décoche un regard intense, et l'espace d'un instant, il me semble que j'ai déjà vu cette expression, mais je sais que ce n'est pas le cas. Jamais je n'aurais pu oublier cette divine créature.

— Mange, gronde-t-il.

— Veux pas manger, grondé-je en retour.

J'en ai assez qu'il me fasse manger. Je tends la main vers lui. Je suis forte, mon corps est agile, mais cette superbe bête est plus puissante que moi. Je me délecte de son pouvoir, lorsqu'il me soulève au-dessus de lui, qu'il me fait descendre et m'emplit, ou lorsqu'il est derrière moi et donne de solides coups de reins. C'est cela que je veux, pour l'instant. Il ne connaît pas de limites. J'ai parfois somnolé mais lui, je ne l'ai jamais vu dormir. Je le sollicite sans cesse, et il est toujours capable de me satisfaire. Il est infatigable.

— Je veux encore. Toi. Viens ici. Maintenant.

Je me cambre de plus belle.

Il me regarde.

Il pousse un juron.

— Non, Mac, dit-il.

Je ne sais pas ce que signifie « Non ».

Et je n'aime *pas* cela.

Je fais la moue. Puis mes lèvres s'étirent rapidement en un sourire. Je connais un secret. Malgré tout son pouvoir, cette bête perd tout son contrôle sur soi devant moi. J'ai appris cela pendant le temps que nous avons passé ensemble. Je mouille mes lèvres, le supplie du regard, et alors une sorte de cri furieux monte de sa gorge, qui allume un brasier dans mes veines, parce que chaque fois qu'il fait ce bruit, je sais qu'il est sur le point de me donner ce que je veux.

Il ne peut pas me résister. Cela le met en colère. Cette créature est étrange.

Le désir *est*, et je le lui répète sans cesse. J'essaie de lui faire comprendre.

— Il n'y a pas que le désir dans la vie, Mac, répond-il toujours d'un ton sec.

Encore ce mot. Mac. Il y a tellement de paroles dont le sens

m'échappe ! Je suis fatiguée de parler. Je le fais taire.

Il me donne ce que je veux. Ensuite, il me force à manger. C'est ennuyeux, mais je lui fais plaisir. Le ventre plein, je somnole. Je m'enroule autour de lui, et alors le désir m'envahit de nouveau, et je ne peux trouver le sommeil. Je roule sur lui, le chevauche, frotte mes seins contre son visage. En voyant ses iris se voiler, je souris. D'un souple coup de reins, il se retourne et me plaque sous lui, étend ses bras au-dessus de ma tête et me regarde droit dans les yeux. Je soulève mes hanches à sa rencontre. Il est dur, prêt à me prendre. Comme toujours.

— Du calme, Mac. Enfer, veux-tu te tenir tranquille !

— Tu n'es pas *en* moi, protesté-je.

— Et je n'en ai pas l'intention.

— Pourquoi ? Tu as envie de moi.

— Tu as besoin de te reposer.

— Plus tard, le repos.

Il ferme les paupières. Sa mâchoire tressaille. Puis il rouvre les yeux. Ils scintillent comme la nuit polaire.

— J'essaie de t'aider.

Je me cambre de nouveau sous lui.

— Et moi, j'essaie de t'aider à m'aider, lui expliqué-je avec patience.

Mon fauve est quelquefois lent à comprendre.

Il gronde et enfouit son visage dans mon cou, mais il ne cherche pas à m'embrasser ou à me mordre. Je gémis de frustration.

Lorsqu'il lève la tête, son expression est un masque impassible. Je comprends que je n'aurai pas plus de ce que je veux. Mes mains sont toujours captives des siennes.

Je lui assène un coup de tête.

En l'entendant rire, je crois un instant que j'ai gagné, mais soudain, il s'arrête et me dit « Dors » d'une voix étrange, qui semble porter l'écho de nombreuses autres voix. Cela crée une pression sous mon crâne. Je sais ce que c'est. Cette créature a des pouvoirs magiques.

Moi aussi, dans un certain endroit de ma tête. Je le cogne de nouveau avec mon front, violemment, parce que je veux ce qu'il a et qu'il refuse de me le donner. Cela me fâche qu'il résiste, alors je me frotte contre lui, j'essaie de l'amener à faire ce que *je* veux qu'il fasse. De toute la force de ma magie, je cherche son point faible pour en user contre lui, de la même façon qu'il essaie de jouer du mien. Puis une barrière cède et tout d'un coup, je ne suis plus emprisonnée entre la douceur de la soie dans mon dos et le corps de cet homme devant moi, mais...

Je suis dans un désert. Je suis dans le corps de mon amant et je vois

par ses yeux. Je suis puissant, je suis vaste, je suis fort. Nous respirons l'air nocturne si chaud qu'il en est étouffant. Nous sommes seul, tellement seul ! Un vent torride souffle sur le désert, soulevant une violente tempête de sable. Aveuglé, nous ne voyons plus qu'à quelques pas devant nous. Des millions de minuscules grains de sable frappent notre visage nu et nos yeux, telles autant d'aiguilles, mais nous ne tentons pas de nous protéger. Nous accueillons la douleur. Nous devenons la douleur, sans résistance. Nous inspirons les grains de sable qui nous brûlent les poumons.

D'autres sont autour de nous, mais nous sommes si seul ! Qu'avons-nous fait ? Que sommes-nous devenu ? L'ont-ils convaincue ? Est-ce qu'elle sait ? Va-t-elle nous dénoncer ? Détourner les yeux ?

Elle est notre monde, notre plus haute étoile, notre astre le plus brillant, et maintenant, nous sommes plus noir que la nuit. Nous avons toujours été mortellement craint, au-dessus et au-delà de toute loi, mais elle nous aimait tout de même. Nous aime-t-elle encore ? Nous qui n'avons jamais connu le doute ni la peur, maintenant nous éprouvons absurdement les deux, alors que nous sommes à l'apogée de notre puissance. Nous qui avons tué sans états d'âme, qui avons pillé sans hésitation, qui avons conquis sans remords, nous sommes soudain assailli par l'incertitude. Tombé pour une seule faute. Nous qui étions puissant, nous dont le pas n'avait jamais dévié, nous trébuchons. Nous tombons à genoux, rejetons la tête en arrière et, tandis que nos poumons s'emplissent de sable, nous rugissons notre fureur par nos lèvres brûlées et parcheminées, en direction du ciel, de ce maudit ciel qui rit de nous...

Quelqu'un me secoue.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurle-t-il.

Je suis de nouveau dans le lit, entre des draps de soie et un corps d'homme. Je ressens encore la chaleur étouffante du désert et ma peau est rugueuse, pleine de sable. Il baisse les yeux vers moi, le visage blanc de colère. Et d'autre chose. Mon fauve est ivre de rage.

— Qui est-elle ? demandé-je.

Je ne suis plus dans sa tête. C'est difficile d'y rester. Il ne veut pas que j'y aille. Il est très fort et me repousse.

— J'ignore comment tu as fait cela, mais ne t'avise jamais de recommencer, gronde-t-il en me secouant de nouveau. As-tu compris ?

Il montre les dents. Cela m'excite.

— Tu la préfères à toutes les autres. Pourquoi ? Est-ce qu'elle s'accouple mieux ?

Cela est absurde.

Je suis une superbe bête.

C'est moi qu'il devrait placer au-dessus de toutes les autres.

Je suis là. Maintenant. Elle est partie. Je ne sais pas comment je le sais, mais elle est partie depuis très, très longtemps. Bien plus que ses « semaines ».

- Reste hors de ma tête, nom de nom !
- Alors viens en moi, supplié-je.
- *Dors*, m'ordonne-t-il alors de cette curieuse voix multiple.

Maintenant.

Je résiste, mais il répète plusieurs fois ses paroles. Plus tard, il chante pour moi. Puis il prend de l'encre et trace des dessins sur ma peau. Ce n'est pas la première fois. Cela picote... puis c'est apaisant.

Je m'assoupis.

Je rêve d'endroits très froids et de forteresses de glace noire. Je rêve d'une maison blanche. Je rêve de miroirs qui sont des portes sur les songes et des portails sur l'Enfer. Je rêve d'animaux qui ne peuvent exister.

Je rêve de choses dont je ne connais pas le nom. Je pleure dans mes rêves. Des bras puissants se referment sur moi. Je frémis entre eux. J'ai envie de mourir.

Il y a quelque chose dans mon rêve qui *veut* que je meure. Ou du moins, que je cesse d'exister, si je comprends bien.

Cela me met en colère. Je refuse d'arrêter de vivre. Je refuse de mourir, quelle que soit la douleur que j'endure. J'ai fait une promesse à quelqu'un. Quelqu'un qui est *ma* plus haute étoile, mon astre le plus brillant. Quelqu'un à qui je voudrais ressembler. Je me demande de qui il s'agit.

Je continue de traverser mes rêves sombres et glacés.

Un homme en tunique rouge tend la main vers moi. Il est beau, séduisant, et très fâché contre moi. Il m'appelle. Il me donne des ordres. Il possède une certaine emprise sur moi. Je veux aller vers lui. Il faut que j'aille vers lui. Je lui appartiens. Il m'a faite telle que je suis. *Je te parlerai de celle que tu pleures*, m'a-t-il promis. *Je te parlerai de ses derniers jours. Tu es impatiente de savoir.* Oui, oui ! Même si je ne comprends pas à qui il fait allusion, j'attends désespérément qu'il me dise la vérité. A-t-elle été heureuse ? Était-elle souriante ? A-t-elle été courageuse, à la fin ? Sa mort a-t-elle été rapide ? Dites-moi que cela a été rapide. Dites-moi qu'elle n'a pas souffert. *Trouve-moi le Livre*, dit-il, *et je te dirai tout. Je te donnerai tout. Appelle la Bête. Amène-la moi.* Je ne veux pas du Livre. J'en ai peur. *Je te rendrai celle que tu pleures. Je te rendrai tes souvenirs d'elle, et bien plus que cela.*

Je crois que je pourrais mourir pour retrouver la mémoire. Il y a un vide. Maintenant, il y a un autre vide par-dessus ce vide.

Tu dois rester vivante pour retrouver ces souvenirs, gronde une autre voix au loin. Je perçois des picotements sur ma peau, j'entends un chant. Cela fait fuir la voix de l'homme en rouge. Il est écarlate de colère, il devient une flaque de sang, puis il disparaît et je suis sauvée de ses griffes jusqu'à la prochaine fois.

Je suis un cerf-volant pris dans une tornade, mais j'ai une longue

corde. La ligne se tend. Quelque part, quelqu'un la tient, à l'autre bout, et même s'il ne peut m'épargner cette tempête, il ne me lâchera pas jusqu'à ce que je recouvre des forces.

Cela suffit.

Je vais survivre.

Il joue de la musique pour moi. J'aime beaucoup ça.

Je trouve autre chose à faire de mon corps qui me donne du plaisir. Il appelle cela « danser ». Il est étendu sur le lit, les bras repliés sous sa tête, tout en muscles et en tatouages sombres sur la soie pourpre des draps, et il m'observe tandis que j'évolue, nue, autour de la pièce. Son regard est brûlant, sensuel, et je sais qu'il prend du plaisir au spectacle que je lui offre.

Le rythme est rapide, entraînant. Les paroles sont d'actualité, car il m'a appris récemment que les mots pour désigner le plaisir sont « orgasme » et « jouir ». La chanson est une reprise d'un hit de Bruce Springsteen par quelqu'un qui s'appelle Manfred Mann, et elle dit en boucle *J'ai joui pour toi*.

Je ris en répétant les paroles pour lui. Je les mime à l'infini. Il me regarde. Je m'abandonne au tempo, la tête en arrière, offerte. Quand je pose de nouveau les yeux sur lui, il chante *Ma belle, donne-moi le temps d'effacer mes traces*.

Je ris.

— Jamais, réponds-je.

Si mon fauve essaie de m'échapper, je le pisterai. Il m'appartient. Je le lui dis.

Son regard se voile. Il bondit du lit et se rue vers moi. Je le rends fou de bonheur. Je le vois sur son visage, je le ressens dans tout son corps. Il danse avec moi. Une fois de plus, je suis frappée par sa force, sa puissance, son assurance. Sur une échelle allant de un à dix, j'ai attiré un prédateur de niveau dix. Ce qui signifie que moi aussi, je suis de niveau dix. Je suis fière de moi.

Nous faisons l'amour avec fièvre. Nous allons tous les deux être couverts de bleus.

— Je voudrais que ce soit toujours comme ça, lui dis-je.

Ses narines frémissent tandis qu'une lueur amusée passe dans son regard d'obsidienne.

— Essaie de t'en souvenir.

— Je n'ai pas besoin d'essayer. Je ne changerai jamais d'avis.

— Ah, Mac ! s'écrie-t-il avec un rire aussi froid et sombre que l'endroit dont je rêve. Un jour, tu te demanderas s'il est possible de me détester plus.

Mon fauve adore la musique. Il a un petit appareil violet qu'il

appelle un *aïe-pod*, mais ça ne fait pas mal : ça joue de la musique. Il met des chansons en permanence et m'observe avec attention, même quand je ne danse pas.

Il y en a qui me fâchent et que je n'aime pas. J'essaie de l'empêcher de les passer mais il lève l'*aïe-pod* au-dessus de ma tête, hors de ma portée. J'aime les chansons violentes, sensuelles, comme *Pussy Liquor* ou *Foxy, Foxy*. Lui, il préfère des musiques légères et joyeuses. Je ne peux plus supporter *What a Wonderful World* ni *Tubthumping*. Il m'observe, il m'observe en permanence quand il les passe. Elles ont des titres stupides et je les déteste.

Quelquefois, il me montre des photos. Celles-là aussi, je les hais. Elles montrent d'autres gens, le plus souvent une femme qu'il appelle Alina. Je ne sais pas pourquoi il a besoin de photos d'elle puisqu'il m'a, moi ! Quand je la regarde, j'ai chaud et froid à la fois. Quand je la regarde, cela me fait du mal.

Quelquefois, il me raconte des histoires. Sa préférée est celle d'un livre qui est en réalité un monstre capable de détruire le monde. Ce que c'est barbant !

Une fois, il m'a parlé d'Alina et m'a dit qu'elle était morte. Je me suis mise à crier et à pleurer, mais je ne sais même pas pourquoi. Aujourd'hui, il m'a montré quelque chose de nouveau. Des photos d'un homme qu'il appelle Jack Lane. Je les ai déchirées en morceaux et je les lui ai jetées à la figure.

Je lui pardonné parce que je l'ai en moi, qu'il a mis ses grandes mains sur mes *f...leurs* – je ne connais pas ce mot, j'ignore sa signification – et qu'il va et vient en moi en un mouvement lent et érotique, si doucement, si profondément que je ronronne de plaisir. Il m'embrasse si fort que je ne peux plus respirer, et que je n'en ai même plus envie. Il est dans mon âme et je suis dans la sienne ; nous sommes dans un lit mais nous sommes dans un désert ; je ne sais pas où il commence et où je finis, et je me dis que s'il a la manie des chansons, des photos et des histoires assommantes, c'est un faible prix à payer en échange d'une telle volupté.

Il est soudain secoué d'un puissant spasme de jouissance. Je le rejoins aussitôt, et je donne de violents coups de reins sous lui à chaque vague de volupté. Quand il est emporté par le plaisir, il laisse échapper une sorte de râle si sauvage, si animal, si érotique que je me dis que s'il se contentait de me *regarder* en faisant ce bruit, je pourrais jouir aussitôt.

Il me serre dans ses bras. Il sent bon. Je somnole.

Et voilà qu'il recommence avec ses histoires stupides.

— Ça ne m'intéresse pas.

Je soulève mon front de son torse.

— Arrête de me parler.

Je lui couvre les lèvres de ma main, mais il l'écarte.

— Cela *doit* t'intéresser, Mac.

— J'en ai assez de ce mot ! Je ne connais pas cette Mac. Je n'aime pas tes photos. Je déteste tes histoires !

— Mac est ton prénom. Tu t'appelles MacKayla Lane, mais on dit Mac pour faire plus court. C'est qui tu es. Tu es une *sidhe-seer*. C'est ce que tu es. Tu as été élevée par Jack et Rainey Lane. Ce sont tes parents et ils t'aiment. Ils ont besoin de toi. Alina était ta sœur. Elle a été assassinée.

— Tais-toi ! Je ne veux pas écouter.

Je me bouche les oreilles. Il écarte mes mains.

— Tu adores le rose.

— Je déteste le rose ! J'aime le rouge et le noir.

Les couleurs du sang et de la mort. Les couleurs des tatouages qui couvrent presque tout son corps magnifique – ses jambes, son abdomen, la moitié de son torse – et se déploient sur un côté de son cou.

Il me fait rouler sous lui et emprisonne mon visage entre ses mains.

— Regarde-moi. Qui suis-je ?

Il y a quelque chose que j'ai oublié. Je ne veux pas me souvenir.

— Tu es mon amant.

— Je ne l'ai pas toujours été, Mac. Il y a eu une époque où tu ne m'aimais même pas. Tu n'as jamais eu confiance en moi.

Pourquoi me raconte-t-il des mensonges ? Pour quelle raison essaie-t-il de briser ce qu'il y a entre nous ? Il n'y a que l'instant présent. La perfection. Pas de froid, pas de souffrance, pas de mort, pas de trahison, pas d'endroits glacés, pas de monstres terrifiants qui vous privent de votre volonté pour faire de vous une créature méconnaissable dont vous avez honte, oh, tellement honte ! Il n'y a que le plaisir, ici, un plaisir éternellement recommencé.

— Je te fais confiance, lui dis-je. Nous sommes pareils.

Son sourire est aussi acéré qu'une lame de rasoir.

— Non. Je te l'ai déjà dit. Ne commets jamais l'erreur de croire cela. Nous nous retrouvons dans le plaisir, mais nous ne sommes pas pareils. Nous ne le serons jamais.

— Tu t'inquiètes pour des choses sans importance. Et tu es trop bavard.

— Tu m'as offert un gâteau d'anniversaire. Il était rose. Je l'ai jeté au plafond.

Comme j'ignore ce que sont les « gâteaux » et les « anniversaires », je ne réponds pas.

— Tu aimes les voitures. Je t'ai laissée conduire ma Viper.

Les voitures ? Ça, je m'en souviens. Elles sont brillantes, rapides

et puissantes. Excitantes. Tout ce que j'aime. Un détail m'intrigue.

— Pourquoi as-tu jeté ce « gâteau d'anniversaire » au plafond ?

Alors que j'attends sa réponse, je suis saisie par une violente impression de déjà-vu. J'ai posé beaucoup de questions à mon fauve. Je n'ai pas eu souvent de réponses, en admettant que j'en ai eu.

Il me dévisage. Il a l'air surpris que je lui aie demandé cela. Moi-même, je suis surprise. Je ne pose jamais de questions. Les discussions ne m'intéressent pas. Seul compte le moment présent. J'ai connu mon amant le jour où il est devenu mon amant. Pourquoi est-ce que je m'intéresse à des choses appelées gâteaux ou anniversaires ? Curieusement, j'ai très envie d'entendre son explication, et je suis déçue qu'il me la refuse.

— Je suis Jéricho Barrons. Répète mon nom.

J'essaie de détourner le visage mais il retient mon crâne dans l'étau de ses mains et l'immobilise, m'interdisant de regarder ailleurs.

Je ferme les yeux.

Il me secoue.

— Dis mon nom.

— Non.

— Bon sang, tu ne pourrais pas te montrer un peu plus coopérative ?

— « Coopérative » ? Je ne connais pas ce mot.

— En effet, gronde-t-il.

— Je crois que tu inventes des mots.

— Je n'invente aucun mot.

— Si.

— Non.

— Si.

— *Non !*

J'éclate de rire.

— Tu me rendras fou, marmonne-t-il.

Cela nous arrive souvent. Nous nous disputons comme des enfants. C'est qu'il est têtue, mon fauve !

— Ouvre les yeux et dis mon nom.

Je ferme les paupières de toutes mes forces.

— Ça me ferait bander si tu disais mon nom.

Aussitôt, j'ouvre grand mes yeux.

— Jéricho Barrons, dis-je d'une voix enjôleuse.

Il laisse échapper un soupir douloureux.

— Nom de nom, je crois qu'une partie de moi aimerait bien que tu restes toujours comme cela.

Je lui caresse la joue.

— J'aime être comme ça. J'aime aussi que tu sois comme ça. Quand tu te montres... Quel est ce mot ? Coopératif.

— Demande-moi de te faire l'amour.

Dans un sourire, j'obtempère. Nous voilà de nouveau en territoire connu.

— Tu n'as pas dit mon nom. Dis mon nom quand tu me demandes de te faire l'amour.

— Fais-moi l'amour, Jéricho Barrons.

— À partir de maintenant, tu m'appelleras Jéricho Barrons chaque fois que tu t'adresseras à moi.

Cette créature a de drôles de lubies mais elle me donne ce que je veux. En quoi est-ce un problème de lui rendre la pareille ?

À partir de ce moment, nous changeons notre façon de nous comporter. Je l'appelle Jéricho Barrons et il m'appelle Mac.

Nous ne sommes plus des animaux. Nous avons des « noms ».

Je rêve de son « Alina » et je me réveille en larmes. Maintenant, il y a quelque chose de nouveau en moi. Quelque chose de froid et explosif derrière les larmes.

J'ignore comment cela s'appelle mais cela me donne des fourmis dans les jambes. J'arpente la pièce telle une bête en cage, fracassant et brisant des objets sur mon passage. Je hurle à m'en faire mal à la gorge.

Soudain, de nouveaux mots me viennent.

Rage.

Colère. Violence.

Je suis toute la fureur qui a jamais existé. Je pourrais mettre la terre à feu et à sang avec le chagrin qui me ravage.

Je veux quelque chose mais j'ignore ce que c'est.

Il m'observe en silence.

Je pense que c'est lui que je veux. Je vais vers lui. Il s'assied sur le rebord du lit et m'attire à lui. Je suis debout entre ses jambes.

À force de tout cogner, j'ai mal aux mains. Il les embrasse.

— Vengeance, dit-il doucement. Ils t'ont tout pris. Tu renonces et tu meurs, ou bien tu apprends à reprendre ce qui est à toi. La vengeance, Mac.

Je penche la tête. Je fais rouler le mot sur ma langue.

— Vengeance.

Oui. Voilà ce que je veux.

À mon réveil, il est parti. Je connais un moment difficile, puis il est de nouveau là. Il a apporté plein de boîtes, dont certaines sentent bon.

Je ne refuse plus la nourriture qu'il me propose. Je l'attends même avec impatience. Manger est un plaisir. Parfois, j'étale des aliments sur son corps pour les lécher. Il m'observe, le regard voilé, et

il est secoué de spasmes de plaisir.

Il s'en va et revient avec encore d'autres boîtes.

Assise sur le lit, je mange et je le regarde.

Il ouvre des boîtes et commence à construire quelque chose. C'est bizarre. Il passe sur son *aïe-pod* une musique qui me met mal à l'aise... Qui me donne l'impression d'être très jeune, et un peu ridicule.

— C'est un arbre, Mac. Alina et toi en décoriez un chaque année. Je n'ai pas pu en trouver un vrai. Nous sommes dans une Zone fantôme. Te souviens-tu des Zones fantômes ?

Je secoue la tête.

— C'est toi qui leur as donné ce nom.

Je secoue la tête.

— Et le 25 décembre ? Sais-tu quel est ce jour ?

Je secoue la tête.

— C'est aujourd'hui.

Il me tend un livre avec des images. On y voit un gros bonhomme habillé en rouge, des étoiles, des berceaux, des arbres avec de jolies choses brillantes accrochées à leurs branches.

Je trouve tout cela un peu stupide.

Il me tend la première des nombreuses boîtes. Dedans, je trouve les jolies choses brillantes. Je comprends ce qu'il attend. Je fronce les sourcils. J'ai mangé ; maintenant, j'ai envie de lui.

Il refuse de me donner ce que je veux. Nous nous disputons. C'est lui qui gagne, parce qu'il a ce que je désire et qu'il peut me le refuser.

Nous décorons le sapin au son de chansons joyeuses et stupides.

Quand nous avons fini, il fait quelque chose et un million de petites lumières rouges, roses, vertes et bleues se mettent à briller. J'en perds le souffle, comme si quelqu'un m'avait donné un coup de pied dans le ventre.

Je tombe à genoux.

Puis je m'assois en tailleur sur le plancher et je regarde l'arbre pendant un long moment.

De nouveaux mots me viennent. Ils arrivent lentement, l'un après l'autre.

Noël.

Cadeaux.

Maman.

Papa.

Maison. École. Brickyard. Téléphone portable. Piscine. Trinity College. Dublin.

L'un des mots me trouble plus que tous les autres réunis.

Sœur.

Il me fait porter des « vêtements ». Je les déteste. Ils me serrent et

me grattent.

Je les enlève, les jette par terre et les piétine. Il m'habille de nouveau dans les couleurs de l'arc-en-ciel. Elles sont trop claires, elles me font mal aux yeux.

J'aime le noir. C'est la couleur des secrets et du silence.

J'aime le rouge. C'est la couleur du désir et du pouvoir.

— Tu portes du noir et du rouge.

Je suis en colère.

— Tu les portes même sur ta peau.

Je ne sais pas pourquoi c'est lui qui commande, et je le lui dis.

— Je suis différent, Mac. J'édicte les règles parce je suis plus grand et plus fort.

Il éclate de rire. Même dans un son aussi simple, il y a de la puissance. Tout en lui est puissant. Cela m'excite. Cela me donne tout le temps envie de lui. Même quand il est obtus et contrariant.

— Tu n'es pas si différent. Tu n'as pas envie que je sois comme toi ?

Je fais rapidement passer le chemisier rose trop serré par-dessus ma tête. Mes seins jaillissent, rebondissent. Il les regarde, puis il détourne les yeux.

J'attends qu'il revienne vers moi. Il le fait toujours. Sauf cette fois.

— *Vous n'avez pas à saliver devant des gâteaux roses. Cela ne fait plus partie de votre vie.* C'est bien ce que tu m'as dit, non ?

Je suis furieuse.

— Tu devrais être content que je veuille du noir !

Sa tête se tourne vivement vers moi.

— Que viens-tu de dire ? Quand ai-je prononcé ces paroles ? Raconte !

Je l'ignore. Je ne comprends pas ce que je viens de dire. Je n'ai aucun souvenir. Je fronce les sourcils. J'ai mal à la tête. Je hais ces vêtements. Je retire ma jupe mais garde mes escarpins. Nue, je peux respirer. J'aime les talons. Ils me donnent l'impression d'être grande et sexy. Je me dirige vers lui en me déhanchant. Mon corps sait marcher avec ces chaussures.

Il me prend par les épaules pour m'écarter de lui. Il ne regarde pas mes courbes, mais seulement mes yeux.

— Les gâteaux roses, Mac. Parle-moi des gâteaux roses.

— Je me fiche des gâteaux roses comme des f... leurs du premier rat venu ! dis-je en criant.

Je veux qu'il regarde mon corps. Je suis perdue. Effrayée.

— Je ne sais même pas ce que veut dire « fleur ».

— Ta mère n'aimait pas que ta sœur et toi disiez des gros mots. « Fleur » est le mot que vous utilisiez à la place de « fesses », Mac.

— Je ne connais pas non plus le mot « sœur ».

Je mens. Je hais ce mot.

— Oh, si, tu le connais. Elle était tout pour toi. Elle a été assassinée. Elle a besoin que tu te battes pour elle. Elle a besoin que tu reviennes. Reviens et bats-toi, Mac. Bats-toi, nom de nom ! Si tu te bagarrais comme tu baisses, tu aurais quitté cette pièce le jour où je t'y ai amenée !

— Je n'ai pas envie de m'en aller. *J'aime* cet endroit.

Je vais lui montrer comment je me bats ! Je me jette sur lui, toutes griffes, dents et poings dehors.

En vain. Il est aussi dur qu'un roc.

Il m'empêche de me faire du mal et de lui en faire. Nous roulons sur le sol. Et tout d'un coup, je ne suis plus en colère.

Je m'étends sur lui. Il y a une douleur dans ma poitrine. Je me débarrasse de mes chaussures.

J'appuie ma tête au creux de son épaule, dans son cou. Nous restons immobiles. Ses bras sont autour de moi, solides, rassurants, protecteurs.

— Elle me manque, dis-je. Je ne sais pas vivre sans elle. Il y a un vide en moi que rien ne remplit.

Il y a quelque chose d'autre à l'intérieur de moi, en plus de ce vide. C'est si effrayant que je refuse de le regarder. Je suis lasse. Je voudrais ne plus avoir de sensations. Plus de peine, plus de chagrin, plus de regrets. Rien que des nuances de rouge et de noir. Le désir, le pouvoir, le silence, la mort. Cela m'apporte la paix.

— Je comprends.

Je m'écarte de lui pour le regarder. Ses yeux sont profondément emplis d'ombres. Celles-ci, je les reconnais. Je sais qu'il comprend.

— Alors pourquoi me harcèles-tu ?

— Parce que si tu ne trouves pas quelque chose pour remplir ce vide, Mac, quelqu'un d'autre le fera à ta place. Et celui qui comblera ce vide te dominera. Pour toujours. Tu ne reprendras jamais possession de toi-même.

— Tu es un homme déroutant.

— Tiens donc ? demande-t-il dans un faible sourire. Je suis un homme, maintenant ? Je ne suis plus un fauve ?

C'est ainsi que je l'ai appelé jusqu'à présent. Mon amant, mon fauve.

J'ai trouvé un nouveau mot. Homme. Je le regarde. Un voile flou et brillant passe devant son visage. Ses traits se modifient. L'espace d'un instant, il me semble terriblement familier. Comme si je l'avais rencontré quelque part, avant ici et maintenant. Du bout du doigt, je souligne lentement ses traits à la beauté puissante, arrogante. Il enfouit son visage dans ma paume pour y déposer un baiser.

J'aperçois des formes derrière lui. Des livres, des étagères, des vitrines pleines de bibelots.

Je pousse un hoquet de stupeur.

Sa main se referme sur ma taille, si fort que c'en est douloureux.

— Eh bien ? Qu'as-tu vu ?

— Toi. Des livres. Plein de livres. Tu... Je te connais. Tu es...

Je laisse ma phrase en suspens. Une enseigne qui grince dans le vent, accrochée à une barre en fer forgé. Des appliques de verre ambré. Un poêle où brûle du feu. De la pluie. Une pluie incessante. Le tintement d'une clochette. J'aime ce son. Je secoue la tête. Cet endroit, cette époque n'ont pas existé. Je secoue de nouveau la tête, plus fort.

Il me surprend. Il n'essaie pas de m'ennuyer avec des mots que je ne veux pas entendre. Il ne crie pas sur moi, ne m'appelle pas Mac, n'insiste pas pour que je parle plus.

En fait, quand j'essaie de parler, il me donne un baiser passionné.

Il me fait taire en enfonçant sa langue dans ma bouche.

Il m'embrasse jusqu'à ce que je ne puisse plus parler ni respirer, jusqu'à ce que je me fiche de pouvoir jamais reprendre mon souffle. Jusqu'à ce que j'oublie que pendant un instant, il n'a plus été un animal mais un homme. Jusqu'à ce que les images qui me troublaient soient réduites en cendres par le brasier de notre désir, et qu'elles disparaissent.

Il me porte jusqu'au lit et me jette dessus. Je perçois de la colère en lui mais je n'en comprends pas la raison.

J'étire mon corps nu sur la soie si douce, savourant la volupté de l'instant et le plaisir rassurant de savoir ce qui m'attend. Les choses qu'il va me faire. Les sensations qu'il va éveiller en moi.

Il baisse les yeux vers moi.

— Vois comme tu me regardes... Enfer ! Je comprends pourquoi ils font ça.

— Comment qui fait quoi ?

— Les faës. Ils rendent les femmes *Pri-ya*.

Je n'aime pas ces mots. Ils me font peur. Je suis pur désir. Il est toute ma vie. Je le lui dis.

Il éclate de rire, et ses yeux étincellent comme un ciel nocturne piqueté de millions d'étoiles.

— Que suis-je, Mac ?

Il frotte son corps puissant aux lignes fuselées contre le mien, entrelace ses doigts avec les miens, puis il étend mes bras au-dessus de ma tête.

— Tu es toute ma vie.

— Que veux-tu de moi ? Dis mon nom.

— Je te veux à l'intérieur de moi, Jéricho Barrons. Maintenant.

Nous faisons l'amour avec rage, comme pour nous punir mutuellement. Je perçois un changement. En moi. En lui. Dans cette pièce. Cela ne me plaît pas. J'essaie de l'interrompre de tout mon corps et de revenir en arrière. Je ne regarde pas l'endroit dans lequel nous existons. Je ne laisse pas mon esprit s'aventurer au-delà de ces murs. Je suis ici, et lui aussi la plupart du temps, et cela me suffit.

Plus tard, alors que je me laisse dériver, tel un ballon, dans cet espace libre et joyeux qu'est le ciel au crépuscule avant les rêves, je l'entends prendre une profonde inspiration, comme pour parler.

Pousser un soupir.

Proférer des jurons.

Inspirer de nouveau, et puis ne rien dire.

Dans un grommèlement, il roue l'oreiller de coups. Il est déchiré, cet homme étrange. Comme s'il voulait parler et se taire à la fois.

Finalement, il demande d'une voix tendue :

— Que portais-tu pour le bal de fin d'année de ta promotion, Mac ?

— Une robe rose, marmonné-je. Tiffany avait acheté la même. Ça m'a bousillé ma soirée. Mes escarpins venaient de chez Betsey Johnson, les siens de Stuart Weitzmann. Les miens étaient mieux.

Je ris. C'est la voix d'une personne que je n'identifie pas, jeune et insouciant. C'est le rire d'une femme qui ignore ce qu'est la souffrance. Qui ne l'a jamais su. J'aimerais la connaître.

Il me caresse le visage.

Il y a quelque chose de différent dans son geste. J'ai l'impression qu'il me dit au revoir et je traverse un moment de panique. Puis le ciel de mes rêves s'assombrit et la lune du sommeil se lève à l'horizon.

— Ne me quitte pas.

Je m'agite entre les draps.

— Je ne m'en vais pas, Mac.

Puis je sais que je rêve, car les songes sont le royaume de l'absurde, et ce qu'il me dit est plus qu'absurde.

— C'est toi qui me quittes, ma poupée arc-en-ciel.

Nous écoutons de nouveau *Tubthumping*. Il me fait danser à travers la pièce en criant : « On me frappe, je tombe mais je me relève. Jamais on ne m'obligera à rester à terre. »

Il danse avec moi. Nous entonnons les paroles à pleins poumons. Devant cet homme si grand, si sensuel, si puissant – et, une part de moi le sait, si dangereux et imprévisible – qui danse nu en chantant que rien ne peut le maintenir à terre, je perds tous mes moyens.

J'ai l'impression de voir quelque chose d'interdit. Je mesure, même si j'ignore comment, combien sont faibles les probabilités qu'il s'abandonne à un tel comportement.

Soudain, j'éclate de rire. Je ne peux plus m'arrêter. Mon hilarité est telle que j'en perds le souffle.

— Oh, Seigneur ! dis-je finalement entre deux hoquets. J'ignorais que vous saviez danser, Barrons. Ou même vous amuser.

Il se fige.

— Mademoiselle Lane ? demande-t-il avec lenteur.

— Pardon ? Qui est-ce ?

Il me couve d'un regard intense.

— Qui suis-je ?

Je le dévisage à mon tour. Le danger est là. Dans l'instant présent. Je n'aime pas cela. Je veux encore *Tubthumping*. Je le lui dis, mais il éteint la musique.

— Que s'est-il passé le soir de Halloween, Mademoiselle Lane ?

En l'entendant me lancer cette question, j'ai la curieuse impression qu'il me l'a déjà posée un nombre incalculable de fois et que j'ai toujours refusé d'y répondre. Que j'ai même refusé de l'entendre. Qu'il y a peut-être des dizaines de questions qu'il m'a posées et que j'ai refusé d'entendre.

Pourquoi me donne-t-il ce nouveau nom ? Je ne suis pas elle. Il m'interroge de nouveau. Halloween. Ce mot me glace le sang. Quelque chose de sombre essaie de remonter à la surface de mon esprit, de briser ce miroir que j'essaie de garder le plus lisse possible en m'abrutissant de plaisir sexuel, mais tout d'un coup, mon rire s'étrangle dans ma gorge, tout mon corps se met à trembler, mes

jambes ne me portent plus. Je tombe à genoux.

J'enfouis ma tête entre mes mains et je la secoue de toutes mes forces.

Non, non, non ! Je ne veux pas savoir !

Une rafale d'images s'abat sur moi. Une meute hurlante et incontrôlable. Des rues sombres au pavé brillant et glissant de pluie. Des Ombres rôdant, affamées, dans l'obscurité. Une Ferrari rouge. Des vitres qui volent en éclats. Des incendies. Des êtres humains emmenés, tel un troupeau de bétail, vers l'Enfer.

Un sanctuaire de livres et de lumières qui tombe aux mains de l'ennemi. Cet endroit était important pour moi. J'avais beaucoup perdu, mais au moins, j'avais ce lieu.

Un repas répugnant. Une arme à la fois mortelle et vitale pour moi. Des émeutiers qui se bousculent et se piétinent. Une ville à feu et à sang. Un beffroi. Un placard. Les ténèbres et la terreur. Et enfin, l'aube.

De l'eau bénite qui crépite sur l'acier.

Une église.

Je coupe tout. Un blindage se referme brusquement sur mon cœur et mon esprit. Je n'irai pas là-bas. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais d'église dans ma vie.

Je lève les yeux vers lui.

Je le connais. Je n'ai pas confiance en lui. Ou bien est-ce en moi que je n'ai pas confiance ?

— Tu es mon amant, dis-je.

Dans un soupir, il se frotte les mâchoires.

— Mac, nous devons quitter cet endroit. Ça va mal, dehors. Cela dure depuis des mois. J'ai besoin que vous reveniez.

— Je suis là.

— Que s'est-il passé dans cette...

Il s'interrompt. Ses narines palpitent, un muscle tressaille dans son cou.

— ... église ?

J'ai l'impression qu'il n'a pas plus que moi envie d'entendre parler de ce qui s'est déroulé là-bas. Si nous sommes d'accord sur ce point, pourquoi insiste-t-il ?

— Je ne connais pas ce mot, dis-je froidement.

— Une église, Mac. Des princes *unseelies*. Vous vous souvenez ?

— Je ne connais pas ces mots.

— Ils vous ont violée.

— Je ne connais *pas* ce mot !

Mes poings se referment. Mes ongles me blessent.

— Ils vous ont pris votre volonté. Ils vous ont volé votre pouvoir. Ils vous ont rendue fragile. Seule au monde. Abandonnée. Morte à

l'intérieur.

— *Vous auriez dû être là !*

Je ne sais pas pourquoi j'ai crié cela. Je ne suis jamais entrée dans une église. Je tremble de tous mes membres. J'ai l'impression que je vais exploser.

Il se laisse tomber à genoux sur le plancher devant moi et me prend par les épaules.

— Je le sais ! grogne-t-il. Combien de fois pensez-vous que j'ai revécu cette nuit, bon sang ?

Je le frappe de toutes mes forces. Je le cogne à coups redoublés. Je m'emporte :

— Alors pourquoi n'étiez-vous pas là ?

Il n'essaie pas de parer mes attaques.

— C'est compliqué, dit-il.

— « Compliqué » n'est qu'une autre façon de dire « J'ai tout fichu en l'air et je cherche des excuses » ! hurlé-je.

— Très bien. J'ai tout fichu en l'air ! hurle-t-il à son tour. Seulement, si je suis resté coincé en Écosse, c'est un peu parce que vous m'avez demandé d'aller prêter main-forte à ces maudits MacKeltar !

— Et voilà les excuses !

Je le fusille du regard, furieuse. J'ai le sentiment d'avoir été trahie mais j'ignore pourquoi.

— Comment aurais-je pu savoir ? Ai-je l'air omniscient ?

— Oui !

— Eh bien, je ne le suis pas ! Vous étiez supposée vous trouver à l'Abbaye. Ou à Ashford. J'ai essayé de vous renvoyer chez vous, j'ai essayé de vous emmener en Ecosse, mais vous n'en faites qu'à votre tête ! Où était donc votre cher petit prince faë ? Pourquoi n'est-il pas venu vous sauver, *lui* ?

— Je ne connais pas ces mots – prince, faë.

Ils me brûlent la langue. Je les hais.

— Bien sûr que si ! V'lane, vous vous souvenez de lui ? Était-il là ? Était-il à l'église, Mac ? Y était-il ?

Il me secoue.

— Répondez-moi !

Comme je ne réponds pas, il répète, de cette voix aux réverbérations surnaturelles : « *V'lane était-il là quand ils vous ont violentée ?* »

V'lane aussi m'a trahie. J'avais besoin de lui ; il n'est pas venu. Je secoue la tête.

Barrons relâche mes épaules.

— Vous pouvez y arriver, Mac. Je suis là. Vous êtes en sécurité, à présent. C'est une bonne chose que la mémoire vous revienne. Ils ne

pourront plus vous faire de mal.

Oh, si, ils en sont capables. Je refuse de me souvenir. Je refuse de quitter cette pièce.

Ici, il y a les choses qu'il faut pour tenir les monstres à distance.

Je veux ces choses. Tout de suite.

Son corps. Son désir. Ils effacent tout le reste.

Je le plaque sur le plancher, ivre de désir. Il répond avec fièvre. Nous nous jetons sauvagement l'un sur l'autre en nous prenant par les cheveux pour nous embrasser tout en nous frottant lascivement. Nous roulons sur le sol. Je veux être au-dessus mais il me retourne, me plaque, m'étend. Il m'embrasse et me lèche jusqu'à la jouissance, plusieurs fois de suite, puis il m'emporte vers le lit et se couche sur moi. Quand il entre en moi, dans ma colère, j'essaie de toutes mes forces d'entrer en lui moi aussi, avec cette zone magique que j'ai sous mon crâne. J'en ai assez qu'il réveille des émotions en moi. À mon tour de lui rendre la pareille et de...

Nous sommes dans son corps, lui et moi. Nous assassinons sauvagement, et notre membre est dur comme le roc. Jusqu'à présent, cela n'a jamais été agréable de tuer. Cela n'a jamais été désagréable non plus. Maintenant, c'est exaltant. Maintenant, c'est le pouvoir, c'est le désir, c'est être vivant. Les enfants sont morts, la femme est froide, l'homme agonise. Les os craquent, le sang gicle...

Il sait que je suis là. Il m'éjecte avec une telle force que ma magie s'évanouit complètement. Sa puissance m'impressionne. Elle m'excite.

Notre étreinte est primitive.

Cela m'épuise. Je dors. Je ne sais plus qui je suis.

Je croyais être un animal.

Je n'en suis plus si sûre.

*

* *

Il est difficile de dire pourquoi, dans un soudain éclair de lucidité, l'esprit rassemble des éléments épars.

J'ai appris à considérer avec le plus grand respect l'intelligence humaine. De même que le corps, elle possède des capacités d'autoguérison. De même que les cellules qui combattent l'infection et terrassent la maladie, elle est dotée d'une remarquable résilience. Elle sait reconnaître qu'elle a été blessée et décider que le seuil de souffrance devient insupportable. Si elle estime la plaie trop importante, l'intelligence l'enferme dans un cocon, tout comme les cellules forment un kyste autour de l'infection pour la contenir, en attendant le jour où elles seront capables de s'en occuper. Chez certaines personnes, ce jour n'arrive jamais. Elles restent fracturées,

brisées pour toujours. Vous les voyez dans les rues, poussant le Caddie qui contient toutes leurs richesses. Vous les voyez parmi les piliers des bars.

Mon cocon, c'était cette pièce.

Après le départ de Barrons – je compris par la suite qu'il s'en allait souvent pendant mon sommeil – je rêvai.

Certains disent que les rêves sont un univers parallèle que nous visitons. Que nous ne le reconnaissons pas comme tel parce que ce n'est pas un monde physique que nous pouvons identifier. Qu'il existe dans une autre dimension que l'humanité n'a pas encore découverte et à laquelle elle n'accorde aucun crédit.

Je rêvai de ma vie d'avant.

Alina et moi en train de jouer, de rire, de courir main dans la main, de chasser des papillons avec des filets, mais sans les attraper, car qui voudrait enfermer un papillon ? Ils sont trop fragiles, trop délicats. On a peur de leur briser les ailes. C'est comme les sœurs et l'amour. Il faut être vigilant avec ce qui est précieux. Au lieu de veiller, je me suis assoupie. J'ai manqué de vigilance. Je n'ai pas entendu les sous-entendus dans ses paroles. J'étais dans mon joli petit monde rose, paresseuse et ignorante. Un portable tombé par mégarde dans la piscine. Des vagues ondulant à la surface. Une vie bouleversée pour toujours.

Je suis le deuil.

Je rêve de mes parents qui ne sont pas mes parents – Alina et moi sommes nées d'un autre couple dont je ne me souviens pas. Pour la première fois, je me demande si quelqu'un m'a volé mes souvenirs.

Je suis la trahison.

Je rêve de Dublin, du premier faë que j'ai vu, de cette méchante vieille femme, Rowena, qui m'a dit d'aller mourir ailleurs si je ne pouvais pas protéger ma lignée, avant de me laisser seule, sans m'offrir le moindre soutien.

Je suis la colère. Je n'ai pas mérité cela.

Je rêve de Barrons et de V'lane, je suis le désir uni à la méfiance, et ces deux émotions mélangées deviennent toxiques.

Je rêve du Haut Seigneur, le meurtrier de ma sœur, et je suis la vengeance. Ma fièvre est retombée. Je suis la vengeance froide. Celle qui est mortelle.

Je rêve que le Livre est une Bête qui m'appelle et me dit que je suis comme elle.

Je ne le suis pas.

Je rêve de la grotte de Mallucé. Je mange la chair d'êtres immortels, et je ne suis plus la même.

Je rêve de Christian, de Dani, de l'Abbaye des *sidhe-seers*. Je rêve de O'Duffy, de Jayne, de Fiona, de O'Bannion, des Traqueurs et des

monstres qui ont envahi mes rues. Puis les rêves s'assombrissent, s'accélèrent ; des coups assénés par un champion de boxe me broient la tête et le cœur.

Dublin plongé dans l'obscurité ! La Chasse sauvage ! L'odeur musquée du sexe !

Je suis dans le narthex de l'église. Il y a des princes *unseelies* autour de moi. Ils me fendent en deux, sortent mes entrailles et les jettent sur le trottoir, laissant derrière eux la coquille vide d'un corps de femme, un sac de peau et d'os. Oh, l'horreur de tout cela ! L'horreur de s'observer de l'extérieur et de voir tout ce que l'on connaît de soi-même arraché, saccagé – on ne perd pas seulement le contrôle de son corps, on perd le contrôle de son esprit ; c'est un viol dans le sens le plus absolu, le plus monstrueux du terme, mais... attendez...

Il reste une étincelle.

Dans cette femme vidée d'elle-même, il y a un endroit qu'ils ne peuvent atteindre. J'ai plus de ressource que je le croyais. J'ai quelque chose que rien ni personne ne peut me voler.

Ils ne peuvent me briser. Je ne céderai pas. Je suis forte. Et je ne partirai *pas* tant que je n'aurai pas obtenu ce que je suis venue chercher.

J'ai peut-être été égarée pendant un certain temps mais je n'ai pas disparu.

Qui êtes-vous, nom de nom ?

Dans une brutale inspiration, je m'assieds sur le lit et j'ouvre les yeux. Il me semble revenir à la vie après avoir été morte et enterrée.

Je suis Mac.

Et je suis de retour.

DEUXIÈME PARTIE

*« L'un de mes profs de psycho affirmait que
tous les choix que nous effectuons dans la vie
tournent autour de notre désir d'obtenir
une seule et même gratification : du sexe.
Il prétendait qu'il s'agissait d'un impératif biologique primitif,
immuable (justifiant ainsi la bêtise si largement répandue
parmi l'espèce humaine ?) et qu'à la base de nos décisions
quotidiennes – les vêtements que nous choisissons le matin,
les aliments que nous achetons,
les distractions que nous recherchons
– il y a toujours notre but obsessionnel d'attirer un partenaire
et de faire l'amour.
Persuadée qu'il n'était qu'un sot,
j'avais levé une main soigneusement manucurée
et exprimé mon opinion avec dédain.
Il m'avait mise au défi d'argumenter ma réponse.
Mac 1.0 en avait été bien incapable.
Mac 4.0 le peut.
Certes, le sexe occupe une place primordiale dans l'existence,
mais il faut prendre de la hauteur et observer l'humanité
avec un œil acéré pour avoir une vue d'ensemble,
ce que je ne savais pas faire quand j'avais dix-neuf ans
et des tenues rose bonbon. Frisson d'horreur.
Quel genre de partenaire essayais-je d'attirer, à l'époque ?
(Ne me demandez pas d'analyser la prédilection de Mac 4.0
pour le noir et le sang. C'est comme ça, et ça me va très bien.)
Donc, que nous dit cette vue d'ensemble
sur notre obsession pour le sexe ?
Nous n'essayons pas d'obtenir quelque chose ;
nous voulons ressentir. La vie qui est en nous –*

*magnétique, intense, ardente. Le bonheur. Le malheur.
Le plaisir. La douleur. Tout ce que vous voulez – n'importe quoi.
Je suppose que ceux qui se contentent d'une existence lambda
trouvent leur compte dans la sexualité.
En revanche, ceux d'entre nous qui ont un destin
ne se sentent jamais aussi vivants
que lorsqu'ils frappent l'air de leur poing,
tendent le majeur et, dans un sourire narquois,
font un joyeux doigt d'honneur à la Mort »*

Extrait du journal de Mac

J'étais ivre de rage.

J'avais tant de sujets de contrariété que je ne savais même pas par lequel commencer.

J'en avais assez de tourner en rond... ou plutôt, de rester dans mes draps de soie écarlate dont les effluves musqués semblaient indiquer que quelqu'un y avait couru un véritable *sexathon*.

Moi, probablement.

Ce qui me plongeait dans une colère encore plus vive.

Au moment où vous croyez que votre vie ne peut pas être plus calamiteuse, elle descend encore d'un cran. Pour Mac, la question de *choisir* de coucher avec quelqu'un ne s'était pas vraiment posée. Adieu, flirt, rendez-vous, attente fiévreuse de la soirée romantique ! Bonjour, je baise comme une bête et ensuite, quand je suis tombée aussi bas que possible, je me fais baiser pour recouvrer mes esprits – même si pour rien au monde je n'admettrais cela devant l'homme qui devait être très fier de m'avoir sauvée, par sa seule virilité, de l'état d'inconscience où je me trouvais. Après tout, les faës de volupté fatale avaient dû s'y mettre à quatre pour m'y plonger, malgré mes coups et mes cris de protestation.

Si je connaissais bien Jéricho Barrons, il devait être persuadé que son sexe était la plus colossale, la plus sublime, la plus parfaite, la plus extraordinaire merveille qui ait jamais existé sur terre.

Ce que – je tressaillis – je me souvenais vaguement lui avoir dit une fois ou deux.

Enfin... peut-être plus souvent encore.

D'un geste sec, je remontai les draps sur ma poitrine en poussant un grondement. L'animal que j'avais été jusqu'à ces derniers temps ne m'avait pas quittée. Il était toujours en moi et le resterait à jamais. Tant mieux. Sa nature carnassière me convenait très bien. Pink Mac avait besoin d'une bonne dose de sauvagerie. Ce monde était sans pitié.

J'étais froidement heureuse d'être vivante, d'avoir vécu un jour de plus, quelle que soit la façon dont je m'y étais prise. J'étais également furieuse, folle de rage contre chaque personne que j'avais

croisée, chaque événement qui m'était arrivé depuis que j'avais quitté Ashford, en Géorgie.

Rien ne s'était passé comme prévu. Absolument rien. Le meurtrier de ma sœur était censé être un monstre *humain* que j'aurais traîné devant la justice, soit grâce aux *gardai* irlandais, soit par mes propres moyens. Je n'étais pas supposée me retrouver piégée dans une guerre sans merci entre l'humanité et un peuple surnaturel, immortel, doté d'insatiables appétits sexuels et pratiquement invisible, réduite au statut d'arme à la disposition de qui saurait me manipuler avec le plus d'efficacité. Et ceci n'était que le début des innombrables catastrophes qui s'étaient abattues sur mon chemin.

Et à propos de sales manipulateurs...

À quoi servait que Barrons m'ait tatoué une marque à l'arrière du crâne s'il n'avait pas été capable d'en faire usage pour me retrouver lorsque j'avais eu le plus besoin d'aide ? À quoi servait que V'lane m'ait gravé son nom sur la langue si, au moment crucial, je n'avais pu l'appeler ? Barrons et V'lane n'étaient-ils pas présumés être les adversaires les plus coriaces, les plus puissants, les plus dangereux ? C'était pour cela que je m'étais alliée avec eux !

L'un comme l'autre m'avaient fait défaut au moment où j'avais désespérément besoin d'eux. J'avais compté sur eux. J'avais cru que Barrons pourrait me retrouver. J'avais cru que V'lane apparaîtrait instantanément lorsque j'invoquerais son nom. J'avais cru que l'inspecteur Jayne pourrait résoudre un certain nombre de mes problèmes. Ces trois-là représentaient mes trois principaux soutiens.

Et qui m'avait sauvée ?

Dani. Une gamine de treize printemps.

Elle avait soudain fait irruption, m'avait arrachée aux griffes du Haut Seigneur et m'avait emportée loin de là, en sécurité.

Non, pas en sécurité. Pas tout à fait.

Elle m'avait amenée auprès de Rowena, qui m'avait enfermée dans une cellule et m'avait abandonnée à l'enfer de ma solitude.

Elle m'avait laissée mourir.

Certains souvenirs concernant ma capture par le Haut Seigneur et mon arrivée à l'Abbaye me restaient inaccessibles. Ils étaient à *l'intérieur* de moi. Je les percevais, noirs, profondément enfouis, logés dans un recoin de mon esprit, lequel les avait stockés sans les décrypter. Il ne s'agissait pas exactement de souvenirs – les souvenirs sont mémorisés dans un cerveau en état de fonctionnement, et le mien n'était pas opérationnel pendant cet épisode traumatisant. C'étaient plutôt des impressions, au sens photographique du terme. Des clichés qui seraient restés illisibles. Des conversations vaguement captées. Des scènes entrevues. Cela allait me demander un long travail de les exhumer des profondeurs obscures de mon psychisme.

J'y arriverais.

Le Haut Seigneur ne s'était pas attendu à ce que je lui échappe.

Rowena ne s'était pas attendue à ce que je survive.

— Surprise, ronronnai-je. Je l'ai fait.

Repoussant les draps, je me levai. Je me sentais bien dans ma peau. Mes membres me semblaient plus fins, plus musclés que dans mon souvenir. Je m'étirai, baissai les yeux... et battis des paupières en admirant ma nouvelle silhouette.

Il n'y avait plus rien de doux en moi, sauf peut-être mes fesses et mes seins. Mes mollets, mes cuisses, mes bras, mon abdomen... tout mon corps était plus ferme, sculpté par une musculature souple et déliée. Je gonflai un biceps. *J'avais des biceps !* Des ongles longs me blessèrent les paumes. Je les observai. Le soir de Samhain, ils étaient taillés court.

Combien de temps avais-je passé à faire des folies de mon corps avec Jéricho Barrons ? Combien de temps fallait-il pour redessiner une silhouette telle que la mienne autrefois et obtenir – à la plus grande satisfaction de Primitive Mac – ce corps bien plus utile ? Qu'avions-nous fait, tout ce temps ? Une incessante gymnastique sexuelle ?

Je chassai ces pensées. J'avais bien trop de souvenirs qui étaient, eux, d'une parfaite netteté, et qui éveillaient en moi des émotions douloureusement conflictuelles.

Comme par exemple : Merci de m'avoir sauvée, Barrons. Dommage que je doive vous tuer pour m'avoir fait ce que vous m'avez fait, et m'avoir vue dans cet état.

J'avais couché avec Jéricho Barrons.

Je n'avais pas seulement couché avec lui ; je m'étais livrée aux ébats les plus audacieux, les plus débridés, les plus impudiques qui soient.

J'avais fait avec lui tout ce qu'une femme peut faire avec un homme. J'avais adoré avec dévotion chaque parcelle de son anatomie. Et il m'avait laissée faire.

Oh, non, c'était bien pire. Il avait participé avec enthousiasme. Il m'avait encouragée. Il avait plongé avec moi dans la frénésie charnelle qui m'emportait, m'avait suivie pas à pas dans le gouffre de noire volupté où j'errais, privée de ma raison.

Je pivotai sur moi-même pour observer le vaste lit aux draps de soie. C'était exactement l'endroit où j'avais imaginé que Barrons passait ses nuits. Avec ses ornements de style Roi-Soleil, son baldaquin et ses couvertures de velours, c'était une véritable tanière, masculine et sensuelle.

Une paire de menottes de fourrure était accrochée aux montants. Je me perdis dans ce souvenir pendant une bonne minute avant de revenir à moi-même.

J'avais le souffle court et les poings serrés.

— Oh, oui, murmurai-je froidement. Je vais devoir vous éliminer, Barrons.

Entre autres parce que, l'espace d'un très bref instant, en regardant ces menottes, j'avais été tentée de grimper sur le lit et de feindre que je n'étais pas guérie.

Moi qui, autrefois, avais cru que mes relations avec Barrons étaient compliquées... Depuis le soir de notre rencontre, nous avions pris soin d'ériger un mur entre nous pour garder nos distances et nous avions rarement dérogé à cette règle. J'étais Mademoiselle Lane. Il était Barrons. Ce mur avait récemment volé en éclats, et je n'avais pas eu mon mot à dire à ce sujet. Nous étions passés du jour au lendemain d'une relation tendue mais réservée à la plus totale décadence, façon « Mac se dénude corps et âme », sans la moindre étape intermédiaire. Il m'avait vue sous le jour le plus humiliant, le plus vulnérable, tandis que de son côté, il avait conservé un contrôle absolu, et je ne savais toujours rien sur lui.

Nous avons été aussi proches l'un de l'autre que deux êtres humains – nonobstant le fait qu'il n'était pas humain – peuvent l'être. Et maintenant, en plus de me demander s'il avait ou non garni l'Orbe de D'Jai d'Ombres mortelles avant de me la confier pour que je la remette aux *sidhe-seers*, en plus de m'interroger sur la possibilité qu'il ait saboté le rituel des MacKeltar à Halloween dans le but délibéré de faire tomber les murs entre les royaumes faë et humain, je savais que tuer l'excitait. Au sens littéral du terme. Je n'étais pas près d'oublier ce petit détail si édifiant que j'avais découvert en sondant l'intérieur de son crâne, et qui projetait une lumière nouvelle sur le spectacle qu'il avait offert le jour où je l'avais vu sortir d'un miroir *unseelie*, portant dans ses bras le corps d'une jeune femme sauvagement mutilé.

L'avait-il assassinée pour le seul plaisir de tuer ?

Mon intuition n'y croyait pas.

Hélas ! En ce qui le concernait, j'ignorais ce que valaient mes certitudes... S'il y avait une chose que j'avais apprise au sujet de Barrons, c'est que spéculer sur sa personne était aussi inepte que danser des claquettes sur les sables mouvants, loin de toute terre ferme.

Et à propos de terre ferme...

Je regardai autour de moi. J'étais dans un souterrain. Je le ressentais dans toutes les fibres de mon être. Je déteste les sous-sols. Je hais les espaces aveugles et confinés. Et pourtant, pendant un certain temps, cette cave m'avait offert un abri dans la tourmente.

Qu'était-il advenu de Dublin pendant que je m'arrachais dans la souffrance à mon état de *Pri-ya* ? Qu'était devenu le monde ?

Dans quel état était Ashford ? Papa et Maman allaient-ils bien ?

Quelqu'un avait-il mis la main sur le Livre ? Que se passait-il, à l'extérieur, avec tous les *Unseelies* en liberté ? Aoibheal, la souveraine *seelie*, était-elle en sécurité ou les *Unseelies* l'avaient-ils aussi faite captive la nuit de Halloween ? Elle était la seule capable de les renvoyer un jour dans leur prison. Il *fallait* qu'elle soit en vie. Où était V'lane ? Pourquoi n'était-il pas venu me chercher ? Était-il mort ? Je traversai un moment de peur panique. Peut-être avait-il tout de même tenté de me sauver, et l'événement faisait-il partie de ces impressions floues, et le Haut Seigneur avait-il pris ma lance, et...

Mes doigts se refermèrent sur le vide. Oh, Seigneur, où était ma lance ? L'ancienne Lance de la Destinée était l'une des deux seules armes, à la connaissance des humains, qui puisse tuer un faë par ailleurs immortel. Je me souvenais l'avoir jetée au loin, puis l'avoir entendue siffler dans un nuage de vapeur, au pied d'un bénitier.

Qu'était-elle devenue, ensuite ?

Était-il possible qu'elle soit encore là-bas, dans l'église ? N'était-ce pas trop espérer ?

Il fallait que je la retrouve.

Une fois que je l'aurais récupérée, je pourrais m'atteler à d'autres tâches, comme par exemple comprendre de quelle façon les princes *unseelies* étaient parvenus à l'utiliser contre moi au moment critique. Comme le stipulait la tradition *faëe* – selon laquelle les *Unseelies* ne pouvaient toucher aucune des reliques *seelies*, et inversement –, il leur avait été impossible de me la prendre physiquement des mains. En revanche, ils étaient parvenus à me contraindre à la retourner vers moi, m'obligeant à choisir entre m'en percer le cœur ou la jeter au loin, ce qui me mettait à leur merci.

Je n'avais pas seulement besoin de reprendre ma lance. Il me fallait aussi apprendre à la contrôler.

Ensuite, j'allais abattre tous les *Unseelies* sur lesquels je pourrais poser mes mains pour les Nullifier, remonter cette piste sanglante jusqu'à leurs chefs, pour ne m'arrêter qu'une fois que j'aurais éliminé tous les princes *unseelies*, le Haut Seigneur, et peut-être même le Roi Noir en personne. Et les *Seelies* aussi, à l'exception de ceux que je pourrais utiliser pour restaurer l'ordre dans notre monde. Je ne supportais plus la présence de ces assassins, de ces intrus à la beauté aussi terrifiante qu'inhumaine. Cette planète avait d'abord été la nôtre, et même si V'lane ne faisait pas grand cas de ce point, c'était tout ce qui comptait à mes yeux. Ces charognards avaient tellement détruit leur propre monde qu'ils avaient dû en trouver un autre, et maintenant, ils allaient faire subir le même sort au nôtre. Ces arrogants immortels avaient créé une immortelle abomination – la cour *unseelie*, double ténébreux de leur peuple – et perdu le contrôle de celle-ci, qui déferlait à présent sur notre planète. Et qui payait le

plus lourd tribut pour toutes leurs fautes ?

Moi. Nulle autre que moi !

J'allais me faire plus coriace, plus rusée, plus rapide, plus forte, et consacrer le reste de ma vie à tuer des faës, si c'était ce qu'il fallait pour rendre à mon monde son visage d'autrefois.

Je n'avais peut-être pas la lance pour l'instant, mais j'étais vivante et... différente. Un changement irréversible s'était produit en moi. Je le ressentais.

Je n'aurais su dire exactement de quoi il s'agissait, mais j'aimais cela.

Je mis la chambre à sac avant de la quitter, à la recherche d'armes. Je n'en trouvai pas.

Exception faite de ce qui ressemblait à une cabine de douche installée à la hâte dans un angle de la pièce, il n'y avait là que mes affaires personnelles, celles que j'avais à la librairie.

Quel que soit l'endroit où nous étions à présent, dans ses efforts pour réveiller ma mémoire, Barrons avait fait de son mieux pour recréer le monde de *Pink Mac*. Mac Rose-bonbon. Il avait couvert les murs de clichés agrandis de mes parents, d'Alina, d'elle et moi jouant au volley sur la plage avec nos amis, au pays. Mon permis de conduire était fixé à un abat-jour, à côté d'une photographie de ma mère. Mes vêtements étaient disposés un peu partout, composant des tenues, avec les sacs et les chaussures assortis. Sur une étagère, étaient alignées toutes les nuances de vernis à ongles rose jamais créées par les meilleures marques. Des magazines de mode jonchaient le sol, ainsi que des revues d'un autre genre que j'espérais fortement ne pas avoir regardées en sa compagnie. Des bougies à la pêche et à la vanille – les préférées d'Alina – étaient disposées un peu partout. Et des dizaines de lampes éclairaient la pièce, ainsi qu'un sapin de Noël illuminé.

Mon sac à dos était introuvable, mais Barrons avait manifestement tablé sur le fait que je reviendrais à la raison car il y en avait un neuf, en cuir, rempli de piles, de lampes à LED... et d'un MacHalo. Il s'était servi d'un casque noir pour le fabriquer. Toutes les lampes étaient également noires, sauf deux. Je suppose qu'il avait compris que si je survivais, je passerais du rose au noir. J'aimais encore le rose – j'aimerais *toujours* le rose – mais il n'y avait plus rien de rose en moi. J'étais peut-être de retour, mais à présent, j'étais Mac version noire. *Black Mac*.

Il n'y avait rien d'utile ici. Je pris une douche rapide – je sentais l'odeur de Jéricho Barrons de la tête aux pieds –, m'habillai, fixai le MacHalo sur ma tête, l'allumai et me dirigeai vers la porte.

Elle était fermée à clef.

Il me fallut moins d'une minute pour l'ouvrir à coups de pied. Je n'avais pas seulement des muscles, à présent. Je disposais d'un nouvel équipement dans ma boîte à outils noire : la rage.

Barrons pense toujours à tout. J'aimerais être comme lui.
J'étais dans un sous-sol.

Je trouvai des caisses pleines d'armes, empilées près des assourdissants groupes électrogènes qui alimentaient en électricité la pièce dans laquelle j'avais vécu, à côté de ce qui devait représenter une année entière de réserves de gasoil.

Il y avait là des dizaines de caisses, et le double de munitions. Cela me semblait un peu risqué de stocker une telle quantité d'explosifs tout près d'une telle quantité de combustible, mais était-ce à moi d'en juger ? J'étais bien contente d'en avoir profité. Je m'assis sur une caisse pour examiner les différentes armes, avant de porter mon choix sur un semi-automatique doté d'un canon plus court que les autres. À quelques détails près, il ressemblait à un Uzi.

Avant que l'enfer s'abatte sur la ville la nuit d'Halloween, j'avais étudié les armes à feu sur Internet et envisagé de demander à Barrons, qui avait des relations dans tous les milieux, de m'en procurer une. Celle que je venais de choisir était une ADP – une arme de défense personnelle. Idéale pour une femme de ma stature et de ma corpulence. Extrêmement maniable, extrêmement efficace, extrêmement illégale. Capable de faire feu même en position allongée. J'avais l'intention de m'entraîner à tirer dans toutes les postures possibles. On ne tuait pas un faë d'un coup de feu, mais j'étais prête à parier que cela pouvait décourager ceux qui ne pouvaient opérer de transfert.

Je remplis mon sac de barrettes de munitions partout où je pouvais en mettre – j'en glissai jusque dans mes bottes et dans les poches du nouveau manteau de cuir noir que j'avais trouvé sur le dossier d'une chaise, et qui était exactement à ma taille. Cela m'exaspérait que Barrons me choisisse mes vêtements, mais pas assez pour réagir de façon stupide. J'avais besoin de ce manteau. J'étais certaine que l'hiver régnait sur Dublin, et j'avais déjà trouvé qu'il faisait froid au mois d'octobre.

Je perdis un bon moment à fouiller le sous-sol à la recherche de ma lance, car je connaissais assez Barrons pour savoir qu'il l'aurait réquisitionnée s'il en avait la possibilité. Ne la trouvant pas, j'essayai d'évaluer le taux de probabilité qu'elle soit restée à l'église. Il aurait forcément inspecté cet endroit. Ce qui signifiait que quelqu'un d'autre avait ramassé ma lance et mon sac à dos. Il fallait que je sache de qui il s'agissait.

Ayant découvert une réserve de barres protéinées, j'en fis

également provision. Comme je le disais, Barrons pense à tout.

Toutefois, il y a un point qu'il n'avait peut-être pas anticipé.

Son détecteur d'OP – dont il s'était donné tant de mal pour restaurer la santé mentale afin de pouvoir de nouveau l'utiliser pour rechercher ses chers Objets de Pouvoir – n'avait pas l'intention de s'attarder ici.

— Merci, dis-je à la maison vide, mais j'emporte le radar à Objets de Pouvoir.

De toute façon, je connaissais Barrons ; il avait vraisemblablement profité de ma somnolence après l'un de nos marathons au lit pour recharger en énergie son tatouage à l'arrière de mon crâne ou en imprimer un nouveau, plus performant, ailleurs sur mon corps. Je n'en doutais pas, Barrons pourrait me retrouver, d'une manière ou d'une autre. Il n'était pas le genre de... de *quoi qu'il soit* qu'une femme pouvait aisément semer s'il avait décidé de ne pas perdre sa trace.

Je traversai la maison silencieuse, emplie de meubles couverts de draps poussiéreux, et sortis sur le perron. La maison, bâtie sur une hauteur, jouissait d'une vue dégagée sur les environs. J'avais passé tant de temps à rouler dans Dublin à la recherche du *Sinsar Dubh* que je connaissais la ville comme ma poche. Je me trouvais dans la banlieue nord de la cité. L'aube teintait l'horizon. Les premiers rayons du soleil tombaient à l'oblique sur une mer de toits gris.

Je souris.

Une nouvelle journée commençait.

Les protections m'envoyèrent rouler à terre dès que je tentai de quitter la propriété.

— Aïe !

Je rebondis telle une balle de caoutchouc sur un mur de brique et atterris sur la pelouse... ou ce qu'il en restait, c'est-à-dire de la terre stérile. Je me trouvais dans une Zone fantôme. Ce n'était pas l'hiver mais les Ombres qui avaient mis le sol à nu. Même pendant les périodes les plus rigoureuses, Mère Nature laisse pousser l'herbe. Les Ombres dévorent tout. Barrons devait m'avoir amenée ici après qu'elles avaient déjà envahi ce quartier. Quel meilleur endroit pour cacher une arme à l'ennemi qu'en plein cœur de son territoire ? D'autant plus que lui et elles semblaient avoir tacitement conclu une sorte de pacte mutuel de non-agression.

Je retirai mon MacHalo – il faisait suffisamment jour pour que je n'en aie pas besoin avant la tombée de la nuit, et de toute façon, je soupçonnais les Ombres qui avaient dévasté cet endroit d'avoir émigré vers des régions plus giboyeuses –, l'attachai à une lanière fixée à mon sac et me massai le front. Les protections m'avaient pratiquement fendu le crâne. Mes dents me faisaient mal, mon cuir chevelu était douloureux. Je n'avais pas vu le coup venir. Je fronçai les sourcils. D'imperceptibles runes argentées luisaient sur le trottoir que je venais de tenter de traverser. Les protections étaient des marques à peine visibles à l'œil nu, surtout en ce matin d'hiver, alors qu'elles étaient recouvertes d'un fin voile de givre. À présent que j'étais consciente de leur présence, je pouvais discerner le rideau de vapeur brillante, subtile œuvre de Barrons, qui entourait la propriété et disparaissait vers l'est et vers l'ouest. Je savais combien Barrons était méticuleux, mais je longuai tout de même le périmètre dans l'espoir de trouver une faille.

Il n'y en avait pas.

Je songeai qu'il n'était pas normal que j'aie été repoussée avec une telle force. Barrons protégeait les lieux des dangers *extérieurs* ; il ne m'avait jamais enfermée. Je choisis un autre emplacement et m'avançai sur le trottoir au pavé scintillant de glace.

De nouveau, je fus projetée en arrière tandis que mes dents s'entrechoquaient et que mes oreilles bourdonnaient.

Je m'assis en grommelant. De quel droit avait-il osé... ? Si je n'avais pas été résolue à m'en aller jusqu'à présent, je l'étais plus que jamais.

— Moi aussi, MacKayla, il m'a bloqué le passage. Sinon, il y a longtemps que je serais venu à toi.

La voix de V'lane résonna avant qu'il n'apparaisse. Alors que j'étais en train de fixer l'espace vide d'un regard furieux, je vis soudain ses genoux dans mon champ de vision. Pendant quelques instants, je ne bougeai pas les yeux. N'importe quelle femme aurait pu ressentir une certaine angoisse après avoir vécu ce qui m'était arrivé. Ce n'était pas mon cas, mais une autre que moi aurait pu.

V'lane est un prince *seelie*, et à ce titre, il est supposé faire partie des « gentils », si l'on peut employer ce terme pour qualifier un faë, mais il est aussi faë de volupté fatale, tout comme ces maîtres de passion mortelle qui m'avaient récemment fait régresser au plus bas degré de l'échelle humaine. N'importe quel prince faë, qu'il soit de la Cour de Lumière ou de la Cour des Ténèbres, peut transformer un humain en *Pri-ya*, en accro du sexe. Et de même que ses frères ténébreux – lorsqu'il se montre dans tout l'éclat de sa séduction –, V'lane rayonne d'une beauté si puissante qu'un humain ne peut le regarder en face. Je ne fais pas exception à cette règle. Les princes noirs m'avaient fait saigner les yeux. V'lane en aurait été capable également s'il l'avait voulu.

Depuis le jour où j'avais fait sa connaissance, il avait usé de son charme de séduction mortelle sur ma personne, à différents niveaux de puissance, même si je savais maintenant combien il avait modéré ses pouvoirs de coercition, comparé à ce qu'il aurait pu faire dans ses efforts pour m'inciter à chercher le *Sinsar Dubh*. Un conflit toujours non résolu nous opposait quant à la question de l'apparence qu'il prenait en ma présence – lui réglant systématiquement trop fort le degré de son magnétisme sexuel, moi insistant pour qu'il « baisse le volume ».

Je levai lentement les yeux vers l'implacable perfection du visage du prince faë en me préparant à l'impact.

Il n'y en eut pas.

V'lane se tenait devant moi, son charme de séduction mortelle au niveau le plus bas. Pour la première fois depuis que j'avais fait sa connaissance, j'étais capable de le regarder en face et d'encaisser le choc de son inhumaine beauté sans en être affectée. V'lane ressemblait autant que cela était possible à un mâle humain en jeans, bottes et chemise de lin à moitié boutonnée. Il ne semblait pas incommodé par le froid mordant qui régnait... et dont il était peut-être la cause. Les

faës peuvent modifier la température sous l'effet de leur humeur. Son corps mat et doré, à l'élégante musculature, n'était pas plus parfait que celui d'un de ces mannequins au brushing impeccable. Ses longs cheveux d'or blond avaient perdu leur dizaine de sublimes nuances à l'éclat surnaturel et ses traits à l'irréprochable symétrie auraient pu orner la couverture de n'importe quel magazine. Le seul signe trahissant encore sa nature faëe était son regard irisé aux profondeurs insondables, vieux comme le monde. Il continuait de valoir le coup d'œil, avec sa peau mate, sa séduisante virilité et ses iris étincelants, mais je n'étais plus en proie à un irrésistible besoin d'arracher mes vêtements, je ne ressentais pas une once de désir, pas même une vague faiblesse dans les jambes.

Et il avait fourni cet effort sans que j'aie besoin de le lui demander.

Je n'avais pas l'intention de l'en remercier. Après ce que les siens m'avaient infligé, c'était le moins qu'il puisse faire.

Nous nous observâmes mutuellement. Ses pupilles se contractèrent imperceptiblement, puis s'élargirent de façon infinitésimale. Chez un humain, cela n'aurait pas signifié grand-chose, mais de la part d'un faë, c'était l'expression d'un profond étonnement. Je me demandai pourquoi. Parce que j'avais survécu ? Mes chances avaient donc été aussi faibles ?

— Je surveillais ce rideau de protection et j'ai perçu ton impact. Je suis ravi de te revoir, MacKayla.

— Merci d'avoir volé à mon secours, répondis-je froidement. C'était sympa d'être là au moment où j'avais besoin de vous.

Je laissai échapper un petit rire sec.

— Ah, mais attendez ! Cela me revient, à présent... Vous n'avez rien fait. Votre nom s'est écrasé par terre et a brûlé quand j'ai essayé de m'en servir.

S'il n'avait pas gravé son nom sur ma langue, jamais je n'aurais été aussi téméraire cette nuit-là. Je m'étais bercée de l'illusion que je pouvais invoquer un prince faë d'un simple claquement des doigts, et que celui-ci se matérialiserait pour me transférer loin de là en un éclair. Cela m'avait donné un illusoire sentiment d'invincibilité. Et au moment où j'avais eu le plus besoin de lui, il avait été aux abonnés absents. Il aurait mieux valu que je ne compte jamais sur lui. C'est Dani que j'aurais dû avoir à mes côtés cette nuit-là. *Elle* m'aurait emmenée en sécurité en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire.

Il étendit les mains, paumes levées, et pencha la tête d'un air contrit.

Je ricanai. Le sublissime prince faë s'inclinait devant *moi* ?

— Un millier d'excuses ne pourraient atténuer la souffrance que mes frères ont pu t'infliger. Je suis profondément choqué que tu aies

été...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge et il se courba un peu plus, comme s'il ne pouvait en dire plus.

C'était une attitude complètement humaine.

Et je n'étais pas dupe un seul instant.

— Eh bien, dis-je en me relevant et en époussetant mon nouveau manteau de cuir. Quelle est *votre* excuse pour m'avoir fait défaut la nuit d'Halloween ? Barrons m'a expliqué avoir été retenu en Écosse. En fait, il a dit que c'était « compliqué ».

Puis, d'une voix mielleuse, j'ajoutai :

— Pour vous aussi, V'lane, c'est « compliqué » ?

Tout en parlant, je fis passer mon semi-automatique derrière mon épaule. Il retomba lourdement dans mon sac à dos. J'aimais le poids rassurant de mes armes et de mes munitions.

V'lane tressaillit au son de ma voix. Il avait perçu la pointe d'arsenic derrière le miel. Pendant que j'étais occupée à jouer les *Priya*, V'lane avait manifestement travaillé à étendre le répertoire de ses expressions humaines. Malgré tout, elles restaient différentes de sa première réaction, tout à l'heure. Elles étaient trop appuyées pour un faë. Presque surjouées. Son regard étincelant croisa le mien.

— Excessivement, dit-il.

Je glissai mes pouces dans les poches de mon jean.

— Poursuivez.

Je souris. Rien de ce qu'il pourrait dire ne me convaincrait d'avoir de nouveau confiance en quelque chose d'aussi fumeux, d'aussi peu fiable qu'un nom faë gravé sur ma langue, mais je voulais savoir jusqu'où il irait pour rentrer dans mes bonnes grâces.

— Aoibheal était ma priorité absolue, MacKayla. Tu le sais. Sans elle, tout le reste devient insignifiant. Sans elle, les murs ne pourront jamais être reconstruits. Elle est notre seul espoir de retrouver le Chant-qui-forme.

Le peuple faë était matriarcal ; seule la souveraine *seelie* avait le pouvoir d'utiliser le Chant-qui-forme. Je ne savais pas grand-chose au sujet de ce chant, sinon qu'il constituait le principal matériau avec lequel les murs de la prison *unseelie* avaient été construits, des centaines de millénaires auparavant. Voilà environ six mille ans, à l'époque où avait été négocié entre nos deux peuples le Pacte établissant le partage de la planète, Aoibheal avait bricolé une extension de ce très ancien mur afin de séparer les royaumes faë et humain. Malheureusement, cette altération avait affaibli la construction, permettant à Darroc, le Haut Seigneur, de les faire *tous* tomber la nuit de Halloween.

Pourquoi Aoibheal ne les remontait-elle pas grâce au chant ?

Parce que, prompt à la querelle comme tous les faës, le roi

unseelie avait assassiné l'ancienne souveraine *seelie* avant qu'elle ait pu transmettre son savoir à celle qui lui succéderait. Aoibheal, la dernière d'une longue lignée de reines aux pouvoirs affaiblis, ignorait tout de la façon d'émettre le Chant-qui-forme. Ils avaient besoin de moi, génial détecteur d'Objets de Pouvoir, pour trouver le dernier indice qui permettrait encore de recréer ce chant : le *Sinsar Dubh*, un livre ténébreux qui renfermait toute la magie noire du souverain *unseelie*. Ce dernier était sur le point de retrouver le chant lorsque sa concubine humaine s'était donné la mort. Il avait alors renoncé à ses expérimentations dont était issue la moitié sombre du peuple faë.

— Et je suis la seule à pouvoir trouver le livre dont elle a besoin pour le faire, répliquai-je froidement. Alors *qui* est quantité négligeable ?

Je vis ses pupilles s'étrécir et se dilater imperceptiblement, puis il détourna les yeux. Pink Mac ne l'aurait même pas remarqué. Je n'étais plus elle. Je me redressai immédiatement de toute ma hauteur et m'approchai de la ligne de protection pour me placer nez à nez avec V'lane. Si j'avais pu la franchir pour le prendre par le cou, je l'aurais fait.

— Dites-moi que je rêve... Vous avez *vraiment* pensé cela et vous avez décidé que c'était *moi* ? m'écriai-je. Vous *saviez* que j'étais en danger mais vous n'êtes pas intervenu ! Vous pensiez que j'y survivrais... à moins que vous n'ayez supposé que je serais plus facile à manipuler une fois devenue *Pri-ya* ?

Ses yeux irisés étincelèrent.

— Je ne possède pas le don d'ubiquité. J'ai dû choisir. La reine n'aurait pas survécu à cette nuit. Il était impératif qu'elle vive.

— Espèce de salaud ! Vous *saviez* qu'ils me *cherchaient*.

— Pas du tout !

— menteur !

— Lorsque j'ai compris ce qu'ils voulaient te faire, il était trop tard, MacKayla ! Malgré tous mes pouvoirs, je n'ai pas été capable de comprendre à quel point Darroc était devenu dangereux. Aucun de nous ne l'avait prévu. Nous supposions que les murs s'affaibliraient pendant la nuit de Samhain et que plus d'*Unseelies* le franchiraient, mais nous n'imaginions pas que Darroc réussirait à les faire s'écrouler complètement. Non seulement il a accompli l'impensable, mais il est parvenu à neutraliser *toute* magie faëe, de la même manière qu'il a coupé tout votre réseau électrique. Pendant un certain temps cette nuit-là, aucun d'entre nous n'a pu opérer de transfert. Aucun d'entre nous n'a pu changer de forme. *Aucun* d'entre nous n'a pu faire appel à notre magie innée. J'ai été contraint de porter ma souveraine dans une nouvelle cachette à *pied*, comme un humain.

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton vibrant de mépris.

— Pendant que j'étais sur le dos, *comme une humaine*, et que vos petits copains faës me violaient jusqu'à ce que j'en perde la raison avant de me laisser pour morte, répliquai-je avec le même dédain.

— Ils ont échoué, MacKayla. Ils ont *échoué*. Ne l'oublie pas. Tu es victorieuse, à ta façon.

— Alors la fin justifie les moyens ? C'est ce que vous pensez ?

— N'est-ce pas le cas ?

— J'ai subi, dis-je entre mes dents serrées, un calvaire inhumain. Indescriptible.

— Et cependant, tu es là, devant moi, à présent. Tenant tête à un prince *seelie*. Impressionnante, pour une humaine. Peut-être es-tu en train de devenir ce que tu dois être...

— Ce qui ne me tue pas me rend plus forte ? Voilà ce que vous pensez que je dois retenir de tout ceci ?

— Oui ! Et tu peux t'en réjouir.

— Laissez-moi vous dire quelque chose, dis-je en le prenant par le col de sa chemise. Le jour où je me réjouirai, c'est celui où le dernier d'entre vous sera *mort*.

Soudain, il devint étrangement immobile.

Je le secouai. Il ne réagit pas.

Je clignai des yeux, incrédule, avant de comprendre. Il était figé. Je l'avais Nullifié. La Nullification est un don *sidhe-seer* très rare. Selon Rowena, je suis la dernière *sidhe-seer* vivante à le posséder. Je peux paralyser un faë par le simple contact de mes mains. Je peux le bloquer ou le libérer à volonté, de la même façon que les princes faës maîtrisent leur érotisme mortel. Je n'avais pas pensé un instant à Nullifier V'lane, mais manifestement, ma haine envers son peuple avait eu les mêmes effets que si je l'avais voulu. Comme il était pétrifié, je le giflai plusieurs fois, donnant libre cours à ma rage contre tout ce qui était faë.

Puis je me concentrai sur la zone *sidhe-seer* en moi-même et m'obligeai à me détendre.

Un muscle de sa superbe mâchoire tressaillit. Oh, oui, il avait bien amélioré sa gestuelle humaine !

— Il n'était pas nécessaire de me frapper.

Oups ! J'avais oublié que lorsque je Nullifiais un faë, seul son corps était paralysé, non son esprit. Tant pis !

— Peut-être, mais cela fait un bien fou.

— Bravo, MacKayla, dit-il d'une voix tendue.

— Ce n'est pas la première fois que je vous Nullifie, lui rappelai-je.

Il baissa les yeux vers ma main.

— Je ne parlais pas de cela.

Je suivis son regard. Puis j'aperçus mes pieds.

Je me trouvais *de l'autre côté* de la ligne de protection, que j'avais franchie sans même m'en apercevoir. Mieux, je tenais un prince *seelie* par le cou et je n'éprouvais pas la moindre excitation. Quelle que soit l'apparence que V'lane avait prise dans le passé, jamais je n'avais pu l'approcher autant sans devoir lutter contre une irréprouvable envie de me donner à lui, là, tout de suite, même lorsqu'il atténuait sa séduction – selon ses affirmations – autant que cela lui était possible.

Je m'appuyai sur lui pour me plaquer contre son corps parfait. Il se serra immédiatement contre moi, m'entoura de ses bras et enfouit sa tête dans mon cou. Il était dur comme le roc.

Je ne ressentais rien.

M'écartant de lui, je le regardai. De nouveau, je vis ses pupilles s'étrécir, puis se dilater. Il était surpris. Par quoi ? Pourquoi avait-il paru si étonné la première fois qu'il avait posé les yeux sur moi ? Parce que j'avais guéri de mon état de *Pri-ya* ? Ou bien y avait-il une autre raison – une raison totalement inconcevable à ses yeux ?

Je me mis sur la pointe des pieds, approchai son visage du mien et l'embrassai. Sa réaction, immédiate, trahissait cent quarante millénaires de savant érotisme, mais ne possédait pas un *iota* de cette mystérieuse séduction, de cette fatale volupté faëe.

Alors, l'ayant repoussé, je le dévisageai. Je percevais l'intense excitation sexuelle qui émanait de lui, mais pas plus que celle qu'aurait pu émettre n'importe quel mâle humain. De nouveau, un muscle de sa mâchoire joua nerveusement. Était-il possible qu'il n'ait pas « baissé le volume » de son charme faë ? J'avais entendu dire que si l'on ne meurt pas d'un poison ingéré, on développe une résistance contre lui. Avais-je bu assez de nectar de faë ?

— Montez le volume, ordonnai-je.

— Il. Est. Au. Maximum.

Dieu qu'il avait l'air vexé !

— Vous mentez.

Était-ce possible ? Le calvaire que j'avais enduré m'avait-il immunisée contre la puissance de séduction faëe ?

— Non, MacKayla.

— Je ne vous crois pas.

Je ne me laisserais pas de nouveau duper. Je ne goberais plus jamais de mensonges que l'on pourrait utiliser contre moi.

— Moi non plus, je ne l'aurais pas imaginé. Aucun être humain n'a jamais guéri de l'état de *Pri-ya*, et bien que je me félicite que tu aies survécu à cette épreuve, je ne suis pas ravi de devoir désormais te séduire sans mon charme inné. C'étaient des *Unseelies*, MacKayla, les plus vils des plus vils, la lie de mon peuple, l'abomination. Je suis *seelie* ; eux et moi sommes fondamentalement différents. J'avais espéré qu'un jour, lorsque j'aurais gagné ta confiance, tu me laisserais

partager avec toi l'extase d'être avec quelqu'un comme moi. Sans douleur, MacKayla, et sans prix à payer. Désormais, cela ne pourra plus jamais advenir. Tu ne saurais concevoir combien l'expérience aurait pu être exquise, et maintenant, elle ne peut plus être.

— Foutaises, dis-je.

Des mensonges imbriqués dans des mensonges. Voilà ce qu'était devenue ma vie. Essayait-il d'endormir ma méfiance afin de me prendre par trahison, lorsque je ne m'y attendrais plus ?

— Tu as subi l'assaut de trois princes *unseelies* dans leur puissance la plus absolue, la moins domptée. Ils sont entrés en toi. Il est impossible de prévoir l'impact que cela aurait pu avoir sur toi.

— Quatre, grommelai-je. Et ne me rappelez pas où ils étaient. J'en suis pleinement consciente.

Ses yeux se réduisirent à deux fentes tandis que des éclairs inhumains en jaillissaient.

— Quatre ? Ils étaient quatre ? Qui était le dernier ? S'agissait-il de Barrons ? Dis-le-moi !

Je tressaillis. Cette idée ne m'était jamais venue. J'avais toujours considéré le quatrième, celui qui m'avait toujours dissimulé son visage, comme le quatrième prince *unseelie*. Était-il possible que ce ne soit pas le cas ? Le quatrième était faë. N'est-ce pas ? Toutes mes perceptions *sidhe-seers* avaient été totalement neutralisées après que j'avais ingéré de la chair *unseelie*, la veille au soir, afin de me doper à la puissance faëe pour fuir les émeutes et me mettre à l'abri. En toute franchise, je n'aurais pas pu affirmer que le quatrième était faë. Tout ce que je pouvais dire, c'est qu'il irradiait d'une puissante énergie sexuelle.

Pourquoi m'avait-il caché ses traits ? Je n'avais rien vu d'autre de lui que sa peau ornée de tatouages, sous laquelle roulaient ses muscles.

De tatouages ?

— Cela ne peut pas être Barrons ; il était en Écosse cette nuit-là.

La rage de V'lane glaça l'air autour de nous. La température tomba si bas que lorsque je repris ma respiration, mes poumons me brûlèrent.

— Pas toute la nuit, MacKayla. Le rituel des Keltar pour maintenir les murs entre les royaumes a été saboté. Le cercle de pierre dans lequel les cérémonies sacrées ont été accomplies depuis le jour où a été passé le Pacte entre ma souveraine et vos Keltar, au nom des humains, a été détruit et remplacé par une enclave du royaume faë. La dernière fois qu'on y a vu Barrons, c'était à minuit, la nuit de Samhain. Il a très bien pu revenir à Dublin avant l'aube.

Ah ? Alors pourquoi n'était-il pas directement venu me chercher ? Pourquoi ne s'était-il pas servi de la marque qu'il m'avait imprimée à

l'arrière du crâne pour venir à ma rescousse ? Et d'ailleurs, combien de temps avait-il attendu avant de venir me sauver de l'enfer que j'avais enduré à l'Abbaye ? Mes souvenirs de ces tout premiers jours étaient des plus confus.

— Barrons ne traîne pas avec les *Unseelies* ni avec le Haut Seigneur. Ils ne l'aiment pas plus que vous.

— En effet.

Les iris aux tons nacrés de V'lane pétillaient d'une lueur ironique.

— Rappelez-moi, dis-je avec une douceur acide. Pour quelle raison, au fait ?

Il ne me l'avait jamais dit, et je ne pensais pas qu'il le ferait à présent. Je finirais bien par le découvrir, d'une façon ou d'une autre. Je finirais par *tout* comprendre, d'une façon ou d'une autre.

Il fallait que je réfléchisse aux paroles de V'lane. Dans l'univers imprévisible, et souvent inexplicable, où j'évoluais, il fallait que je réfléchisse à tout. Non seulement Barrons avait-il passé je ne sais quel accord avec les Ombres, mais il était diablement bien renseigné au sujet de la moitié sombre de ce peuple faë jamais-vue-par-les-hommes-car-emprisonnée-depuis-toujours. Il était considérablement plus âgé qu'un humain pouvait l'être, et je l'avais récemment surpris sortant d'un miroir *unseelie* qu'il conservait dans son cabinet de travail au magasin, portant le cadavre sauvagement mutilé d'une inconnue.

Quelle raison Barrons aurait-il eu de me transformer en *Pri-ya*, puis de me rendre à moi-même ? Le plaisir de jouer les sauveurs ? d'arriver par surprise et de tout résoudre, dans l'espoir de gagner ma confiance aveugle, une fois pour toutes ? Cela n'avait pas marché. En outre, pourquoi ne pas m'avoir maintenue dans mon état de *Pri-ya* pour user de moi à sa guise ? Il aurait pu s'arrêter à mi-chemin dans ses efforts pour me ramener à la raison et me laisser indéfiniment errer à la frontière de la folie, assez lucide pour lui être utile, assez *Pri-ya* pour satisfaire à toutes ses exigences en échange de plaisir sexuel. Soumise à sa volonté, je serais allée au bout du monde pour lui rapporter le *Sinsar Dubh*.

Il ne l'avait pas fait. Il m'avait ramenée jusqu'au bout du chemin. Il m'avait libérée.

— Que veut Barrons, MacKayla ? demanda V'lane d'une voix douce.

La même chose que V'lane et que tous ceux que j'avais rencontrés depuis mon arrivée à Dublin. Le *Sinsar Dubh*. Ni Barrons ni moi ne pouvions le toucher, mais il m'était possible de le pister et, d'après Barrons, de finir par poser ma main dessus, avec l'entraînement adéquat.

Je ne croyais pas que Barrons avait été le quatrième. Ce n'étaient pas ses méthodes... mais cela pouvait-il représenter l'idée qu'il se

faisait de « l'entraînement adéquat » ? Jusqu'où Barrons était-il capable d'aller pour obtenir ce qu'il voulait ? Il était mercenaire dans l'âme et me harcelait sans cesse afin de m'endurcir toujours plus. Afin de faire de moi ce que je devais devenir, pour que j'accomplisse ses desseins.

J'étais à présent immunisée contre les faës de volupté fatale. Je pouvais franchir les protections magiques. J'avais gagné un pouvoir qui ne pouvait s'acquérir qu'en traversant des épreuves qui me tueraient... ou me renforceraient. Comme sur un terrain d'essai. Il fallait évoluer, ou mourir.

Je refusai de m'attarder sur ces considérations moroses.

— Peut-être était-ce vous, le quatrième, V'lane ? Qui me dit que ce n'était pas vous ?

Ma peau se couvrit de givre. Lorsque je frissonnai de froid, des cristaux de glace tombèrent sur le trottoir, telle une minuscule tempête de neige.

— Je me trouvais en compagnie de ma souveraine.

— C'est vous qui le dites.

— Je ne te ferais jamais de mal.

— Vous essayez sans cesse de me séduire.

— Seulement dans des limites raisonnables... et agréables.

— Agréables pour qui ?

Ses traits se crispèrent.

— Tu ne comprends pas mon peuple. Les *Seelies* et les *Unseelies* ne peuvent se tolérer mutuellement. Nous ne frayons pas les uns avec les autres. Nous nous combattons aujourd'hui comme nous l'avons toujours fait, de mémoire de faë.

— C'est ce que vous dites.

— Comment puis-je te prouver ma bonne foi, MacKayla ?

— Vous ne le pouvez pas.

Je n'avais confiance en personne. Je ne pouvais me fier qu'à moi-même.

— J'ignore qui était le quatrième ce matin-là, poursuivis-je, mais je le saurai. Et alors...

Je cherchai le contact rassurant de mon arme et souris froidement. Que mon arme soit humaine ou faëe, j'assouvirais ma vengeance.

— Oui, tu as bien changé, dit V'lane.

Plissant les yeux, il me scruta longuement, avant de murmurer :

— Serait-ce possible ?

— Quoi ? demandai-je.

Je n'aimais pas sa façon de me dévisager. La fascination n'est jamais de bon augure lorsqu'elle brille dans un regard faë.

— C'est fou ! Je crois que tu le peux...

Ces intonations, dans sa voix... était-ce du respect, même accordé à contrecœur ? Soudain, sa silhouette se mit à trembler, puis son apparence changea.

J'avais eu une vision similaire à celle qu'il me montrait en cet instant, ce fameux matin à l'église, lorsque les trois princes *unseelies* m'avaient encerclée, tout en passant successivement d'une apparence à une autre. Mon cerveau n'étant pas capable de traiter les informations que mes yeux lui envoyaient, j'avais supposé qu'il s'agissait d'un niveau d'existence complexe intégrant d'autres dimensions que les humains ne pouvaient appréhender.

Contrairement aux princes *unseelies*, toutefois, V'lane ne passa pas indéfiniment d'une apparence à une autre. Il en choisit une et la conserva. Du moins, il me sembla qu'elle demeurerait statique. Disons qu'elle ne se modifiait pas. La continuité et le changement sont les modalités avec lesquelles les faës définissent tout, par exemple, si un humain meurt – ou, comme ils le formulent, « cesse d'exister » –, ils ne perçoivent pas du tout la disparition d'une vie, mais simplement un changement d'état. Leur cynisme est ahurissant.

Mes yeux pouvaient percevoir V'lane mais mon cerveau restait incapable de le définir. Nous n'avons inventé que les mots dont nous avons besoin ; or, jamais nous n'avons vu un tel spectacle. De l'énergie... mais multi-dimensionnelle. Je ne comprends rien à cette question de dimensions, à part ce que j'ai appris à l'école au sujet de l'espace, du temps et de la matière. Mon esprit s'étira pour saisir ce qui se trouvait devant moi... se dilata... se déchira presque en deux en essayant de réconcilier l'image avec un cadre de référence que je comprenais. Je n'en trouvai pas. Plus j'essayais, en vain, plus l'angoisse montait en moi, m'aiguillonnant dans mes tentatives, ce qui ne faisait que renforcer la panique qui m'avait envahie. C'était un cercle vicieux, et il tournait de plus en plus vite. *Arrête de lutter*, me dis-je. *Cesse de vouloir comprendre et contente-toi de voir*.

La pression s'allégea. Je regardai.

— Tu m'appréhendes sous ma véritable forme. Les mortels en sont incapables sans que leur esprit se scinde. Bravo, MacKayla. Est-ce que cela n'en valait pas la peine ? Ne le recommencerais-tu pas, si c'était à refaire ?

La nausée me saisit. Au prix d'un peu de mon âme ? Que s'imaginait V'lane ? Que si j'en avais la possibilité, j'endurerais de nouveau *délibérément* le calvaire de la nuit de Samhain ? que je choisirais de voir Dublin tomber, les murs s'effondrer, les *Unseelies* s'échapper de leur prison ? que je désirerais être violée et transformée en une bête sauvage que Dani, puis Barrons viendraient sauver ?

— Jamais je ne prendrais une telle décision !

Je n'étais pas la seule à avoir souffert. Combien d'hommes et de

femmes avaient-ils assassiné cette nuit-là, et par la suite ?

V'lane retrouva son apparence humaine.

— Vraiment ? Même pas pour gagner autant de pouvoir ? Tu es immunisée contre moi, un prince faë. Inaccessible à tout charme de volupté. Tu peux regarder ma véritable forme sans que ton esprit vole en éclats. Tu peux franchir les sortilèges de protection. Et je me demande ce que tu peux faire d'autre, à présent. Quelle créature tu deviens !

— Je ne suis pas une créature. Je suis un être humain et j'en suis fière.

— Ah, MacKayla, seul un naïf te qualifierait encore d'être humain, désormais.

Il disparut, mais sa voix résonnait toujours.

— *Ta lance est à l'Abbaye... Princesse.*

Un rire retentit dans l'air.

— Je ne suis pas non plus une princesse, répliquai-je. Et comment se fait-il que *vous* sachiez où se trouve ma lance ?

— *Barrons approche.*

Ses paroles étaient presque impossibles à discerner vent matinal polaire. Un souffle d'air chaud, qui contrastait violemment avec ce jour d'hiver glacial, s'engouffra dans mon décolleté et vint caresser les rondeurs de mes seins.

Je plaquai les pans de mon manteau contre moi d'un geste sec avant de le boutonner.

— Vous n'avez rien à faire dans mes vêtements, même sous forme d'air chaud, V'lane. Allez, ouste !

Les rires redoublèrent.

— *À moins que tu ne souhaites rencontrer celui qui a usé de toi alors que tu étais au plus bas, et qui t'y a peut-être fait tomber, va vers le sud-est, MacKayla, et vite.*

Dans un flash, je revis une scène de la nuit précédente. Moi, nue, chevauchant le visage de Barrons.

Je partis.

Certaines dates sont imprimées dans ma mémoire, marquées au fer rouge.

5 juillet. Le jour où Alina m'a appelée sur mon portable pour y laisser un message affolé que je n'ai trouvé que des semaines plus tard. Elle a été assassinée quelques heures après avoir désespérément essayé de me joindre.

4 août. L'après-midi où je suis entrée pour la première fois dans une Zone fantôme, avant d'échouer sur le perron de *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

22 août. La nuit où j'ai croisé le *Sinsar Dubh* pour la première fois,

et où mon crâne s'est presque fêlé sous l'impact.

3 octobre. Le jour où Barrons m'a ressuscitée en me faisant ingurgiter de la chair *unseelie*, et où j'ai fait l'expérience des effets euphorisants du ténébreux pouvoir faë.

31 octobre. Oui, bon, assez parlé de ça. Les derniers mois avaient été éprouvants.

Ce jour-là, je n'avais aucune idée de la date, aussi ne pouvais-je pour l'instant la graver dans mes souvenirs, mais je savais déjà que je n'en oublierais pas un seul détail.

Les Ombres avaient englouti la totalité de Dublin et transformé la ville en un immense terrain vague. S'il y avait un seul être vivant dans la cité à part moi-même, il devait se terrer profondément.

Je marchai pendant des heures à travers des quartiers plongés dans un silence surnaturel. Pas une vitre n'était intacte, pas un buisson, pas un taillis, pas un arbre. Je savais que je n'aurais pas dû gaspiller mon temps, surtout si Barrons rôdait dans les parages, mais j'avais besoin de voir cela.

Je collectai des fragments d'images de la ville que j'empilai et scellai, telles des briques, en un mur de résolution. Je laverais cet affront fait à l'humanité.

Les quelques journaux restés sur les étals étaient datés du 31 octobre, le dernier jour où Dublin avait vécu. La ville était tombée cette nuit-là et ne s'était jamais relevée.

Les vitrines des magasins étaient fracassées, les fenêtres brisées. Il y avait du verre pilé partout, des voitures abandonnées, certaines sur le côté, d'autres brûlées.

Le pire, c'étaient les enveloppes desséchées – je renonçai à les compter au bout d'un moment – qui jonchaient le pavé, restes humains parcheminés, cette part de nous-mêmes que les Ombres semblaient trouver si indigeste.

J'en aurais pleuré, mais il ne me restait apparemment plus une larme à verser. J'évitai soigneusement le magasin. Je ne supportais pas la perspective d'aller voir s'il avait été détruit. Je préférais conserver mon plus beau souvenir de la librairie telle que je l'avais vue pour la dernière fois l'après-midi de Halloween. Tout était à sa place, prêt pour le moment où je reviendrais et où j'ouvriais la porte, ramasserais le courrier, remettrais en place les revues que les gens parcouraient toujours, allumerais un feu et me blottirais dans le canapé Chesterfield avec un bon livre en attendant le premier client de la journée.

Chaque lampadaire que je dépassais avait été écrasé, la plupart avaient été arrachés de leur socle de béton, tordus et jetés au loin, comme par des géants enragés. Les Ombres n'ayant pas de substance physique, je supposai qu'une autre caste *unseelie* avait fait cela pour

s'assurer que, si quelqu'un parvenait par miracle à remettre en marche l'électricité, il ne resterait aucune lampe susceptible de la recevoir.

Presque aussi pénibles que les restes humains parcheminés – je frémissais d'horreur chaque fois que j'en écrasais une par mégarde et l'entendais crisser sous mon pied – étaient les piles de vêtements, portables, bijoux, appareils dentaires, implants et portefeuilles que je voyais. Dans mon esprit, chacun d'entre eux était un tumulus sacré.

Au demeurant, cela ne m'empêcha pas de collecter un certain nombre d'objets.

Un couteau à cran d'arrêt ouvert qui reflétait la froide lumière du matin attira mon regard. Je soupçonnais son propriétaire d'avoir vainement tenté de poignarder l'Ombre qui le dévorait.

— J'en ferai bon usage, promis-je à la pile de cuir noir surmontée d'un collier de crânes de métal.

Je rentrai la lame et glissai l'arme dans ma botte.

Ma prise de guerre suivante fut un morceau de chair *unseelie* vivante que je trouvai sur le trottoir. Je n'avais aucune idée de sa provenance, de la façon dont il était arrivé là ni de la raison de sa présence, mais il pourrait sûrement m'être utile. Non seulement l'ingestion de viande faëe permet à n'importe quel être humain de voir les faës, y compris les Ombres naturellement invisibles, aussi bien qu'une *sidhe-seer*, mais cela lui confère une force surhumaine, développe son acuité sensorielle, lui permet de s'essayer à la magie noire et lui donne de miraculeux pouvoirs d'auto-régénération.

Je me servis de mon nouveau couteau pour la tailler, puis je fis halte dans une épicerie mise à sac pour y rafler une série de petits pots pour bébés que je vidai et lavai rapidement. Quelques instants plus tard, je disposais d'une réserve de sushis *unseelies*, en cas de besoin. Ce dernier point supposant, bien entendu, que je me trouve dans une situation assez désespérée pour que A) je sois prête à sacrifier mes dons de *sidhe-seer*, lesquels semblaient progresser à une vitesse stupéfiante ; B) j'accepte de devenir vulnérable à ma propre lance, que j'avais bien l'intention d'avoir récupérée avant la fin de la journée, quels que soient les obstacles ; C) je me résolve à mettre quelque partie que ce soit d'une anatomie *unseelie* dans ma bouche. En la matière, j'avais eu plus que ma dose.

Je frémis. Curieusement, je semblais avoir surmonté une addiction naissante à la consommation de chair *unseelie*. Je posai les yeux sur les petits pots au contenu remuant avec révolusion.

Cela dit, une arme est une arme, et toutes les armes sont de bonnes armes.

Quelques instants plus tard, j'étais au volant d'une Range Rover Sport un peu cabossée. J'en avais retiré les enveloppes humaines en essayant de ne pas trop regarder la plus petite lorsque j'avais détaché

la ceinture de sécurité pour enlever le rehausseur, ainsi qu'un ours en peluche rose et un vêtement arborant « J'♥ Papa », et les déposer sous un chêne aux branches nues.

Je me dirigeai vers l'Abbaye en roulant à côté de la chaussée, encombrée de voitures abandonnées. Tout en conduisant, je mangeai deux barres protéinées. Je fis quelques haltes dans des stations-service et dans des épiceries et chargeai le coffre de la Rover de provisions d'eau, de nourriture, de piles électriques ainsi que des jerricans déjà remplis de carburant que je trouvais, avec un mélange d'émotions contradictoires, à l'une de mes étapes. J'en avais besoin, et je me réjouissais de cette découverte, mais il m'était impossible de feindre d'ignorer le pantalon de travail usé, la prothèse de hanche, le sweat-shirt imprimé Irish fisherman's et les bottes, en tas près des trois bidons. Un père de famille s'était-il aventuré trop tard un soir pour chercher de l'essence afin de faire fonctionner le groupe électrogène de sa maison ? Les siens l'attendaient-ils toujours quelque part, tapis dans l'obscurité ?

Environ une heure après avoir quitté la ville, j'aperçus un spectacle des plus étranges. Au début, de loin, j'avais cru voir un immense avion aux lignes inhabituelles volant à très basse altitude. En m'approchant, je vis qu'il s'agissait d'un Traqueur *unseelie* et d'une autre créature faëe que je n'avais jamais croisée auparavant, au corps à corps, battant l'air de leurs lourdes ailes, se lacérant de leur bec et de leurs ongles.

Les *Unseelies* se déchiraient-ils entre eux ? S'agissait-il d'un combat entre un *Seelie* et un *Unseelie* ? Les Traqueurs étaient-ils de nouveau les gardiens des lois faëes, comme ils l'avaient été voilà une éternité ?

Je l'ignorais, et peu m'importait. Tout ce que je voulais, c'était passer sans être repérée. Les Traqueurs pourchassent les *sidhe-seers*. Leur odorat leur permettait-il de déceler ma présence ? Je n'avais plus le temps de faire demi-tour et j'avais impérativement besoin de poursuivre ma route. Retenant mon souffle, je marmonnai des prières à toutes les divinités que je connaissais, suppliant que les faës soient trop occupés par leur lutte pour baisser les yeux.

Un dieu païen dut entendre ma requête car je passai sous eux sans incident, en apnée, le regard rivé sur le rétroviseur dans lequel les protagonistes diminuèrent jusqu'à n'être plus qu'un point dans le ciel. Je pris alors une profonde inspiration, feignant d'ignorer le tremblement qui agitait mes mains.

— Mon empire pour ma lance ! murmurai-je.

Une trentaine de minutes avant d'arriver à l'Abbaye, une autre surprise m'attendait. La terre nue cédait la place à une herbe hivernale.

Pour une raison que j'ignorais, les Ombres s'étaient arrêtées là.

Peut-être, ne pouvant aller plus loin, s'étaient-elles tapies pour la journée dans un caniveau obscur ou glissées sous un arbre tombé, attendant impatiemment la nuit pour continuer de tout engloutir jusqu'à l'Abbaye. Peut-être la couverture végétale de cette région n'était-elle pas à leur goût, rendue trop âcre par une occupation *sidhe-seer* séculaire. Peut-être Rowena et sa petite troupe avaient-elles pris des mesures pour interrompre leur progression. Quoi qu'il en soit, je me réjouissais de voir autre chose qu'un sol nu.

La surprise suivante arriva si rapidement que je n'eus pas le temps de réagir.

Je conduisais dans un paysage hivernal le long d'une route si étroite que seul un incurable optimiste aurait pu la qualifier de chaussée à deux voies, lorsque tout d'un coup, je me trouvai...

Sous l'épais couvert d'une luxuriante forêt pluviale tropicale, roulant sur un marécage sombre et miroitant, projetant un nuage d'écume dans mon sillage. Je n'avais aucune idée de ce qui s'était passé ni, plus important, de la raison pour laquelle je ne m'enfonçais pas. Je connais les voitures. Toutes les sortes de voitures. C'est ma passion. La Range Rover Sport a un poids total hors charge d'environ deux tonnes et demie. Le véhicule aurait dû couler comme une pierre. Je regardai par la fenêtre. Il n'y avait rien d'autre que de l'eau sous la surface aux couleurs irréelles.

Je clignai des yeux. Que venait-il de se passer ? Des arbres gigantesques poussaient tout autour. De leurs troncs, sortaient des excroissances ressemblant à des orchidées brillantes couplées à des pieuvres. Des oiseaux de la taille de ma Rover tournoyaient autour des arbres, leurs ailes de cuir repliées sur le dos. De temps en temps, ils plongeaient leur bec – très grand et très pointu – dans l'eau, rejetaient la tête en arrière et avalaient.

— V'lane ? appelai-je, incrédule.

Ce paysage ne lui ressemblait pourtant pas. Lorsqu'il me faisait opérer un transfert, V'lane donnait plutôt dans le glamour. Pas dans le « dérangeant » ni dans le « potentiellement mortel », bien que ces termes puissent venir spontanément à l'esprit quand il était dans les parages.

Malgré tout, l'hypothèse d'un transfert semblait la plus vraisemblable pour expliquer la soudaineté avec laquelle mon environnement s'était modifié.

Un colibri passa près de moi. Il faisait la taille d'un petit éléphant... et son long bec fin était en proportion. Dans mon monde – même si bien des gens l'ignorent et poussent des cris d'émerveillement devant ce charmant et délicat buveur de nectar – le colibri est un Carnivore. S'il accepte l'eau sucrée que nous lui offrons, ce n'est que

pour sustenter sa faim de viande.

J'étais de la viande.

J'enfonçai la pédale de l'accélérateur, dérapai sur l'eau et louvoyai entre les troncs, les oiseaux et les lianes. Je ne regardai pas derrière moi pour voir si quoi que ce soit me prenait en chasse. Je me contentai de rouler.

Tout d'un coup, je fus de nouveau en Irlande... sur je point de percuter un arbre. J'appuyai de toutes mes forces sur le frein, glissai sur la prairie desséchée, avant de m'arrêter dangereusement près de l'écorce. Je demeurai immobile quelques instants, le souffle court.

Lorsque j'avais assisté à l'étrange combat aérien entre faës, j'avais cru avoir tout vu. Je m'étais trompée.

Je descendis, marchai jusqu'à l'arrière de la Range Rover et scrutai la zone que je venais de traverser.

Il me fallut une vingtaine de secondes pour comprendre comment l'observer.

En plissant les yeux et en regardant en biais, comme pour épier quelqu'un à la dérobée, je pouvais discerner les fils de la réalité faëe – qui semblait tapie en embuscade comme pour me prendre par surprise – dépasser à travers la trame de notre monde.

Si l'atmosphère humaine avait la transparence du verre, l'air faë était légèrement plus épais, parcouru d'imperceptibles ondulations, et d'apparence terne.

Je me souvins que, la nuit de Samhain, j'avais observé depuis le clocher de l'église la guerre que se livraient les royaumes faë et humain pour s'appropriier l'espace dans un monde dont les murs étaient tombés.

Manifestement, nous avions perdu un certain nombre de batailles.

Cela me plongeait dans une rage folle. J'allais devoir me garder d'un danger de plus. Comme si les Zones fantômes ne suffisaient pas, il y avait maintenant des OFI – Ornières faëes interdimensionnelles – qui étaient autant de pièges disposés ici et là sur les routes, d'apparence totalement inoffensive, guettant le voyageur imprudent pour crever les pneus ou casser l'essieu de sa voiture, avant de l'immobiliser dans un *no man's land* où les lois de la physique changeaient sans prévenir, peuplé de formes de vie hostiles et dénué de tout code de la route compréhensible.

Je remontai à bord de ma Rover et claquai la portière. Puis je repris ma route, cette fois en surveillant la chaussée devant moi avec attention.

Quelles autres surprises cette journée allait-elle m'apporter ?

Je dressai la liste de tous les chocs que j'avais déjà encaissés. Barrons avait fait... eh bien, ce qu'il avait fait pour me ramener à la réalité ; j'avais découvert que je pouvais traverser les protections

magiques et que j'étais insensible à la mortelle séduction érotique des princes faës ; les Ombres avaient envahi la moitié de l'Irlande ; les faës s'affrontaient en combats aériens ; et à présent, l'espace était truffé d'Ornières faës inter-dimensionnelles.

Comment aurais-je pu imaginer que la découverte la plus stupéfiante de la journée était encore à venir ?

J'effectuai un dernier arrêt à une trentaine de kilomètres de l'Abbaye. Après être descendue de voiture, je jouai avec ma nouvelle arme, que je m'entraînai à charger et à utiliser.

Il me fallut moins de temps que je ne m'y étais attendue pour surmonter mon *Oups ! – Et-si-je-laisse-tomber-ce-truc-et-que-je-me-fais-sauter-le-caisson ?* initial.

J'aimais tenir l'arme entre mes mains, solide et rassurante, comme toutes celles dont je m'étais servie. Je suppose que cela est inscrit dans mon ADN *sidhe-seer*. Nous sommes nées pour protéger et combattre. Notre sang sait cela. Je soupçonne notre lignée d'avoir été programmée ainsi depuis longtemps. Des siècles, peut-être des millénaires.

Je repris ma route en direction de l'Abbaye et traversai des douzaines d'enceintes magiques. Manifestement, Rowena occupait ses ouailles en les promenant dans les environs, en leur faisant tracer des runes de protection et que sais-je encore. Je me demandai quelles autres tâches elle leur assignait afin qu'elles n'aient pas le temps de songer à se rebeller, ce qu'elles auraient dû faire depuis des années, à mon avis. Par exemple, *avant* de perdre le Livre noir au cœur de toute cette guerre stupide. Pour que cela arrive, il avait bien fallu que quelqu'un – ou *quelqu'une* – s'endorme pendant son tour de veille.

Oh, oui, j'avais un certain nombre de raisons d'en vouloir à la Pas-si-Grande-Maîtresse.

Je garai ma Rover devant la forteresse de pierre de l'Abbaye, en descendis, la fermai à clef – elle contenait mes provisions, et personne ne me les volerait – et me dirigeai vers la porte. J'avais laissé mon sac à dos et mon MacHalo dans la voiture, mais emporté mon semi-automatique. Je fus assez surprise de constater que la vieille femme ne m'attendait pas sur le seuil, les bras croisés, ses lunettes sur le nez, soulignant l'intelligence et la férocité qui brillaient dans ses yeux bleus acérés, entourée d'un escadron de *sidhe-seers* résolu à me barrer le passage. Nous n'avions jamais été en bons termes, et je ne doutais pas que nos relations, si l'on pouvait les appeler ainsi, se seraient encore dégradées... en admettant que cela soit possible.

En toute franchise, c'était le dernier de mes soucis.

La porte était verrouillée. Avec mon nouveau jouet préféré, je logeai une rafale de balles dans la poignée et poussai le battant d'un coup de pied.

Le vaste hall d'entrée était vide. Était-il possible que personne ne m'attende ? J'avais franchi d'innombrables enceintes magiques, dont j'avais probablement déclenché l'alarme. Je fronçai les sourcils. Et si ce n'était pas le cas ?

Était-il possible que j'aie traversé les protections sans les faire tomber ? Un tel don pourrait assurément me rendre bien des services ! Cela dit, je venais de faire retentir une salve de tirs avec un semi-automatique. Cela ne pouvait manquer d'avoir donné l'alerte.

Quand l'attaque survint, elle surgit de nulle part, me frappa avec la force d'un mur de brique et me fit tomber sur les fesses pour la troisième fois de la journée. Cela commençait à devenir lassant. Quelque chose tira sur mon arme et me roua de coups à une vitesse ahurissante.

Puis un visage flou apparut dans mon champ de vision. Je poussai un hoquet de stupeur, mon assaillante en fit autant, puis elle cessa de cogner sur moi, me prit dans ses bras et me serra si fort que je crus qu'elle allait me briser la colonne vertébrale.

— Mac ! s'écria Dani. Tu es revenue !

Dans un éclat de rire, je me détendis aussitôt. J'adorais cette gamine.

— Est-ce que je t'ai dit que tu es la meilleure, Dani ?

Elle me libéra et bondit sur ses pieds.

— Non, jamais. Je m'en souviendrais. Tu peux le répéter, si tu veux. Et tu peux le dire à tout le monde, aussi. Ça me dérangerait pas.

Ses yeux de chat brillèrent de plaisir dans son visage enfantin.

— Tu es la meilleure, Dani.

Je me relevai et rangeai mon arme en la faisant passer par-dessus mon épaule. Nous restâmes immobiles quelques instants, le sourire aux lèvres, savourant le plaisir de nous retrouver.

Puis nous reprîmes la parole en même temps.

— Ça va, Mac ?

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Dani ?

— Toi d'abord.

Elle me parcourut d'un regard admiratif.

— *Hey, man*, tu en jettes ! Trop top, ton manteau. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu t'es mise aux haltères, ou quoi ?

Je rougis. Puis je me trouvai ridicule. Je brandissais une arme automatique et je rougissais encore ? Il fallait que je règle rapidement cela.

— *Hey, man* ! s'écria-t-elle avec des inflexions respectueuses. Avec

Barrons ? Tu as baisé pendant tout ce temps ? C'est comme ça qu'il t'a ramenée de Nympholand ? Moi qui flippais de ne pas te voir revenir ! J'avais tort. Impossible de te retrouver. Où est-ce qu'il t'a emmenée ? J'ai fouillé tout Dublin à ta recherche, chaque fois que j'ai pu faire le mur. C'est-à-dire pas souvent, ajouta-t-elle avec une moue de dépit.

Puis son visage s'éclaira de nouveau.

— Il faut que tu me racontes tout ! Tout !

Je fis la grimace.

— D'où vient cette manie de dire « *Hey, man* » ?

Elle se redressa avec fierté.

— Je parle comme toi, hein ? J'ai maté des tas de séries américaines. Je m'entraîne.

— Je préférais ton langage quand tu disais des gros mots à chaque phrase. Et je ne te dirai rien du tout, ni aujourd'hui, ni jamais. Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que je vais bien, à présent. Je suis de retour.

— Tu as couché avec Barrons et tu ne vas pas me raconter un seul détail ? s'écria-t-elle d'un air incrédule. Même pas un tout petit ?

Oh, Seigneur ! Elle avait *vraiment* treize ans ! Comment allais-je bien pouvoir m'en sortir ?

— Aucun. Pas le moindre.

— Tu faich' !

J'éclatai de rire.

— Moi aussi, Dani, je t'adore.

Elle me sourit.

— Je t'ai sauvé la vie.

— Et comment ! J'ai une sacrée dette envers toi.

— Paie-la en me disant comment c'était.

— Puisque tu as vu autant de séries, ma belle, tu en sais plus qu'assez.

— Oui, mais pas sur... tu sais... *lui*.

Je la regardai, intriguée. Elle semblait un peu essoufflée. Toute trace d'espièglerie avait disparu de son expression, et son regard était soudain humide. Dani la terreur, Dani la punkette semblait sur le point de se pâmer. Je n'en revenais pas.

— Tu en pincas pour Barrons, maintenant ? Je croyais que c'était V'lane qui te plaisait ?

— Oui, bien sûr, mais quand Barrons est venu t'enlever d'ici, *man*, tu aurais dû voir comment il te regardait !

— Arrête de m'appeler *man*.

Je ne lui demanderais *pas* comment Barrons m'avait regardée.

— Eh bien, comment m'a-t-il regardée ?

— Comme si c'était son anniversaire et que tu étais le gâteau.

Au moins, il n'avait pas collé celui-là au plafond. Finalement,

Barrons l'avait eu, son gâteau. Et il l'avait dévoré.

Je tressaillis. Pas question de filer plus loin la métaphore ! Réfléchir à Barrons était une tâche au-dessus de mes moyens... en particulier s'il était question d'un gâteau à manger. Plus tard, je pourrais me résoudre à poser des questions à Dani sur mes premiers jours à l'Abbaye, encore si confus dans ma mémoire. Pour l'instant, j'avais d'autres priorités.

— À mon tour. Que t'est-il arrivé ?

Partout où sa peau de rouquine était visible, l'adolescente était couverte de bleus, surtout au niveau des avant-bras. Elle avait deux doigts en éclisse, un superbe œil au beurre noir, la lèvre fendue, et ses deux joues arboraient la vilaine nuance jaunâtre d'ecchymoses de quelques jours.

Elle jeta autour d'elle des regards furtifs.

Aussitôt, je me tendis.

— Qu'y a-t-il ? Quelqu'un approche ?

— Ici, on ne sait jamais, maintenant, marmonna-t-elle avant de scruter de nouveau les alentours.

Le hall était vide, mais elle baissa la voix.

— J'ai essayé d'entrer dans les Bibliothèques interdites. Ça n'a pas très bien marché.

— De quelle façon ? En te jetant sur les portes à pleine vitesse ?

Elle haussa les épaules.

— Quelque chose comme ça. Je suis surtout tombée. Pas de quoi s'énerver.

— Eh bien moi, ça m'énerve. J'ai l'impression que la super-guérison n'est pas un de tes dons, alors essaie de faire un peu plus attention à toi, d'accord ?

Elle me décocha un regard étonné.

— Okay, Mac.

Tout le monde dans cette Abbaye l'avait donc abandonnée depuis si longtemps qu'elle était surprise par une simple manifestation de sollicitude ?

— Je suis très sérieuse. Arrête de te faire mal, sauf si c'est absolument nécessaire.

— Promis juré, Big Mac !

Elle m'adressa un sourire radieux. Big Mac. Il me sembla que je venais de recevoir un coup de poing en plein cœur. Autrefois, Alina m'appelait Bébé Mac, ou parfois Junior. Je l'appelais Big Mac. C'était un jeu entre elle et moi.

— Pourquoi m'as-tu appelée comme ça ?

— À cause des séries télé, des trucs américains, du MacDo, tout ça...

— Ne recommence plus, ou je t'appelle... Danielle.

J'avais lancé ce prénom sur une simple supposition mais je sus aussitôt, à sa mine dépitée, que j'avais visé juste.

— Entendu ?

— Entendu.

— Bien. Où est ma lance ?

Elle se raidit de nouveau, regarda une fois de plus autour de nous et baissa encore la voix.

— Aucune idée, murmura-t-elle, mais on l'a ramassée ce jour-là, à l'église. C'est Kat qui l'a rapportée. On l'a pas vue depuis. Je croyais que la vieille la prêterait à l'une de nous, mais non.

Je pinçai les lèvres. Je savais pourquoi. Rowena garnit l'arme pour son usage personnel.

— C'est exactement ce que je pense, dit Dani.

Voyant que je lui décochais un regard sévère, elle poursuivit :

— Non, je sais seulement comment tu réfléchis. Pour ça, on est pareilles, toi et moi. On voit les choses comme elles sont, pas comme les gens veulent nous faire croire qu'elles sont, ou comme on *voudrait* qu'elles soient.

— Où est la vieille sorcière ?

Dani me lança un coup d'œil morose.

— Là, tout de suite ?

Je hochai la tête.

— Derrière toi.

Je pivotai sur mes talons en levant mon arme d'un geste brusque.

C'est alors que j'eus le choc le plus stupéfiant, le plus déstabilisant de la journée. Bien plus que l'expansion des Zones fantômes, les combats aériens et les Ornières faës interdimensionnelles.

Rowena se tenait devant moi, vêtue de sa tenue officielle de Grande Maîtresse – la longue tunique de l'ordre fondé dans le but express de traquer et éliminer les faës –, la main passée au coude d'un faë. Ce même faë qui venait juste de la transférer près de moi.

Je m'étonnais moins, à présent, des regards anxieux de Dani.

Et je ne m'étonnais plus du tout que V'lane ait su que ma lance était à l'Abbaye.

Il était à l'Abbaye.

Et dans les meilleurs termes avec Rowena, apparemment, puisqu'il la transférait ici et là.

Baissant mon arme, je regardai V'lane.

— Si c'est une plaisanterie, elle n'est pas drôle. Pourquoi ne pas m'avoir simplement transférée ici, si c'était aussi votre destination ?

Le nez de Rowena n'aurait pas été plus dressé vers le ciel si elle avait été couchée sur le dos.

— De même que la lance n'est plus en ta possession, ce prince faë n'est plus à ta dévotion. Il a vu la lumière que toi, tu n'as pas vue. Il aide *toutes les sidhe-seers*, à présent, et plus seulement une.

Ah, vraiment ? C'est qu'on allait voir. Pour la lance, et pour le prince.

— C'est à V'lane que je parlais, vieille femme, pas à vous.

— Il n'est pas à tes ordres.

— Ah ? demandai-je avant d'éclater de rire. Parce que vous pensez qu'il est aux *vôtres* ?

Il fallait être bien naïf pour s'imaginer qu'un prince faë s'inclinait devant qui que ce soit. Surtout quand on avait besoin de lui.

— Te battrais-tu pour moi, MacKayla ? Je trouve cela... séduisant.

V'lane rejeta en arrière sa chevelure dorée.

— J'ai déjà vu cela chez des humains, reprit-il. Cela s'appelle la

jalousie.

— Si c'est ce que vous croyez, vous ne comprenez rien à la subtilité des émotions humaines. Cela n'a rien à voir avec de la jalousie. Cela s'appelle « Vous commencez à m'agacer sérieusement ».

— C'est de la possessivité.

— Mes f... leurs !

— Elles sont bien plus musclées que la dernière fois que je les ai vues.

— Elle y a travaillé, ricana Dani.

— Personne ne vous demande de les regarder, dis-je.

— Et à Barrons, on lui demande ?

Aussitôt, la température autour de nous tomba en flèche. Mon souffle se condensa dans l'air glacé.

— Ce n'est pas de lui que nous discutons.

Il n'était pas question que nous discutons de lui !

— Moi, j'aimerais bien qu'on parle de Barrons, déclara Dani.

— Tu dois faire un choix, me dit froidement V'lane.

— Je ne choisis *rien du tout*. Je n'avais pas ma raison. C'est lui, le problème, V'lane ? C'est Barrons ? Est-ce que vous ne seriez pas un peu jaloux ? Possessif ?

— Si, il l'est, commenta Dani.

— Taisez-vous ! s'écria Rowena. Taisez-vous tous ! Pour l'amour de Marie, ne voyez-vous pas que le monde est en train de s'écrouler autour de vous, pendant que vous vous querellez comme des enfants ? Toi...

Elle tendit un index accusateur vers moi.

— ... une *sidhe-seer*, et vous...

Elle enfonça sans douceur le doigt dans le bras de V'lane, qui parut stupéfait de son audace.

— ... un prince faë !

Puis son regard furieux se posa sur Dani.

— Et ne parlons pas de *toi* ! Crois-tu que je ne sache pas comment tu t'es fait tous ces bleus ? Je suis la Grande Maîtresse, pas la Grande Bécasse. Suffit, vous tous !

— Taisez-vous vous-même, vieille femme, répondis-je froidement. Si j'ai envie de me disputer pendant que le monde s'écroule, ça me regarde. J'ai accompli plus de bonnes actions et causé moins de dégâts que vous. Qui détenait le *Sinsar Dubh*, au commencement ? Qui l'a perdu ?

— Ne te mêle pas de questions que tu es incapable de comprendre, ma fille.

— Eh bien, aidez-moi à les comprendre. Je suis tout ouïe. Où... non, *comment* gardiez-vous le Livre ?

C'était ce qui m'intriguait le plus. Le secret permettant de toucher

le *Sinsar Dubh* et de le conserver était la clef pour s'en approprier le pouvoir.

— Que s'est-il passé ? De quelle façon l'avez-vous égaré ?

— C'est toi qui réponds à mes questions, *sidhe-seer*, cracha-t-elle. Pas le contraire.

— Dans vos rêves tordus, peut-être !

— Dans mon Abbaye, sûrement. Et tu ferais bien de regarder autour de toi.

Une menace ? Je n'en avais pas besoin. J'avais entendu l'arrivée des *sidhe-seers* qui se massaient autour de nous pendant notre échange. Le hall était vaste, et aux murmures étouffés qui résonnaient, j'estimais qu'elles étaient plusieurs centaines derrière moi.

— Qu'avez-vous fait depuis que les murs sont tombés, Rowena ? tonnai-je. Avez-vous retrouvé le Livre ? Avez-vous accompli quoi que ce soit pour restaurer l'ordre dans notre monde ? Ou continuez-vous de tyranniser une communauté de femmes qui mériteraient qu'on leur fasse confiance ? Avec vos lois et vos interdictions, vous niez *qui* elles sont et *ce* qu'elles sont ! Vous leur coupez les ailes au lieu de leur apprendre à voler !

— Pour les envoyer se faire tuer ?

— Il n'y a pas de guerre sans pertes humaines. C'est leur choix et leur privilège de naissance. Nous sommes des guerrières. Parfois, nous payons le prix fort – et croyez-moi, je sais de quoi je parle – mais tant qu'il nous reste un souffle de vie, nous nous relevons et repartons au combat.

— Tu nous as apporté l'Orbe remplie d'Ombres !

— Vous ne le croyez pas vous-même, ricanai-je. Si c'était le cas, vous m'auriez tuée lorsque j'étais *Pri-ya*, incapable de me défendre. Je parie que le simple fait que je le sois devenue vous a convaincue que je n'avais passé aucune alliance avec le Haut Seigneur.

Haussant les épaules, je poursuivis :

— On n'achète pas quelqu'un qui vous est déjà acquis. C'est absurde.

— Il y a des agents doubles.

— Je n'en suis pas une. Et je ne partirai pas de votre Abbaye tant que vous ne l'aurez pas compris.

La vieille femme battit des cils. Je l'avais surprise. Je ne cherchais pas une invitation. Avec ou sans sa permission, je resterais là – à la vue de toutes ou en me cachant, peu importait. Il y avait entre ces murs deux choses que je voulais : ma lance, et des réponses. Je ne m'en irais pas sans avoir eu les deux.

— Nous ne voulons pas de toi ici.

— Je ne voulais pas que ma sœur soit assassinée. Je ne voulais pas découvrir que j'étais *sidhe-seer*. Je ne voulais pas être violée par

des princes *unseelies*.

En énonçant ma liste de griefs, je m'efforçai de rester concise.

— En vérité, je n'ai rien voulu de ce qui m'est arrivé depuis des mois. Et pour tout vous dire, moi non plus, je n'ai aucune envie d'être ici, mais une *sidhe-seer* fait ce qui doit être fait.

Nous nous défiâmes du regard.

— Veux-tu faire de la surveillance ? proposa-t-elle finalement d'une voix tendue.

— Je veux bien en discuter.

Cela n'irait pas plus loin. Je réserverais mon avis le temps de réfléchir à ses boniments. Puis je refuserais.

— Comment se passe la chasse au Livre, Rowena ?

Je connaissais la réponse. Elle en était au point mort.

— Quelqu'un l'a-t-il localisé, récemment ?

— Que suggères-tu ?

— Donnez-moi l'épée et je me mettrai à sa recherche.

— Jamais.

— Bon, alors ciao !

Passant devant Rowena, je me dirigeai vers la porte.

Derrière moi, un brouhaha sonore monta soudain de l'assemblée des *sidhe-seers*. Je souris. Ces guerrières tournaient en rond. Elles étaient lasses de leur captivité, de leur inaction forcée. Elles étaient prêtes à entendre la petite voix de la rébellion... et de mon côté, j'étais prête à faire résonner cette voix.

— Silence ! tonna Rowena. Et toi, ajouta-t-elle sèchement derrière moi, reste ici !

Le silence tomba sur le hall. Je fis halte sur le seuil mais ne me retournai pas.

— Je ne me mettrai pas en quête du Livre sans arme pour me défendre...

Je marquai une pause, me mordis la langue, et ajoutai :

— ... *Grande Maîtresse*.

Le silence se prolongea.

— Tu peux emmener Dani et l'épée, dit-elle finalement. Elle te protégera.

— Donnez-moi la lance, et Dani pourra venir avec moi. Ainsi que les autres *sidhe-seers* qu'il vous plaira de désigner.

— Qu'est-ce qui t'empêchera de t'enfuir et de nous trahir dès que je t'aurai confié la lance ?

Je pivotai sur mes talons, poings serrés, lèvres retroussées. Par la suite, Dani me dirait que j'avais à moitié l'air d'un fauve, et à moitié l'air d'un ange de la vengeance, et que même elle avait été impressionnée (et la gamine était coriace).

— Ma conscience. Voilà ce qui m'en empêchera ! grondai-je. En

roulant pour venir ici, j'ai traversé un vrai désert. J'ai vu partout des restes humains desséchés et leurs affaires en petits tas. Il y avait un siège pour enfant dans la Rover ; avant de l'enlever, j'ai regardé dedans. Je sais ce qu'ils font à notre monde. Soit je les arrêterai, soit je mourrai en essayant. Alors fichez-moi un peu la paix ! Vous me pourrissez la vie depuis que je vous ai rencontrée. Ouvrez les yeux ! Je ne suis pas votre ennemie. Je suis avec vous. Je suis la seule à pouvoir vous aider. Et je le ferai, mais à mes conditions, pas aux vôtres. C'est à prendre ou à laisser.

Dani passa devant Rowena et me rejoignit.

— Je pars avec elle.

Je la regardai. Je m'apprêtais à formuler un « non » ferme et définitif lorsque je me ravisai. En faveur de quels droits venais-je à l'instant de plaider ? Dani était assez grande pour choisir. Dans ma conception des choses, si on a l'âge de tuer, on a l'âge de prendre des décisions. Je crois qu'en Enfer, il y a un coin réservé aux hypocrites.

Kat s'avança d'un pas devant la foule. De toutes les *sidhe-seers* que j'avais rencontrées jusqu'alors, cette imperturbable brune aux yeux gris qui avait dirigé l'attaque contre moi chez *Barrons – Bouquins & Bibelots* le jour où j'avais involontairement causé la mort de Moira semblait la plus sensée, la plus ouverte d'esprit et la plus fermement résolue à accomplir notre lointain but de débarrasser notre monde des faës. Nous nous étions rencontrées à plusieurs reprises pour tenter d'instaurer un début de partenariat. J'y étais toujours disposée, si elle l'était aussi. Âgée d'environ vingt-cinq ans, elle possédait l'assurance tranquille et sans arrogance de quelqu'un de plus vieux. Je savais que les autres l'écoutaient et j'étais curieuse d'entendre ce qu'elle avait à dire.

— Elle peut nous être utile, Grande Maîtresse. Et que cela nous plaise ou non, elle est probablement la meilleure arme que nous ayons eue jusqu'à présent.

— Tu ne lui en veux plus d'avoir truqué l'Orbe ?

— Si elle est innocente, comme elle le dit, elle peut rester pour nous aider à éliminer ces saloperies.

— Ton langage !

Je levai les yeux au plafond.

— Oh, je vous en prie, Rowena ! C'est une guerre, pas un concours d'élégance !

Quelqu'un ricana.

— Les guerres doivent avoir des règles !

— Les guerres doivent être gagnées ! rétorquai-je.

Des murmures d'approbation montèrent de la foule.

— Que dites-vous de procéder à un vote ? proposa Kat.

— Très bien, répondîmes-nous à l'unisson, Rowena et moi, tout

en nous lançant des regards de mépris.

Il était manifeste qu'elle ne misait pas un instant sur ma victoire, car elle n'aurait pas accepté. Moi non plus, je n'y croyais guère, mais j'estimais que l'intensité émotionnelle de l'instant, ainsi que des années de frustration sous sa main de fer me donnaient des chances presque égales aux siennes. Kat, qui avait un certain nombre de partisans dans les rangs *sidhe-seers*, s'était prononcée en ma faveur. Même si je perdais, je saurais au moins sur qui je pouvais compter.

Kat se tourna vers le hall. La vaste salle était envahie de *sidhe-seers* jusqu'aux portes, et au-delà.

— C'est à nous de décider, alors réfléchissez bien et dites ce que vous voulez : doit-elle rester ou s'en aller ? Celles qui acceptent sa présence, levez bien haut la main droite et attendez que je fasse le compte.

Le score fut serré.

Je gagnai, mais de très peu.

Je m'efforçai de mémoriser le visage de toutes celles qui avaient voté contre moi.

— Qu'est-ce que V'lane fabrique ici, bon sang ? demandai-je à Dani dès que nous fûmes seules.

Plusieurs heures s'étaient écoulées avant cet instant. Après ma victoire, Rowena avait décidé de me provoquer devant les *sidhe-seers*, afin de voir si je plierais. Elle m'avait ordonné de chasser au moins une douzaine d'Ombres de l'Abbaye avant d'être autorisée à manger ou à dormir, afin de mériter mon séjour.

Pour cette fois, je m'étais exécutée.

Non seulement j'aimais traquer les Ombres et les forcer à s'exposer à la lumière de cette fin d'après-midi – je les avais observées assez longtemps dans le voisinage de la librairie pour connaître leurs cachettes préférées –, mais j'avais appris à choisir mes batailles. Je comprenais l'avantage de perdre délibérément certains combats mineurs afin d'endormir la méfiance de l'adversaire. Rowena me croirait tout à fait coopérative, jusqu'à l'instant où ses troupes se rebelleraient et la renverseraient. Je n'avais aucune intention de m'attarder à l'Abbaye. J'étais venue reprendre ma lance, obtenir des réponses et semer la zizanie parmi les affidées de la Grande Maîtresse. Éveiller celles-ci à leur vocation. Les inciter à se débarrasser de la vieille femme et à devenir ce à quoi elles étaient appelées.

— V'lane ? Il s'est pointé le jour où Barrons est venu te chercher, m'expliqua Dani. Tu aurais vu ça ! Quand il a compris que tu étais partie, il a piqué une crise de nerfs.

— Les faës ne se mettent pas en colère, Dani.

De nature impassive, ils ne sont guère émotifs. Malgré les récents

progrès de V'lane en la matière, ses expressions ne pouvaient être interprétées comme « une crise de nerfs ».

Les yeux de Dani se mirent à briller.

— *Hey, man*, il a glacé Rowena !

— Tu veux dire qu'il l'a transformée en glaçon ?

Dani avait un tel langage qu'il était parfois difficile de comprendre ce qu'elle voulait dire. Puisque Rowena était vivante, j'en déduisis que Dani avait parlé au figuré.

Elle hocha la tête.

— Depuis le cou jusqu'aux pieds. Il lui a seulement laissé la tête non glacée pour qu'elle puisse parler. Puis il l'a menacée de lui donner des pichenettes pour qu'elle se voie se briser. C'était super-cool.

— Pourquoi a-t-il fait cela ?

Elle haussa les épaules.

— Il était vert de rage que Ro t'ait laissé partir. Je lui ai dit que rien n'aurait pu arrêter Barrons, mais ça l'a rendu encore plus fou. Il a dit qu'il était obligé de protéger sa reine et qu'il n'a pas pu te rejoindre. Je crois qu'il voulait faire la même chose que Barrons, alors quand il a vu que l'autre l'avait doublé, il a pété un câble. J'ai bien cru qu'il allait toutes nous glacer.

— Pourquoi est-il toujours ici ? Et après ce qu'il a infligé à Rowena, comment se fait-il qu'ils soient en si bons termes, elle et lui ?

Je refusais de songer à ce qui se serait passé si V'lane était arrivé avant Barrons pour m'enlever. Me donner à un autre faë de volupté fatale n'aurait probablement pas eu d'autres conséquences que me maintenir dans mon état de *Pri-ya*. J'imaginais assez mal V'lane me raconter des anecdotes de mon enfance ou me montrer des photos de ma famille pour m'aider à retrouver la raison !

Dani me décocha un sourire espiègle.

— Je vais te montrer, ce sera plus simple.

Elle s'approcha de moi si rapidement que je la vis soudain devenir floue, puis se volatiliser.

Ensuite, je disparus à mon tour. Ou plus exactement, c'est le couloir dans lequel nous nous tenions qui s'évanouit, tandis qu'il me devenait impossible de distinguer autre chose que des mouvements et des sons confus. Je percevais sur mes épaules le contact des mains de Dani qui m'emportait à une vitesse folle vers une destination inconnue.

Mon coude heurta quelque chose, et j'entendis un grognement.

— Aïe ! m'écriai-je.

Dani étouffa un petit rire.

— C'est mieux si tu gardes les bras le long du corps.

— Regarde où tu vas, la petite ! cria quelqu'un.

— Oups ! Désolée, marmonna celle-ci.

Quelque chose me cogna à la hanche.

— Aïe ! dis-je de nouveau.

J'entendis quelqu'un pousser un juron. La voix s'éloigna rapidement.

— On y est presque, Mac.

Lorsque nous nous arrê tâmes, je la fusillai du regard tout en me massant le coude. Pas étonnant qu'elle ait des bleus partout !

— La prochaine fois, on ira à pied, d'accord ?

— Tu veux rire ? C'est hyper cool de se déplacer comme ça. En temps normal, je suis moins maladroite, mais comme tu es là, elles sont toutes sorties de leurs chambres pour parler de toi. Je connais les couloirs par cœur ; je peux les remonter en dormant, mais ces gourdes me barrent le passage.

— Tu devrais leur demander de signaler quand elles changent de direction, dis-je sèchement. Tu sais, comme vous le faites lorsque vous circulez à vélo pour délivrer le courrier.

Son visage s'éclaira.

— Tu crois qu'elles voudront bien ?

J'émis un petit reniflement ironique.

— J'en doute. Elles ne nous portent pas dans leur cœur.

Je balayai la pièce d'un regard circulaire. Nous nous trouvions dans une vaste salle meublée d'une immense table en U, autour de laquelle étaient disposées des dizaines de chaises.

— Pourquoi m'as-tu amenée ici, et que... ?

Ma voix s'étrangla tandis que mes yeux se posaient sur les murs couverts de gigantesques cartes.

Quelques instants plus tard, je me retournai lentement.

— On l'appelle le Poste de commandement, Mac. C'est là que nous notons l'évolution des événements.

La pièce entière était tapissée de plans, du sol au plafond. Il y avait des notes partout, avec des fiches adhésives fixées sur certaines régions et des agrandissements scotchés sur d'autres. Sur certaines villes, était inscrit l'emblème de *Sidhe-Seers, Inc.* (SSI), avec son trèfle maladroit, qui représentait notre serment de Surveiller, Servir et Protéger.

— Où est la légende ?

Que représentaient ces notes et ses symboles ? Dani suivit mon regard.

— Les trèfles indiquent les sièges des succursales de Post Haste, Inc. à l'étranger. Il n'y a pas de légende. Ro ne nous a pas laissées l'écrire. La pièce est sous haute protection.

— Nous avons autant de bureaux *sidhe-seers* ?

Je n'en revenais pas. Nous étions bien plus nombreuses de par le monde que je ne l'avais imaginé. SSI semblait être une multinationale

depuis un certain temps. Et notre « guerre » s'était mondialisée pendant que j'étais aux abonnés absents. Une fois libérés, les *Unseelies* ne s'étaient pas attardés au même endroit. Ils avaient envahi toute la planète et, si j'en jugeais à ce que je voyais sur les plans, certaines castes paraissaient préférer certains climats. Des dessins et des inscriptions étaient gribouillés partout. Il me faudrait des jours pour absorber une telle quantité d'informations. Je fis lentement le tour de la pièce.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en désignant deux régions proches l'une de l'autre et rayées de traits bruns.

— Des marais. Il y a une caste d'*Unseelies* qui a une passion pour les marécages. Ils vous bouffent aussi vite que les Ombres. On reste à l'écart.

— Et ça ?

Je montrai des carrés, fortement soulignés au marqueur noir à pointe large.

Dani tressaillit.

— Certains d'entre eux prennent les enfants, surtout les plus jeunes. Ils les gardent un moment avant de... faire des trucs avec eux. On essaie de les localiser et de les libérer.

Je pris une profonde inspiration et continuai de marcher. Je m'arrêtai lorsque je parvins devant une douzaine de dates disposées en colonne, avec des nombres inscrits en regard, puis barrés.

La date la plus récente était celle du premier janvier.

Le nombre qui figurait à côté était inférieur de quelques *milliards* à celui qu'il aurait dû être – presque sept milliards.

Je le désignai du doigt, sans même essayer de réprimer un tremblement.

— Est-ce que cette date et ce chiffre veulent dire ce que je crois qu'ils veulent dire ? Est-ce qu'ils indiquent combien il reste d'humains sur la planète ?

— D'après nos estimations, dit Dani, la population mondiale a été réduite de plus d'un tiers.

C'était l'une des rares phrases irréfutables tant pour la grammaire que pour le vocabulaire que je lui avais jamais entendu formuler. Je la regardai, intriguée et, l'espace d'une seconde, je vis une tout autre Dani. Une gamine de treize ans un peu trop délurée, abandonnée par tous ceux qu'elle avait aimés et à qui elle avait fait confiance, dans un monde devenu fou. Son expression fut si vite remplacée par un sourire espiègle que je me demandai si je ne m'étais pas trompée.

— *Hey, man*, ça fait bizarre, non ?

— Répète une fois de plus cette expression idiote et je t'appelle Danielle jusqu'à la fin de tes jours.

Je regardai de nouveau les cartes. Je ne pourrais pas trouver le sommeil, ce soir. Un tiers de la population mondiale était *morte*.

— Combien de temps suis-je restée... absente ? Quel jour sommes-nous ?

— Le 7 janvier. Et je suis désolée, ça m'a échappé.

— Quel est le rapport avec V'lane ?

Continue de parler, m'exhortai-je, *ou tu vas t'effondrer*. Un tiers de l'humanité avait été rayé de la carte. Plus de deux milliards de gens étaient morts. Ils avaient perdu la vie pendant que je me vautrais dans la sensualité la plus bestiale. Le poids de la culpabilité était écrasant.

Je suivis les cartes autour de la salle en cherchant la Géorgie, malade d'inquiétude. L'état de Géorgie portait deux taches d'encre, une sur Savannah et l'autre sur Atlanta, qui l'une et l'autre n'étaient qu'à quelques heures d'Ashford, la ville dont je venais. La plupart des points sur les cartes se trouvaient sur des villes importantes.

— Que sont les parties sombres ? demandai-je d'une voix tendue, craignant de connaître déjà la réponse.

— Des Zones fantômes.

Mon visage avait dû trahir mes émotions car Dani s'empressa d'ajouter :

— V'lane a pris des nouvelles de tes parents. Il dit qu'ils vont bien.

— Il les a vus récemment ?

Elle hocha la tête.

— Il surveille. Il dit qu'il fait ce qu'il peut.

Je poussai un profond soupir, le premier depuis que j'avais posé les yeux sur les cartes.

— Comment les Ombres se sont-elles répandues aussi rapidement ? demandai-je. Comment ont-elles franchi les océans ? L'électricité est-elle coupée dans le monde entier ?

— V'lane dit qu'au départ, les autres *Unseelies* les ont aidées, puis qu'ils ont trouvé qu'elles dévoraient un peu trop vite leur nouveau terrain de jeu. Maintenant, il paraît que les *Unseelies* se disputent leurs territoires. Il y en a même qui essaient de remettre l'électricité en marche, pour tenir les Ombres à distance.

Je songeai au combat aérien dont j'avais été témoin en me demandant quelle en était la cause.

— Une fois, alors que j'étais allée à Dublin pour te chercher, j'ai vu des humains marcher avec des Rhino-boys et entrer dans un bar fermé par des planches. Je ne les ai pas suivis, j'avais trop la trouille. Il y avait des filles, Mac. Je sais pas si elles étaient *Pri-ya*, mais elles en avaient pas l'air. On aurait dit qu'elles étaient là parce qu'elles en avaient envie.

Son regard étincelant se ternit.

— Mac, je crois qu'il y a des pauvres naïves, en ville, qui jouent les groupies pour les *Unseelies*.

— V'lane le sait-il ? Les *Seelies* font-ils quelque chose ?

J'étais horrifiée. Je connaissais les gens de ma génération. Nous avions toujours eu accès à toutes les gratifications immédiates, sans la moindre censure, ou presque, et la plupart de mes amis n'avaient pas un père comme le mien, qui m'avait dit *Ne confonds pas l'intensité des émotions avec la qualité des émotions, ma chérie*, quand j'avais eu une relation conflictuelle avec ce bourreau des cœurs de Tommy Ralston. Plus il draguait mes amies, plus je me battais pour le garder. Comme si j'étais accro à tout ce qui me donnait des émotions fortes, même si cela me faisait mal. *La douleur n'est pas de l'amour, Mac. L'amour vous rend heureux*. Mon père me manquait. J'avais besoin de voir mes parents. De constater par moi-même qu'ils allaient bien.

— V'lane prétend qu'ils essaient d'empêcher les pires des *Unseelies* d'agir, dit Dani, mais ils ne peuvent pas s'entre-tuer, parce qu'ils ne meurent pas, et que c'est nous qui avons la lance et l'épée. V'lane dit que les *Seelies* voudraient les récupérer, mais pour l'instant, aucun n'a essayé de nous les reprendre. Il dit que c'est juste une question de temps.

Le chaos. C'était le chaos le plus total. Les *Unseelies* étaient en liberté, ils se battaient contre les *Seelies* voire entre eux, et attiraient des adoratrices humaines à l'image des groupies gothiques de Mallucé. Je n'aurais pas été surprise si les fans de Mallucé avaient reporté leur allégeance sur les nouvelles stars, si exotiques et sulfureuses...

Un tiers de la population mondiale avait disparu.

Tout cela parce que nous n'avions pas su assurer la solidité des murs la nuit de Halloween. Parce que *je* n'avais pas su. Fermant les paupières, je me frottai les yeux comme pour chasser de ma vue, ou du moins de mon esprit, l'insupportable réalité d'un monde vidé d'un tiers de ses habitants.

— Au début, on n'avait aucune idée de se qui se passait un peu partout. Pas d'appels sur les portables, pas de textos. Pas d'e-mails. Pas d'Internet. Pas de télévisions ni de radios. C'était l'âge de pierre ! Enfin, rectifia Dani avec un sourire, peut-être pas tout à fait, mais tu vois le tableau. C'est là que V'lane a proposé son aide. Il a dit qu'il pouvait se transférer, prendre des infos, comprendre ce qui se passait, faire passer des messages, emmener Ro ici et là. Comme il l'avait glacée, elle se méfiait de lui. Elle ne lui a jamais fait confiance, mais elle ne pouvait pas refuser une offre pareille.

— Et le *Sinsar Dubh* ? Je suppose que personne n'a encore mis la main dessus ?

Elle secoua la tête.

— Quelqu'un l'a-t-il vu, récemment ?

De nouveau, elle fit signe que non.

— Je crois que c'est pour ça que Ro t'a laissée rester, en fait. Même si les autres avaient voté contre toi, elle aurait accepté ; elle aurait juste aboyé un peu plus fort sur toi. V'lane et elle s'échangent des informations ; ils font leur petit business tous les deux. Elle lui a dit ce que j'avais vu dans la rue le jour où je t'ai sauvée...

— Je me demandais comment V'lane était au courant.

J'aurais pu considérer que ses connaissances sur les princes *unseelies* mettaient en doute son honnêteté mais, de même que Barrons, V'lane semblait toujours être dans le secret de tout ce qui se passait. Je n'en étais même plus surprise.

— ... pour le remercier de lui avoir dit ce que tu avais découvert sur la façon dont le Livre se déplaçait, et aussi que tu le traquais en suivant la piste des crimes les plus affreux. Maintenant, avec toute cette violence partout et plus aucun journal, plus de télé, pas moyen de retrouver cette saloperie !

Je réfléchis à cela et souris.

— Sauf pour moi.

À présent, je devenais encore plus indispensable. Dani me sourit en retour.

— Ouais. Je dirais même qu'on est les deux meilleurs atouts de la vieille.

— Pourtant, elle continue de te refuser l'épée, n'est-ce pas, Dani ? Elle te la prête seulement quand elle veut bien ?

Les traits de Dani se firent amers. Elle hocha la tête.

Il était temps que j'y mette mon grain de sel ; Dani était prête à m'écouter.

— Cela te paraît-il juste que les deux plus puissantes *sidhe-seers* de l'Abbaye ne soient pas armées en permanence ? Ne penses-tu pas, puisque tu possèdes les dons de la force et de la vitesse, que tu *mérites* d'avoir l'épée ? Je parie que tu as aussi une ouïe hors normes. Est-ce que je me trompe ? C'est ce qui explique que tu m'aies entendue arriver tout à l'heure, alors que personne d'autre n'avait rien remarqué. N'est-ce pas ?

D'un coup de menton, elle confirma mes paroles.

— Tu es extraordinaire, Dani. Tu es de loin la meilleure arme dont Rowena ait jamais disposé. Et regarde-moi. Non seulement je peux percevoir le Livre, mais je peux aussi Nullifier ces salauds. Je peux les paralyser, les figer sur place pendant que nous les tuons. Souviens-toi du jour où nous nous sommes battues côte à côte.

J'avais vécu des instants de pure euphorie et je brûlais de recommencer. J'aurais pu le faire tous les soirs, jusqu'à ce que la nuit nous appartienne de nouveau. J'étais impatiente de partir en chasse, de rôder dans l'obscurité, de les chasser comme ils nous avaient

chassées. Je ne voulais plus avoir peur. Il était temps que ce soient eux qui aient peur de *moi*.

Dani fronça les sourcils, ses lèvres s'ouvrirent sur une profonde inspiration, puis elle hocha de nouveau la tête. Sa main qui tenait l'épée se serra convulsivement dans le vide, exactement comme je le faisais lorsque je n'avais pas ma lance et que je pensais aux faës. Je me demandai si mon visage prenait parfois l'expression presque inhumaine qui était la sienne.

Je n'avais pas besoin de regarder par une fenêtre pour savoir que la nuit tombait. Je percevais l'approche du crépuscule dans toutes les fibres de mon être, aussi sûrement qu'un vampire l'aurait fait – du moins, je l'imaginais. Le périmètre de l'Abbaye avait beau être extrêmement protégé, sans ma lance, il me manquait une part de moi-même... La plus importante. J'étais peut-être immunisée contre le charme des faës de volupté fatale – à vrai dire, je n'en serais pas convaincue tant que je n'aurais pas été confrontée à un autre faë que V'lane – mais ceux-ci pouvaient toujours me capturer s'ils arrivaient en force. Et même si, cette fois, ils ne pourraient pas faire de moi une *Pri-ya*, il leur restait la ressource de me torturer pour obtenir de moi ce qu'ils voulaient. Contre la torture, j'étais impuissante. J'étais sensible à la douleur. Très sensible. Il me fallait ma lance. Tout de suite.

— Dani, toi et moi sommes *faites* pour ces armes. Personne n'est plus qualifié que nous pour s'en servir. Personne n'est aussi fort, personne ne possède autant de dons. En gardant la lance et l'épée, Rowena nous met *toutes* en danger. De quel droit ose-t-elle rester dans son bureau avec les deux seules armes qui peuvent tuer un faë et laisser toute l'Abbaye sans protection ? Elle est trop vieille pour les manier ! Si un faë franchit les lignes, elle n'a aucune chance dans un combat. Nous serons des cibles faciles. Elle sait que les *Seelies* sont résolus à reprendre les Piliers de Lumière. Que ce n'est qu'une question de temps. Ces armes ne seraient-elles pas plus à leur place entre les mains des deux seules *sidhe-seers* capables de les défendre et de les garder... c'est-à-dire toi et moi ?

— C'est quoi, ton plan ? Tu veux qu'on aille lui parler, toutes les deux ? Qu'on essaye de l'intimider ? Qu'on lui dise qu'elle *doit* nous donner les armes ?

Dani semblait tout excitée par cette perspective.

J'émis un petit reniflement moqueur.

— Lui parler ? Pas vraiment. Rowena a besoin d'un coup de semonce. Nous ne travaillons pas pour elle. Nous ne sommes pas à ses ordres. Nous travaillons *avec* elle, ou pas du tout. À elle de choisir.

Sur le visage de l'adolescente, je vis le combat que se livraient la peur et l'exaltation en elle.

— Tu sais qu'il n'y aura pas de retour en arrière, si nous faisons ça, dit-elle, le souffle court.

— Qui veut reculer ? demandai-je froidement. Moi, je vais de l'avant. Si tu passes ton temps à regarder par-dessus ton épaule et à t'inquiéter de chaque nouveau pas, tu n'iras nulle part. L'hésitation est fatale.

— L'hésitation est fatale, répéta Dani comme un cri de guerre, avant de frapper l'air de son poing. Je suis avec toi, Mac !

Il y a des moments où j'ai l'impression d'être exactement où je dois être et de faire exactement ce que je dois faire. Je suis attentive à ces instants. Ce sont mes repères cosmiques ; ils m'indiquent que je suis sur le bon chemin. À présent que je suis plus âgée, que, regardant en arrière, je peux voir où j'ai manqué un virage, et que je connais le prix que j'ai payé pour mes erreurs, j'essaie d'être plus attentive au présent.

Ce soir-là était l'un de ces instants parfaits. Je traversais Dublin au volant d'une Range Rover emplies de provisions, sous une lune si claire et ronde que j'aurais pu rouler tous phares éteints si j'en avais eu envie, Dani à mes côtés, armée de l'Épée de Lumière, tandis que je tenais la Lance de la Destinée. C'était le paradis de sentir l'arme au creux de ma paume, de m'enivrer de son poids, de ses dimensions, de la façon dont elle s'adaptait idéalement à ma main.

Comme je m'y étais attendue, nous n'avions pas eu de difficultés pour reprendre l'épée. En vérité, Dani aurait pu la récupérer n'importe quand si elle l'avait voulu. Elle connaissait toutes les cachettes de Rowena, et elle était experte en effraction de portes. Rowena ne l'avait contrôlée qu'en jouant sur sa peur des conséquences, et Dani – qui n'avait que treize ans et était traitée la plupart du temps comme une indésirable – était assoiffée du peu de reconnaissance et d'attention qu'on lui accordait.

À présent, elle avait *ma* reconnaissance et *mon* attention, qui étaient inconditionnelles. Du moins n'étaient-elles pas conditionnées par son obéissance, Jamais je ne lui imposerais cela.

La lance nous avait posé plus de problèmes. Comme nous le soupçonnions, Rowena la gardait sur elle. Je n'avais pas imaginé pouvoir la reprendre en toute discrétion. Tout ce que je voulais, c'était la récupérer et m'en aller au plus vite. Et pour cela – ainsi que pour toutes sortes d'autres raisons – j'avais besoin de Dani.

Je lui avais demandé de nous faire percuter Rowena à pleine vitesse. Pendant que la vieille femme et moi roulions sur le sol et que je détournais son attention en l'obligeant à se débarrasser de moi, Dani, toujours en mode accéléré, la palpaït de la tête aux pieds,

arrachait la lance de la poche que la Grande Maîtresse avait cousue dans la doublure de sa robe, me prenait de nouveau par les épaules et nous emmenait loin de là aussi rapidement que possible.

Les hurlements de Rowena avaient alerté toute l'Abbaye. Nous nous étions enfuies dans la nuit aux cris de « Traîtresses ! Traîtresses ! »

— On reviendra jamais à l'Abbaye, Mac.

Dani semblait à la fois euphorique et plus jeune, plus perdue que jamais. Je me souvenais de mon adolescence, et je n'enviais pas la jeune fille un seul instant. Elle était à l'âge où les émotions jouent aux montagnes russes et changent si rapidement que l'on ne sait jamais où on en est.

J'éclatai de rire.

— Oh, si, nous y retournerons, Dani. J'ai besoin d'un certain nombre de choses, là-bas.

Des réponses. Beaucoup de réponses. Dès le lendemain, je réfléchirais à la façon de pénétrer dans les Bibliothèques interdites et de rassembler mes propres troupes de *sidhe-seers*.

— Elles ne voudront plus de nous, Mac. On a attaqué et humilié Rowena. On est des parias. C'est fini.

Elle semblait partagée entre le désespoir et la fierté.

— Fais-moi confiance, Dani. J'ai un plan.

Je l'avais mis au point pendant que je pourchassais les Ombres pour les envoyer dans la lumière du jour.

— Elles nous ouvriront la porte. Je te le promets.

Ou plus exactement, c'était *moi* qui allais *leur* ouvrir la porte, mais d'abord, il me fallait mettre les choses au point. Je devais leur montrer comment les choses pouvaient être. Je savais ce que les autres *sidhe-seers* voulaient par-dessus tout et je pouvais le leur offrir. C'était là le secret pour donner à n'importe quel groupe l'envie de suivre un meneur. Pendant que je m'étais tenue dans le hall en attendant le résultat du vote, je l'avais ressenti dans mon sang. Ces femmes étaient lasses de n'avoir que des tâches mineures à accomplir, d'être enfermées, menées à la baguette. Elles désespéraient de voir s'écrouler le monde dont elles avaient la garde et de devoir se contenter des miettes que Rowena leur accordait : rassembler les survivants qu'elles pouvaient trouver et leur apprendre à faire ce que font les faibles et les couards – se terroriser.

Ce qu'elles désiraient par-dessus tout, c'était traquer et tuer des faës. Pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi ? Elles étaient nées pour cela !

Depuis qu'elle était Grande Maîtresse, Rowena avait tenté de les dompter, de les garder sous sa coupe, de les contrôler, mais elle n'avait fait que plaquer sur elles un vernis de civilisation. Elle n'avait

pas touché à l'essentiel. Tout au fond d'elle-même, une *sidhe-seer* est une chasseuse, élevée pour abattre les faës, rôder, gronder, attendre en retenant son souffle le moment de passer à l'attaque. Sous la peau de toutes, y compris les plus timides, sommeillait une créature entièrement différente. Un exemple ? Voyez comment Pink Mac était devenue Black Mac.

J'allais leur proposer de déployer leurs ailes.

J'allais leur offrir la chance qu'elles attendaient avec impatience et leur montrer ce que nous pouvions accomplir, elles et moi. Nous n'avions que deux armes, ce qui n'était pas la configuration idéale, mais nous pouvions nous en servir efficacement. Si je parvenais à convaincre cinq cents *sidhe-seers* d'affronter et de capturer autant de faës incapables de se transférer que possible, Dani et moi n'aurions plus qu'à les tuer, au lieu de perdre du temps à les chasser nous-mêmes. À nous deux, Dani et moi pouvions en éliminer une centaine par nuit, mais si les faës étaient déjà capturés et rassemblés, nous pourrions en abattre un millier, voire plus, en quelques heures. Et cela en supposant que chaque *sidhe-seer* de l'Abbaye ne ramenait que deux proies chacune !

Je ne doutais pas que Dani et moi étions plus douées que les autres *sidhe-seers* pour capturer des faës, et que pratiquement n'importe quelle *sidhe-seer* pouvait les abattre, mais j'étais résolue à ne plus me séparer de ma lance. Je leur dirais ce que j'avais dit à Dani. Nous avons besoin de garder ces armes parce que nous étions les seules capables d'empêcher les *Seelies* de nous les prendre. Et je ne leur avouerais jamais ce que je savais – que V'lane pouvait nous dérober les deux armes n'importe quand s'il lui en prenait la fantaisie.

Je chassai ces pensées pour concentrer mon esprit sur une question à laquelle j'avais commencé à réfléchir. Si nous donnions à manger de la chair *unseelie* à des humains normaux, nous pourrions faire de chaque homme, de chaque femme, de chaque enfant un combattant et le doter de la possibilité de se défendre. J'étais désespérée à l'idée que des milliards de gens ne pouvaient même pas voir les Ombres.

— Est-ce que les *Unseelies* projettent un voile de charme ? demandai-je à Dani. Je veux dire, est-ce qu'ils se rendent invisibles aux yeux d'un humain *lambda* ?

Elle secoua la tête.

— V'lane dit que se cacher, c'est un truc de *Seelies*. Il dit que les *Unseelies* kiffent trop en faisant peur aux humains. Ils ne dissimulent rien du tout. Les Ombres sont invisibles pour les humains normaux parce que c'est leur état naturel, mais les gens peuvent voir toutes les autres castes, à ce qu'on sait.

Donc, les humains voyaient la mort venir, sauf avec les Ombres,

mais ils ne pouvaient rien faire pour l'éviter. En revanche, après avoir mangé de la chair *unseelie*, ils posséderaient une force décuplée, comme Mallucé, Derek O'Bannion, Fiona ou Jayne, et seraient capables de se défendre. Nous pourrions capturer encore plus de faës. L'enjeu n'en valait-il pas la chandelle, même si cela créait des changements fondamentaux chez ceux qui en auraient consommé ? Je ne savais pas avec précision quelles modifications cela induisait, ni combien de temps elles persistaient, mais cela ne me donnait pas d'états d'âme. En ce qui me concernait, le pire effet secondaire avait été de craindre ma propre lance. La survie de notre espèce et de notre monde n'était-elle pas plus importante, quels que soient les moyens de l'assurer ? S'il fallait choisir entre la pureté des gènes et la vie, j'opterais toujours sans hésiter pour la seconde proposition.

— OFI, Mac ! s'écria Dani. Droit devant !

Je virai brusquement et dérapai à la lisière de l'Ornière. Elle était de petite taille, environ quatre ou cinq mètres. Nous en avions déjà croisé trois. Dani avait éclaté de rire quand je lui avais dit comment je les appelais. La nuit, elles étaient plus faciles à voir. Dans la lumière des phares, elles scintillaient de milliers de grains de poussière dansant dans l'air. La première – le marécage que j'avais traversé plus tôt dans la journée – avait brillé d'une lueur vert pâle ; les deux suivantes d'une nuance argentée. Je me demandais s'il y avait un rapport entre leur couleur et le paysage qu'elles contenaient, ainsi que les dangers qu'elles recelaient, et si des couleurs identiques indiquaient qu'elles provenaient des mêmes régions des royaumes faës. Je me promis de consigner autant d'indications à leur sujet que je le pourrais dans mon journal. Je songeai que je pourrais envoyer des éclaireurs. J'en nommerais une demi-douzaine, qui auraient pour mission d'en apprendre autant que possible sur les Ornières faës interdimensionnelles. S'agissait-il de portes ouvrant sur Faery ? Existait-il un moyen de les utiliser à notre avantage ?

Nous arrivâmes à Dublin à vingt-deux heures quarante-cinq. Après avoir louvoyé entre des épaves de voitures abandonnées, nous garâmes la Range Rover près de Temple Bar et descendîmes de voiture, MacHalo allumé, une arme à la main.

Mes perceptions *sidhe-seers* captaient un nombre effrayant de faës dans la cité. J'en percevais des milliers, dispersés aux quatre coins de la ville. Pourquoi étaient-ils si nombreux ? Les rues, où régnait un calme surnaturel, semblaient avoir été vidées de toute vie humaine. Les *Unseelies* ne préféraient-ils pas se trouver là où étaient rassemblés le plus d'humains ? Il ne semblait plus rester un seul de ces derniers.

— Est-ce que tu devines la présence de milliers de faës, Dani ? demandai-je.

— Ouais. C'est aussi pour ça que je suis souvent venue. Pour te

retrouver, mais aussi pour essayer de comprendre ce qui se passait. C'était un peu flippant d'être toute seule, hein. J'ai l'impression que Dublin est leur quartier général, ou un truc comme ça.

Je scrutai les ténèbres à la recherche d'Ombres, faisant passer mon regard d'une rue sombre à une allée encore plus sombre.

Cela n'échappa pas à l'attention de Dani.

— Je pense qu'elles ont presque toutes décampé, Mac. La dernière fois que j'ai aperçu une de ces saletés ici, c'était il y a plus d'un mois et elle était toute petite. Je crois qu'elles ont tout bouffé et continué plus loin. Les seules que je vois encore, c'est chez nous, à l'Abbaye.

Je gardai tout de même mon MacHalo allumé, et Dani ne fit pas mine d'éteindre le sien.

— Où est ce bar fermé par des planches dont tu m'as parlé ?

Nous allions commencer par là. Tuer tout ce qui était faë. Essayer de faire entrer un peu de bon sens dans la tête des humains assez stupides pour traîner dans les parages.

— Tu sais quoi faire si nous sommes encerclées, lui rappelai-je.

— Je te prends par les épaules et je nous sors de là au plus vite, me répondit-elle avec un sourire joyeux. Tout baigne, Mac, je surveille tes arrières !

Comme je le disais, c'était l'un de ces moments de perfection absolue. Nous nous battîmes pendant des heures, accumulant les prises. Chaque fois que nous exterminions un *Unseelie*, je me sentais plus forte, plus exaltée, plus déterminée à les traquer et à les détruire jusqu'au dernier, même si je devais y consacrer ma vie.

Dani et moi quadrillâmes les rues de Dublin plongées dans l'obscurité, frappant, transperçant, tranchant tout sur notre passage. Ivres de notre mortelle puissance de *sidhe-seers*, nous inventâmes un chant qui deviendrait par la suite l'hymne *sidhe-seer* à travers le monde entier. Bien sûr, nous l'ignorions encore. Tout ce que nous savions, c'est que le fait de le reprendre à pleins poumons nous insufflait une furieuse énergie et nous donnait le sentiment d'être invincibles.

*Nous reprenons la nuit,
Et que la lumière brille !
Nous n'avons plus peur.
Vous nous avez tout volé,
Mais l'heure a sonné
De mettre les compteurs à l'heure.
Nous reprenons la nuit !*

— Chut ! chuchota soudain Dani.

Je me figeai, interrompant à la fois mon chant et mon geste, un Rhino-boy agonisant au bout de ma lance, son muflle ouvert en un cri muet.

Je n'entendais rien mais mes perceptions sensorielles sont normales à moins de manger de l'*Unseelie*, et ça, non merci, très peu pour moi. Je préfère survivre avec les dons que je possède déjà.

— Retire ta lance, murmura-t-elle.

Je m'exécutai. Une seconde plus tard, j'étais emportée à toute vitesse le long de ruelles sombres, avec si peu de ménagement que j'en avais le mal de mer. Je ne comprendrai *jamais* comment Dani supporte ce mode de déplacement.

Puis nous nous immobilisâmes, et elle tendit la main en l'air.

— Regarde là-haut, Mac !

Je suivis des yeux la direction qu'elle m'indiquait... et je frémis. La ville grouillait tellement de faës que je ne parvenais plus à discerner les différentes castes, mais je nourrissais une haine particulière pour celle-ci. Les Traqueurs *unseelies*.

Depuis la nuit des temps, ils chassent et tuent les *sidhe-seers*. Chargés de l'application des lois et sanctions faëes, viscéralement mercenaires, ils se mettent au service de qui leur offrira ce qu'ils désirent le plus dans l'instant. Ils changent constamment de camp. Doués de télépathie, ils peuvent rentrer sous votre crâne et vous vriller de l'intérieur. Et pour ne rien arranger, ils vous glacent d'effroi. On dirait le Diable en personne venu chercher votre âme.

Deux gigantesques Traqueurs tournoyaient dans le ciel, à quelques rues des rives de la Liffey. Deux fois plus gros que ceux que j'avais vus jusqu'alors, ils étaient plus noirs que la nuit, avec de grandes ailes de cuir, une queue fourchue, des serres plus longues que ma lance et des yeux qui brillaient comme les feux de l'Enfer. Ils lacéraient l'air, toutes griffes dehors, rugissant, tels des dragons, contre quelque chose sur le trottoir, soulevant de noires volutes de cristaux de glace à chaque battement de leurs ailes aux reflets de ténèbres.

— Non mais tu y crois ? demanda-t-elle dans un murmure véhément. Ils sont barges, ou quoi ?

Elle ne parlait pas des Traqueurs mais de ceux qui, au sol, leur tiraient dessus.

Je voyais leurs puissantes ailes se percer de trous qui se refermaient aussitôt, tandis que les balles retombaient dans la rue en contrebas. J'entendais le *rat-a-tat-tat* des mitraillettes.

Cela ne faisait que les agacer. Furieusement.

Les auteurs de la fusillade allaient se faire tuer !

Je regardai Dani, qui hocha la tête.

— Mieux vaut aller les aider, acquiesça-t-elle en tendant les mains

vers moi.

Je reculai d'un pas.

— Merci, mais ils ne sont qu'à quelques rues. J'y vais à pied.

Je pivotai sur mes talons.

Elle me prit par les épaules. Une seconde plus tard, nous étions arrivées. J'allais vraiment devoir faire une razzia dans un drugstore pour chercher des comprimés contre le mal des transports. Lorsqu'elle me libéra, je ne pus que rester sur place, pliée en deux, luttant contre une irrépressible envie de vomir sur une paire de chaussures noires brillantes.

Ce n'était pas une bonne idée d'arriver sur un lieu potentiellement dangereux lorsqu'on était handicapée par la nausée. La supervitesse était encore pire que le transfert. Ce dernier s'opérait tout en douceur. La supervitesse vous donnait l'impression de rouler à toute allure dans une voiture à cheval sur une route mal pavée, mais sans chocs.

Je levai les yeux des souliers... et clignai des yeux. L'espace d'un instant, les mots me manquèrent.

— Mademoiselle Lane. Ravi de constater que vous êtes encore de ce monde. Je commençais à n'interroger.

Puis, se tournant vers les hommes en uniforme derrière lui, l'inspecteur Jayne aboya :

— *Feu !*

Il me semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis que l'inspecteur au corps massif et au franc-parler qui se tenait devant moi m'avait emmenée de force au poste des *gardai* pour m'interroger sur le meurtre de son collègue et beau-frère, l'inspecteur Patrick O'Duffy. Et au moins une demi-éternité avait passé depuis que je lui avais ouvert les yeux sur l'invasion *unseelie* dans Dublin en lui faisant manger de petits morceaux de chair faëe immortelle dans de jolis petits sandwiches, l'après-midi où je l'avais invité à prendre le thé à la librairie.

Ensuite, je l'avais emmené faire un tour pour l'obliger à voir à ce qui se passait dans sa ville, dans un double but : le convaincre de m'aider à retrouver le Livre... et me débarrasser de lui. Par la suite, nous ne nous étions adressé la parole – et encore, aussi brièvement que possible – que lorsqu'il avait une information confidentielle à me donner sur la localisation du Livre. Jusqu'au jour où il m'avait fait monter dans sa voiture alors que je marchais dans la rue et, à ma grande surprise, m'avait demandé de lui offrir de nouveau mon « thé » un peu particulier. Je n'avais pas vu cela venir. J'aurais cru qu'il détournerait les yeux et plaiderait l'impossible-à-expliquer, comme le font la plupart des gens. Il m'avait étonnée.

Je le scrutai attentivement. Lorsque ses hommes marquèrent une pause entre deux salves, je lui demandai :

— Mangez-vous toujours de l'*Unseelie* ?

Où s'en prenait-il seulement à ceux qu'il pouvait voir ?

Dani émit un petit cri étranglé.

— Bouffer de l'*Unseelie* ? En avaler ? Tu perds la boule, ou quoi ? C'est gluant, et il y en a qui suintent un truc verdâtre et ils ont... comme des... machins pleins de *pus* à l'intérieur ! Berk ! C'est immonde !

Elle fit une grimace de dégoût et secoua la tête.

— Berk ! s'écria-t-elle de nouveau.

Je haussai les épaules.

— C'est une longue histoire. Je t'expliquerai plus tard.

— Seulement si c'est indispensable. Sinon, laisse tomber,

répondit-elle en imitant un hoquet de nausée.

— On s'y fait, lui dit Jayne.

Puis, se tournant vers moi, il poursuivit :

— J'en consomme depuis le jour où je vous ai demandé de m'en procurer.

— Vous n'êtes jamais revenu.

— Pour dépendre de vous ? Et si vous n'étiez plus là le jour où j'en aurais eu besoin ?

Il émit un petit reniflement hautain.

— Je ne laisse jamais ma réserve s'épuiser, parce que si je le faisais, je ne serais plus capable d'en abattre pour reconstituer mes stocks. C'est un cercle vicieux. Ma femme m'en prépare tous les matins pour le petit déjeuner. Maintenant qu'ils se montrent tous, ce n'est plus aussi difficile de s'en procurer qu'avant. Mes hommes en mangent. Ma femme en donne aux gosses en sandwiches. *Feu !*

Les *gardai* se remirent à tirer. Des glapissements de rage emplirent le ciel nocturne.

Le bruit était assourdissant. Lorsqu'il cessa enfin, je demandai d'un ton sec :

— Que faites-vous ? Vous ne pouvez pas les tuer ! Vous ne faites que les exaspérer !

Je percevais leur colère – obscure, profonde, millénaire – ainsi que quelque chose d'autre. Une ruse patiente née de l'éternité, la certitude absolue qu'ils survivraient aux importuns qui osaient les défier, en bas, sur le trottoir. Nous n'étions rien. Nous étions déjà poussière redevenue poussière, cadavres en sursis. Ils étaient ivres de fureur que nous ayons seulement l'audace de lever les yeux vers eux au lieu de tomber à genoux, en adoration, pour les implorer et les supplier de nous autoriser à respirer.

J'avais appris quelques mois auparavant qu'avec les Traqueurs, la télépathie fonctionne dans les deux sens, du moins en ce qui me concerne. Ils peuvent entrer dans ma tête, mais je peux leur rendre la pareille. Et ils n'apprécient pas du tout cela. Même à présent, je percevais leur curiosité à tous les deux, et je savais qu'ils essayaient de décider de quoi j'étais faite pour être aussi... différente. Je suppose que je n'étais pas aussi célèbre parmi les faës noirs que je m'y étais attendue après mon enlèvement par le Haut Seigneur et ses princes *unseelies*.

— Tant mieux ! s'exclama Jayne. Moi aussi, ils m'exaspèrent. Ils sont dans ma ville et je ne le tolérerai pas. Ils s'imaginent que je vais les laisser rôder au-dessus de mes rues ? nous épier ? poursuivre nos survivants ? Nous allons leur montrer à qui ils ont affaire, croyez-moi ! Ils n'auront plus un seul des miens !

Il se retourna vers son équipe, une cinquantaine de *gardai* casqués

aux uniformes impeccables, et leur donna un ordre discret. Aussitôt, quatre d'entre eux s'écartèrent des autres, descendirent dans la rue et entreprirent d'installer une mitrailleuse sur un trépied. La plupart de ces miliciens étaient équipés de semi-automatiques qui ne semblaient plus tout jeunes, quelques-uns de mitraillettes – les seules armes qui paraissaient avoir un effet sur les Traqueurs. Lorsque Jayne cria de nouveau « *Feu !* », ils visèrent comme un seul homme et envoyèrent un tir nourri en direction des deux effrayants *Unseelies*.

Je ne pus retenir un sourire.

Jayne provoquait délibérément les Traqueurs.

Il les énervait parce qu'ils l'énervaient.

Mon sourire s'élargit. Le jour où, à contrecœur, je lui avais donné de la chair *unseelie* à manger, pas un instant je n'avais imaginé le tour que prendraient les événements. Quelle perfection ! Quelle admirable perfection ! Nous avons besoin de lui, là, dans les rues, pour aider les rescapés à survivre. Jamais il ne cesserait de servir sa ville, ses concitoyens, même s'il n'avait plus reçu sa paie depuis des mois. C'était un justicier dans l'âme.

Ravie par la façon idéale dont tout s'enchaînait, j'éclatai de rire.

Jayne me décocha un regard acéré, et l'espace d'un instant, son expression sévère s'adoucit un peu. Mon admiration devait se lire dans mes yeux car il me dit :

— C'est ce que nous sommes, Mademoiselle Lane. Nous sommes la *Garda*.

— Au diable la *Garda* ! s'écria l'un de ses hommes. Nous sommes les Gardiens ! Une police nouvelle dans un monde nouveau !

— Bien dit ! approuvèrent les autres.

J'approuvai d'un hochement de tête. Les Gardiens. Cela me plaisait.

— Moi aussi, Jayne, je suis contente de vous retrouver, murmurai-je. Surtout comme ça.

Quelle chance inattendue !

Cependant, les Traqueurs commençaient à me harceler avec plus d'insistance. Je leur envoyai le seul message dont ils avaient besoin, et pour cela, je n'eus pas besoin d'un *iota* de télépathie.

Brandissant ma lance, je l'agitai d'un geste menaçant. Dans la lumière de mon MacHalo, elle étincela d'une vive lueur blanche. Dani m'imita aussitôt et secoua son épée dans l'air.

Les Traqueurs sifflèrent et reculèrent si soudainement, si rapidement, que le tourbillon créé par les battements de leurs gigantesques ailes noires aspira les ordures qui jonchaient les trottoirs et souleva les couvercles des poubelles. Des débris m'atteignirent au visage et aux mains. Les couvercles se heurtèrent contre les bâtiments de brique, rebondissant d'un mur à l'autre.

Nous te chasserons jusqu'à la fin des temps, sidhe-seer. Nous éradiquerons ta lignée.

J'étais à peu près certaine d'en être déjà la dernière représentante, mais même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu répondre. J'étais à genoux, la tête entre les mains. Pas évident, quand on est coiffé d'un MacHalo et que l'on tient une lance.

Ils m'avaient surprise.

Ces Traqueurs n'étaient pas seulement plus grands que leurs congénères. Il y avait quelque chose d'autre en eux. Tous les Traqueurs n'étaient-ils donc pas les mêmes ? Le Roi Noir, lorsqu'il avait réalisé ses expériences et créé ce peuple ténébreux, avait-il effectué des variations sur un même thème ? Dans une caste donnée, certains individus étaient-ils plus puissants et plus dangereux que d'autres ? Ces monstres m'avaient presque fendu le crâne avec leurs menaces ! Je n'avais pas vu le coup venir. Désormais, j'allais devoir considérer chaque faë que je rencontrerais comme capable de tout, et imprévisible sauf pour les aspects les plus élémentaires. Cela me contrariait au plus haut point. Un couteau devrait être un couteau. Comment étais-je supposée survivre dans un monde où un couteau pouvait être une grenade ? J'allais devoir m'interdire tout présupposé. Systématiquement. M'attendre à l'inattendu.

J'étais peut-être sur les genoux en apparence, mais à l'intérieur, je restais debout. Je me réfugiai dans ce recoin sombre où j'avais été comme une bête, peu de temps auparavant. *Essayez donc, bande de salopards !* leur lançai-je.

Ils rugirent de nouveau. Comprenant que c'était un cri de douleur, je souris.

Les couvercles des poubelles retombèrent avec fracas sur le pavé. Des débris me heurtèrent à la tête et aux épaules. Puis la nuit fut de nouveau calme.

Les Traqueurs étaient partis.

Levant la tête, je vis deux silhouettes ailées voler devant la lune. Le spectacle était surnaturel. Plus glaçant encore, les bords de l'astre nocturne se teintaient d'une nuance écarlate, comme un halo de sang.

La juxtaposition des royaumes faë et humain modifiait-elle ceux-ci ? Les dimensions déteignaient-elles l'une sur l'autre, se transformaient-elles mutuellement ? À quoi ressemblerait notre monde dans quelques mois ? dans quelques années ?

Lorsque je me relevai, je m'aperçus que Jayne observait ma lance.

— Alors voici les armes dont vous avez parlé le jour où vous m'avez offert le thé... dit-il. Celles qui peuvent tuer les faës.

Je penchai la tête. Je n'aimais pas son regard.

— Nous n'avons jamais essayé d'abattre l'un de ces dragons volants.

— Traqueurs, rectifiai-je.

De manière amusante, mais fort à propos, c'était son équivalent faë qu'il avait choisi de harceler.

— Ils sont chargés d'appliquer les lois faëes. Ils sont *unseelies* mais travaillent pour les deux cours, selon le plus offrant.

Je vis un éclair d'amusement passer brièvement dans ses yeux sombres, puis il fixa de nouveau ma lance du regard.

Mes doigts se resserrèrent sur la hampe.

— Nous savons que nous ne pouvons pas les emprisonner, comme ceux que nous capturons. Ils sont trop grands. Avec cette lance, nous pourrions les tuer lorsqu'ils tombent.

— Les emprisonner ? Vous avez capturé des *Unseelies* ? Comment ?

— Il nous a fallu un moment pour trouver le moyen. Quand vous m'avez ouvert les yeux sur ce qui se passait, je me suis intéressé aux vieilles légendes. Nous autres Irlandais, nous baignons dedans. Je suis tombé plusieurs fois sur des textes affirmant que les Anciens ne supportaient pas le fer. Je me suis dit que si les loups-garous détestaient l'argent, si les vampires détestaient l'ail et l'eau bénite parce que cela pouvait leur faire du mal, le fer pouvait peut-être blesser les faës.

— Est-ce le cas ? demandai-je.

— Dans une certaine mesure. Cela semble affaiblir leur pouvoir. Une quantité suffisante peut piéger et retenir certains d'entre eux là où ils se trouvent. Plus le fer est pur, mieux cela vaut. L'acier n'est pas aussi efficace.

Il ôta de sa tête son casque soigneusement ajusté pour m'en montrer l'intérieur.

— Nous les doublons avec du fer. Nous avons perdu plusieurs de nos meilleurs hommes avant de comprendre de quoi étaient capables ces Traqueurs, comme vous les appelez.

— Le fer empêche les Traqueurs de rentrer dans votre tête ?

Dès que j'en trouverais, j'allais customiser mon MacHalo !

— Pas totalement. Cela atténue l'impact et le rend supportable. Nous entendons ce que vous avez entendu, mais ce n'est pas aussi douloureux. Nous nous sommes habitués à leurs agressions perpétuelles. Nous avons du fer partout sur nous. Autour du cou, dans les poches... C'est de cela que sont faites nos balles.

— C'est trop génial ! s'écria Dani. Mac, il nous faut du fer !

Jayne regarda ma lance, puis l'épée de Dani.

— Savez-vous tout ce que nous pourrions accomplir avec une seule de ces armes ?

Il scruta mon visage.

— Il n'est pas question de vous laisser désarmées. Vous pourriez

garder l'épée.

— Non, répondîmes-nous, Dani et moi, d'une seule voix.

Je me raidis. Je n'avais pas besoin de voir Dani pour savoir qu'elle était sur le point de passer en mode super-rapide, à deux doigts de nous emmener loin d'ici à la vitesse de l'éclair.

— Mademoiselle Lane, nous sommes tous sur le même bateau.

— Pas exactement.

— Regardez-nous. Nous capturons des centaines de faës par semaine. Ceux qui ne savent pas réaliser ce petit tour de passe-passe qui les fait disparaître, nous les emprisonnons. Enfin, vous pourriez apporter une aide considérable, dit-il avec amertume.

— Ils appellent ça se transférer, lui dit Dani.

Il poussa un juron.

— Eh bien, ces *transféreurs* reviennent et tuent mes hommes. Soit ils se glissent derrière nous, soit ils nous pistent, comme s'ils jouaient avec nous. Ils y réfléchiraient à deux fois s'ils savaient que nous disposons d'un moyen de les abattre. Vous détenez deux armes qui le peuvent. Ne me dites pas que c'est juste.

— Qu'est-ce qui est juste, Jayne ? Était-il juste que j'aie été embarquée dans tout ça ?

— Nous avons tous été embarqués dans tout ça, gronda-t-il.

Touché ! songeai-je.

— Écoutez, il y a peut-être une solution, proposai-je. Nous pouvons les tuer pour vous.

Moins il y aurait de faës en vie, mieux je me porterais.

— Il y en aura toujours qui s'échapperont. Sauf si vous vous engagez à collaborer avec nous et à être là pour les mettre à mort dès que nous les prendrons.

— Impossible. Je piste un autre gibier, et tant que je ne l'aurai pas, nous ne mettrons jamais fin à ce cauchemar.

Il fronça les sourcils les sourcils.

— S'agirait-il de ce Livre que je vous ai aidée à traquer ?

— Si je ne le trouve pas, Jayne, nous ne les chasserons *jamais* de notre monde. Il est à craindre que plus les murs resteront longtemps à terre, plus la situation deviendra inextricable. Peut-être de façon définitive.

Il me jaugea d'un regard froid. Puis il déclara :

— Je devrais négocier avec vous, exiger un service en échange d'un autre, mais ce n'est pas ma façon de faire. Je préfère voir les gens survivre plutôt que d'assouvir une vengeance personnelle. Vous devriez prendre exemple sur moi. Votre Livre est toujours à Dublin.

— Ce n'est pas *mon* Livre, sifflai-je.

Lorsqu'il l'avait appelé ainsi, mon échine avait été parcourue de violents frissons. Comme si, d'une certaine façon, le Livre était à

moi... ou désirait l'être. Comme si j'avais la prémonition de ce qui m'attendait. Je chassai ces pensées. Donc, le *Sinsar Dubh* était encore à Dublin. Cela expliquait pourquoi tant de faës s'y trouvaient encore. Nous étions tous à sa recherche. Je n'aurais jamais cru qu'il serait si difficile à trouver. Voilà des mois que les murs étaient tombés. Ne *voulait-il* pas être repris par les *Unseelies* ? N'étaient-ils pas de la même espèce ? Qu'attendait-il, dans cette ville ? Le monde était immense, avec d'innombrables contrées et occasions de chaos et de destruction. Et cependant, le Livre restait à Dublin. Pourquoi ?

— Il a pris l'un de mes *gardai* un soir, alors que celui-ci rentrait chez lui pour retrouver sa famille. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il a fait, Mademoiselle Lane, après s'être fait transporter auprès de la femme de cet homme, de ses enfants, de sa mère ?

Je m'interdis de hocher la tête ou de répondre. Je ne voulais pas le lui demander. Je savais ce qui se passait lorsque le Livre s'emparait d'un humain. J'avais assisté à tant de carnages au cours des derniers mois qu'il n'y avait plus de place dans mon esprit pour d'autres images d'horreur.

— Je suis désolée, dis-je, consciente que ce n'était pas suffisant.

Je comprenais qu'il veuille l'un des Piliers de Lumière. À sa place, j'aurais aussi plaidé avec ferveur. Une Mac plus gentille, plus généreuse se serait laissé attendrir. Elle aurait partagé.

Je ne l'étais pas, et je ne le ferais pas.

— C'est malheureux qu'il n'existe pas plus d'armes, lui dis-je avec une sincérité absolue.

Toutefois, cela ne changeait rien. J'avais assez de soucis, et mes projets étaient aussi bons, voire meilleurs que ceux de Jayne. Lorsque je lui avais dit qu'il y avait peut-être une solution, ma proposition était très sérieuse. Dani et moi pourrions venir une fois par semaine à l'endroit où ses hommes et lui détenaient les faës qu'ils avaient capturés, et tuer ceux-ci.

— J'aurais préféré une autre conclusion, dit-il doucement, avant de fendre l'air d'un geste de la main.

Aussitôt, ses hommes firent cercle autour de nous.

Dani s'approcha de moi, épaule contre épaule. Je suppose qu'aux yeux de ces hommes, nous n'étions que deux jeunes femmes se serrant l'une contre l'autre, effrayées par le spectacle d'un tel déploiement de force militaire.

— Moi aussi, dis-je avec la même douceur. N'essayez jamais de me la prendre, Jayne. Ne commettez pas cette erreur. Ce qui est à moi est à moi. Vous n'avez aucune idée de là où vous mettez les pieds.

— Je n'ai pas la moindre envie de me mêler de vos affaires, Mademoiselle Lane. Je cherche simplement à faire équipe.

— J'ai déjà mon équipe, Jayne.

Je regardai Dani avec un hochement de tête.

Le visage de celle-ci s'éclaira d'un sourire.

— Rentre les coudes, Mac.

Au contraire, je les sortis énergiquement, pour mieux frotter quelques côtes au passage. Je fus gratifiée par un chœur de gémissements de douleur, puis j'entendis des armes se fracasser sur le pavé.

Ils ne nous virent même pas partir.

— Il nous faut du fer, Mac, déclara Dani tandis que nous marchions dans la rue, après avoir repris une allure normale.

En quelques secondes, nous avions traversé une bonne partie de la ville. Même si elle me donnait le mal de mer, la *Dani Airlines* valait son pesant d'or.

J'approuvai d'un coup de menton distrait, tout en réfléchissant à notre rencontre avec Jayne. Je regrettais qu'elle se soit terminée sur une note aussi hostile. J'aurais préféré que, dans notre guerre pour reprendre notre planète, nous présentions un front uni, sans la moindre faille dans laquelle les faës puissent se glisser.

— Il nous faut plus que du fer.

J'étais occupée à dresser mentalement une liste à retranscrire par la suite dans mon journal. Entre le collège et le lycée, mon père m'avait inscrite à un cours pour apprendre à utiliser un planning personnel en m'expliquant que cela m'aiderait à contrôler ma vie. J'avais répliqué que je la contrôlais déjà : du soleil, des amis, une jolie garde-robe, et un jour, le mariage. *Ce n'est pas suffisant pour toi, mon bébé*, avait-il répondu.

J'avais argumenté, il avait négocié. J'avais suivi le cours et laissé Papa dépenser des fortunes en feuillets d'agenda à fleurs roses que j'avais couvertes de gribouillages jusqu'à ce que, gagnée par la lassitude, je les remise dans un placard.

Quelle enfant gâtée j'avais été !

L'un des principes de ce cours était que les leaders qui réussissaient tenaient un journal, matin et soir, afin de rester concentrés sur leurs buts. Je voulais être un leader qui réussit.

— Je n'ai pas de flingue, Mac. Il m'en faut un.

Dani s'était retournée pour me faire face et elle marchait à reculons, sautant d'un pied sur l'autre telle une boule d'énergie survoltée, tout en grignotant une barre chocolatée. J'étais presque surprise que sa chevelure rousse ne fasse pas entendre des craquements d'électricité statique due au frottement de ses semelles sur le sol !

J'éclatai de rire.

— Tu crois que toutes les armes sont de bonnes armes ?

— Pas toi ?

J'avais l'impression de regarder une balle de ping-pong rebondir d'un côté et de l'autre. *Zing-zing, zing-zing*. Sa façon de penser me plaisait.

— J'ai un plan.

— Tu as dit que tu les obligerais à nous accepter, à l'Abbaye. Ça en fait partie ?

— Gagné.

Je la regardai, songeuse.

— Jusqu'à quel point ta super-audition te permet-elle d'entendre ? S'il y avait quelqu'un de vraiment discret dans les parages, pourrais-tu le détecter avant qu'on tombe sur lui ?

Elle arquait les sourcils.

— Discret... comment ?

— Très.

Une lueur soupçonneuse passa dans son regard.

— Discret comme Jérico Barrons, par exemple ?

Je fronçai les sourcils.

— Comment sais-tu qu'il l'est ?

— Je l'ai vu le jour où il est venu te chercher. Ils étaient pareils, tous les neuf. Ils dégageaient la même énergie.

J'ouvris la bouche. La refermai. Tentai de contraindre mon cerveau à assimiler ses paroles.

— Neuf ? répétais-je. Il y a huit autres hommes comme Barrons ? *Exactement* pareils ?

— Eh ben, pas comme des neuftuplés ou rien de ce genre, mais sinon, oui. Il avait huit autres... types comme lui avec lui. Grands. Balèzes. La grosse démonstration de force, pour te faire sortir de là. Sinon, Ro t'aurait jamais lâchée.

Elle bondissait si rapidement d'un pied sur l'autre que je commençais à avoir du mal à la fixer des yeux.

— Je ne me souviens pas de ça ! Comment se fait-il que je ne les aie pas vus ? Je veux dire, je sais que j'étais... un peu à l'ouest, mais...

— Il les a pas laissés s'approcher de toi. C'était comme s'il faisait tout pour pas qu'ils te voient. Enfin, ce qui est sûr, c'est que c'étaient pas des humains.

Je pris une soudaine inspiration.

— Comment le sais-tu ?

Son visage était trop flou pour que je discerne son expression, mais j'entendis les inflexions irritées de sa voix.

— Il m'a arrêtée alors que j'allais super vite. Il a fait ça comme qui rigole ! Je connais pas un seul humain qui en soit capable.

— Barrons a pu t'intercepter ? demandai-je, incrédule.

— En pleine course, d'un coup d'un seul.

— Comment peut-il être assez rapide pour t'attraper ? m'exclamai-je.

Existait-il *quoi que ce soit* qu'il ne puisse pas faire ? L'essentiel de mon plan reposait en grande partie sur le don de Dani pour la supervitesse.

— 'xactement mon avis.

Je tentai de concentrer mon regard sur elle, en vain. Son manège me donnait mal à la tête.

— Veux-tu bien ralentir ? lui demandai-je, agacée. Je n'arrive pas à te voir.

— Désolée, dit le brouillard où se mêlaient un long manteau de cuir noir, un MacHalo allumé et une épée phosphorescente. Ça m'arrive quand je suis excitée ou contrariée. Ça m'a gonflée qu'il puisse faire ça. Attends.

Elle m'apparut de nouveau clairement, en train d'ouvrir une autre barre chocolatée.

— Donc, il y a huit autres hommes comme Barrons...

J'avais un mal fou à me faire à cette idée. Où étaient-ils restés, tout ce temps ? Qu'étaient-ils ? Qu'était-il ? Une autre caste *unseelie* que personne ne connaissait ?

— Tu en es absolument certaine ? Il n'est pas possible que ce soient des humains ?

— Du tout. Ils avaient une drôle de façon de bouger. Encore plus que Barrons – comme s'il était le plus civilisé du groupe. Ça fichait les boules. Je n'ai rien perçu de faë en eux, mais rien d'humain non plus. Et ils avaient un regard effrayant. Personne voulait s'approcher d'eux. Toutes les filles étaient plaquées contre les murs en essayant de rester aussi loin d'eux que possible. Il y en a un qui avait posé son schlass sur le cou de Ro. Ils ont débarqué en trombe, chacun avec son Uzi, l'air pas commode. On aurait dit qu'ils allaient te tuer au moindre geste. Les filles en ont parlé pendant des jours. Elles étaient furax mais... en même temps, elles étaient fascinées. Fallait voir leur allure ! Et celle de Barrons, *man* !

Puis elle me jeta un coup d'œil inquiet et s'empressa d'ajouter :

— Je veux dire, *whaou*. M'appelle pas Danielle, je peux pas saquer ce prénom.

Il existait huit... *êtres* identiques à Barrons. Avec un seul, j'avais déjà du mal. Qui étaient-ils ? Qu'étaient-ils ? De tout ce que j'avais découvert ce jour-là, c'était ce qui m'intriguait le plus. J'avais toujours considéré Jéricho Barrons comme une anomalie. Une exception. Il ne l'était pas. J'aurais dû m'attendre à l'inattendu.

Huit autres comme lui. *Au moins* huit, rectifiai-je aussitôt. Qui sait ? Peut-être n'avait-il amené que certains d'entre eux avec lui. Peut-être y en avait-il des dizaines de plus. Il ne m'en avait jamais rien

dit. Pas un seul mot.

Toutes les réticences que j'aurais pu concevoir à propos du plan auquel je réfléchissais depuis notre rencontre avec Jayne s'évanouirent.

— Tu as raison, Dani, dis-je. Il te faut une arme. Il nous en faut même beaucoup. Et je sais justement où en trouver.

L'aube était sur le point de se lever quand je garai le car de ramassage scolaire devant l'Abbaye.

J'avais eu du mal à laisser la Range Rover, mais il me fallait impérativement un moyen de transport plus spacieux. J'avais trouvé ce bus bleu clair, avec sa carrosserie un peu cabossée, sa peinture écaillée et sa transmission fatiguée, devant une auberge de jeunesse. Dani et moi l'avions chargé de caisses de revolvers et de cadavres d'*Unseelies*.

J'étais recrutée de fatigue. Voilà plus de vingt-quatre heures non-stop que j'étais debout, et je savais que je risquais fort de ne pas pouvoir faire ne serait-ce qu'une sieste avant de mettre mon plan en marche, mais j'espérais trouver au moins une heure de répit et de silence pour faire le point, réfléchir à tout ce qui s'était passé, ainsi qu'à tout ce que j'avais appris.

— La bibliothèque de la Dame Dragon est dans l'aile Est, m'expliqua Dani tout en se dirigeant vers la cuisine. Ça fait des années qu'on ne s'en sert pas.

Elle fit la grimace.

— C'est poussiéreux mais c'est tranquille. J'y dors quelque fois, quand on me gronde ou que j'ai pas envie de voir les autres. Cette partie de l'Abbaye est presque entièrement vide. Je t'y retrouve dès que j'ai mangé. *Ma... Waouh*, je suis morte de faim !

En la voyant accélérer l'allure, je secouai la tête, amusée. Elle m'avait expliqué que tant qu'elle mangeait, elle pouvait tenir des jours sans dormir. Elle repoussait constamment ses limites. Je me demandais comment j'aurais été si j'avais grandi en sachant ce que j'étais. Je suppose que moi aussi, j'aurais sans arrêt testé mes capacités. J'aurais été plus utile que je l'étais pour l'instant. Je lui enviais son énergie. Je ne possédais pas un tel don. Le manque de sommeil usait ma patience et me rendait irritable. Je n'étais pas en état d'improviser un discours vibrant sur le thème : « Toutes avec moi, *sidhe-seers*, et allons bouter le faë hors d'ici ! » Je me frottai les yeux. Je n'avais qu'une envie : m'étendre sur le premier canapé venu.

J'entrai dans l'Abbaye par une porte latérale et me dirigeai au pas

de course vers l'aile Est. À mi-chemin, je pris conscience que j'étais suivie.

Je souris légèrement mais ne lui laissai pas voir que j'avais remarqué sa présence. Je n'avais pas l'intention de me quereller avec la Grande Maîtresse au milieu d'un couloir. Toutes les *sidhe-seers* risquaient de sortir de leurs chambres, alertées par des éclats de voix, pour mettre leur grain de sel, et je n'étais pas encore prête. Si elle voulait la bagarre, c'est moi qui choisirais les armes et le terrain. Je me promis de demander à Dani ce qu'elle savait au sujet des enceintes de protection magique. Ce serait trop beau si je pouvais empêcher Rowena d'entrer dans l'aile Est et me ménager ainsi mon propre espace à l'intérieur de son Abbaye ! Si je n'y arrivais pas, je ne me sentirais jamais en sécurité.

Suivant les indications de Dani, je longeai des couloirs faiblement éclairés. J'étais surprise que Rowena ne s'approche pas plus de moi et de la lumière de mon MacHalo. Même si je refusais de me retourner et de reconnaître sa présence, aucune lumière ne suivait la mienne ni ne projetait d'ombres sur les murs de pierre, ce qui signifiait qu'elle n'avait rien de plus qu'une ou deux lampes torches. Nous ne savions absolument pas combien d'Ombres rôdaient encore dans l'Abbaye. La vieille femme ne manquait pas de cran.

J'entrai dans la bibliothèque et, passant d'une lampe à la suivante, je les allumai toutes. Ravie, je constatai qu'il y avait un luxueux canapé tendu de brocart où je pourrais faire une courte sieste.

Dès que je me serais débarrassée de Rowena.

— Plus tard, Mamie, lançai-je froidement par-dessus mon épaule. J'ai besoin de repos.

— Curieux. Il y a quelques jours, vous aviez d'autres priorités.

Il me sembla que mon visage se vidait de son sang. Je n'étais pas prête pour cette confrontation. Je ne le serais sans doute jamais.

— En vérité, c'était même le cadet de vos soucis, reprit Barrons d'une voix tendue.

Il était en colère. Je l'entendais à sa voix. Pour quelle raison ? C'est *moi* qui avais subi un violent stress émotionnel.

Mes poings se serrèrent, mon souffle se fit plus court. Je n'avais pas plus confiance en lui aujourd'hui que deux mois auparavant.

— Tout ce que vous vouliez, c'était du sexe.

C'était également le cas en cet instant, compris-je horrifiée. Sa voix exerçait sur moi l'effet d'un puissant aphrodisiaque. J'étais déjà prête à le recevoir. Je l'étais depuis qu'il avait commencé à parler. J'avais passé deux mois captive d'une frénésie érotique d'origine faëe, deux mois à faire des folies de mon corps avec cet homme, sans jamais m'arrêter ou presque, bercée par le son de sa voix, enivrée par son odeur. Tel le chien de Pavlov, j'avais été conditionnée, par la

répétition d'un même stimulus, à réagir par la même réponse. En sa présence, mon corps attendait avec avidité sa dose de plaisir charnel. Je pris une inspiration, m'aperçus que je voulais humer son parfum, m'obligeai à chasser ce désir et fermai les yeux, comme si je pouvais ainsi me dissimuler à moi-même cette intéressante vérité : V'lane et Barrons avaient échangé leurs rôles.

J'étais devenue insensible au charme érotique du prince faë de volupté fatale.

À présent, ma drogue, c'était Jéricho Barrons.

J'avais envie de frapper quelque chose. Des tas de choses. À commencer par lui.

— Avez-vous donné votre langue au chat ? Dommage, elle était jolie. Je le sais, elle a léché chaque parcelle de mon corps. De façon répétée. Pendant des mois, ronronna-t-il.

Sous le velours de sa voix, ses inflexions étaient d'acier.

Je me mordis les lèvres et pivotai sur moi-même en me raidissant, car ce serait un choc de poser les yeux sur lui.

Ce fut pire que je m'y étais attendue.

Un flot d'images érotiques m'assaillit. Mes mains sur son visage. *Moi* sur son visage. *Moi*, lui offrant ma croupe. *Moi*, le chevauchant, mes mains aux ongles longs et sexy laqués de rose *J'ai-le-feu-aux-fesses* se refermant autour de son long et volumineux... *Hum*.

Oui, bon.

Assez d'images comme cela.

Toussotant pour éclaircir ma voix, je m'obligeai à le fixer des yeux.

Ce ne fut guère mieux. Barrons et moi avons régulièrement des conversations silencieuses. En cet instant précis, il était en train de me rappeler, avec force détails visuels, les jeux que nous avons partagés dans son grand lit de Roi-Soleil.

Il avait particulièrement apprécié les menottes. J'avais autant de souvenirs de sa langue que lui de la mienne. Malgré mes demandes insistantes, il n'avait jamais voulu échanger nos places, ce qui aurait été plutôt *fair-play* de sa part. Nous savions l'un comme l'autre que ces fragiles liens n'auraient jamais résisté à la force physique de... ce qu'il était, mais je ne le comprenais que maintenant, à présent que j'avais de nouveau toute ma raison. Il n'était pas homme à tolérer la moindre domination, fut-elle illusoire. Rien ne comptait plus pour lui que de garder le contrôle. Jamais il n'y renonçait. Et cela contribuait grandement à la sourde irritation qui me gagnait, me brûlant comme du sel sur une plaie ouverte. Pendant tout le temps que nous avons passé dans cette chambre, je n'avais rien contrôlé du tout. Il m'avait vue sous mon jour le plus cru, le plus nu, le plus vulnérable, mais pas une fois il ne m'avait montré quoi que ce soit de lui-même que je n'aie

eu à lui arracher de force en m’immisçant dans ses pensées.

Jamais il n’avait renoncé à maîtriser la situation. Jamais.

Vous m’avez dit que j’étais votre vie.

— Ce n’était pas moi. J’étais un animal.

Mon cœur battait sourdement. Mes joues me brûlaient.

Vous vouliez que cela ne s’arrête jamais.

— Pourquoi vous comportez-vous comme un goujat ? À quoi bon me renvoyer à la figure toute mon humiliation ?

Humiliation ? C’est ainsi que vous appelez cela ? Il me transmet de nouvelles images fort détaillées.

Je déglutis péniblement. Oui, je me souvenais très bien de... *cela*.

— J’avais perdu la tête. Sinon, jamais je n’aurais fait ce que j’ai fait.

Ah oui ? répliquèrent ses yeux noirs avec ironie. Dans leur reflet, je le suppliais de continuer, de ne jamais s’arrêter.

Je me souvins de ce qu’il m’avait alors répondu. Qu’un jour, je me demanderais s’il était possible de le détester encore plus.

— Je n’avais pas toute ma raison. Pas de choix.

Je cherchai mes mots pour me faire bien comprendre.

— Cela ressemblait autant à un viol que ce que m’ont fait subir les princes *unseelies*.

Ses iris étincelants se couvrirent soudain d’un terne voile sombre, plus opaque que la boue, tandis que les images s’évanouissaient. Sous son œil gauche, un petit muscle se contracta, se relâcha, se contracta de nouveau. Cet imperceptible signe était, chez Barrons, l’équivalent d’une crise de nerfs pour une personne normale.

— Le viol n’est pas quelque chose...

— Dont on sort en marchant, l’interrompis-je. Je sais. J’ai compris, d’accord ?

— On en sort en rampant. Vous rampiez, quand je vous ai trouvée.

— Où voulez-vous en venir ?

— Quand vous m’avez quitté, vous étiez debout. Renforcée par l’épreuve.

— Et ensuite ? grinçai-je entre mes dents.

J’étais épuisée, à bout de patience, et je voulais qu’il conclue.

— Je voulais juste m’assurer que nous étions sur la même longueur d’ondes, dit-il d’un ton sec.

Une lueur menaçante scintillait dans son regard.

— Vous avez fait ce qu’il fallait, c’est bien ça ? demandai-je.

Il pencha la tête. Ce n’était ni un oui, ni un non, et cela m’agaçait au plus haut point. J’étais lasse de ses non-réponses.

J’insistai.

— Vous m’avez remise sur pied de la seule façon que vous

pouviez le faire. Il n'y avait rien de personnel dans votre démarche. C'est bien cela que vous me dites ?

Il me scruta, me donnant l'impression que notre conversation avait suivi une mauvaise direction à un moment donné, qu'elle aurait pu prendre un tour complètement différent. Toutefois, je ne voyais pas comment cela aurait été possible, ni à quel point elle avait dérivé.

Il baissa la tête. C'était un oui, finalement.

— Exact.

— Dans ce cas, nous nous souvenons de la même histoire, nous en sommes à la même page. Même paragraphe, même ligne, répliquai-je froidement.

— Même mot, approuva-t-il sans émotion.

J'eus soudain envie de pleurer, et je me détestai pour cela. N'aurait-il pas pu dire quelque chose de gentil ? quelque chose qui n'ait rien à voir avec le sexe ? quelque chose à propos de *moi* ? N'était-il venu ici que pour me harceler et m'envoyer nos turpitudes à la figure ? Cela l'aurait-il tué de me manifester un peu de douceur, un peu de compassion ? Où était l'homme qui m'avait verni les ongles ? qui avait tapissé les murs de photos d'Alina et de moi ? qui avait dansé avec moi ?

Des moyens pour parvenir à une fin. Voilà tout ce que cela avait été pour lui.

Le silence se prolongea. Je cherchai son regard. Je n'y trouvai pas une seule parole.

Puis il m'adressa un léger sourire.

— Mademoiselle Lane, dit-il d'un ton détaché.

Ces deux mots voulaient tout dire. Il me proposait un retour à des relations plus formelles, plus distantes. Comme autrefois. Comme si rien ne s'était jamais passé entre nous. À une façade de civilité qui nous permettrait, en cas de besoin, de travailler de nouveau ensemble.

Il aurait fallu être folle pour refuser.

— Barrons, répondis-je, scellant notre accord.

Avais-je vraiment déclaré à cet homme énigmatique et froid qu'il était ma vie ? M'avait-il réellement demandé de le lui dire et de le lui répéter ?

— Que faites-vous ici ? Que voulez-vous ?

J'étais morte de fatigue, et notre prise de bec était en train d'épuiser le peu d'énergie qui me restait.

— Pour commencer, vous pourriez me remercier.

De nouveau, la lueur menaçante s'était allumée dans son regard. Comme s'il avait l'impression que j'avais profité de lui. *Il* avait l'impression que j'avais profité de lui ? C'était tout de même moi qui étais tombée dans un état de faiblesse dégradante. Pas lui !

— De quoi ? D'avoir trouvé une occupation si urgente qu'il vous a

fallu *quatre jours*, à partir de la nuit de Samhain, pour venir me chercher ? Je n'ai pas l'intention de vous remercier de m'avoir fait réchapper à une épreuve que vous auriez pu m'épargner.

Sur le chemin du retour vers l'Abbaye, j'avais demandé à Dani quand Barrons et ses hommes étaient venus me libérer. Tard dans la soirée du 4 novembre, m'avait-elle répondu. Pourquoi ce délai ? Où s'était-il trouvé, tout ce temps-là, et pour quelle raison n'avait-il pas été à mes côtés ?

Il haussa les épaules d'un geste élégant. Un fauve en Armani.

— Il me semble que vous allez bien. Mieux que bien, même, n'est-ce pas ? Vous êtes partie en franchissant mes protections, sans un mot d'adieu. Sans même un petit mot sur la table de nuit. Vraiment, dit-il d'un ton moqueur, après tout ce que nous avons partagé, Mademoiselle Lane...

Il m'adressa un sourire carnassier, tel un loup assoiffé de sang retroussant ses babines.

— M'avez-vous seulement remercié pour avoir réussi l'impossible et vous avoir arrachée à votre état de *Pri-ya* ? Non. Qu'avez-vous fait ?

Il me scruta d'un regard glacial.

— Vous m'avez volé mes revolvers.

— Vous avez fouillé dans mon car ? m'indignai-je.

— Je fouillerai où il me plaira de fouiller, Mademoiselle Lane. Jusque sous votre peau s'il m'en prend la fantaisie.

— Essayez donc ! le défiai-je.

Il s'élança vers moi dans un soudain élan, puis, se ressaisissant, il se figea brusquement.

Sans m'en rendre compte, je l'imitai. Comme si nous étions reliés l'un à l'autre par des ficelles, à la façon des marionnettes. Je fonçai, m'immobilisai, serrai les poings au bout de mes bras tendus. Mes mains avaient envie de le toucher. Je baissai les yeux. Lui aussi avait fermé ses poings.

J'ouvris les mains et croisai mes bras.

Au même instant, il en fit autant.

Comme un seul homme, nous baissâmes les bras le long du corps.

Nous nous scrutâmes longuement.

Le silence se prolongea.

— Pourquoi m'avez-vous pris mes revolvers ? demanda-t-il enfin.

Sa question me tira brutalement de ma torpeur. La fatigue commençait à me jouer des tours.

— J'en ai besoin. Il me semble que c'est le moins que vous puissiez m'offrir, après tout ce que je vous ai donné, ajoutai-je avec une désinvolture que j'étais loin de ressentir.

— Croyez-vous que vous pouvez me voler ? Vous vous égarez, Miss Arc-en-ciel.

— Ne m'appellez pas comme ça !

Elle était morte. Et si elle ne l'avait pas été, je l'aurais tuée de mes propres mains.

— Et vous le savez très bien, poursuivit-il.

— C'est *vous* qui ne contrôlez plus rien, répliquai-je pour le seul plaisir de l'agacer.

— Je ne perds *jamais* le contrôle.

— Si.

— N...

Il s'interrompit et détourna les yeux. Puis, d'un ton incrédule, il s'écria :

— Bon sang, n'avez-vous donc rien appris ?

— Qu'étais-je supposée apprendre, Barrons ? ripostai-je.

Mes nerfs tendus à se rompre cédèrent d'un coup.

— Que ce monde est sans pitié ? poursuivis-je. Que si vous les laissez faire, les gens vous voleront tout ce que vous avez ? Que si vous voulez quelque chose, vous avez intérêt à vous servir le premier, parce qu'il y a fort à parier que d'autres le veulent aussi et qu'ils n'hésiteront pas à vous doubler ? Ou bien étais-je supposée apprendre que ce n'est pas seulement acceptable de tuer, mais que parfois, cela peut être un plaisir ? C'est sans doute cela le pire, parmi ce que j'ai trouvé dans vos pensées. Vous voulez en parler ? Partager un peu vos secrets avec moi ? Non ? Je m'en doutais. Tenez, que dites-vous de ça : plus vous pouvez rassembler d'armes, de connaissances, de pouvoir, *de quelque façon que ce soit*, mieux c'est. Mensonge, trahison, vol vous vous en lavez les mains ! N'est-ce pas ce que vous pensez ? Que les émotions sont de la faiblesse et que la ruse n'a pas de prix ? J'étais supposée devenir comme vous n'est-ce pas ? C'était là votre but ?

Je hurlais, et je m'en moquais bien. J'étais ivre de rage.

— Cela n'a *jamais* été mon but, gronda-t-il en s'approchant de moi.

— Alors qu'espériez-vous ? répliquai-je sur le même ton, en m'approchant de lui. Que vouliez-vous, nom de nom ? Dites-moi que tout ceci avait un sens !

Nous chargeâmes l'un vers l'autre tels deux taureaux furieux.

Un instant avant le choc, je criai :

— Auriez-vous aidé le Haut Seigneur à faire de moi une *Pri-ya*, par hasard, juste pour me rendre plus forte ?

Il redressa la tête et fit soudain halte mais, emportée par mon élan, je continuai de foncer sur lui, rebondis... et tombai sur mon séant. J'étais de nouveau par terre.

Il baissa les yeux vers moi. Pendant une fraction de seconde, une expression totalement spontanée passa dans son regard. Non, il n'avait

pas fait cela. Non seulement il ne l'avait pas fait, mais ce... cet... *homme*, faute d'un terme plus approprié, qui prenait tant de plaisir à tuer, était horrifié par cette idée.

L'insoutenable tension qui régnait en moi s'allégea. Je respirai plus librement.

Je restai sur le plancher, trop épuisée pour me relever. Un autre de ces interminables silences tendus tomba entre nous.

Je poussai un soupir.

Il prit une profonde inspiration. Expira.

— Je vous les aurais donnés, ces revolvers, dit-il finalement.

— J'aurais dû vous les demander, admis-je à contrecœur.

Puis, incapable de me retenir, j'ajoutai :

— Seulement, vous les auriez peut-être remplis de je ne sais quel danger mortel, comme vous l'avez fait avec l'Orbe, et c'est encore moi qu'on aurait rendue responsable.

— Je n'ai pas truqué l'Orbe. Je l'ai achetée à une vente aux enchères. C'était un coup monté contre moi.

Il avait parlé avec un tel détachement que pour un peu, je l'aurais cru.

Le silence reprit, se prolongea.

Il retira le sac à dos qu'il tenait à l'épaule et le déposa à mes pieds. C'était le mien.

— Où l'avez-vous pris ? Je ne l'ai pas vu dans la pièce, quand je suis partie, et je l'ai cherché.

Je m'étais demandée où il avait disparu.

— Je l'ai trouvé ici, à l'Abbaye, pendant que j'attendais votre retour.

Je fronçai les sourcils.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Cette nuit. J'ai passé la journée d'hier à vous chercher. Le temps que je vous retrouve ici, vous repartiez déjà. Il était plus simple d'attendre votre retour que de perdre du temps à vous pister de nouveau.

— Votre bonne vieille marque ne fonctionne plus ?

Je frottai la base de mon crâne à l'endroit où il avait imprimé son mystérieux tatouage... qui n'avait été d'aucune utilité lorsque j'en avais eu le plus besoin.

— Il m'aide à savoir dans quelle direction vous vous trouvez, mais pas à vous localiser de façon précise. C'est ainsi depuis que les murs sont tombés. Il me sert plus de compas que de GPS, à présent que les royaumes faës s'entremêlent à notre monde.

— OFI. Je les appelle des Ornières faës interdimensionnelles.

Il esquissa un léger sourire.

— Toujours le mot pour rire, n'est-ce pas ?

Une fois de plus, un inconfortable silence s'abattit entre nous. Je le regardai. Il détourna les yeux. Je haussai les épaules et l'imitai.

— Je n'allais pas... commençai-je.

— Je n'étais pas... commença-t-il.

— Charmant tableau ! nous interrompit V'lane.

Sa voix résonna avant qu'il apparaisse.

— L'image même du bonheur domestique, reprit-il. Elle est sur le sol, tu es au-dessus d'elle. T'a-t-il frappée, MacKayla ? Un mot de toi et je le tue.

Cela me contrariait que V'lane ait pu rôder autour de nous, invisible, épiant notre conversation. Lorsqu'il se matérialisa, je lui lançai un regard furieux. Ma main se glissa aussitôt sous mon manteau pour palper ma lance, rangée dans son holster sous mon bras. Elle avait disparu. En sa présence, V'lane me l'enlevait systématiquement, mais il me la rendait toujours avant de s'en aller. Je détestais qu'il ait le pouvoir de me dérober mon arme. Et s'il décidait de la conserver ? S'il choisissait de la garder pour les siens ? Je n'en doutais pas, il aurait récupéré la lance et l'épée depuis des mois s'il l'avait voulu. Cette fois encore, songeai-je froidement, il faudrait qu'il me la remette. Sinon, le tout-puissant détecteur d'Objets de pouvoir l'enverrait se faire cuire un œuf.

— Comme si tu en étais capable, ricana Barrons.

— Peut-être pas, mais ça m'amuse d'y penser.

— Essaye donc, Fée Clochette.

Je me levai.

V'lane éclata de rire. Le son était angélique, éthérique. Même si son pouvoir érotique n'agissait plus sur moi, le prince *seelie* n'avait rien perdu de son charme surnaturel. Royal, excessif en tout, il restait d'une indescriptible beauté. Ses vêtements étaient d'un style très différent de ce que je lui avais vu porter jusqu'à présent, mais ils lui allaient à la perfection. Comme Barrons, il était vêtu d'un élégant complet noir, d'une chemise blanche impeccablement repassée et d'une cravate rouge sang.

— Trouve-toi ton style personnel, bougonna Barrons.

— Peut-être ai-je décidé que j'aimais bien le tien ?

— Peut-être t'imagines-tu que si tu me copies, elle te laissera la sauter ? rétorqua Barrons.

Je tressaillis, mais ma réaction n'était rien comparée à celle de V'lane.

Pendant quelques instants, je fus littéralement congelée, plus raide que le Bûcheron en fer-blanc, du *Magicien d'Oz*, lorsqu'il n'est pas huilé. Je m'ébrouai avec énergie et projetai des glaçons sur le sol. Puis j'avancai d'un pas, laissant derrière moi une gangue de glace vide. Toute la bibliothèque – meubles, livres, plancher, lampes, murs –

scintillait d'un fin voile de givre. Les ampoules s'éteignirent l'une après l'autre.

— Arrêtez ! m'écriai-je, tandis que mon souffle se transformait en nuage de vapeur. Tous les deux ! Vous êtes des hommes, des vrais, j'ai compris le message mais je suis fatiguée et vous commencez à m'énervier. Alors dites ce que vous êtes venus dire en m'épargnant votre cinéma, et fichez le camp d'ici.

Barrons éclata de rire.

— Bien parlé, Mademoiselle Lane !

— Concluez, Barrons. Tout de suite.

— Prenez vos affaires, nous rentrons à Dublin. Nous avons du pain sur la planche. Ce ne sont pas les *sidhe-seers* qui vous ont sauvée, mais moi.

— C'est Dani qui est venue me chercher.

— Sans moi, vous seriez morte, ici.

— Je l'aurais protégée, intervint V'lane.

— Vous aussi, V'lane, venez-en au fait. Et remettez-moi cette pièce en ordre.

La glace commençait déjà à fondre.

— Je n'ai pas l'intention de faire le ménage derrière vous, poursuivis-je. Et réparez-moi ces lampes ; j'ai besoin de lumière.

Les ampoules se rallumèrent. La bibliothèque fut de nouveau sèche.

— Le Livre a été vu récemment. Je sais où, et je peux te transférer pour que nous nous mettions en chasse. Tu le retrouveras plus vite avec moi qu'avec lui.

— Pour que vous alliez faire votre rapport ensuite à la Grande Maîtresse ? demandai-je sèchement.

— Je n'ai aidé Rowena que pour préparer le chemin afin que nous poursuivions notre collaboration le jour où tu en serais capable. Comme toujours, c'est toi, mon interlocutrice, MacKayla. Pas elle.

— Après votre souveraine, rectifiai-je d'un ton acide. Celle auprès de qui vous avez choisi de rester au lieu de venir à ma rescousse.

— Moi, intervint Barrons, je vous ai donné la priorité. Avec moi, aucune reine n'a eu la priorité sur vous.

— En effet, il n'y a pas eu de reine. Juste quatre jours, lui rappelai-je. Je ne peux pas croire qu'il vous ait fallu tant de temps pour me retrouver. Vous voulez bien me dire où vous étiez, tout ce temps ? Et *qui* a eu la priorité sur moi ?

Il ne répondit pas.

— Non ? Je m'en doutais un peu.

Je traversai la pièce pour me placer devant l'âtre. C'était une vieille cheminée faite pour accueillir de grandes bûches, sans arrivée de gaz. La crise de colère de V'lane m'avait glacée. J'avais passé une

nuît polaire dans Dublin, et cette aile inoccupée de l'Abbaye n'était pratiquement pas chauffée. Mes flambées à la librairie me manquaient. J'avais besoin d'un peu de confort.

— Allumez-moi un feu, V'lane.

Avant que j'aie fini ma phrase, des flammes crépitèrent en jaillissant de bûches à l'écorce blanche parfumée.

— Je comblerai tous tes besoins, MacKayla. Tu n'auras qu'à demander. Tes parents vont bien, j'y ai personnellement veillé. Barrons ne peut pas te donner autant de choses que moi.

Je me frottai les mains l'une contre l'autre pour les réchauffer.

— Merci d'avoir un œil sur eux. Continuez, s'il vous plaît.

Un jour où l'autre, je voulais les voir, ne fut-ce que de loin. Même si les antennes de téléphonie mobile avaient fonctionné, je n'étais pas certaine que j'aurais pu leur parler pour l'instant. Je n'étais plus la fille qu'ils avaient connue. Cependant, j'étais leur enfant, je les aimais, et je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour les protéger. Même si cela supposait que je me tienne à l'écart, afin qu'aucun de mes ennemis ne puisse me suivre.

Je pivotai sur mes talons. V'lane se tenait sur ma droite, Barrons sur ma gauche. Amusée, je vis qu'un canapé, quatre fauteuils et trois tables basses étaient apparus dans les sept à huit mètres qui les séparaient. V'lane avait changé la disposition des meubles pendant que j'avais le dos tourné. Comme si quelques sièges allaient arrêter Jéricho Barrons ! Celui-ci pouvait se déplacer aussi vite que l'éclair, et les deux hommes se détestaient cordialement. Une fois de plus, je me demandai pourquoi. Je savais qu'aucun d'entre eux ne me le dirait.

Quoique... Il existait peut-être un moyen...

En attendant, pour me donner le temps de ranimer mon énergie flageolante en vue d'une petite expérience, je demandai :

— Résumez-moi la situation. Que s'est-il passé chez les Keltar, la nuit de Samhain ?

— Le rituel destiné à maintenir les murs a échoué, dit Barrons.

— J'avais compris. Précisez.

— Nous avons employé la magie noire. Nous avons tout essayé. Les Keltar proviennent d'une lignée de druides qui sont depuis toujours sur le fil du rasoir. Surtout Cian. Dageus et Drustan ont fait les premières tentatives. Comme cela ne marchait pas, Christian et moi avons pris le relais.

— À savoir ?

— Ne posez pas de questions, Mademoiselle Lane. Pour une fois, laissez tomber. C'était la seule chose que nous ayons pu tenter et qui ait été susceptible de réussir. Cela n'a pas été le cas. Inutile de nous attarder sur le sujet.

Je n'insistai pas. J'obtiendrais plus de détails auprès de Christian

qu'après de Barrons, et j'avais bien l'intention de retrouver celui-ci dès que possible. Le jeune Écossais jouait un rôle déterminant dans mes plans pour un proche avenir.

Comme s'il avait lu dans mes pensées Barrons déclara :

— Christian a disparu.

Je sursautai.

— Comment, disparu ?

— Il est introuvable. Il s'est volatilisé quand les royaumes faës ont envahi *Ban Drochaid*, le cercle de pierres blanches dans lequel les Keltar effectuent le rituel. Il se trouvait à l'intérieur quand c'est arrivé.

— Eh bien, où est-il allé ? demandai-je en faisant passer mon regard de Barrons à V'lane.

— Si nous le savions, il n'aurait pas disparu, répondit sèchement Barrons.

— Il est impossible de le dire, déclara V'lane, mais nous l'avons cherché. Ma souveraine est profondément affectée d'avoir perdu l'un de ses druides Keltar dans une période si critique. Ses oncles eux aussi sont à sa recherche.

— Cela fait deux mois qu'on n'a pas eu de ses nouvelles ?

J'étais horrifiée. Où était donc le jeune Ecossais si sexy ? Pourvu qu'il ne soit pas en Faery, priai-je, transformé en *Pri-ya* ! Il possédait l'extraordinaire beauté qui plaisait tant aux faës. À contrecœur, je posai la question suivante :

— Sait-on s'il est vivant ? L'un de vous deux possède-t-il je ne sais quel moyen magique de le déterminer ?

Ils secouèrent négativement la tête.

Je poussai un soupir lourd et me frottai les yeux. Malédiction ! Christian était le seul homme que j'avais rencontré depuis mon arrivée à Dublin en qui j'avais vraiment eu confiance – en tout cas, plus qu'en qui que ce soit d'autre – et voilà qu'il avait disparu. Je refusais de croire qu'il était mort. Cela aurait été l'abandonner. Je n'abandonnerais jamais aucun de mes congénères humains.

Non seulement je l'appréciais beaucoup, mais j'avais besoin de lui. Il était un détecteur de mensonges vivant. Sa capacité à distinguer la vérité de la fiction était un talent que j'étais impatiente d'utiliser, et c'était sur mes deux camarades ici présents que j'avais l'intention de m'en servir. Je fronçai les sourcils, prise d'un doute. La disparition de Christian n'était-elle pas des plus opportunes, pour l'un comme pour l'autre ?

Je m'inquiétais pour lui. Et j'étais déçue d'être privée d'un allié qui m'aurait permis d'obtenir des réponses, de gré ou de force.

Toutefois, je n'avais pas perdu *tous* mes atouts.

— Prenez vos affaires, me dit de nouveau Barrons. Nous partons. Tout de suite.

— MacKayla vient avec moi, protesta V'lane. Tu ne peux pas protéger ses parents. Tu ne peux pas te transférer. Elle ne te choisira pas.

Il y avait assez de testostérone dans la pièce pour une armée entière, et je n'y étais pas insensible. Même sans son charme magique, V'lane était plus séduisant que n'importe quel mâle humain. Quant à Barrons... Eh bien, le corps a une mémoire, et le mien en savourait chaque souvenir ! Leur présence simultanée rendait l'air presque suffocant.

Mon regard passa de l'un à l'autre tandis que je considérais mes différentes options. Ils m'observèrent en silence, attendant que je fasse mon choix.

Je fis un pas vers Barrons.

Une lueur de triomphe illumina ses iris noirs. Il me sembla percevoir les bouffées d'orgueil qui émanaient de lui, presque aussi palpables que l'énergie charnelle qu'il projetait dans ma direction.

— Réfléchis bien, et vite, siffla V'lane. Il serait mal avisé de t'attirer ma colère, MacKayla.

Je réfléchissais bien et vite.

Je posai ma main sur l'avant-bras de Barrons. Il n'aurait pas eu l'air plus satisfait si j'avais battu des cils en lui déclarant qu'il était toute ma vie.

Je refermai solidement mes doigts, enfonçai mes ongles dans sa peau et attendis.

Je vis ses pupilles s'étrécir, puis se dilater, puis je ne vis plus rien du tout. J'avais poussé de toutes mes forces pour plonger brutalement dans son esprit, aussi profondément que possible, faisant appel à mes dons de *sidhe-seer* qui s'étaient pleinement éveillés dans son lit de Roi-Soleil.

Je voulais des réponses. Je voulais comprendre la raison de l'animosité qu'il y avait entre eux. Je voulais savoir à qui me fier et lequel était, sinon le meilleur, en tout cas le « légèrement moins pire » des deux.

Je continuai de me frayer un passage dans son esprit, cherchant la faille, et soudain je fus...

En Faery.

Ce ne pouvait être que cela. L'endroit était incroyablement luxuriant, les couleurs si riches, si pleines, si vibrantes qu'elles avaient une texture, comme la première plage où V'lane m'avaient emmenée des mois plus tôt, et où j'avais joué au volley avec Alina, lorsqu'il m'avait fait le cadeau de la voir de nouveau, même si ce n'était qu'une illusion. Cette fois-ci, je n'étais pas sur une plage... J'étais à la Cour de Lumière !

Des fauteuils tendus de soie aux nuances lumineuses étaient

disposés autour d'un trône. Les arbres se paraient de fleurs et de feuilles de dimensions incroyables, aux teintes indescriptibles. La brise embaumait le santal et le jasmin, ainsi que d'autres parfums qui semblaient venus du Paradis, si un tel endroit existait.

J'avais envie de regarder autour de moi pour voir la reine sur son trône, mais je ne pouvais pas tourner mon/notre visage dans sa direction. Je n'étais qu'une passagère clandestine dans l'esprit de Barrons. Je me trouvais...

Dans son corps.

J'étais fort.

J'étais froid.

J'étais puissant, et ils n'imaginaient pas à quel point.

Ces naïfs ne m'avaient pas reconnu.

J'étais le danger.

J'étais tout ce qu'ils auraient dû craindre, mais ils vivaient depuis si longtemps qu'ils avaient oublié la peur. J'allais la leur enseigner.

J'allais leur rappeler.

J'étais avec une princesse faëe, plongé en elle. Elle vibrait de plaisir autour de moi. Elle était énergie, elle était vacuité, elle était un sexe dévorant. Ses ongles s'enfonçaient dans mes épaules. Je lui offrais des jouissances plus vives que tout ce que ses amants princiers avaient pu lui prodiguer. J'étais plein de puissance. J'étais inépuisable. C'était pour cela qu'elle avait recherché ma compagnie. Le mot avait couru, comme je l'avais espéré. Lasse, blasée, elle était venue vers moi. Comme j'avais prévu qu'elle le ferait.

J'avais passé des mois à la cour seelie, dans son lit, observant, apprenant, étudiant les courtisans. Pour chercher des réponses. Et pour trouver ce maudit Livre.

À présent, c'était moi qui étais las et blasé. Je leur avais soutiré toutes les informations possibles, car ces sots buvaient régulièrement à un chaudron magique qui effaçait leur mémoire. Comme si l'oubli pouvait les laver de leurs crimes !

Je voulais qu'ils se souviennent.

Ils en étaient incapables.

Alors je leur apprendrais à se souvenir de la peur.

V'lane m'observait, comme il l'avait fait depuis que je lui avais pris sa princesse, attendant qu'elle lui revienne, certain qu'elle serait de nouveau à lui. Après tout, ils étaient immortels. Ils étaient des dieux. Ils étaient invincibles. Il guettait le moment où je ne serais plus le jouet, le protégé de sa belle, pour me détruire.

SORTEZ DE MA TÊTE !

Je plantai mes ongles plus vigoureusement dans sa chair en poussant un cri.

Il se battait contre moi. Résistait. Il m'avait poussée hors du corps

de la princesse et fait rouler hors de ses souvenirs à la Cour de Lumière.

J'étais sur les lisières de son esprit, dont j'avais été éjectée si violemment que j'en étais prise de vertiges.

Rassemblant mes forces, je me transformai en missile de pure volonté et fonçai sur la barrière qu'il venait d'ériger.

JE N'AI PAS ENCORE FINI !

Je rebondis sur un mur lisse et noir, dont je compris aussitôt qu'il était impénétrable. Il était plus puissant que moi. Je ne pourrais pas le traverser. Si j'essayais, je me fracasserais mortellement contre ce rempart.

Cependant, je n'étais pas résolue à admettre ma défaite. Jouant de la puissance du rebond, tel un boomerang, je modifiai ma trajectoire au dernier moment, changeai de direction et revins sous un autre angle.

Ce qui se trouvait derrière ce mur me resterait caché, mais je pouvais en apprendre plus. Je savais que je le pouvais.

Soudain, je fus de nouveau là-bas. Je me trouvais...

À la cour faëe, les yeux baissés vers la princesse.

À la vitesse de l'éclair, Barrons érigea un mur devant moi. Pas assez vite.

Je le fis voler en éclats et le traversai.

J'étais Barrons, et elle gisait à terre, et je riais.

Il fit se dresser un second mur mais celui-ci n'était pas assez solide.

Je le renversai.

Cette garce était morte.

Il fit apparaître un troisième mur. Trop petit et trop tardif.

Je le pulvérisai et le fis disparaître.

À la cour de la reine, les faës couraient en tous sens et poussaient des cris d'effroi. L'impensable venait de se produire.

L'un des leurs avait cessé d'exister.

L'un des leurs avait été assassiné.

Par moi/Barrons/nous.

Je m'étranglai, crachai, cherchant désespérément mon souffle, avant de comprendre avec horreur que ce n'était pas le personnage Barrons/Mac qui suffoquait. C'était mon *corps*.

Reculant, me débattant, trébuchant je m'arrachai à l'esprit de Barrons. J'eus un mal fou à nous séparer.

Ses doigts étaient autour de mon cou.

Ma main était sur sa gorge.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'écria V'lane.

C'était bien la phrase la plus humaine que je l'aie jamais entendu prononcer ! Il avait été le témoin de la scène mais n'avait pas compris

ce qui se passait.

La bataille que Barrons et moi nous étions livrée s'était jouée à huis clos.

Nous nous dévisageâmes quelques instants.

Puis chacun libéra la gorge de l'autre au même moment.

Je fis un pas en arrière.

Pas lui. À vrai dire, je ne m'y étais pas attendue.

— Vous pouvez *vraiment* tuer V'lane ! m'exclamai-je. C'est pour cela qu'il ne vous laisse pas l'approcher. Vous pouvez le *tuer*. Comment ?

Barrons ne répondit pas. Jamais je ne l'avais vu si calme, si silencieux.

Je pivotai vers V'lane.

— Comment ? répétai-je.

Je tremblais. Barrons pouvait tuer les faës. Pas étonnant que les Ombres le laissent tranquille !

— Avait-il la lance ou l'épée ?

Je savais, au plus profond de moi-même, qu'il n'avait utilisé ni l'une ni l'autre. Le mur qu'il avait élevé avait fait écran devant la réponse. Quelle que soit l'arme dont il s'était servi, je ne la connaissais pas.

V'lane ne répondit pas.

— Par *quoi* vous tient-il ? m'écriai-je, exaspérée.

— Décidez-vous, Mademoiselle Lane, s'impatienta Barrons dans mon dos.

— Choisis, m'enjoignit V'lane.

— Allez au diable, tous les deux ! Le monde a changé. Les règles ont changé. Et moi aussi, j'ai changé. Ce n'est plus vous qui m'appellez ; c'est moi qui vous appelle !

— Dans ce cas, il faut que je te donne de nouveau mon nom, répondit V'lane.

— Pour qu'il me fasse encore défaut quand j'en aurai besoin ?

— Il n'a cessé d'être opérationnel que durant le bref instant où aucune magie ne fonctionnait plus. Un tel moment ne peut être maintenu indéfiniment. Darroc n'essaiera pas de recommencer. Il n'en a pas besoin. Il a atteint son but.

— J'y réfléchirai, promis-je.

J'étais sincère. Toutes les armes étaient bonnes à prendre.

Quelque chose tomba bruyamment sur le plancher à mes pieds. Un téléphone portable.

Je ne me retournai pas.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? demandai-je d'un ton railleur. Les antennes ne fonctionnent plus, au cas où vous l'auriez oublié.

— Il marche, dit Barrons.

Puis, après un silence volontairement théâtral, il me donna le coup de grâce :

— Il a toujours marché.

Je crus que mon cœur s'arrêtait de battre. Ce que disait Barrons était une impossibilité absolue. Je me retournai d'un bloc et cherchai son regard.

— Il n'y avait plus d'électricité ! La ligne a été coupée pendant que j'étais au téléphone avec Dani ! La connexion était hors service !

Je le savais ; j'avais passé la nuit à vérifier.

Il s'approcha de moi si vite que je ne le vis pas venir. Je n'eus pas le temps de réagir. Son corps se pressa contre le mien, ses lèvres effleurèrent mon oreille.

Je m'appuyai contre lui en prenant une profonde inspiration. C'était plus fort que moi.

Il murmura :

— Ô, créature de peu de foi. Pas pour SVEETDM.

SVEETDM était le code du numéro préprogrammé dans mon appareil. Il signifiait *Si vous êtes en train de mourir*.

— Vous n'avez même pas essayé.

Sa langue caressa mon oreille. Puis il disparut.

Je m'assis sur le bord du canapé en me frottant les yeux. J'avais désespérément besoin de sommeil, mais je ne nourrissais aucune illusion. J'avais peu de chance de pouvoir m'accorder le moindre repos avant un certain temps.

Non seulement la visite de V'lane et de Barrons m'avait laissée dans un état de tension inexprimable, mais de toute façon, l'Abbaye se réveillerait bientôt, et j'allais devoir affronter toute une nouvelle série de défis.

Je palpai ma lance étincelante de beauté.

Fidèle à sa parole, V'lane me l'avait rendue lorsque je l'avais congédié. Rassurée par le contact de l'arme dans ma paume, je remis celle-ci dans le holster fixé à mon épaule.

Glissant un pied dans l'anse de mon sac à dos, je tirai celui-ci jusqu'à moi et y cherchai mon journal. À ma surprise, il s'y trouvait encore. J'avais pensé qu'on me l'aurait confisqué. Il était toutefois raisonnable de supposer que Barrons et Rowena l'avaient lu.

Je fis courir mes doigts sur la surface de cuir bosselé, reconnaissante de l'avoir retrouvé, comme s'il s'agissait d'un vieil ami. Depuis qu'Alina avait été assassinée, j'avais rempli trois cahiers avec mes sentiments, mes réflexions, mes projets. Au début, je n'avais commencé à tenir un carnet de bord que par respect pour Alina, pour honorer sa mémoire, en quelque sorte.

Puis j'avais compris que je pouvais déverser mon chagrin sur ses pages au lieu d'imposer ma douleur à mes parents. Enfin, j'avais découvert ce que ma sœur aînée savait depuis longtemps : qu'il constituait un inestimable outil pour mettre de l'ordre dans mes pensées, les clarifier, les affiner et préparer mes futures démarches.

Dieu qu'elle me manquait ! Que n'aurais-je donné pour pouvoir de nouveau m'asseoir auprès d'elle et discuter ! Pour pouvoir la serrer dans mes bras et lui dire combien je l'aimais... Depuis sa mort, je m'étais rendu compte que je lui avais trop rarement dit ce qu'elle représentait pour moi. J'avais toujours supposé qu'elle savait, et que nous avions des décennies devant nous, pour préparer nos mariages, organiser des fêtes pour la naissance de nos bébés, envoyer nos

enfants à l'école, les photographier le jour où ils obtiendraient leurs diplômes... Une vie à partager entre sœurs. Je me redressai. Ce n'était pas le moment de m'apitoyer. Quand tout ceci serait fini, je pourrais m'abandonner à mon chagrin. Je demanderais à V'lane de me renvoyer auprès d'elle en Faery. Ce serait une illusion, mais elle agirait sur moi comme un baume. Quand tout ceci serait fini, je l'aurais mérité.

Je tournai une nouvelle page et commençai à prendre des notes de tout ce que j'avais appris récemment. S'il m'arrivait malheur, je voulais laisser derrière moi autant de détails que possible pour l'inconscient(e) qui prendrait ma relève et tenterait de remettre de l'ordre dans le chaos qu'était devenu le monde.

- Je peux franchir les enceintes magiques. Toutes, ou seulement certaines d'entre elles ?

- Je suis immunisée contre la séduction faëe. À tester sur un autre faë que V'lane.

- Barrons peut tuer les faës. Comment ? V'lane refuse de me le dire. Pourquoi ?

- Christian a disparu. Est-il encore en vie ?

- Le rituel des Keltar a échoué. Qu'ont-ils tenté, et qu'est-ce qui n'a pas marché ? En apprendre plus au sujet de la magie druidique. Est-il possible que je puisse l'utiliser moi aussi ? V'lane a dit un jour que j'avais seulement commencé à comprendre ce que j'étais. Comme Dani, j'ai besoin de tester mes limites.

- Jayne dirige une troupe civile à qui il fait manger de la chair *unseelie* et qui protège Dublin. Il reste donc des gens en ville. Où ? Devrions-nous tenter de les faire sortir pour les mener en lieu sûr ?

- Le fer a un certain impact sur les faës. Que leur fait-il, et cela est-il vrai pour toutes les castes ? Dans quelle mesure est-ce une arme efficace ?

Je commençai une seconde colonne sur la page, la liste des choses à faire :

- Former un groupe pour explorer les OFI.

- Former un groupe pour collecter du fer afin de fabriquer des armes et des munitions.

- Former un groupe pour comprendre comment fabriquer des armes et des munitions.

- Entrer dans les Bibliothèques interdites et répondre à ces questions : Qu'est-ce que la Prophétie du Cercle ? Qui sont les membres de ce Cercle ? Qui sont les Cinq ?

Quelqu'un m'avait envoyé des pages du journal d'Alina. En lisant ses notes, j'avais découvert que pour réaliser la tâche à laquelle ma sœur s'était attelée (intercepter le Livre, supposais-je, et chasser les faës de notre monde), elle devait suivre une prophétie dont elle avait appris l'existence, appelée Prophétie du Cercle (ou Haut Conseil *sidhe-seer*), et qui stipulait qu'il fallait réunis trois éléments : les Pierres, le Livre et les Cinq.

Je savais ce qu'étaient les Pierres : quatre cailloux d'un noir bleuté couverts de runes qui, aux dires de Barrons, pouvaient soit traduire des passages du Livre Noir, soit « révéler leur véritable nature ». Barrons en détenait deux ; V'lane avait la troisième, ou savait où elle se trouvait. J'ignorais où chercher la quatrième.

Je savais également ce qu'était le Livre. Cela était facile.

En revanche, je n'avais aucune idée de ce qu'étaient les Cinq.

J'espérais que la prophétie apporterait un éclairage sur la question, et il me semblait que le meilleur endroit pour chercher une prédiction concernant des questions *sidhe-seers* était les Bibliothèques interdites de Rowena. C'était pour cette raison que j'étais venue à l'Abbaye, bien déterminée à avoir un pied dans la place. Je me fichais d'incommoder Rowena. Ce que je voulais, c'était l'aide des *sidhe-seers*.

J'ajoutai quelques alinéas plus personnels et plus urgents à ma liste de choses à faire.

- Emmener Dani à Dublin ce soir pour essayer de retrouver Chester et Ryodan.

SVNPPMJ, *Si vous ne pouvez pas me joindre*, correspondait à un numéro préprogrammé sur le portable que Barrons m'avait donné. Je l'avais composé, un jour. Un dénommé Ryodan m'avait répondu et nous avions eu une conversation énigmatique, assez semblable à celles que j'avais avec Barrons. J'étais prête à parier ma dernière culotte propre – et j'étais presque à court de stock – que Ryodan était l'un des huit de Barrons. Ce dernier et l'inspecteur O'Duffy avaient tous deux affirmé avoir parlé avec un certain Ryodan dans un endroit appelé Chez Chester. Voilà des mois que j'avais l'intention de retrouver ce lieu, mais j'avais sans cesse été détournée de ce projet.

J'ignorais totalement ce qu'était Chester, où c'était, et si cela existait encore dans les décombres de Dublin, mais si j'avais la possibilité d'y trouver l'un des huit qui avaient fait irruption à l'Abbaye avec Barrons pour me libérer, je n'allais pas la laisser passer. N'importe quel homme connaissant Barrons, n'importe quel homme en qui Barrons avait assez confiance pour lui demander de couvrir ses arrières était quelqu'un avec qui je serais ravie d'avoir une bonne discussion.

Concernant la question des culottes, j'inscrivis :

- Faire une razzia dans un magasin ce soir pour trouver de nouveaux sous-vêtements.

Beaucoup de sous-vêtements. J'allais probablement avoir peu de temps à consacrer à la lessive dans les temps à venir. Je passai une main dans mes cheveux. Mes ongles me griffèrent le cuir chevelu. Ils n'étaient pas la seule chose à avoir poussé. La veille, j'avais croisé mon reflet dans une fenêtre et vu ma coiffure. La coupe allait encore, mais j'avais deux ou trois centimètres de racines blondes qui me donnaient l'air d'une traînée.

- En profiter pour prendre de la teinture pour cheveux et un kit de manucure.

Je décidai de renflouer ma garde-robe, tant que j'y étais. À tort ou à raison, les gens sont sensibles aux apparences et réagissent en fonction de ce qu'ils voient de vous. Un leader est plus charismatique s'il prend soin de sa personne que s'il se néglige.

J'inscrivis une troisième colonne, celle de mes principaux buts à long terme, dont j'espérais cependant qu'ils s'accompliraient aussi vite que possible, étant donné la rapidité à laquelle notre monde se transformait radicalement. Ces points étaient essentiels. Il fallait qu'ils se réalisent.

- Trouver le moyen de contenir le *Sinsar Dubh*.

Je mordillai l'extrémité de mon stylo. Et ensuite ? Lors de ma première rencontre avec V'lane, celui-ci m'avait clairement fait comprendre qu'il n'existait qu'une seule solution, que l'on ne pouvait le confier à personne d'autre.

- Apporter le *Sinsar Dubh* à la reine *seelie* pour qu'elle recrée le Chant-qui-forme afin de reconstruire les murs et de renvoyer les *Unseelies* en prison ?

Ce dernier point m'inquiétait. Cela n'était pas spontané chez moi de faire confiance à quoi que ce soit de faë, mais les solutions de rechange ne se bouscuaient pas. Une fois que je l'aurais, je pourrais me demander que faire du *Sinsar Dubh* jusqu'à en perdre la tête. Je décidai de gérer une mission impossible à la fois. D'abord, trouver le Livre. Ensuite, déterminer l'étape suivante.

Je barrai l'alinéa précédent et en inscrivis un autre :

- Expédier ces saletés de faës hors de notre monde !

Celui-là me plaisait bien. Je le soulignai d'un triple trait.

Ô, créature de peu de foi... Vous n'avez même pas essayé !

Je tressaillis, fermai mon journal et mes paupières. Depuis que Barrons m'avait quittée, j'essayais de chasser sa dernière remarque de mes pensées. Au cours des dernières vingt-quatre heures, tout en parcourant la moitié de l'Irlande, j'avais passé en revue les événements de Halloween. Cela était parfaitement futile, et je m'étais infligé une véritable torture en songeant à tous les choix que j'aurais pu faire cette nuit-là, qui auraient amené des conclusions différentes.

Puis Barrons m'avait assené le coup de grâce. Pendant tout ce temps-là, j'avais eu un moyen de l'appeler, dans mon sac à dos.

J'ouvris les yeux, pris mon portable et fis défiler à l'écran les trois numéros qu'il avait programmés dans l'appareil avant de me le donner. Je pressai le premier, celui du téléphone de Barrons. Je savais qu'il ne sonnerait pas. À ma grande stupeur, il sonna.

Je coupai aussitôt.

Le mien sonna.

Je l'ouvris, grommelai à Barrons « Je faisais juste un essai », et éteignis la communication. Comment diable fonctionnaient ces appareils ? Les communications avaient-elles été rétablies dans certaines zones ?

Je modifiai mes paramètres pour masquer mon identité et composai le numéro de mes parents. Je ne voulais pas qu'ils sachent que c'était moi, et je me réservais le droit de raccrocher s'ils répondaient et que je ne parvenais pas à leur parler. La ligne était coupée. J'appelai au *Brickyard*, le bar où j'avais travaillé comme serveuse. En vain. J'essayai une dizaine d'autres correspondants, sans plus de succès. Apparemment, Barrons bénéficiait d'une connexion particulière.

J'affichai SVNPPMJ et appuyai sur la touche appel.

— Mac ! gronda une voix masculine.

— Je faisais juste un essai, répétais-je, avant de raccrocher.

Je fis défiler l'écran jusqu'à SVEETDM.

Mon appareil sonna. C'était SVNPPMJ. Je répondis.

— À votre place, je m'abstieudrais, dit Ryodan.

— Je m'abstieudrais de quoi ?

— De tester le troisième numéro.

Je ne me donnai pas la peine de lui demander comment il savait. De même que Barrons, il semblait au courant de mes moindres pensées.

— Pourquoi pas ?

— Si cela s'appelle SVEETDM, il y a une raison.

— Laquelle ?

— Le fait que vous ne devez l'utiliser que si vous êtes en train de mourir, répondit-il sèchement.

Et, tout comme avec Barrons, je pouvais tourner en rond indéfiniment avec lui.

— Je vais appeler ce numéro, Ryodan.

— Vous valez mieux que ça, Mac.

— Mieux que quoi ? demandai-je froidement.

— Mieux que mordre quand vous avez mal. Ce n'est pas lui qui vous a fait souffrir. Il est celui qui vous a sauvée.

— Savez-vous quelle est sa conception du sauvetage ? répliquai-je.

Il y avait un sourire dans la voix de Ryodan.

— Je m'étais porté volontaire pour le job. Il n'a pas semblé très intéressé par mon offre.

Le sourire s'éteignit.

— Ne vous noyez pas dans la colère, Mac. C'est comme de l'essence. Vous pouvez la brûler comme du fioul ou vous en servir pour incendier tout ce qui compte pour vous, et vous retrouver au milieu d'un champ de bataille stérile sur lequel il ne restera que des morts, vous comprise... sauf que votre cadavre ne vous fera pas la grâce d'arrêter de respirer.

Quelque part en moi, ses paroles trouvèrent un écho. Je marchais sur un fil étroit et je le savais... mais une partie de moi *voulait* franchir la ligne rouge. *Voulait* allumer le feu. Rien que pour admirer le brasier.

— Restez concentrée, Mac. Gardez les yeux sur le but.

— Quel fichu but ?

— Nous travaillons ensemble. Nous reprenons notre monde. Nous gagnerons ensemble.

— Qu'êtes-vous, Ryodan ?

Il éclata de rire.

— Qu'êtes-vous, tous les neuf ? insistai-je.

Il ne répondit pas.

— Je vais appeler ce numéro, le menaçai-je. Et maintenant, au revoir.

Je ne raccrochai pas.

Il cessa de rire.

— Je vous tuerai de mes mains, Mac.

— Vous ne le ferez pas.

— Suffit, femme ! tonna-t-il.

Sa voix s'était soudain faite si dure, si froide, si... ancienne, que j'en eus la chair de poule, jusque dans le cou et le long du dos.

— Vous ne savez rien de moi. La Mac qui appellerait SVEETDM alors qu'elle n'est pas en danger n'est pas la Mac que je protégerais. Choisissez bien. Si vous choisissez mal, ce sera le dernier choix que vous ferez jamais.

— Je vous interdis de me menacer...

J'écartai l'appareil de mon oreille et le regardai, incrédule.

Ryodan m'avait raccroché au nez. À *moi*, la seule capable de chasser le Livre. La femme de l'année ! Et je n'avais même pas eu le temps de lui demander ce qu'était Chez Chester, et où cela se trouvait.

Mes cheveux furent soudain soulevés par un violent courant d'air avant de se plaquer en désordre sur mon visage. Les draps posés sur les meubles claquèrent. Dans l'âtre, les flammes lancèrent des éclairs, crépitèrent, puis faillirent s'éteindre.

Dani se trouvait devant moi, buvant du jus d'orange et avalant goulûment une part de cake.

— Alerte rouge, Mac, marmonna-t-elle tout en mâchonnant. Ro est devant notre bus avec la moitié de l'Abbaye. C'est le souk, là-bas. Active, on y va.

Elle huma l'air et une expression de déception se peignit sur son visage.

— *Man*, ils étaient ici *tous les deux* ? Fallait me le dire !

Si Rowena et la moitié de l'Abbaye étaient devant notre véhicule, il y avait effectivement urgence. J'étais épuisée. J'avais les nerfs à fleur de peau. J'étais aussi prête que je pourrais jamais l'être. Je me levai et glissai mon portable dans ma poche.

— Tu as une audition hors normes. Pourquoi ne les as-tu pas entendus ?

— 'Suis pas si douée que ça.

Je fronçai les sourcils.

— Tu peux vraiment sentir qu'ils sont venus ici ?

Que n'aurais-je pas donné pour posséder ses sens décuplés !

Elle hocha la tête.

— Un jour, j'offrirai ma virginité à l'un d'entre eux, déclara-t-elle d'un ton solennel.

Je la regardai, abasourdie. Je ne savais pas par où commencer la liste des raisons pour lesquelles cette perspective me faisait froid dans le dos.

— Il y a un certain nombre de choses dont nous devons discuter, toi et moi, articulai-je avec peine, avant d'ajouter d'un ton appuyé : *Danielle*.

Son sourire enfantin s'évanouit.

— Je me demande pourquoi tu n'aimes pas ton prénom, ajoutai-je, navrée de lui avoir fait de la peine. Il est tellement charmant !

En fait, je savais. Elle se raccrochait désespérément à son

personnage de forte tête.

— Oh. Désolée d'avoir dit « *Man* ». *Waouh*.

Elle tendit les mains vers moi.

— Merci, mais je vais y aller à pied.

Elle ricana, me prit par les épaules et nous filâmes.

Le chaos le plus total régnait, et Rowena semblait absolument incapable de maîtriser la situation.

Dès que Dani fit halte, je me dirigeai vers l'avant du car. Refoulant une nausée, je posai le pied sur le pare-chocs et montai sur le toit, où je me tins bien droite, regardant autour de moi.

Des centaines de *sidhe-seers* se tournèrent vers moi. La palette de leurs expressions allait de l'incrédulité de nous voir de retour à la curiosité, voire à l'excitation, en passant par la crainte et un mépris non dissimulé.

Si, comme mon père, j'avais été avocat, le bus aurait constitué l'argument préliminaire de ma plaidoirie. Avec sa cargaison d'armes automatiques et de chair *unseelie*, il n'aurait pas manqué de convaincre le jury. Les *sidhe-seers* avaient ouvert les portières et commencé à le décharger. Des revolvers étaient entassés sur la pelouse, entre des cadavres de faës. Je doutais que ces femmes, pratiquement séquestrées par Rowena, aient jamais vu autant de nos ennemis d'aussi près. Elles semblaient fascinées par les corps étendus, qu'elles poussaient du bout du pied, les tournant d'un côté et de l'autre pour les examiner.

Au départ, j'avais pensé emplier le coffre de la Range Rover de têtes d'*Unseelies* afin de leur montrer ce que pouvaient accomplir en une nuit en ville deux *sidhe-seers* à elles toutes seules. Puis, ayant découvert l'intérêt du fer, nous avons fait une razzia dans le stock d'armes de Barrons et cherché un nouveau véhicule.

Dani donna quelques coups d'avertisseur pour faire taire la foule. Comme le brouhaha continuait, elle appuya dessus sans s'arrêter, rendant impossible toute discussion. Enfin, le silence se fit.

Rowena s'écarta d'un petit groupe de *sidhe-seers*, s'approcha du car et leva vers moi un regard glacial.

— Descends de là immédiatement, m'ordonna-t-elle.

— Pas tant que je n'aurai pas dit ce que j'ai à dire.

— Tu n'as aucun droit de prendre la parole. Tu as volé la lance et l'épée, laissant toute l'Abbaye sans protection la nuit dernière.

— Oh, je vous en prie ! répliquai-je sèchement. Comme si vous pouviez la défendre en gardant les Piliers de Lumière pour vous toute seule, et en ne les prêtant que de temps en temps. Que pourriez-vous

faire si les faës venaient les reprendre ? En outre, nous ne les avons pas dérobées. J'ai repris ce qui m'appartenait déjà et donné à Dani ce qui aurait dû lui revenir depuis longtemps. Et nous en avons fait l'usage auquel elles sont destinées. Tuer des faës.

Désignant l'espace derrière moi, je poursuivis :

— Beaucoup de faës, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

— Rendez-les moi, à présent, exigea Rowena.

Je secouai la tête.

— Pas question. Dani et moi avons fait plus la nuit dernière pour frapper l'ennemi que ces femmes n'en ont jamais fait, non parce qu'elles en sont incapables, mais parce que vous ne les y autorisez pas. Nous sommes supposées Surveiller, Servir et Protéger. Vous m'avez dit que nous étions nées pour cela. Qu'autrefois, lorsque nous arrivions dans un village, on fêtait notre venue et on nous offrait ce que l'on avait de mieux, parce que nous étions des gardiennes honorées et révérees. Nous protégeons les gens. Nous vivions et mourions pour eux. Vous ne laissez pas ces femmes être des gardiennes. À cause de vous, elles ont peur de leur ombre.

— J'ai manifestement une plus haute opinion d'elles que toi. Descends immédiatement de là. Tu n'es pas leur chef. Tu ne le seras jamais.

— Je n'essaie pas. Je leur montre simplement leurs options.

Je mentais, mais pour la bonne cause, et j'avais ma conscience avec moi. Je *serais* leur chef, d'une façon ou d'une autre. Levant les yeux de Rowena, je m'adressai à la foule.

— Votre Grande Maîtresse vous encourage-t-elle à explorer votre héritage ? Vous aide-t-elle à affûter vos dons ? Vous tient-elle informée de ce qui se passe ? Ou bien recouvre-t-elle tout cela d'une chape de silence, avec son mystérieux Conseil ?

Je marquai une pause pour accentuer la suite de mon discours.

— Saviez-vous que le fer *blesse* les faës ? Qu'il y a à Dublin des milices civiles – de simples *humains*, des gens normaux – qui traquent activement les *Unseelies*, qui font notre job, qui protègent les survivants et bombardent les faës de balles de fer ? Dani et moi avons croisé une troupe d'une cinquantaine d'hommes hier soir. Ils faisaient feu sur des Traqueurs pour les chasser de la ville, pendant que vous dormiez à l'abri des murs de votre Abbaye. Pendant que vous vous cachiez en sécurité, les abandonnant à leur destin ! Est-ce là ce que vous êtes ? Est-ce là ce que vous voulez être ?

Un silence abasourdi accueillit ma harangue, bientôt remplacé par un assourdissant brouhaha. Dani appuya de nouveau sur l'avertisseur. Cette fois, il fallut presque une minute pour obtenir le silence.

Kat s'avança d'un pas.

— *Comment* les humains les chassent-ils ? Ils ne peuvent pas les voir !

— La plupart des faës ne se cachent plus derrière un voile d'illusion, Kat. Vous le sauriez si elle vous laissait sortir d'ici. Ils se sentent invincibles, et pourquoi ne serait-ce pas le cas ? Il n'y a pas de *sidhe-seers* pour leur barrer le chemin et les arrêter... mais nous pouvons changer cela.

— Si nous commençons à les chasser, les faës n'auront qu'à se dissimuler de nouveau derrière leurs charmes.

Je hochai la tête.

— En effet, ce sera plus dangereux. Et nous aurons besoin de tous les dons *sidhe-seers* à notre disposition.

— Dans ce cas, les humains ne pourront plus les combattre, protesta-t-elle, soucieuse. Ils ne pourront pas nous prêter main-forte.

Ses paroles étaient dictées par la peur, et je comprenais cela. Comment une poignée de *sidhe-seers*, à peine cinq cents, dotées de deux armes seulement, pouvaient-elles espérer vaincre l'armée des *Unseelies* ?

Résolue à déterminer ce que savait Rowena, je l'observai attentivement tout en déclarant à Kat :

— Les humains ont trouvé un moyen de voir les faës aussi bien que nous.

Un hoquet de surprise monta de la foule. Rowena, elle, demeura impassible. J'avais la confirmation que, tout comme elle avait privé ces femmes de la lance et de l'épée, elle leur avait caché cet atout.

— Vous le saviez ! m'écriai-je. Vous l'avez toujours su ! Et depuis deux mois, pas une fois vous n'avez eu l'intention de vous en servir pour sauver notre monde !

— Ce n'est pas nouveau, et c'est interdit, siffla la vieille femme. Tu n'as aucune idée des conséquences que cela pourrait entraîner.

— J'ai une petite idée de ce qui se passera si nous ne le faisons pas ! Nous perdrons notre planète, morceau par morceau ! Il y a déjà eu deux milliards de morts, Rowena. Combien d'autres humains laisserez-vous périr ? Combien de vies êtes-vous prêtes à sacrifier ? C'était *notre* devoir de garder le *Sinsar Dubh*. Nous avons failli. À nous de réparer cette catastrophe !

— Vous saviez qu'il existait un moyen d'assurer plus de sécurité aux humains et vous ne nous en avez rien dit ? demanda Kat à Rowena. Toutes ces familles de la région que nous avons promis de protéger et que nous avons perdues... nous aurions pu leur apprendre à se protéger ?

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Pour l'amour du Ciel, Rowena ! J'ai perdu mon Sean et mon Jamie ! J'aurais pu leur montrer comment voir les *Unseelies* ? Ils

auraient pu se défendre eux-mêmes ?

— Ce qu'elle ne vous dit pas, cracha Rowena, c'est que pour voir les *Unseelies*, il faut manger la chair vivante, immortelle, d'un faë noir.

Les *sidhe-seers* poussèrent un hoquet horrifié. Certaines firent entendre des sons étranglés. Je comprenais parfaitement leur réaction. Même lorsque j'avais dû combattre mon addiction naissante à cette nourriture, je l'avais encore trouvée répugnante.

— Ce qu'elle ne vous dit pas, poursuivit Rowena, c'est que consommer cette viande a des conséquences épouvantables ! Cela crée une dépendance ; une fois qu'un humain a commencé, il ne peut plus s'arrêter. Cela transforme les individus. Que croyez-vous qu'il se passe lorsqu'on mange la chair de l'ennemi ? Cela corrompt l'âme ! *Och !* Voilà la peine que tu aurais voulu infliger à tes frères innocents, Katrina ? Aurais-tu préféré les voir damnés plutôt que morts ?

Sa voix s'éleva, vibrante de colère.

— Ce qu'elle ne vous dit pas, et qu'elle aurait dû avouer, elle qui m'accuse de garder de noirs secrets, c'est que c'est *elle* qui a appris à ces humains à manger de la chair *unseelie*, et qu'elle-même...

— ... en a mangé aussi, finis-je à sa place. Et vous pouvez ajouter la dépendance. C'est vrai.

Rowena gagnait la première manche. Comme je m'en étais doutée, elle avait lu mon journal. Je tentai rapidement de me remémorer son contenu afin de prévoir où elle pourrait me couper l'herbe sous le pied. J'avais vidé mon cœur et mon âme dans ses pages.

— Rowena affirme que cela vous transforme. Je n'en suis pas si sûre que cela. Jugez par vous-mêmes si je suis « damnée » ! dis-je aux *sidhe-seers*. Jugez par vous-mêmes si les humains qui, dans Dublin, se battent à *notre* place, sont vraiment différents parce qu'ils ont fait ce qu'il fallait pour survivre ! Ou alors, continuez aveuglément de croire Rowena sur parole... Si je suis vraiment damnée, pourquoi suis-je la seule *sidhe-seer* présente sur le terrain de bataille, la seule à agir ?

— Eh ! protesta Dani, qui venait d'apparaître à mes côtés sur le toit du car. Et moi, je suis quoi ? De la pâtée pour chats ?

— Non, un tournedos Rossini, répondis-je. Ce qu'on fait de mieux dans le genre !

Elle sourit.

— Elle veut s'approprier le Livre ! m'accusa Rowena. Voilà pourquoi elle se bat. Pour s'emparer du pouvoir !

— Foutaises ! ricanai-je. Si c'était le cas, il y a longtemps que j'aurais fait alliance avec les *Unseelies*. Le Haut Seigneur n'aurait jamais fait de moi une *Pri-ya*.

— Comment pouvons-nous savoir que tu ne l'es plus ? demanda Rowena.

— Je suis debout, répliquai-je. Être *Pri-ya*, dis-je aux femmes autour de moi, c'est vivre un enfer. Pourtant, non seulement j'ai guéri, mais j'ai acquis une forme d'immunité au charme faë. En tant que faë de volupté fatale, V'lane n'a plus aucun pouvoir sur moi.

Cela sembla intéresser mon auditoire.

— Écoutez, poursuivis-je, vous pouvez affronter le danger qui est là, dehors, et en sortir renforcées, ou bien vous terroriser ici, entre vos murs, et vous laisser tyranniser jusqu'à ce que la catastrophe soit irrémédiable. Vous voulez parler de la damnation ? C'est ce qui attend l'humanité si nous ne faisons rien !

Une rumeur fiévreuse monta de la foule, puis les femmes se mirent à parler entre elles avec excitation. Je les avais enfin arrachées à leur torpeur ! Je leur avais donné plus d'informations en quelques minutes que leur Grande Maîtresse en bien des années. Je leur avais offert plus de pouvoir qu'elles n'en avaient jamais eu.

Rowena darda vers moi un regard polaire, puis elle se tourna vers ses ouailles d'un air pensif.

Elle ne tenta pas de les faire taire, et moi non plus. Je préférerais qu'elles continuent de faire monter la pression. Alors je reprendrais la parole pour leur dire quels étaient mes projets : former des groupes et leur assigner des missions.

Rowena me scruta de nouveau.

Je la soupçonnais de vouloir parler à ses protégées, et je n'avais pas l'intention de l'aider à obtenir le silence. Dans quelques minutes, je ferais sonner l'avertisseur et je prononcerais la conclusion de ma plaidoirie – un appel à l'insoumission.

Ce qui se passa alors fut si soudain que je n'eus pas le temps de l'empêcher.

Rowena sortit un sifflet de la poche de sa tunique et souffla dedans, faisant entendre trois fois la même note perçante. Aussitôt, la foule se tut, manifestement dressée de longue date. Puis Rowena prit la parole. Je ne pouvais plus intervenir, sous peine de passer pour une contestataire mesquine. Je devais la laisser exprimer son point de vue, puis retourner ses arguments contre elle une fois qu'elle aurait terminé.

— Je connais la plupart de vous depuis votre plus tendre enfance, dit-elle. Je suis allée dans vos foyers, je vous ai vues grandir, puis je vous ai fait venir ici quand le moment était venu. Je connais vos familles, j'ai assisté à tous vos combats et à toutes vos victoires. Chacune d'entre vous est comme mon enfant.

Elle les gratifia d'un sourire tendre, telle une mère aimante. Je n'étais pas dupe un instant. Étais-je la seule à distinguer, derrière son sourire mielleux, l'image d'un cobra au rictus effrayant ?

— Si j'ai commis des erreurs, ce n'est pas par manque d'amour

pour vous, mais par excès d'amour. Comme n'importe quelle mère, j'ai voulu garder mes enfants en sécurité. Mon amour a empêché mes filles de devenir les femmes qu'elles pourraient, qu'elles devraient être. Il m'a empêchée de vous guider comme je l'aurais dû. Je me suis trompée, mais ce temps est révolu. Nous sommes les *sidhe-seers*. Nous sommes les protectrices de l'humanité. Nous sommes nées et avons été élevées pour combattre les faës, et à partir de ce jour, c'est ce que nous ferons.

Toute sa douceur fondit alors comme neige au soleil. Rowena se redressa d'un coup, et parut soudain avoir grandi d'une bonne tête. Puis elle se mit à distribuer des ordres.

— Kat ! aboya-t-elle. Je veux que tu formes un groupe chargé de déterminer comment nous pouvons utiliser le fer comme arme. Trouvez quelques *Unseelies*, ils vous serviront de cobayes. Réunis une autre équipe qui aura pour mission de localiser les principales sources de fer et de le collecter au plus vite.

Elle agita une main en direction du bus derrière elle.

— Nous avons assez d'armes pour nous toutes ! cria-t-elle avec des accents de triomphe, comme si la gloire lui en revenait. Je veux des balles de fer en quantités suffisantes !

Je grinçai des dents.

— Fais en sorte qu'elles apprennent à en fabriquer, poursuivit-elle. S'il le faut, fais installer une forge comme autrefois. Monte une troisième troupe qui aura la tâche de partir en éclaireuses dans Dublin. Katrina, tu as prouvé à maintes reprises tes qualités de meneuse. Je veux que tu prennes personnellement la tête de ce détachement.

Kat rayonna.

Moi, je fulminais.

Je compris que le plus sage pour l'instant était de garder le silence, mais ce n'était pas facile. Une dizaine de remarques cinglantes me brûlaient les lèvres. C'était moi qui avais apporté les armes. Moi qui avais découvert les propriétés du fer. Moi qui m'étais faite l'avocate de la guerre quand la Grande Maîtresse avait aveuglément refusé le combat. Cependant, je comprenais les sentiments de la foule. À la base, il y avait cet adage vieux comme le monde : on sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on trouve. Ou, en d'autres termes, mieux vaut un démon familier qu'un démon étranger... surtout si le premier vous offre sur un plateau ce que vous désirez.

Je n'étais pas de taille à lutter. J'étais le démon étranger ; elles ne me connaissaient que depuis quelques mois... et pas exactement sous mon meilleur jour. Rowena y avait soigneusement veillé !

La voix de la Grande Maîtresse se fit plus forte.

— Je veux connaître le nombre de faës présents en ville, afin que

nous préparions notre plan d'attaque.

Levant sa petite main en l'air, elle serra le poing.

— Ce jour marque l'aube d'une nouvelle ère ! Plus jamais je ne me laisserai aveugler par mon amour pour vous, comme je l'ai fait dans le passé. Je mènerai fièrement mes filles à la bataille, et nous accomplirons ce pour quoi nous sommes nées. Nous allons rappeler aux faës que *nous* les avons chassés de notre monde et forcés à se cacher pendant six mille ans. Nous allons leur rappeler pourquoi ils avaient peur de nous, et nous allons les remettre dehors. À la guerre, *sidhe-seers* !

Des hourras enthousiastes montèrent de la foule.

À côté de moi, j'entendis Dani marmonner :

— Qu'est-ce que c'est que ce souk ? Comment est-ce qu'elle a fait ça, Mac ?

Je regardai Rowena, Rowena me regarda, et en un instant, nous eûmes une discussion.

Tu croyais vraiment pouvoir me les enlever, pauvre naïve ? pus-je lire dans son œil bleu pétillant d'ironie.

Un point pour vous. Surveillez vos arrières, vieille femme.

Elle avait gagné. Pour l'instant.

De mon côté, la situation n'était pas si mauvaise. Même si Rowena s'en attribuait le crédit, les *sidhe-seers* faisaient exactement ce que j'avais voulu qu'elles fassent, à part l'exploration des OFI, ce qui pouvait attendre. J'avais perdu cette bataille, mais pas la guerre. Mon premier assaut avait échoué ; le second réussirait.

— C'est de la politique, Dani, murmurai-je. Nous avons encore beaucoup à apprendre.

Rien n'avait été facile pour moi depuis que j'étais à Dublin. J'avais cessé d'espérer et je ne perdrais plus mon temps à me plaindre : je le mettrai à profit pour aller de l'avant.

— Ouais... maugréa-t-elle. En tout cas, pas question de lui donner mon épée.

Rowena dirigea alors vers nous son sourire carnassier.

— Katrina, il y a bien longtemps que j'aurais dû t'accorder cet honneur... commença-t-elle. Tu nous mèneras à la victoire armée de l'épée de lumière. Dani, donne-la à Katrina. L'épée est à elle, désormais !

Cinq secondes plus tard, j'étais à quatre pattes au milieu d'un champ caillouteux, en train de rendre la barre protéinée que j'avais mangée une heure plus tôt. Jamais je n'avais été transportée aussi brutalement d'un point à un autre, ni aussi rapidement.

— C'était *quoi*, ça ? gémis-je tout en essuyant ma bouche du dos de ma main. L'hypervitesse ?

— J'ai dit, répéta Dani d'un ton impatient, pas question de lui donner mon épée.

Je levai les yeux. Elle se tenait au-dessus de moi, les poings sur les hanches, ses coudes osseux tournés vers l'extérieur, sa chevelure rousse flamboyant dans le soleil levant. Je faillis éclater de rire. Cette gamine était totalement imprévisible. Notre disparition ne resterait pas sans conséquences. Si cela n'avait tenu qu'à moi, j'aurais résisté plus longtemps. J'aurais offert ma coopération et ma protection afin de gagner l'adhésion des *sidhe-seers*, tout comme j'avais tenté de le faire avec Jayne, et en cas d'échec seulement, j'aurais demandé à Dani de nous sortir de là au plus vite. Au moins, j'aurais essayé, et cela aurait été une preuve de ma bonne volonté aux yeux de certaines d'entre elles. À présent, il était trop tard. Je ne doutais pas que Rowena saurait exploiter cette situation en sa faveur, en nous présentant comme des traîtresses et en nous aliénant l'ordre des *sidhe-seers* tout entier.

Je me frottai les paupières. J'étais trop épuisée pour penser. J'avais besoin de repos. Ensuite, je verrais comment sauver les meubles. Peu m'importait d'être une paria. Je l'étais depuis que j'avais posé le pied à Dublin ; j'avais fini par m'y habituer. Seule, je voyageais plus léger. Toutefois, pour parvenir à mes fins, j'avais besoin d'avoir au moins quelques *sidhe-seers* de mon côté.

— T'as vu sa tronche ?

— Il aurait fallu que je le puisse ! Tout ce que j'ai vu, c'est une grande tache bleue à la place du car quand nous sommes passées devant, et c'est tout.

— Elle était verte de rage ! Elle m'en croyait pas capable ! s'écria Dani d'un ton si émerveillé qu'elle aussi, manifestement, avait douté d'y arriver.

Jusqu'alors, il avait encore existé une chance que Rowena lui pardonne, qu'elle me rende responsable et réintègre Dani dans le groupe. Il n'y en avait plus une seule. Dani était désormais *persona non grata*. Après ce coup d'éclat, il n'y aurait pas de retour en arrière.

— Ça avait bien commencé, non ? Je veux dire, j'ai rien imaginé ? Les filles nous écoutaient, elles nous aimaient bien ? Hein, Mac ?

J'acquiesçai d'un coup de menton.

— *Waouh*, ça a vite dérapé.

Je hochai de nouveau la tête.

Nous nous dévisageâmes pendant un long moment.

— *Man*, dit-elle finalement. On dirait qu'on est bannies.

— *Man*, renchéris-je dans un soupir.

À vingt-deux heures trente ce soir-là, j'étais de retour à Dublin, direction le 939, Rêvemal Street.

Persuadée que j'y trouverais Chez Chester.

Dans l'annuaire, j'avais trouvé trois entrées à ce nom. Un barbier, une boutique de vêtements masculins et un club de nuit.

J'avais opté pour ce dernier au vu de l'insert publicitaire qui le signalait, et qui correspondait exactement à la voix de l'homme qui m'avait répondu au téléphone. Cultivé, élégant, avec une pointe de charme canaille, comme si tout ce que l'on pouvait désirer était à vendre ici, à condition d'avoir les moyens et d'être dans le coup.

Apercevant mon reflet dans une vitre, je souris. J'étais dans le coup. Mes cheveux noirs et lustrés étaient savamment décoiffés. Je leur avais donné du volume avec de la mousse et les avais laissés sécher à leur guise. Mon rouge à lèvres vermillon brillant s'accordait parfaitement à mon vernis à ongles. J'étais vêtue de cuir noir de la tête aux pieds, non pas pour me donner un genre mais parce que c'était pratique. Si le cuir est de bonne qualité, il est imperméable à la saleté. Sur le tissu, le sang ne glisse pas aussi bien.

J'avais le pas énergique et le regard pétillant. J'avais enfin pu prendre quelques heures de sommeil bien méritées. Dani et moi avions passé l'après-midi cachées dans une maison abandonnée de la banlieue de Dublin, puis nous étions sorties chercher de la nourriture et des fournitures. S'inviter ainsi chez des gens qui avaient soit disparu dans les émeutes, soit quitté la ville, avait quelque chose d'étrangement intime et de dérangent, mais il nous fallait un abri, et il aurait été absurde de ne pas utiliser l'une des dizaines de milliers d'habitations inoccupées dans la ville.

Comme mes deux MacHalos étaient restés à l'Abbaye, nous avions d'abord fait halte dans un magasin d'articles de sport pour nous en fabriquer de nouveaux et remplir nos sacs à dos de lampes torches et de piles. Même si les Ombres semblaient avoir déserté Dublin, je ne voulais pas prendre le moindre risque.

Puis nous étions allées dans une galerie commerçante et je m'étais teint les cheveux dans les lavabos publics, avant de faire une toilette

et de me changer. Pendant ce temps, Dani avait mis le cap sur une grande surface d'informatique et de produits associés. C'est là que je la retrouvai un peu plus tard, assise par terre devant un ordinateur portable, à côté d'une petite montagne de piles et de DVD. Du bout du pied, j'étais les disques... et ouvris des yeux ronds de stupeur. Je regardai aussitôt l'écran. Heureusement pour Dani, ce n'était pas l'un de ces films.

— Tu regardes un seul de ces pornos, la menaçai-je, et je te botte les f... leurs.

Elle leva les yeux vers moi.

— Super-cool, ton nouveau look !

Puis, fronçant les sourcils, elle ajouta :

— Eh, je chasse et je tue. Qu'est-ce que ça peut faire, ce que je regarde ? Ces yeux-là ont tout vu, *man*.

Elle réussit l'exploit de se déhancher avec fierté alors qu'elle était assise en tailleur sur la moquette.

— Je me fiche que tu te prennes pour une dure-à-cuire. Tu as treize ans, il y a des limites. Tu ne regardes pas ces cochonneries. Ou alors, tu as intérêt à ce que je ne te voie pas, parce que si je t'attrape, tu le regretteras.

Elle retira l'ordinateur de ses genoux et bondit sur ses pieds.

— C'est injuste ! s'emporta-t-elle, ses yeux verts étincelants de fureur. Je vois des monstres crever tous les jours mais je peux pas regarder des gens baiser ? C'est pas toi qui commandes !

Elle prit son sac et s'éloigna à grands pas.

— Ce ne sont pas des gens qui baisent, Dani. Ce sont des hardeurs.

— Et alors ? ricana-t-elle par-dessus son épaule. Tu étais quoi, il y a quelques jours ?

— Ce n'était pas comme ça.

— Ah ouais ? Tu vas me dire comment c'était, alors ? La *Pri-yattitude*, c'est des bouquets de roses et de la poésie ?

Par moments, cela y avait étonnamment ressemblé. Non pas avec les princes *unseelies*, mais plus tard, avec Jéricho Barrons. Je rangeai soigneusement cette réflexion dans le coffre-fort à air comprimé où je stocke toutes les pensées dont je ne sais que faire. J'allais bientôt devoir couler cette boîte dans une chape de béton pour la maintenir fermée.

— Je ne te dis pas de ne pas regarder des gens faire l'amour, quoi que je préférerais que tu attendes quelques années. Je te dis de ne pas te tromper. Choisis plutôt des films plus soft, où le sexe est montré comme quelque chose de positif.

— Mac, dit-elle d'une voix sans émotion, arrête de planer. Le monde est pourri. Y a plus rien de positif, ici.

— Il y en a partout. Il faut juste savoir le chercher.

Je faillis m'étrangler en prononçant ces paroles. J'avais l'impression d'entendre mon père ! À ma grande surprise, je croyais sincèrement ce que je venais de dire. Apparemment, l'arc-en-ciel n'était pas tout à fait noir...

Dani pivota sur ses talons, les joues en feu, les yeux brillants.

— Ah oui ? Quoi ? Tu peux m'en citer quelques-unes, de tes choses positives ? Vas-y, raconte ! Tiens, j'ai une super idée. On va faire une liste. On va écrire tous les trucs super positifs dans le monde. Parce que j'ai bien cherché, moi, j'en ai pas vu un seul !

Ses poings étaient serrés ; elle tremblait comme une feuille.

J'avais attendu l'année de mes vingt-deux ans pour être confrontée au deuil et au chagrin. Quel âge avait Dani quand les dents acérées de la tragédie s'étaient refermées sur sa vie ? Elle m'avait dit que sa mère avait été assassinée par des faës six années plus tôt, soit lorsqu'elle avait environ sept ans. Avait-elle assisté au drame ? Était-elle sous la garde de Rowena depuis cette époque ? Que lui avait fait subir l'impitoyable vieille femme pendant tout ce temps ?

— Que t'est-il arrivé, Dani ? l'interrogeai-je avec douceur.

— Tu crois que tu as le droit de me demander ça ? Comme si j'allais tout déballer et te laisser fouiller dans ma vie ? Comme si tu pouvais me vider comme une thière sous prétexte que tu me tiens par les c... ?

— Je ne te tiens par rien du tout, Dani.

— Tu essaies ! Tu essaies de me forcer à parler de ma vie privée ! Et quand j'aurai tout craché, quand tu sauras tout, tu pourras me jeter comme une vieille chaussette, exactement comme les princes *unseelies* l'ont fait avec toi ! Comme si j'étais une putain de saleté de putain d'emmerdeuse qui n'aurait jamais dû naître !

J'étais abasourdie par la violence de sa réaction, et totalement désorientée par le tour qu'avait pris notre discussion.

— Je ne tente pas de me mêler de tes affaires et je ne me débarrasserais jamais de toi. Tu es susceptible, exaspérante et insupportablement grossière mais je tiens à toi. Alors du nerf ! Tu vas t'en remettre. Je me soucie de la personne que tu vas devenir. Je m'en soucie assez pour m'opposer à toi s'il le faut. Et je te le répète, choisis de meilleurs films, mange plus de légumes, brosse tes dents et traite-toi avec respect, parce que si tu ne le fais pas, personne d'autre ne le fera à ta place. Oui, je tiens à toi !

— Tu changerais d'avis si tu me connaissais !

— Je te connais.

— Fiche-moi la paix !

— Pas possible, répondis-je calmement. Toi et moi, on est comme deux sœurs. Alors maintenant, arrête ta crise d'adolescence et allons-y.

J'ai besoin de toi, ce soir. Nous avons du pain sur la planche.

Quand Papa me faisait ce coup-là, ça marchait à chaque fois. Il m'occupait pour m'empêcher de ressasser les émotions qui, j'en étais alors persuadée, allaient me tuer dans l'instant.

En la voyant me dévisager d'un air méfiant, comme si elle s'apprêtait à mordre, j'eus l'impression qu'elle était sur le point de filer à la vitesse grand V. Comment mes parents avaient-ils survécu à mes années difficiles ? Et pour quelle raison Dani était-elle si en colère ? Je n'étais pas stupide. Il y avait autre chose, mais je ne comprenais pas ce que c'était. J'étais sur le point de me mettre à taper du pied lorsque, pivotant finalement sur ses talons, elle se mit à marcher.

Je la suivis en silence pour lui laisser le temps de se calmer.

L'épaisseur de son long manteau de cuir noir se détendit enfin et se creusa entre ses omoplates. Après avoir pris plusieurs profondes inspirations, elle demanda :

— Entre sœurs, on se pardonne plein de trucs, hein, Mac ? Je veux dire, plus qu'avec la plupart des gens ?

Je songeai à Alina, qui s'était éprise du pire monstre de toute cette effroyable pagaille et l'avait aidé, bien que par ignorance, à accroître son pouvoir, et qui avait attendu qu'il soit trop tard pour m'appeler au secours. Récemment, j'avais commencé à comprendre que ma sœur, croyant gagner du temps, avait pris de mauvaises décisions, comme par exemple en ne me disant pas ce qui se passait dès qu'elle l'avait découvert, ou en essayant de s'en sortir par elle-même sans demander d'aide. Être forte, ce n'était pas être capable de tout gérer toute seule, mais savoir quand il fallait lancer un SOS, passer outre sa fierté. Alina n'avait pas battu le rappel de toutes les troupes qu'elle aurait pu, qu'elle aurait dû convoquer. Je ne commettrais pas la même erreur. Et cependant, quoi qu'elle ait fait ou n'ait pas fait, cela n'y changerait jamais rien : je l'aimais de tout mon cœur. Point final.

— Comme se disputer sur les films qu'on veut voir, précisa Dani, comme je ne répondais pas.

J'étais sur le point de parler lorsqu'elle marmonna :

— Je croyais que tu me trouverais cool si je les regardais.

Je levai les yeux au plafond.

— Je te trouve *déjà* cool. Et oui, entre sœurs, on se pardonne tout, ma chérie.

— Vraiment absolument tout ?

— Tout.

Alors que nous quittions le magasin, j'entrevis le reflet de son visage dans un miroir au-dessus des portes.

Il était lugubre.

Mon Dublin n'existait plus.

Les brillantes enseignes au néon qui avaient illuminé les immeubles d'un kaléidoscope de couleurs avaient été fracassées, pulvérisées. La foule bigarrée qui emplissait les rues de son chaleureux tapage et de son incessante énergie avait disparu. Les devantures des centaines de pubs de Temple Bar avaient été défoncées. Les lampadaires rétro n'étaient plus que de grands bretzels métalliques tordus. Aucune musique ne se déversait plus des fenêtres et portes grandes ouvertes. Tout était silencieux. Trop silencieux. Toute vie animale s'était volatilisée même les grillons sur le sol. Aucun moteur ne ronronnait. Aucun système de chauffage ne s'éteignait ni ne se remettait en marche. On ne remarque le bruit de fond que génère le monde que lorsqu'il s'arrête soudainement, vous donnant l'impression d'être retourné à la préhistoire.

Ce nouveau Dublin était sombre, effrayant et... pas encore tout à fait mort. La cité irlandaise autrefois débordante de vie était à présent un vampire. On percevait toujours la vie en elle, sous la noirceur et les décombres, mais c'était une vie dans le cœur duquel on aurait volontiers planté un pieu.

Nous croisâmes fort peu d'*Unseelies* dans les rues étant donné le nombre de faës dont je captais la présence – il y en avait tant que je ne pouvais les distinguer qu'au moment où nous arrivions pratiquement sur eux. Je me demandai s'ils s'étaient réunis quelque part pour une sorte de conférence ou de meeting politique autour du Haut Seigneur, libérateur et meneur de la moitié sombre du peuple faë. Nous ne vîmes pas non plus Jayne, aussi je supposai qu'il était parti « traquer les Traqueurs » dans un autre quartier de la ville.

Sur la vingtaine de rues que nous traversâmes à pied – « comme des nazes », avait commenté Dani, car j'avais refusé, pour ma première rencontre avec Ryodan, de tomber nez à nez avec lui en ayant envie de rendre mon repas sur ses bottines – nous ne vîmes que quatre Rhino-boys (pourquoi se déplaçaient-ils toujours par nombre pair ?) ainsi qu'une ignoble bestiole rampante qui allait presque aussi vite que Dani. Je me chargeai des Rhino-boys, Dani du serpent.

C'est en arrivant au croisement entre Rêvemal Street et Grandin Street que je la vis. Si mes perceptions n'avaient pas été aussi brouillées par la friture *unseelie* – il y en avait trop sur une seule ligne – j'aurais remarqué la présence, devant nous, de cette créature faë capable de se transférer et j'aurais mieux réagi.

Tout d'abord, je n'en crus pas mes yeux. Pour ma défense, de derrière, j'avais cru que c'était *lui* – ils se ressemblaient tellement ! – mais je savais que c'était impossible puisque Barrons et moi l'avions tué. Puis je m'avisai qu'il n'était peut-être pas unique en son genre.

Certaines castes *unseelies* sont très répandues, comme celle des Rhinoboy, tandis que d'autres ne comptent qu'un seul représentant – comme si même le Roi Noir, son créateur, l'avait considéré comme une abomination. Saisie d'effroi à l'horrible perspective d'un monde envahi par des centaines, voire des milliers d'individus de cette caste-là, je perdis l'occasion de l'avoir par surprise. J'avais dû laisser échapper un petit cri car elle se retourna soudain, corps lépreux de trois mètres de haut ou presque, surmonté par un visage tout en longueur, comme écrasé, qui n'était qu'une bouche avide. En un éclair, elle me jaugea... et se détourna de moi.

Je n'appartenais pas au genre qui l'intéressait.

Dani eut le mérite d'essayer de l'attraper. Elle s'élança à la vitesse de l'éclair. J'aurais pu lui dire de s'épargner cette fatigue : cette créature pouvait se transférer. Je le savais car son équivalent masculin s'était un jour matérialisé devant moi sur un trottoir. Sans Barrons, il m'aurait tuée.

L'*Unseelie* se volatilisa dans les airs tandis que Dani se tenait une rue plus loin devant moi, ramenant son épée, pestant à l'idée d'avoir laissé échapper sa proie.

— Qu'est-ce que c'était que cette saloperie, Mac ? demanda-t-elle. Jamais vu ça ! Et toi ?

— Barrons l'appelait l'Homme Gris. Nous l'avons abattu. Je croyais qu'il était unique en son genre, mais nous venons de voir sa douce moitié, la *Femme Grise*.

— Quelle est sa spécialité ? s'enquit Dani.

Elle semblait envahie par une fascination morbide. J'avais été comme elle, autrefois. Obsédée par toutes les épouvantables morts que j'aurais pu connaître entre les mains d'un *Unseelie*. Ou ses griffes. Ou sa centaine de bouches aux dents acérées, comme Alina.

— Ils raffolent de la beauté humaine. Barrons dit qu'ils détruisent ce qu'ils ne peuvent pas avoir, qu'ils le dévorent comme une gourmandise. Ils se drapent d'un voile de séduction érotique et jettent leur dévolu sur les humains les plus attirants. Ils s'en nourrissent par simple contact, absorbant leur perfection plastique par les sortes d'abcès ouverts qu'ils ont dans les mains jusqu'à ce qu'ils aient pris tout ce qu'il y avait à prendre, avant d'abandonner leur proie, aussi défigurée qu'eux.

Ils ne tuaient pas leurs victimes mais les laissaient vivre dans la souffrance, et parfois revenaient leur rendre visite, suçant je ne sais quelle immonde nourriture de leur laideur et de leur détresse. Par deux fois, j'avais vu l'Homme Gris se nourrir. Cela m'avait particulièrement marquée parce que, pendant des années, j'avais profité sans vergogne de ma beauté, flirtant avec les clients pour obtenir de meilleurs pourboires, minaudant devant les agents de la

circulation, jouant les blondes idiotes pour parvenir à mes fins. Jusqu'à mon arrivée à Dublin, j'avais toujours été persuadée que mon physique avantageux était le seul atout en ma possession, et que si je le perdais, je ne vaudrais plus rien.

— D'après Barrons, les victimes se suicident toutes, expliquai-je à Dani, parce qu'elles ne supportent plus de vivre une fois qu'elles sont devenues aussi laides.

— On va l'abattre, cette saleté, dit froidement Dani.

Je lui souris, mais je déchantai bientôt. Nous étions parvenues à notre destination. J'écarquillais les yeux en contenant un soupir de dépit. J'étais venue ici pour avoir des réponses et j'avais bien l'intention d'en obtenir, mais le 939, Rêvemal Street était une déception complète.

Quelques mois auparavant, l'élégante façade de marbre, de granit et de boiseries polies de Chez Chester avait sans doute attiré une clientèle riche et blasée issue des plus beaux quartiers de la ville, mais comme le reste de Dublin, l'établissement avait été détruit pendant la nuit de Halloween, et l'immeuble à deux étages autrefois si chic n'était plus que chaos et désolation. Tandis que nous contournions les débris, souvenir des émeutes, les éclats de verre des vitres teintées craquèrent sous nos pas. Les piliers de marbre qui marquaient l'entrée étaient sillonnés de profondes entailles qui semblaient avoir été creusées par des serres d'acier. Les luxueux réverbères à gaz de style parisien avaient été arrachés du trottoir, tordus et jetés en tas, bloquant l'entrée du club, comme si l'*Unseelie* responsable de ces destructions avait voué une haine féroce à cet endroit.

Devant la pile, l'enseigne de l'établissement se balançait au bout de câbles. Brisée en menus morceaux la façade et les côtés de l'immeuble étaient couverts de graffitis. Les lampes et l'enseigne démantelée barraient le passage, interdisant d'entrer dans l'immeuble par la porte de devant.

Et d'ailleurs, à quoi bon ?

Chester était aussi désert que le reste de la ville.

Je me frappai la paume de mon poing ganté. J'étais lasse des culs-de-sac et des questions sans réponse.

— Allons chasser la Femme Grise, grondai-je. Elle doit être quelque part par ici.

Dani me jeta un regard perdu.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis frustrée et en colère, voilà pourquoi.

— Mais je ne suis jamais allée dans une boîte de nuit ! protesta-t-elle. Je m'étais habillée exprès.

— Ceci n'est pas une boîte de nuit, Dani. C'est un bâtiment détruit.

— Tu rigoles ? Ça pulse à mort, là-dessous !

— Que veux-tu dire ? Il y a des Ombres qui font une boum dans ces décombres ?

Elle éclata de rire.

— *M... Waouh*, j'avais oublié que tu étais sourdine. Tu captes pas la musique ? Le son est super-cool ; j'ai jamais entendu ça ! Ça fait plusieurs rues que ça vibre. C'est en bas, Mac. Faut descendre.

*

* *

Dani avait raison. Cette musique avait quelque chose de différent... et, comme je n'allais pas tarder à le découvrir, ce n'était pas le seul aspect de Chez Chester qui était différent. À vrai dire, rien n'y était normal. Ce club de nuit allait chambouler tous mes repères et me faire comprendre une fois pour toutes les nombreux changements que le monde avait subis pendant que j'étais... occupée ailleurs.

L'entrée du club se trouvait à présent de l'autre côté de l'immeuble. Il s'agissait d'une banale trappe en métal cabossée posée sur le sol, qui ressemblait à un accès de cave oublié. Si Dani n'avait pas entendu la musique, je serais passée devant sans rien soupçonner.

Le battant pivota sur ses gonds dans un grincement, révélant un boyau étroit et obscur. Je poussai un soupir. Je déteste me trouver sous terre, mais d'une façon ou d'une autre, mes pas m'y mènent systématiquement. Je détachai mon MacHalo de mon sac à dos, allumai toutes ses lampes et le fixai sur mon crâne. Dani m'ayant imitée, nous descendîmes une échelle dans une vive lumière, ouvrîmes une seconde trappe et empruntâmes une seconde échelle. Nous arrivâmes au milieu d'une sorte de hall d'entrée de style industriel – dont la déco d'inspiration urbain chic était le summum du bon goût actuel – en face de hautes portes doubles.

Je n'entendais toujours aucune musique. Les portes devaient être sacrément épaisses. J'étirai la zone *sidhe-seer* dans mon cerveau. J'aurais bien voulu avoir une idée de ce à quoi je devais m'attendre, mais la ligne était toujours encombrée de friture. Elle grésillait juste un peu plus fort.

Dani me lança un regard en biais, l'air soucieux.

— Tu crois pas qu'il devrait y avoir des vigiles ou quoi ?

— Je crois que la traversée de Dublin et le fait de trouver cet endroit constituent déjà une barrière suffisante, dis-je sèchement.

Je poussai un battant. Il ne bougea pas.

— Ça, et réussir à ouvrir la porte, rectifiai-je.

Je retirai mon MacHalo et le fixai, toujours allumé à mon sac à dos. Puis j'ébouriffai ma chevelure pour lui rendre du volume.

Dani s'approcha de moi. À nous deux, nous fîmes pivoter le battant... et nous vîmes enfin ce qu'était Chez Chester.

Je t'aime tant qu'il faut me tuer, maintenant...

Le son était si fort que les basses vibraient jusque dans mes os. C'était *If I was your vampire*, de Marilyn Manson, mais remixé sur un rythme totalement différent – plus onirique, plus ténébreux. Je n'aurais pas cru cela possible.

Depuis le seuil, j'observai.

Le nouveau Temple Bar était ici. Sous la terre.

Chez Chester ! Croisement du chic urbain le plus raffiné et de la force industrielle la plus brute ! Métissage du chrome et du verre, du blanc et du noir, de l'érotisme élégant et du hard le plus cru. Improbable union des milieux huppés de Manhattan et de la racaille irlandaise !

Tout est obscur, pas de retour...

L'endroit était gigantesque, les tables remplies de monde. Les pistes de danse, sur plusieurs étages, étaient envahies d'une foule prise de fièvre. Il y avait tout juste la place de tenir debout. J'étais stupéfaite de constater que tant d'humains avaient survécu et étaient encore à Dublin... pour y faire la fête, qui plus est ! Dans d'autres circonstances, cela aurait été une heureuse surprise.

Nous n'étions pas dans « d'autres circonstances », et de loin.

Dani me prit le bras. J'allais avoir des bleus.

— J'hallucine ! murmura-t-elle.

Je hochai la tête. Je suis une *sidhe-seer*. Pour moi, les choses sont simples. Il y a deux peuples : les humains et les faës. Je collaborais avec V'lane parce que j'y étais obligée pour sauver les miens. Je travaillerais avec la souveraine faëe pour les mêmes raisons. Cependant, les deux espèces étaient destinées à vivre chacune de son côté – cela était programmé dans mon code génétique, inscrit dans mon sang. Et mon job consistait à faire en sorte que tout reste ainsi.

Chez Chester était un cauchemar de *sidhe-seer*.

L'endroit était bondé de faës et d'humains qui se côtoyaient.

Pire ! Qui se fréquentaient.

Oh, et puis flûte, à quoi bon me voiler la face ? Qui *flirtaient*. Des dizaines de jeunes gens draguaient outrageusement des *Unseelies*. Sur l'une des pistes de danse, cinq ou six filles étaient en train de lécher de leurs langues roses les défenses jaunâtres et acérées d'un Rhino-boy. Les petits yeux porcins de ce dernier étaient brillants ; il poussait des grognements et tapait des pieds.

Sur une autre piste, une blonde avait retiré sa chemise pour frotter ses seins nus contre un grand faë noir sans visage, tandis que deux autres essayaient de la pousser pour prendre sa place.

Dans un box, un serveur torse nu, offrant aux regards son

abdomen en tablettes de chocolat et sa peau généreusement huilée, caressait les... hum... les pis d'une créature que je n'avais jamais vue, et espérais ne jamais revoir.

À mes côtés, Dani se raidit.

— Berk ! Berk berk berk ! s'écria-t-elle. C'est répugnant.

Elle fit entendre un son étranglé qui montait du fond de sa gorge, avant d'ajouter en ricanant :

— Voilà ce que j'appelle faire un doigt ! T'as vu ça ?

— Quoi ? Où ?

Elle m'indiqua une direction.

Une femme était occupée à sucer langoureusement le bout du doigt boudiné d'un Rhino-boy... qu'il lui avait donné après l'avoir coupé de sa main.

Je pris une profonde inspiration en comprenant dans un douloureux éclair de lucidité ce qui se passait ici. Les humains ne se contentaient pas de se faire bien voir des nouveaux maîtres de la ville parce que ceux-ci apportaient quelque chose de nouveau, à la fois exotique et érotique.

Comme Dani l'avait craint, les *Unseelies* étaient les nouveaux vampires.

Ma génération nourrit une incurable obsession pour les morts-vivants. Je parle bien sûr de leur version extrêmement idéalisée – les amants aux dents longues, globalement inoffensifs – et non pas des *vrais*, qui sont *vraiment* morts et *vraiment* mortels.

Sous mon regard, la femme mordit plus franchement et commença à mâcher, avec une expression d'extase presque mystique.

Ces humains mangeaient de l'*Unseelie*, non pas pour combattre les faës et reprendre notre monde mais pour les sensations intenses que cela leur procurait.

La chair *unseelie*, la nouvelle drogue !

— Ils échangent du sexe contre des flashes de plaisir, dis-je sans émotion.

— On dirait, répondit Dani. Faut espérer que ces idiots peuvent pas être mises en cloque.

Cette perspective était trop effroyable pour que je m'y attarde.

Une jeune fille au look gothique s'approcha de nous. Ses yeux brillaient d'excitation.

— Dépêchez-vous ! dit-elle. La chanson est presque finie !

— Et alors ? demanda Dani.

La fille l'observa de la tête aux pieds.

— Fallait y penser... Le genre maigrichon et maladroit, ça peut le faire. Ils aiment bien la nouveauté.

Je n'avais pas besoin de me tourner vers Dani pour savoir qu'elle avait déjà glissé une main sous son long manteau pour prendre son

épée.

— Du calme, Dani, lui dis-je doucement. Pas de bêtise.

L'écervelée poursuivait déjà, d'un ton impatient :

— Vous n'êtes pas là depuis longtemps. Ils la passent une fois par soirée, et pendant que le morceau tourne, vous pouvez essayer d'en persuader un de vous choisir. Sinon, vous n'avez pas le droit de les approcher. Tout le monde se bat. Ça peut prendre des semaines pour qu'il y en ait un qui vous remarque.

— Vous choisir... pour quoi faire ? la relançai-je.

— Vous débarquez, ou quoi ? Pour vous rendre immortel, comme eux ! Si vous mangez assez de chair sanctifiée, vous devenez immortel, vous aussi. Et ensuite, ils vous emmènent avec eux en Faery !

Je fronçai les sourcils. La consommation de viande *unseelie* vous transformait-elle à ce point... ou s'agissait-il d'un mensonge forgé par les faës noirs ? J'étais encline à opter pour la seconde hypothèse. Mallucé en avait consommé de façon constante, sur une longue période, et il n'était jamais devenu immortel.

— Il faut en avaler beaucoup ? demandai-je.

Elle haussa les épaules.

— Aucune idée. Personne ne sait encore – l'effet finit toujours par disparaître – mais on va y arriver. J'en ai eu quatre fois ! C'est dingue ! Et le sexe... Waouh ! Allez, on se retrouve en Faery !

Elle avait gazouillé ces dernières paroles, puis disparu dans la foule. Je n'eus pas besoin que d'autres personnes répètent cette expression – même si j'allais l'entendre si souvent dans les mois suivants que j'en aurais des envies de meurtre – pour comprendre que je venais d'apprendre l'une des nombreuses nouvelles formules à la mode de ce curieux nouveau monde.

— C'est pire qu'une OFI, marmonna Dani. J'ai l'impression d'être tombée dans un BFI.

J'arquai un sourcil interrogateur.

— Un Bordel faë interdimensionnel, dit-elle d'un ton hargneux. Ils voient pas ce qui se passe ? Ils comprennent pas que les *Unseelies* sont en train de foutre le monde en l'air ? Que si on les arrête pas, on va tous mourir ?

Manifestement, personne ne s'en souciait. J'avais besoin d'un verre. C'était urgent. Jouant des coudes à travers la foule, je mis le cap sur le bar.

Une version rock industriel de *Closer* de Trent Reznor passait lorsque, m'étant emparée d'un tabouret haut, je criai au barman, qui me tournait le dos, de me servir son meilleur whisky, et en vitesse.

I want to feel you from the inside...

Mes récentes expériences m'avaient dotée d'une compréhension bien plus étendue que je ne l'aurais voulu de la moitié obscure du peuple faë. Je connaissais le vide qui les poussait. J'avais servi de nourriture à leurs appétits sans fin.

Chez Chester était envahi par les abominations du roi *unseelie* et les humains leur faisaient fête. Ils se battaient pour attirer leur attention, disposés à les laisser « les sentir de l'intérieur », comme le chantait Trent Reznor, si c'était le prix à payer pour obtenir leur dose, appâtés par la promesse de sensations plus vives, d'une force physique décuplée, et par la tentation de l'immortalité. Je n'ai jamais compris que l'on puisse désirer vivre éternellement. Il m'a toujours semblé que la perspective de la mort apporte à la vie une certaine urgence, une saveur plus puissante.

— Peut-être était-il *nécessaire* que deux milliards des nôtres meurent, marmonnai-je, déprimée.

— La même chose pour moi, dit Dani en grim pant sur le tabouret voisin du mien.

— Compte là-dessus.

— Tu as l'intention de me laisser grandir, ou tu es exactement comme les autres ?

Je la regardai, puis je changeai ma commande originale en deux shots de Macallan, qui devait titrer à peu près cent degrés d'alcool. Lorsque j'avais son âge, mon père avait fait la même chose pour moi. L'amour est parfois rude.

J'entendis le claquement de deux petits verres sur le bar en chrome lustré, suivi d'un vibrant :

— Tiens, salut beauté !

Je levai brusquement les yeux vers le barman, et je sursautai. C'était Beau-Gosse, le brun aux yeux rêveurs que j'avais rencontré pour la première fois un jour où j'arpentais un musée en quête

d'Objets de Pouvoir et que j'avais eu la surprise de retrouver au département des Langues anciennes de Trinity College, où il travaillait avec Christian. Ma première réaction fut de me réjouir en constatant qu'il avait survécu. Elle fut aussitôt remplacée par la méfiance. Les coïncidences me rendent nerveuse.

— Le monde est petit, dis-je froidement.

— Assez grand pour moi, répliqua-t-il en me décochant un sourire chaleureux. La plupart du temps.

— Nouveau job ?

— La ville change. Le boulot aussi. Et toi ?

— Au chômage. Les gens n'achètent plus de livres.

Ils voulaient tous le même, et ils étaient tous à sa poursuite.

— Tu as changé de look. Tu mises sur le noir, maintenant ?

D'un geste, j'effleurai mes cheveux.

— Oui, et pas seulement pour ma coiffure.

— On n'en fait jamais trop pour survivre.

— Difficile de dire quand trop, c'est trop.

— Regarde où travaillent les gens.

— Regarde où ils boivent.

— Je peux me défendre. Et toi ?

— Toujours.

Il me sourit de nouveau et, s'étant dirigé un peu plus loin derrière le zinc, il déposa rapidement des verres qu'il remplit d'un liquide coloré en levant haut la main.

À côté de moi, Dani s'étrangla, cracha, éternua, avant d'être secouée d'une incontrôlable quinte de toux. Comme je lui tapotais le dos, elle s'écarta d'un bond et me fusilla du regard.

— Tu veux me tuer, ou quoi ? glapit-elle lorsqu'elle put reprendre la parole. C'est du pétrole ! Qui peut boire ce truc ?

J'éclatai de rire.

— On y prend goût.

— Je suis née avec tous les goûts qu'il me faut.

Elle grapilla une poignée de cerises sur le zinc, se les fourra dans la bouche et sauta de son tabouret.

— Les adultes sont bizarres, dit-elle, morose.

— Et où vas-tu, comme ça ?

— Faire un tour.

Cette idée ne me plaisait pas, et je le lui dis.

— Allez, Mac, je suis super-forte et super-rapide. Je les gratte tous ! C'est *moi* qui devrais m'inquiéter de te laisser toute seule, limace !

Vu sous cet angle... Bon, un point pour elle.

— Me pompe pas l'air, Mac.

Elle dansait d'un pied sur l'autre, et je voyais dans son regard

qu'elle était sur le point de filer, avec ou sans mon autorisation. Malgré moi, je compris soudain un peu mieux Rowena. Comment élever une gamine plus rapide que vous, plus forte que vous, et probablement plus intelligente ?

— Ne va pas trop loin et ne pars pas trop longtemps, d'accord ?

— D'ac !

— Et sois prudente !

Un coup de vent souleva mes cheveux. Elle était déjà partie.

— Qui est-ce ? demanda Beau-Gosse, qui était de retour.

Un verre tinta sur le comptoir chromé. Je le portai à mes lèvres, fis la grimace, poussai un soupir. Un brasier me consuma de l'intérieur.

— Une amie.

— C'est bien d'en avoir, par les temps qui courent.

— Comment es-tu arrivé ici ?

— De la même façon que toi, je suppose.

— Ça m'étonnerait...

— Tu as trouvé Christian ?

Il faisait allusion au jour où j'avais appelé une dizaine de fois au département des Langues anciennes pour parler au jeune Écossais. J'étais folle d'angoisse car Barrons, usant sur moi de la Voix, m'avait obligée à lui révéler que les Keltar l'espionnaient, et je craignais qu'il traque Christian et s'en prenne à lui.

— Oui, répondis-je.

À quoi bon lui avouer que je l'avais de nouveau perdu, peut-être pour toujours ?

— Tu l'as vu, récemment ?

— Non, et toi ?

— Non. J'aimerais bien.

— Pourquoi ? demandai-je, plus méfiante que jamais.

— Les amis... C'est bon d'en avoir, par les temps qui courent.

— Qu'est-ce que tu penses de cet endroit ?

Pourquoi était-il ici ? N'était-il qu'un joli garçon de plus en quête d'immortalité ?

— Il faut vivre ou mourir, beauté. C'est comme ça depuis le début, et ça le sera jusqu'à la fin.

— À quoi est-ce que tu carbures ? Toi aussi, tu veux vivre éternellement ?

— Ce que j'aime, c'est la paix et le calme. Une belle fille.

Il éclata de rire et poursuivit :

— Un bon livre.

— Voilà un homme qui me plaît. Moi aussi, j'aime bien un bon bouquin.

Dans le reflet du miroir qui surplombait le bar, un mouvement

attira mon regard. Je me tendis. Dans un box situé derrière moi, la Femme Grise et le sublime serveur au corps d'acier que j'avais vu flirter avec la chose pleine de pis se tenaient par les mains. Je pouvais voir à la fois ce qu'elle était et ce qu'elle lui faisait croire qu'elle était. Aux yeux de cet homme, elle était une princesse faëe d'une beauté surhumaine, d'un érotisme torride, qui le dévisageait avec adoration.

Moi seule distinguais les lésions purulentes qu'elle frottait sur lui, et par lesquelles elle aspirait sa vie, ne laissant que dents pourrissantes, yeux chassieux, teint grisâtre et parcheminé. Elle le consommait rapidement. Il ne tiendrait pas une heure.

Ma main se dirigea vers le holster fixé à mon épaule sous mon manteau.

— Sois prudente, beauté, m'avertit doucement Beau-Gosse.

M'arrachant à la contemplation du miroir, je le dévisageai. Il avait les yeux fixés sur mon manteau et sur ma main qui bougeait dessous. Il ne pouvait pas savoir ce que j'étais en train de chercher.

— De quoi parles-tu ?

Il regarda derrière moi.

— Ils sont là et... Enfin, tu vas comprendre.

De larges mains se posèrent lourdement sur mes épaules. Il y avait deux hommes dans mon dos. Grands. Puissants. Magnétiques.

— Sortez cette arme, gronda l'un d'eux, et nous la confisquons définitivement. Première règle de la maison : Ceci est un terrain neutre. Deuxième règle de la maison : Outrepasser une règle et vous mourrez.

— Ôtez vos sales pattes de moi, grinçai-je entre mes dents.

— Nous avons la gamine. Si vous voulez la revoir, levez-vous.

Je fronçai les sourcils. *Comment* avaient-ils pu prendre Dani ?

— Vous ne pouvez pas...

— Nous sommes plus rapides.

— Comme Barrons ?

Ils ne répondirent pas.

Eh bien, j'avais trouvé les huit... ou du moins, deux d'entre eux. Et ils avaient Dani. Dans un soupir, je descendis de mon tabouret. Je levai les yeux vers le miroir en direction de la Femme Grise. Trop occupée à dévorer son assiette de serveur à la sauce bodybuildée, elle ne fit pas attention à moi. Mon sang se mit à bouillir. L'homme avait perdu toute sa beauté. Barrons m'avait dit que l'Homme Gris n'aspirait pas la vie de ses victimes au point de les tuer. Apparemment, sa tendre moitié avait un appétit plus féroce. Je revis mon estimation. Le malheureux n'en avait plus que pour une dizaine de minutes au maximum.

En dessous d'eux, dans le miroir, j'aperçus le reflet de Beau-Gosse. Je clignai des yeux. Dans la glace, il n'avait plus la même apparence.

Il était... flou sur les bords et... quelque chose en lui n'allait pas, mais pas du tout. Un frisson me parcourut, me glaçant jusqu'à l'âme. Je tentai de raffermir les contours de son reflet. Plus j'essayais, plus il était flou. La silhouette imprécise s'éclaircit et me décocha un regard acéré.

— Ne parle pas avec ça, beauté. Ne lui adresse jamais la parole.

Je le regardai, bouche bée.

— Tu veux dire, *elle* ? La Femme Grise ?

— Ça.

Il avait craché ce mot avec un tel dégoût que je tressaillis.

Détournant les yeux du miroir, je baissai les yeux vers lui, et non vers son reflet. De nouveau, je pus respirer librement. C'était un jeune homme. Un très beau jeune homme aux yeux rêveurs. Pas une créature que j'avais envie de fuir en hurlant d'horreur.

— Lui ? Qui donc ?

Il me jeta un regard vide.

— Je n'ai rien dit.

— Allons, s'impatiente l'homme derrière moi. En route.

*

* *

Ils m'escortèrent jusqu'en haut d'un large escalier chromé, jusqu'à l'étage supérieur de Chez Chester. Derrière une galerie bordée d'une balustrade également chromée, des murs en verre sombre, lisses, sans portes ni poignées, faisaient tout le tour du palier.

Je lançai un regard en direction de l'un de mes gorilles, puis vers le second. Ils n'avaient pas dit un mot depuis qu'ils m'avaient chacun prise par un bras pour me faire traverser la foule. Moi non plus. Je percevais la matière dont ils étaient faits : une violence contenue. Solidement musclés, ils semblaient âgés d'une trentaine d'années. Celui qui se trouvait sur ma gauche avait les mains méchamment écorchées. Tous deux étaient larges et massifs. Et la lueur qui brillait dans leurs yeux me signifiait clairement que le plus sage était de garder le silence jusqu'à ce que j'aie une meilleure compréhension de ma situation.

Alors que nous parvenions en haut de l'escalier à claire-voie, je regardai en dessous. Le serveur était étendu sur le sol, sans vie. La Femme Grise regardait déjà autour d'elle, à la recherche de son dessert. Je serrai les poings. Nous longeâmes le mur de verre fumé. Un signe invisible sur les parements uniformes devait avoir indiqué la présence d'une porte car l'homme qui se trouvait sur ma droite posa sa paume sur la vitre. Un panneau coulissa, révélant une vaste pièce entièrement construite de pans de glace sans tain joints par des

poutrelles métalliques, à travers lesquels on pouvait voir ce qui se passait au-dehors. Tout autour du plafond, s'alignaient d'innombrables petits écrans branchés sur autant de caméras de sécurité. Cet endroit était la tour de contrôle du club. Rien ne pouvait se passer Chez Chester sans qu'on le voie ici.

— La voilà, Ry.

Ils me poussèrent à l'intérieur. Le panneau se referma derrière moi dans un chuintement discret. À l'exception de la faible luminosité des écrans à cristaux liquides, la pièce était plongée dans le noir. J'avancai d'un pas pour garder l'équilibre. L'espace d'un instant, je crus que je tombais mais ce n'était qu'une illusion due au sol, également constitué d'une glace sans tain. L'obscurité qui régnait ici était telle que je ne pouvais discerner que les contours : un bureau, quelques fauteuils, une table, et un homme de l'autre côté de la pièce, me tournant le dos. Tout ce qui se trouvait à l'étage inférieur, en revanche, était parfaitement visible, faisant de chaque pas un véritable acte de foi.

— Les maisons de verre, hein, Ryodan ?

La première fois que j'avais appelé SVNPPMJ sur mon portable, Ryodan m'avait rabrouée en me disant que les gens qui vivent dans une maison de verre ne doivent pas jeter de pierres, voulant dire par là que mes buts n'étaient pas plus nobles que ceux de Barrons. À présent, il se tenait devant moi, surveillant son domaine depuis l'intérieur d'une maison de verre. Considérait-il que ses propres objectifs étaient irréfutables ? Je fronçai les sourcils. Il y avait une autre pièce derrière celle où nous nous trouvions, plus sombre encore, et il observait avec curiosité ce qui s'y passait.

Après quelques instants, sans se retourner, il demanda :

— Pourquoi êtes-vous venue, Mac ?

— Pourquoi donnez-vous des humains en pâture aux *Unseelies* ?

— Dans mon club, il n'y a aucune obligation. Rien que du désir.

Un désir mutuel.

— Ils ne savent pas ce qu'ils font.

— Ce n'est pas mon problème.

— Ils meurent. Il faut que quelqu'un leur ouvre les yeux sur la réalité.

— Ils adorent mourir.

— Ils sont égarés. Dupés.

— Ce n'est pas mon problème.

— Vous pourriez y faire quelque chose !

— Donc, je le devrais ? demanda-t-il. Cette foule, en bas, elle vous est sympathique ? Elle est sur le point de déclencher une nouvelle émeute, mais vous voudriez que je joue les directeurs de conscience ? On en a crucifié pour moins que ça ! J'ai vu assez de

trains dérailler pour savoir quand les rails sont bloqués et que les freins n'ont pas fonctionné. Il n'y a que des déraillements, en bas, Mac. Il n'y a plus qu'une seule chose qui m'intéresse. Le potentiel. Or, Barrons estime que vous en avez.

D'après ses inflexions, c'était clair :

— Vous ne partagez pas son avis, commentai-je sans émotion.

— Vous m'inquiétez.

— Vous aussi, vous m'inquiétez.

Je fis quelques pas de plus dans la pièce. Je voulais mieux le voir. Et j'étais curieuse de savoir ce qu'il observait. De même que Barrons et que mes gardes du corps, Ryodan était grand et bien bâti. Je me demandai s'il s'agissait d'une condition pour être... ce qu'ils étaient. Pas de place pour les faibles ! Il portait un pantalon sombre et une chemise blanche amidonnée, dont les manches roulées dévoilaient de solides avant-bras. Un bracelet d'argent, identique à celui de Barrons, brillait à son poignet.

— Tout le monde a l'air de penser que vous êtes la solution, pas vrai ? demanda-t-il.

Je haussai les épaules.

— Non, pas tout le monde.

Rowena n'en était pas persuadée, elle.

— Vous est-il venu à l'esprit que vous étiez peut-être le problème ?

— Que voulez-vous dire ?

— Pour quelle raison croyez-vous que vous croisie si souvent la route du Livre, alors qu'aucun de ceux qui le cherchent ne l'entrevoit jamais ? Même Darroc, votre illustre maître, ne peut s'en approcher. Il paraît qu'il mange les siens, des *Unseelies*, qu'il les mâche et les recrache, mais aucun de ceux qui le veulent vraiment ne peut le trouver. Sauf vous.

— Je suis détecteur d'Objets de Pouvoir, lui rappelai-je. Je suis la seule capable de le percevoir. Vous voulez du potentiel ? En voilà.

— En effet, mais quel potentiel ? Ne vous est-il pas venu à l'esprit que ce n'est pas vous qui trouvez le Livre mais *lui* qui s'obstine à vous trouver ?

— Que dites-vous ?

— À votre avis, Mac, que veut le Livre ?

— Qu'en sais-je ? La mort. La destruction. Le chaos. La même chose que les autres *Unseelies*.

— Que voudriez-vous, si vous étiez un livre ?

— Je suis différente, mais la réponse est facile. Je voudrais *ne pas* être un livre.

— Peut-être n'êtes-vous pas si différente. Peut-être veut-il aussi ne pas être un livre.

— Il peut prendre d'autres formes. C'est aussi la Bête.

— La Bête s'en est-elle jamais prise à quelqu'un ? Ne pensez-vous pas qu'elle l'aurait fait, si elle le pouvait ? N'est-ce pas dans sa nature ?

Tout en regardant son dos, je réfléchis à ses paroles.

— Vous êtes en train de dire que la Bête n'est qu'une apparence illusoire. Que comme n'importe quel faë, elle peut dissimuler sa véritable apparence.

— Et si sa seule véritable forme était un livre ? Un livre incapable de marcher, de parler, de bouger, ou de faire quoi que ce soit d'autre par lui-même ?

— Donc, vous pensez qu'elle ne s'empare des gens que pour avoir un corps ?

Il leva les yeux vers les écrans à cristaux liquides au-dessus de sa tête.

— Je n'ai pas d'opinion définitive. J'envisage toutes les hypothèses. Quand vous les observez assez longtemps, vous comprenez ce qu'ils désirent. Comme n'importe quels prisonniers affamés, les *Unseelies* sont avides de tout ce que le roi *unseelie* les a privés en les créant. Et si le Livre cherchait à se doter d'un corps ? D'un véhicule humain qui lui donne de l'autonomie ? D'un avatar qu'il puisse conserver et contrôler ? D'une vie qui lui appartienne en propre ?

— Dans ce cas, pourquoi tuer les gens qu'il envahit ?

— Peut-être ne les tue-t-il pas. Peut-être, comme des poupées, se brisent-ils. Peut-être une part d'eux-mêmes réussit-elle à reprendre momentanément le contrôle et à mettre un terme à ce que le Livre leur fait, de la seule façon qui leur soit donnée. Peut-être cherche-t-il à gagner du temps, en attendant le bon moment. Peut-être possède-t-il l'aptitude faëe à prédire les possibles, à façonner subtilement les événements afin de parvenir à certaines fins. Le Livre vous a-t-il jamais parlé ?

— Oui.

— Barrons dit qu'il vous a appelée par votre nom.

Je ne lui avais jamais dit cela. Il avait dû entendre le Livre me parler cette fameuse nuit. J'avais cru n'avoir entendu la voix de celui-ci que dans ma tête.

— Et alors ? J'ignore comment il le savait.

Ryodan aimait le jeu du Peut-être ? Moi aussi, je pouvais y jouer !

— Peut-être connaît-il tout le monde. Je ne vois pas où vous voulez en venir, mais le Livre me repousse. Je peux à peine m'en approcher. Il y a trop de bien en moi et trop de mal en lui.

— Vraiment.

Il n'aurait pu parler d'un ton plus sec.

— Que voulez-vous dire, *vraiment* ? demandai-je, sur la défensive.

— Le bien et le mal ne sont que les deux faces d'une même pièce, Mac. À force d'être jetée en l'air, la pièce finit par retomber sur le « mauvais » côté. Peut-être le Livre sait-il quelque chose sur vous qui vous rend différente. Qui fait qu'il vous veut. Qui lui laisse penser que si vous changez de côté, vous aurez plus de valeur à ses yeux que n'importe qui d'entre nous.

Ce qu'il disait n'avait aucun sens. Et cela me rendait nerveuse.

— Que saurait-il sur moi ? Et si c'est le cas, pourquoi ne s'est-il pas déjà emparé de moi ? Les occasions ne lui ont pas manqué !

— Darroc a pris son temps, il a attendu le bon moment. Peut-être n'êtes-vous pas encore prête à retomber de l'autre côté. L'immortalité donne une patience infinie. Si vous viviez assez longtemps, vous en viendriez à trouver que si cette journée apporte son lot de distractions, c'est une bonne journée. Toute notion de bien et de mal, toute moralité, tout sens des valeurs pourraient disparaître.

À l'exception des deux états entre lesquels tout se répartit : la stabilité et le changement – la vision faëe classique. Bien entendu, l'immortalité mènerait à une telle attitude.

— Donc, vous pensez que le Livre se distrait en attendant le moment idéal pour passer à l'action ? Réveillez-vous ! Jamais il ne trouvera de moment idéal pour me sauter à la gorge.

— Tout comme la colère, l'arrogance est souvent un défaut fatal.

— Darroc m'a perdue. Il n'a pas eu ce qu'il voulait. Je suis toujours debout, je me bats toujours. Et je ne changerai *jamais* de côté, dis-je froidement.

— Si vous êtes toujours debout, Mac, c'est grâce à elle.

D'un coup de menton, il désigna la pièce dans laquelle il regardait, et reprit :

— Ne l'oubliez pas. Je n'ai jamais rien vu qui lui ressemble, et j'ai vu bien des choses.

M'étant approchée de lui, j'observai l'intérieur de la salle. De près, je pouvais distinguer des silhouettes. Dani, entourée de quatre hommes, tournait sans fin sur elle-même, l'épée au clair, tout en poussant des grognements.

— Si vous lui faites du mal, je vous tue, le menaçai-je.

Même s'il mesurait une tête de plus que moi et pesait deux fois plus lourd.

— Elle a dit la même chose à votre sujet.

Soudain, Dani passa en hypervitesse. Ils disparurent tous. Puis elle réapparut, toujours cernée par les quatre hommes.

— Depuis que je l'ai mise là-dedans, elle essaie de s'échapper. Je me demande combien de temps elle peut y survivre.

Pas beaucoup, sans nourriture, mais je n'allais pas le lui dire. Je

levai les yeux vers lui.

Il se tourna vers moi, regard baissé. Il était aussi beau que glaçant. Ses yeux étaient les plus clairs que j'aie jamais vus. Cet homme ne souffrait d'aucun conflit avec sa conscience. Il n'éprouvait pas le moindre scrupule à être ce qu'il était.

Nous nous dévisageâmes un certain temps.

— Le noir vous va bien, murmura-t-il. Barrons vous a-t-il vue, ainsi ?

— Patience infinie... murmurai-je pour toute réponse.

Sa cravate était défaits. Révélé par le col entrouvert de sa chemise blanche, son cou n'était qu'un entrelacs de cicatrices, dont l'une, longue et de vilaine apparence, s'étirait de son épaule jusqu'à son oreille, sur le côté gauche. Je n'avais pas besoin d'être médecin pour comprendre qu'il avait survécu, voilà fort longtemps, à une blessure qui aurait tué la plupart des hommes. À quand cela remontait-il ?

— Est-ce que cette journée vous apporte son lot de distractions, Ryodan ?

Ses lèvres s'étirèrent. Il regarda de nouveau Dani puis, après un certain temps, il hocha la tête.

— Oui. Bien plus que ça n'a été le cas depuis plusieurs... années.

— Elle n'a que treize ans.

— Le temps y remédiera.

— Vous m'inquiétez, Ryodan.

— J'en ai autant à votre service. Un petit conseil, Mac. La vie est un océan, elle est pleine de vagues. Toutes sont dangereuses. Toutes peuvent vous noyer. Si les circonstances s'y prêtent, même la plus inoffensive des vaguelettes peut se transformer en tsunami. S'élancer dans les flots, c'est bon pour les guerriers du dimanche. Choisissez-en une et surfez dessus. Cela augmentera vos chances de survie.

Il observa Dani pendant un moment et poursuivit :

— Il y a des règles, chez moi.

— Vos petits copains m'ont déjà dit les deux premières. Terrain neutre. Enfreins une règle et tu meurs.

— On ne tue pas un faë dans mon club. Sous mon toit veut dire sous ma protection.

— Je viens de voir l'un de vos *protégés* faës assassiner un humain.

— Si ceux-là sont assez stupides pour venir ici, ils sont assez stupides pour mourir.

— Dois-je en déduire que je peux tuer des humains, moi aussi ? demandai-je d'un ton suave.

Deux d'entre eux, en particulier, venaient d'attirer mon regard. Derek O'Bannion, frère cadet du gangster irlandais que j'avais tué après lui avoir volé la Lance de la Destinée et actuel bras droit du

Haut Seigneur, était en train de traverser une piste de danse sous mes pieds. Il était accompagné de Fiona, la femme qui avait dirigé *Barrons – Bouquins & Bibelots* jusqu'au jour où, après qu'elle avait tenté de m'assassiner, Barrons l'avait mise à la porte.

Il ne manquait plus que le Haut Seigneur en personne et une poignée de princes *unseelies* pour que tous mes ennemis soient réunis au même endroit.

— Pour vous, Mac, les règles sont spéciales. Vous ne tuez rien ni personne chez moi, faë ou humain. Votre combat se déroule en dehors de ces murs. Et si Barrons se trompe à votre sujet, il y a aucun endroit où vous pourrez vous cacher. Nous viendrons jusqu'au dernier pour vous retrouver.

Je ne gratifiai pas ses menaces d'une réponse.

Après avoir frappé sur le verre, il fit un geste de la main gauche. Trois des hommes disparurent, ainsi que Dani. Puis je la vis de nouveau. Le quatrième lui avait pris son épée et lui avait posé la pointe sur la gorge.

— Si vous entrez de nouveau dans mon club avec une arme, nous vous les prenons toutes les deux pour les leur rendre. Est-ce clair ?

— Autant que le sol sous mes pieds.

J'avais l'impression d'être la Reine des Impasses. Quelle que soit la direction dans laquelle je me tournais, je ne rencontrais que tension et hostilité. Je misais lourd mais je ne gagnais rien.

La veille au soir, j'avais découvert que je n'étais pas la seule à rencontrer des problèmes de confiance. Sur l'échiquier dublinois, aucun des joueurs ne pouvait se fier à quiconque. J'avais commis l'erreur de supposer – puisque Barrons avait choisi Ryodan pour me secourir en cas de besoin – que lorsque j'irais trouver ce dernier, il se montrerait... eh bien... secourable, précisément.

Non seulement il ne l'avait pas été, mais il avait remis en question mes motivations de la façon la plus radicale et ostensiblement douté de ma nature profonde. À l'entendre, il était possible que le Livre, attiré par je ne sais quelle parenté entre nous, soit à ma recherche. J'étais aussi éloignée de cette incarnation du mal que le pôle Nord l'est du pôle Sud.

— Jeter des pierres, tu parles ! marmonnai-je.

Il se tenait dans sa maison de verre, laissant les *Unseelies* dévorer les humains, et c'était *moi* qu'il accusait d'avoir une moralité douteuse !

J'étais d'une humeur massacrant. Après avoir été jetées de Chez Chester par quatre des « hommes » de Ryodan, Dani et moi étions furtivement rentrées « chez nous ».

Dani avait les yeux brillants de fièvre et elle tremblait de rage, mais malgré ses airs bravaches, elle était livide d'effroi. Je comprenais cela. Au moment où je croyais être devenue une puissance à peu près respectable sur l'échiquier et que j'avais échangé mon pion contre une tour ou un cavalier, un roi ou une reine surgissait pour me rappeler combien j'étais insignifiante.

Je commençais à en avoir plus qu'assez.

Après une nuit d'insomnie sur le canapé – dormir dans le lit d'un étranger m'avait été impossible – j'avais sombré, peu avant l'aube, dans un profond sommeil, pour être réveillée quelques heures plus tard, les cheveux soulevés par le courant d'air que déplaçait Dani en arpentant la pièce. *Zing-zing, zing-zing.*

Je fis passer mes jambes par-dessus le bord du sofa et m'assis en suivant du regard la tache mouvante. La vie à l'Abbaye n'avait pas toujours été rose pour Dani, mais au moins, Rowena et les *sidhe-seers* l'avaient constamment occupée. Cette adolescente surdouée avait trop d'énergie, trop d'esprit, trop d'angoisses pour être laissée longtemps à elle-même.

Quand je lui proposai d'aller espionner à l'Abbaye afin de découvrir quand Rowena prévoyait d'envoyer les filles explorer Dublin, elle parut soulagée par la perspective d'avoir quelque chose à faire.

— Personne saura que je suis là, promit-elle tout en prenant son épée et son manteau, et en glissant son sac sur son épaule. Tu veux que je rentre quand ?

— Fais seulement en sorte d'être de retour avant la nuit.

Après son départ, je contemplai la cheminée d'un regard morose. Comme toutes les autres de Dublin – à l'exception de Chez Chester qui, je le supposais, était alimenté par un sous-sol entier rempli de groupes électrogènes –, la maison que nous occupions n'avait ni le gaz ni l'électricité. Non seulement il y faisait sombre, mais on grelottait de froid. Et bien entendu, il pleuvait. Je rajustai sur mes épaules l'édredon que j'avais volé dans la chambre et me rassis dans le canapé en claquant des dents. J'aurais donné mon empire pour une tasse de café. Où était V'lane quand j'avais besoin de lui ? Je regardai la pile de bûches en me demandant où le précédent propriétaire des lieux rangeait les allumettes.

C'est alors que j'entendis la porte de la cuisine s'ouvrir.

— Tu as oublié quelque chose, Dani ? demandai-je.

Une silhouette apparut sur le seuil qui séparait le salon de la cuisine.

— Je commençais à croire que la gamine n'allait jamais s'en aller, déclara une voix masculine au timbre grave et musical.

Je n'ai pas le don de la supervitesses comme Dani, mais l'exploit que je réalisai n'en était pas loin. En une fraction de seconde, je passai du canapé, où j'étais assise en broyant du noir, au mur opposé, contre lequel je me plaquai, ma lance braquée devant moi.

Une douloureuse vérité s'imposa alors à moi. J'avais beau être animée par une haine féroce, j'avais beau être plus forte que je ne l'avais jamais été, je n'étais pas encore *assez* puissante.

J'avais encore besoin d'alliés.

J'avais encore besoin du tatouage de Barrons, et j'avais encore besoin du nom de V'lane sur ma langue, même si aucun des deux n'était entièrement fiable, j'avais besoin de Jayne et de ses hommes, j'avais besoin des *sidhe-seers*. Et je détestais avoir besoin de qui que ce soit.

— Je t'ai apporté du café, MacKayla, dit le Haut Seigneur en entrant dans la pièce. Je crois que tu le prends fort et sucré, avec une bonne dose de crème.

— Qui vous a dit cela ? demandai-je en tremblant.

Je me mordis la langue jusqu'au sang et concentrai mon attention sur la douleur. Enfin, je cessai de frissonner.

— Alina. Elle parlait beaucoup de toi. En revanche, elle prétendait que tu étais son amie et non sa sœur. Elle te cachait de moi. Souviens-t'en quand tu penses à elle. Pourquoi m'aurait-elle dissimulé l'existence d'une sœur sinon parce que, dès le début, quelque chose en moi lui avait interdit de me faire confiance ? Cela dit, elle m'a tout de même choisi. Elle m'a tout de même aimé.

— Elle ne vous aimait pas. Et vous mentez. Vous devez avoir trouvé son journal et l'avoir lu.

— Et elle aurait écrit dans ses carnets intimes comment tu buvais ton café ? Piètre logique, MacKayla.

— Vous avez bien deviné. Sortez de ma maison.

Je regardai mon revolver, qui était resté par terre à côté du canapé. J'aurais dû le prendre aussi mais la voix du Haut Seigneur m'avait littéralement fait bondir du sofa. L'instinct avait pris le pas sur l'intellect. La seule raison pour laquelle j'avais la lance était qu'elle se trouvait sur mes genoux lorsqu'il était entré. Le Haut Seigneur avait autrefois été un faë, mais la reine *seelie* l'avait puni en le transformant en mortel. À présent, il n'était qu'un humain dopé à la chair *unseelie*. Pouvais-je le tuer d'un coup de revolver ? Je brûlais d'essayer, d'autant plus qu'il ne risquait pas de me laisser m'approcher de lui avec ma lance. J'étais surprise qu'il se risque si près de moi sans avoir à ses côtés un faë capable de le transférer.

— Viens t'asseoir pour boire ton café. Et éloigne cette lance.

Il tourna les yeux vers l'âtre et murmura quelques paroles. Aussitôt, des flammes jaillirent des bûches froides.

— Comment avez-vous fait cela ? Vous n'êtes pas faë.

— Il n'y a pas que les faës, dans la vie. J'ai beaucoup appris auprès de ton illustre bienfaiteur.

— V'lane ? demandai-je.

— Non.

Quelque chose en moi se figea.

— Barrons ?

— Il m'a enseigné bien des choses. Entre autres, la Voix. À genoux.

— Allez vous faire cuire un œuf.

— J'ai dit : À genoux devant moi. Tout de suite !

Je pris une rapide inspiration. Un chœur de voix résonna autour de la pièce, me bousculant, essayant d'entrer dans mon esprit pour me

plier à sa volonté. C'était la Voix, aussi puissante que celle dont Barrons avait usé sur moi.

Je souris. C'était agaçant, sans plus. Apparemment, j'avais fini par trouver en moi cette zone que Barrons m'avait demandé de chercher, à partir de laquelle j'avais la force de résister à la Voix. Quel dommage que je ne comprenne toujours pas de quoi il s'agissait ! Je n'avais aucune idée de la façon *d'utiliser* la Voix mais au moins, elle n'agissait plus sur moi. J'étais libre. C'était encore un des changements qui s'étaient opérés en moi. Une corde supplémentaire à mon arc.

— Non, dis-je.

J'esquissai un pas en direction du canapé... et de mon semi-automatique.

— Regarde par la fenêtre, dit-il d'un ton menaçant. Touche cette arme et ils la transfèrent.

Je tournai les yeux et sursautai.

— Dani !

— Elle est presque aussi impressionnante que toi. Si elle pouvait sentir la présence du Livre, je n'aurais pas besoin de toi. Comme elle en est incapable et que je ne peux me passer de ton aide, nous allons devoir trouver un terrain d'entente, toi et moi, d'une façon ou d'une autre. Alors assieds-toi, range cette arme, sors-toi de la tête cette idée ridicule de tirer sur moi, et écoute-moi.

*

* *

Je n'aurais jamais obéi si, de l'autre côté de la vitre, sous la pluie glacée, deux princes *unseelies* n'avaient fermement encadré Dani.

Ses joues ruisselaient de sang et elle était agitée de violents frissons. Elle n'avait pas froid. La pluie ne tombait même pas sur elle. Je supposai que les princes *unseelies* n'aimaient pas se faire tremper. Elle frissonnait de chaleur. De désir. De volupté fatale.

Son épée, qui gisait dans une flaque de boue sur la terre de la pelouse, émettait une lueur d'albâtre. Je savais qu'ils ne pouvaient pas l'avoir touchée. Ils la lui avaient fait jeter au loin, comme le Haut Seigneur pour moi.

Je commençais sérieusement à penser que j'avais tout faux. Que toutes les *sidhe-seers* avaient tout faux. À quoi servions-nous, avec nos maigres pouvoirs ? Nous passions notre temps à nous faire promener !

J'approchai un fauteuil de la fenêtre pour garder un œil sur elle. Je n'avais aucune idée de ce que je ferais si les princes, au lieu de se contenter de la retenir, étaient tentés de s'en prendre à elle, mais je *faisais* quelque chose. Ils apparaissaient sous une forme statique, et ils étaient habillés. Ils avaient intérêt à rester comme cela. J'étais en train

de regarder deux des princes qui avaient fait de moi une épave. Qui avaient failli me voler mon âme. Un jour, je les tuerais. Même si c'était la dernière chose que je faisais. J'étais assez lucide pour savoir que ce jour n'était pas encore venu.

— Allez-y, dis-je d'une voix tendue.

Il parla. Pendant que je sirotais mon café – à mon grand agacement, je le trouvai très bon – le Haut Seigneur me raconta comment il avait été banni de Faery pour avoir défié la reine et tenté de ramener son peuple aux Anciennes Coutumes, lorsque les faës étaient révéérés comme les dieux qu'ils étaient au lieu de vivre comme des moutons parmi de misérables mortels.

Il me narra comment elle l'avait dépouillé de son essence faëe pour faire de lui un simple mortel, et comment il s'était retrouvé dans notre monde, seul, fragile... humain. Il avait été jeté nu, sans arme ni argent, dans une station de métro en plein cœur de Manhattan. Il avait survécu de justesse à ces premières minutes, pendant lesquelles il avait été agressé par un groupe d'humains cruels et moqueurs au crâne rasé, couverts de cuir, de chaînes et de bracelets de force.

Il me relata comment, au début, il avait vécu l'enfer dans ce corps sensible à la douleur, obligé de manger, de boire et de produire des déchets. Comment il avait appris l'existence des microbes et découvert la terreur de la mort, dont il avait tout ignoré pendant d'innombrables centaines de milliers d'années. Il avait erré, sans foyer, sans un sou en poche, sans la moindre idée de ce qu'il fallait faire pour subvenir aux besoins de cet organisme si faible, si limité, qui exigeait tant de soins et causait tant de souffrances. Lui – un dieu ! – avait été réduit à fouiller dans les poubelles des humains pour trouver de quoi nourrir son corps et rester en vie. Il avait dû tuer pour se procurer de quoi s'habiller, et vivre en parasite comme un animal. Il avait étudié son nouvel environnement, résolu à trouver un meilleur moyen de subsister afin de faire *mieux* que simplement survivre.

Il voulait se venger.

— Tu vois, dit-il, toi et moi ne sommes pas si différents, en définitive. Nous voulons la même chose. Toi, cependant, tu agis de façon inconsidérée.

— Et pas vous ? ricanai-je. Épargnez-moi vos inepties !

Il éclata de rire.

— C'est une question de perspective, MacKayla. La tienne est faussée.

Petit à petit, m'expliqua-t-il, il s'était arraché à la misère. Lorsqu'il avait enfin appris à assurer sa survie, il avait effectué une surprenante découverte. Son nouveau corps ressentait plus que de simples besoins. L'ennui et la lassitude de l'immortalité avaient commencé à s'estomper. La peur de la mort avait éveillé des aspects

inattendus de sa personnalité. Les émotions avaient fait naître en lui des sensations qu'il n'avait jamais connues, et n'aurait jamais pu connaître en tant que faë. Pendant quelque temps, la folie fut remplacée par d'intenses désirs physiques, puis il retrouva sa raison. Ayant repris le contrôle de son existence, il se lança à la conquête du pouvoir dans le monde des humains. Il n'avait pas perdu de vue son but.

Ses connaissances faëes, ainsi qu'une longévité de centaines de milliers d'années, étaient pour lui de solides atouts. Il savait où chercher ce qu'il désirait et comment utiliser ce qu'il trouvait.

Après avoir déniché deux Miroirs de transfert dans une vente aux enchères à Londres, il avait pris le risque d'affronter la malédiction de Cruce et s'était rendu chez les *Unseelies*. Là, il avait passé un pacte avec les Traqueurs, mercenaires dans l'âme, pour que ceux-ci l'aident à recouvrer ce qui lui revenait de droit et dont il avait été ignominieusement dépouillé : sa nature faëe profonde.

Il avait appris la magie auprès d'un sorcier de Londres, à qui il avait volé de précieuses copies de pages arrachées au *Sinsar Dubh*, qu'il avait ensuite proposées à Barrons en échange de cours intensifs en arts druidiques, auxquels il excellait, en tant qu'ex-faë, de par son intelligence et sa connaissance du cosmos.

— Pourquoi Barrons ne vous a-t-il pas tout simplement pris ces pages ?

— Pendant un certain temps, nous avons poursuivi un but commun. Il ne tue pas quelqu'un s'il pense que celui-ci pourrait lui être utile dans l'avenir.

Mercenaire dans l'âme, lui aussi. Je le reconnaissais bien.

— Qu'est-il ?

— Songe plutôt à ce qu'il n'est pas. Il n'est *pas* celui qui m'a donné la chasse après ce que je t'ai fait. Cela ne te suffit-il pas, MacKayla ? Tu es un outil, pour lui. Son outil est réparé. Il est satisfait.

— Comment est-il possible que des pages aient été arrachées au *Sinsar Dubh* ? demandai-je, changeant rapidement de sujet.

Si je feignais d'ignorer la lame qu'il venait de m'enfoncer dans le cœur, peut-être la douleur s'évanouirait-elle ?

Il haussa les épaules. Il n'en avait aucune idée. Elles avaient eu leur utilité. À présent, il voulait les originaux. Il avait continué de glaner du pouvoir là où il y en avait. Les Traqueurs lui avaient appris à consommer la chair des *Unseelies* de caste inférieure afin de protéger sa fragile existence de mortel.

— Pourquoi vous ont-ils aidé ?

— Je leur ai promis la liberté. Et je la leur ai donnée.

Il était un héros *unseelie*, m'expliqua-t-il, et bientôt, les *Seelies* eux

aussi le porteraient aux nues. Oui, il avait désobéi à sa souveraine. D'autres en avaient fait autant, mais ils n'avaient pas été punis aussi durement. Le crime qu'il avait commis méritait-il une condamnation à mort ? D'autres *Seelies* étaient de son avis et souhaitaient un retour aux Anciennes Coutumes. Sa seule faute avait été d'avoir tenté de réaliser ce dont beaucoup se contentaient de rêver en secret. Il aurait dû être récompensé pour avoir voulu défendre les intérêts des siens. Même les humains n'allaient pas jusqu'à infliger des sanctions aussi cruelles, et leurs vies éphémères étaient si ridiculement brèves qu'elles ne valaient rien. Il avait perdu *l'éternité* pour une seule infraction aux lois. Il voulait la retrouver. Où était le mal ?

Quand il se tut, je fis un geste circulaire de la main.

— Que cela signifie-t-il ? demanda-t-il.

— C'est un mini tourne-disque qui joue *Mon cœur saigne pour vous*. Que voulez-vous que ça me fasse ? Vous m'avez transformée en *Pri-ya*.

Je le regardai en plissant les yeux. Était-il le quatrième prince ? Ce monstre m'avait-il touchée ?

— C'est toi qui t'es transformée en *Pri-ya*. Je t'ai proposé d'autres options. Tu les as refusées.

— Croyez-vous vraiment que les *Unseelies* vont continuer de vous obéir, maintenant qu'ils ne sont plus captifs ?

— Je les ai libérés. Je suis leur roi, désormais.

— Et alors ? Qu'est-ce qui empêche l'un d'entre eux de vous tuer et de chercher le Livre tout seul ?

— Ils sont trop ivres de liberté pour penser au lendemain. Ils bouffent. Ils baisent. Ils ne réfléchissent pas.

— Allez savoir ! L'un d'entre eux pourrait avoir un éclair de lucidité. Les chefs se font tout le temps renverser. Regardez ce que vous avez essayé de faire à votre reine.

— J'ai l'Amulette de Cruce. Ils la craignent.

— Combien de temps croyez-vous que cela va durer ? Vous n'êtes même plus faë.

— Je le serai de nouveau, dès que j'aurai le Livre.

— En supposant que l'un d'entre eux ne vous tue pas avant.

Il chassa cette idée d'un geste dédaigneux.

— Les *Unseelies* ne désirent pas le pouvoir. Après une éternité en Enfer, tout ce qu'ils veulent, c'est être libres d'assouvir leurs appétits.

Son visage se fit dur et froid comme le marbre.

— Mais je n'ai pas à expliquer les subtilités de mon peuple à une misérable humaine.

En cet instant, je pus voir clairement le faë glacial et arrogant qu'il avait été, et qu'il serait de nouveau s'il en avait la moindre possibilité. Il affirmait que son expérience de la mortalité l'avait

transformé. Si c'était le cas – et je formulais de solides réserves sur ce point – je ne doutais pas qu'il retrouverait son ancienne personnalité en un rien de temps.

— Pour l'instant, vous êtes plutôt dans le camp des « misérables » vous aussi, mon vieux. Vous mangez les vôtres, comme un cannibale. J'ai entendu dire que la cour *seelie* a une punition spéciale pour cela, et qu'elle est affreuse.

— Dans ce cas, espère qu'ils n'apprennent pas ce que tu fais, MacKayla, répondit-il froidement.

Nous nous dévisageâmes un long moment puis, rejetant ses longs cheveux en arrière, il me décocha un sourire enjôleur. En d'autres temps, en d'autres lieux, si je n'avais pas su qui il était ni ce qu'il était, la manœuvre aurait peut-être fonctionné. C'était un homme superbe, raffiné, puissant, et la cicatrice qui lui zébrait le visage ne faisait qu'ajouter à son mystère. J'imaginais qu'Alina avait dû le trouver absolument fascinant le jour de leur première rencontre. Il n'existait personne qui lui ressemble, même de loin, à Ashford, en Géorgie.

Comme s'il avait deviné que je pensais à elle, il reprit :

— Je suis venu à Dublin après avoir appris qu'on avait vu le *Sinsar Dubh* dans la ville. C'est à cette époque que j'ai connu ta sœur.

En moi, quelque chose se figea soudain. Je voulais entendre parler d'Alina, même si cela venait de lui. J'avais désespérément envie d'en savoir plus sur les derniers jours de ma sœur.

— Comment l'avez-vous rencontrée ?

Il était entré dans un pub où elle se trouvait avec des amis. Lorsqu'elle avait levé les yeux, il avait eu l'impression que les gens autour d'eux disparaissaient, les laissant seuls au monde. Par la suite, elle lui avait avoué avoir éprouvé la même sensation.

Ils avaient passé l'après-midi ensemble. Puis la nuit. Puis la suivante, et encore celle d'après. Ils étaient devenus inséparables. Il avait découvert qu'elle n'était pas comme les autres humains, et qu'elle aussi était aux prises avec un nouvel état intérieur dont elle ignorait tout et ne savait que faire. Ils avaient appris ensemble. Il avait trouvé en elle une alliée dans sa quête pour s'emparer du Livre et retrouver sa nature faëe. Ils étaient destinés l'un à l'autre.

— Vous lui avez menti. Vous avez prétendu être un *sidhe-seer*, l'accusai-je. Sinon, jamais elle ne vous aurait aidé.

— Ça, c'est toi qui le dis. Je crois qu'elle l'aurait fait, mais elle était ombrageuse, et je n'ai pas voulu prendre le risque. Elle me faisait ressentir des émotions que je ne comprenais pas. Je lui faisais ressentir des émotions qu'elle avait attendu toute sa vie. Je l'ai libérée. Quand elle riait...

Il marqua une pause, et un léger sourire étira ses lèvres.

— Quand elle riait, les gens se retournaient. C'était tellement...

Les humains ont un mot pour cela. La joie. Ta sœur en avait le secret.

Je le haïs de l'avoir entendue rire, d'avoir compris qu'elle connaissait la joie, de l'avoir touchée, ce monstre qui m'avait fait violer, corps et âme, et cela dut se voir dans mon regard car son sourire s'éteignit.

— Je t'ai dit la vérité. Je ne l'ai pas tuée. Son meurtrier court peut-être encore. Tu es absolument persuadée que je suis le coupable. Et si celui-ci était plus proche de toi que tu ne le crois ?

— Je vais de nouveau mettre les points sur les *i*, ripostai-je. Vous avez fait de moi une *Pri-ya*.

Puis, dans l'espoir d'en apprendre plus :

— Vous avez envoyé quatre princes *unseelies* à ma recherche.

— Trois.

Je le regardai. Je savais qu'ils avaient été quatre.

— Le quatrième, c'était vous ?

— Cela n'a aucun sens. Je ne suis pas faë, pas en ce moment.

— Dans ce cas, qui était-ce ?

Mes mains se serrèrent sur mes genoux. Avoir subi un viol était déjà assez ignoble. Avoir subi un viol et ne pas savoir si l'un de vos agresseurs est quelqu'un que vous connaissez était encore pire.

— Ils n'étaient que trois.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites.

— Le quatrième prince *unseelie* est mort il y a des centaines de milliers d'années dans une bataille entre la reine et le roi. Cette *enfant*...

Il lança un regard par la fenêtre.

— ... en a tué un autre quand j'ai tenté d'aller te chercher à l'Abbaye.

Un souvenir jaillit soudain des fragments de conscience qui me restaient de cette époque. Moi, étendue sur le sol, persuadée que mon salut était à portée de main. Une guerrière aux cheveux de feu. Une épée. Oui, la mémoire me revenait, et elle me faisait honte. J'avais eu envie de tuer Dani, qui avait assassiné mon « maître ». J'étais toujours en colère contre elle, mais pour une raison toute différente. C'était moi qui devais abattre ces salauds.

— Les princes crient vengeance. Ils veulent que je leur laisse la fille. Ils n'attendent qu'un mot de moi.

Je le regardai. J'avais bien compris la menace, mais j'essayais toujours d'admettre l'idée qu'il n'y ait pas eue de quatrième prince. Comment le Haut Seigneur aurait-il pu ne pas remarquer la présence d'un quatrième homme ? Y en avait-il eu un, ou l'avais-je imaginé ?

— Que Barrons a-t-il essayé de faire de toi, MacKayla ? Et V'lane ? Un moyen pour parvenir à leurs fins. Ils ne sont pas différents de moi. Mes méthodes sont simplement plus directes. Et plus efficaces.

Tout le monde essaie de se servir de toi.

Il regarda de nouveau par la fenêtre.

— Si elle n'était pas intervenue, j'aurais réussi. À l'heure qu'il est, je serais en possession du *Sinsar Dubh*, et de retour en Faery.

— En laissant notre monde dans un chaos absolu.

— Que crois-tu que Barrons ferait ? Ou V'lane ?

— Au moins, ils essaieraient de remonter les murs.

— En es-tu si certaine ?

— Vous essayez de me faire douter de tout le monde.

— Si tu me rapportes le *Sinsar Dubh*, MacKayla, je rappellerai les *Unseelies* et restaurerai l'ordre dans ton monde.

Pas un mot sur les murs, notai-je.

— Et vous me rendrez ma sœur ? demandai-je sèchement.

— Si tu veux. Ou tu pourras venir nous rendre visite en Faery.

— Ce n'est pas drôle.

— Je ne plaisantais pas. Que tu me croies ou non, je tenais à elle.

— J'ai vu son corps, espèce de monstre !

Ses paupières se refermèrent à moitié et ses lèvres frémirent.

— Moi aussi. Je ne suis ni l'auteur ni le commanditaire de son assassinat.

— Elle m'a dit que vous la cherchiez ! qu'elle avait peur que vous ne la laissiez pas quitter le pays ! Elle voulait rentrer à la maison !

Il rouvrit les yeux. Il semblait surpris. Sur un visage humain, j'aurais qualifié son expression de douloureuse.

— Elle a dit cela ?

— Elle pleurait au téléphone en se cachant de vous !

— Non, protesta-t-il en secouant la tête. Pas de moi, MacKayla. Je refuse de croire qu'elle ait eu peur de moi. Elle me connaissait mieux que cela. Certes, elle avait découvert mon secret et compris qui j'étais, mais elle ne me craignait pas.

— Arrêtez de me mentir ! m'écriai-je en sautant sur mes pieds.

Il l'avait tuée. Il fallait que je le croie. Dans l'immense océan de doute qu'était devenue ma vie, il n'y avait qu'une certitude, et elle me servait de radeau de survie. Le Haut Seigneur était le méchant. Il avait assassiné Alina. C'était une vérité absolue, immuable. Je ne pouvais m'en défaire, sous peine de sombrer dans un état de complète paranoïa auquel je ne survivrais pas.

Il chercha dans son manteau et en sortit un album photo qu'il jeta sur le canapé.

— Il s'appelle reviens, dit-il. Il est à moi. Je suis venu dans un esprit de conciliation aujourd'hui, pour t'offrir une nouvelle chance d'éviter une guerre entre nous. La dernière fois que tu m'as dit non, tu as vu ce que j'ai fait. Trois jours, MacKayla. Je reviendrai te trouver dans trois jours. Sois prête et fais preuve de bonne volonté.

Après avoir lancé un coup d'œil en direction de la fenêtre, il fouilla de nouveau dans son manteau. Cette fois, il en sortit l'Amulette, au bout de sa lourde chaîne en or. À son contact, elle scintilla. Il la regarda un instant, puis se tourna vers moi, comme s'il hésitait à l'essayer sur moi. J'étais une *sidhe-seer* et une *Null*, imperméable à la magie faëe. Allait-elle fonctionner sur moi ? Attends-toi à l'inattendu, me rappelai-je. Je refusais de faire la moindre supposition.

— Je te laisse la fille pour aujourd'hui. Considère-la comme un cadeau de ma part. Je peux te couvrir de présents. Le prochain prix que je considérerai comme dû ne sera pas... comment dites-vous... remboursable.

Il donna quelques coups secs sur la vitre et hocha la tête.

Les princes s'en allèrent.

Dani s'effondra dans une flaque de boue.

Le Haut Seigneur disparut.

— Ils m'ont obligée à jeter l'épée, Mac, hoqueta Dani en claquant des dents.

Je tamponnai doucement le sang sur ses joues.

— Je sais, ma chérie. Tu me l'as déjà expliqué.

Sept fois en trois minutes. C'était même tout ce qu'elle avait dit depuis que je l'avais aidée à se relever de la flaque de boue, puis que j'avais déniché une théière en métal, ouvert deux bouteilles d'eau pour la faire chauffer sur le feu que le Haut Seigneur avait laissé brûler, et commencé à débarbouiller Dani.

— Je sais pas comment tu y as survécu, gémit-elle avant de fondre en larmes.

Je continuai de lui essuyer le visage, repoussai ses cheveux en arrière, m'activai autour d'elle comme Maman et Alina le faisaient autrefois, quand je pleurais.

Dani n'avait pas le chagrin délicat. Elle rugissait comme un orage qui éclate après avoir longtemps couvé. Je la soupçonnais de pleurer pour des choses dont je ne savais rien, et ne saurais jamais rien. Dani était une personne extrêmement secrète. Elle pleurait comme si son cœur se brisait et que son âme se déversait dans ces larmes. Je la serrai contre moi, tout en songeant que la vie était bien étrange. Quand je vivais à Ashford, en Géorgie, je me croyais pleinement engagée dans l'existence, investie à cent pour cent.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'étaient la vie ou l'amour.

La vie ne jaillit pas dans les jolis jardins ensoleillés. Elle s'enracine solidement dans une bonne dose de fumier, arrosée de quelques gouttes de pluie. Et même si l'amour peut grandir en temps de paix, il se renforce dans la bataille. Un jour où j'avais fait

remarquer à Papa combien sa relation avec Maman était idéale, il m'avait répondu que j'aurais dû voir leurs cinq premières années de mariage, à l'époque où ils se chamaillaient comme des furies et se fracassaient l'un contre l'autre comme deux énormes rocs. Avec le temps, ils s'étaient mutuellement érodés jusqu'à s'accorder à la perfection, jusqu'à ne plus faire qu'un, chacun comblant de ses pleins les creux de l'autre, les forces de l'une emplissant les faiblesses de l'autre, les faiblesses de l'une se consolidant par les forces de l'autre.

Je me mis à parler à Dani de mes parents. De mes années d'enfance dans une famille heureuse du Sud profond. Des jours à l'ombre parfumée des magnolias en fleurs, des ventilateurs brassant lentement la chaleur moite, des soirées au bord de la piscine. Entre mes bras, elle se calma. Après quelques instants, elle cessa de pleurer et s'adossa au canapé en me regardant, tel un chat errant appuyant son nez contre la vitre d'un restaurant.

Quand elle partit pour l'Abbaye, je rangeai soigneusement dans mon sac à dos l'album photo que le Haut Seigneur avait jeté sur le sofa, sans l'ouvrir. Je n'avais pas besoin de tourner la couverture pour savoir qu'il me faudrait du temps pour passer en revue ces clichés – un luxe dont je ne disposais pas pour l'instant.

Dans le jour gris et humide, je me mis en route pour *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

En chemin, je fis un détour par Chez Chester dans l'espoir que la Femme Grise se trouverait encore dans les parages. J'avais l'intention de passer pas mal de temps à arpenter les rues autour du club de Ryodan. Ce qui se trouvait « sous son toit » était peut-être sous sa protection, mais pour autant, le quartier n'était pas sa chasse gardée.

Je marchai d'un pas tranquille, sur le qui-vive, prête à frapper la créature de mes paumes pour la Nullifier, la poignarder, puis danser de joie sur son horrible dépouille, mais les seuls *Unseelies* que je rencontrai tandis que je me dirigeais vers le magasin furent des Rhino-boys. Une demi-douzaine. Et ce qu'ils faisaient me surprit tellement que je finis par arpenter les rues, ma lance dans son holster, les mains dans les poches, échangeant avec eux des regards méfiants. Nous devions tous avoir la même expression intriguée sur le visage – il est difficile de l'affirmer, avec leurs petits yeux ronds et leurs défenses, mais dans mon cas, c'était certain.

Ils réparaient les branchements électriques des lampadaires et remettaient soigneusement ceux-ci en place sur les trottoirs. Ils nettoyaient les débris. Ils remplaçaient les ampoules. Ils étaient équipés de balais et de marteaux-piqueurs, de matériel électrique, de brouettes et de béton.

J'étais supposée les tuer. C'était mon rôle, ce pour quoi j'étais faite.

Seulement, ils remettaient Dublin en ordre.

Je *voulais* voir l'ordre revenir dans Dublin. Devais-je en déduire qu'ils allaient aussi faire revenir l'électricité ?

— Vous faites ça pour tenir les Ombres à l'écart ?

Je secouai la tête devant l'étrangeté de la situation. Je venais d'entamer une conversation avec un Rhino-boy ! Pour un peu, je me serais demandé si ma vie pouvait devenir plus bizarre... mais ma vie devenait *chaque jour* plus bizarre.

— Les cochons, marmonna l'un d'entre eux.

Aussitôt, les autres firent chorus, dans un concert de reniflements.

— Ils mangent tout. Ils nous laissent plus rien.

— Je vois.

Je décidai de les laisser finir de nettoyer le quartier d'abord, et de ne les tuer qu'à mon retour. Les mains dans les poches, je repris mon chemin.

— Jolie fille, tu veux vivre pour toujours ? appela alors l'un d'entre eux derrière moi.

Tous se mirent à grogner et à souffler comme s'il s'agissait d'une plaisanterie entre eux. Comme si (ah ah !) le fait de manger leur chair en échange de relations sexuelles, au lieu de vous rendre immortel, vous transmettait juste une MST faëe inédite.

— J'ai un truc que tu peux sucer, jolie fille !

Berk.

— Laissez tomber, répondis-je froidement.

Ils auraient dû me ficher la paix. Je les aurais laissés tranquilles. Seulement, les Rhino-boys n'ont jamais brillé par leur intelligence. J'entendis le pas traînant de pieds à sabots qui se rapprochaient de moi. Leurs propositions n'ayant pas donné les résultats escomptés, ils changeaient de tactique et employaient la force brute. Ils avaient choisi une mauvaise victime. Je hais les *Unseelies*.

— Réfléchissez-y à deux fois, les avertis-je.

Je soupçonne les Rhino-boys d'avoir déjà du mal à réfléchir une seule fois.

Quelques instants plus tard, les six Rhino-boys étaient morts, et je reprenais ma route en direction de chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*, contrariée d'avoir dû les abattre *avant* qu'ils aient fini de réparer les lampadaires.

La dernière vue que j'avais eue de la librairie remontait à la fin de cette infernale journée d'Halloween, qui resterait à jamais gravée au fer rouge dans ma mémoire comme la deuxième pire nuit de ma vie. Toutes les lampes extérieures avaient été brisées. Je ne savais pas à quoi m'attendre lorsque je tournerais au coin de la rue que j'avais autrefois considérée comme « le chemin de la maison ».

Je fis halte, regardai... et souris faiblement. Bien entendu.

Dans cette allée où tous les bâtiments avaient été ravagés et pillés, seul celui qui abritait *Barrons – Bouquins & Bibelots* était intact. La façade élégamment restaurée de l'immeuble de brique rouge à trois étages si délicieusement rétro était immaculée. Les spots fixés sur l'avant, l'arrière et les côtés, qui étaient cassés la dernière fois que je les avais vus, avaient été remplacés. La pancarte aux couleurs lumineuses annonçant BARRONS – BOUQUINS & BIBELOTS, qui avait été de nouveau accrochée perpendiculairement au mur, suspendue à une barre de cuivre ornementée, se balançait en grinçant dans le vent chargé de pluie. Derrière les vitres à l'ancienne teintées en vert bouteille, une enseigne au néon brillait doucement, indiquant

« fermé ». Des lanternes de cuivre au verre orangé illuminaient la profonde arche de pierre qui marquait l'entrée en alcôve de la librairie. Une double porte en bois de cerisier à panneaux taillés en diamant encadrée par deux larges colonnes de pierre brillait dans la lumière.

Je me demandai si cette librairie était si importante à ses yeux pour qu'il déploie tant d'efforts pour l'entretenir. Avait-elle une valeur sentimentale ? Ou bien s'agissait-il simplement de sa propriété, de sa façon d'affirmer au monde que rien ni personne ne lui prendrait jamais ce qui lui appartenait ?

J'avancai sous le porche et tournai la poignée de la porte. Elle n'était pas verrouillée. Je poussai le battant.

Je ne me lasse jamais du premier moment où mes yeux se posent sur mon magasin. Une fois que l'on a surmonté une immédiate sensation de distorsion spatiale – comme si l'on venait d'entrer dans une cabine téléphonique à l'ancienne et que l'on se retrouvait dans la Bibliothèque du Congrès^[1] – on est frappé par l'association parfaite du luxe et du confort.

La salle principale mesure environ vingt-cinq mètres de long par vingt de large et s'élève sur quatre niveaux jusqu'au plafond orné de peintures. Aux premier, deuxième et troisième étages, des rayonnages couvrent tous les murs du sol jusqu'aux moulures des plafonds. Derrière d'élégants balustres de bois, des passerelles permettent de circuler et des échelles coulissent sur leurs rails huilés d'une section à une autre.

Cependant, c'est au rez-de-chaussée que j'avais passé le plus clair de mon temps, entre ses rayonnages remplis de bons romans récents et disposés en îlots sur le plancher de bois ciré recouvert d'épais tapis. Deux coins repos, l'un sur l'avant et l'autre sur l'arrière, meublés de confortables canapés Chesterfield et de fauteuils tendus de brocart sur lesquels étaient jetés de moelleux plaids de laine, étaient arrangés autour du meilleur remède que je connaissais à l'humidité glacée de Dublin : d'extraordinaires poêles à gaz en fonte émaillée.

Je jetai un coup d'œil en direction de mon rayon magazines bien rempli (mais hélas un peu daté) et mon comptoir. Je souris en regardant la caisse enregistreuse rétro, avec sa petite clochette d'argent qui sonnait chaque fois que le tiroir s'ouvrait.

Je m'approchai.

Il y avait un petit mot sur la caisse.

Bienvenue à la maison, Mademoiselle Lane.

— Arrogant personnage ! Monstre d'orgueil ! murmurai-je.

Des clefs étaient posées à côté du papier. Quelle voiture me prêtait-il, cette fois ? Alors que je tendais la main vers le trousseau, tout d'un coup, un flot d'émotions monta en moi, intense et

déstabilisant. Il apportait avec lui une pluie de souvenirs. Le soir où j'étais arrivée ici par hasard. Mon anxiété de m'être perdue. Ma première rencontre avec Barrons. Ma naïve conviction qu'il était exactement le genre d'homme avec qui je ne voudrais jamais sortir.

— Nous ne sommes *pas* sortis ensemble.

Je froissai le papier entre mes doigts. Nous avions juste fait l'amour comme des bêtes. Pendant des mois.

Je fermai les paupières tandis que d'autres souvenirs de cet endroit s'abattaient sur moi. La nuit où j'avais vu l'Homme Gris dévorer la beauté d'une femme et où je m'étais ruée ici, en quête de réponses, sans comprendre ce qui n'allait pas en moi, mais soupçonnant déjà que le problème était définitif. Le soir où j'avais accepté l'offre de Barrons qui me proposait une chambre au dernier étage avec vue sur l'allée longeant l'arrière de l'immeuble, et où je m'y étais installée. Le jour où mon père était venu me chercher et où j'avais compris que je ne pourrais pas rentrer à Ashford tant que le vent de folie qui soufflait sur Dublin ne serait pas retombé, et où soit j'aurais atteint mon but, soit je ne m'en souciera plus car je rentrerais au pays de la même façon qu'Alina : dans un cercueil. La nuit où j'avais offert à Barrons un gâteau d'anniversaire que j'avais mangé seule, après qu'il était retombé du plafond dans un bruit mat.

Son parfum vint me chatouiller les narines. Il était là, tout près, à quelques pas de moi. Une bouffée de désir me jeta presque sur mes genoux. Il était un amant infatigable. Avec lui, rien n'était tabou.

— Mademoiselle Lane.

Je serrai mes poings dans mes poches et rouvris les yeux. Il se tenait de l'autre côté du comptoir, le regard sombre, les traits impassibles.

— Barrons.

— C'est une Hummer.

— Une Alpha ? demandai-je avec espoir.

Une lueur ironique passa dans ses yeux d'obsidienne. *Pourrais-je me contenter de moins ?*

— Dani va s'installer ici également, lui dis-je.

— Dani retourne à l'Abbaye.

— Alors moi aussi.

— J'ai cru comprendre que vous n'étiez pas la bienvenue, là-bas.

— Je le serai bientôt. J'ai un plan. Et j'ai besoin d'elle.

— Vous avez besoin de moi, rectifia-t-il sans émotion. Je croyais que vous l'aviez compris, à présent.

C'était le cas. Je continuais d'être jetée à terre. Et je continuais de me relever, un peu plus forte chaque fois. Cependant, je n'étais pas encore assez solide. Un jour, je le serais. En attendant, Barrons était le seul capable d'effrayer mes ennemis et de les mettre en fuite. Si

SVEETDM avait effectivement été en état de marche la nuit de Halloween, Barrons m'offrait les meilleures chances de survie. J'avais fini de sauter d'une vaguelette à la suivante en essayant d'éviter les raz-de-marée. J'avais choisi. Qu'il ait raison ou tort, qu'il soit bon ou mauvais, Barrons serait ma vague. En revanche, il n'était pas question que je vive seule avec lui. J'avais besoin d'un garde du corps, et mon garde du corps avait besoin d'un endroit pour vivre.

— En quoi la présence de Dani ici est-elle un problème ?

— Elle sera plus en danger avec vous.

— Je ne crois pas qu'elle acceptera de s'en aller. Elle est assez têtue, dans son genre.

— Dans ce cas, trouvez un moyen de la convaincre que c'est la meilleure solution pour vous deux.

— Cela pourrait prendre quelques jours.

Le Haut Seigneur ne m'en avait accordé que trois, de toute façon.

— Donnez-moi au moins ce délai, repris-je.

Une fois qu'elle serait dans la place, j'insisterais pour qu'elle reste. Puis je lui demanderais d'utiliser sa superaudition et ses autres dons pour comprendre ce qui se passait sous le garage de Barrons, et trouver le moyen de nous y faire entrer. Barrons était peut-être ma vague mais il n'était pas ma planche de surf. Seules mes connaissances et l'utilité que je présentais me préservaient de la noyade.

Il me dévisagea un long moment, puis il hocha la tête d'un air pincé.

— Je vous donne quarante-huit heures. Contrôlez la gamine et tenez-la hors de mon chemin. Il y a de nouvelles règles. Un : Vous restez à l'écart de Chez Chester. Cela veut dire à une dizaine de rues à la ronde. Deux : Vous partagez avec moi toutes vos informations pertinentes *sans que j'aie à le demander*. Trois : Vous empêchez la petite de s'approcher de mon garage. Quatre : Si vous vous invitez sous mon crâne, je m'invite entre vos jambes.

— Oh ! Épargnez-moi ce genre de réflexions !

— Et vous, épargnez-moi ce genre de provocations, répliqua-t-il en posant les yeux sur ma poitrine.

Je me revis soudain en train d'arracher ma chemise devant lui tandis qu'il regardait, fasciné, mes seins jaillir en tressautant.

— Vous n'avez aucune raison d'être grossier, rétorquai-je.

— Moi, j'en vois d'innombrables.

— Gardez-les pour vous.

— Vous avez changé de chanson.

— On dirait que vous êtes fâché, Barrons. Frustré. Qu'est-ce qui ne va pas ? Auriez-vous développé une certaine addiction à ma personne ?

Il retroussa les lèvres, dévoilant ses dents. J'avais déjà éprouvé

leur morsure sur mes seins. Il me semblait le sentir encore.

— Nous avons couché ensemble, Mademoiselle Lane. Même les insectes le font. Ça ne les empêche pas de s'entre-dévorer.

— Même page, Barrons.

— Même fichu paragraphe, acquiesça-t-il.

Et voilà. Nous faisons de nouveau équipe. Tout allait pour le mieux – ou du moins, tout était à peu près normal – chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

— Je vais vraiment aller vivre chez Barrons ? Avec Barrons ? s'écria Dani tout en bondissant en arrière d'un pied sur l'autre tandis que nous traversions Temple Bar.

Nous étions en route pour intercepter les *sidhe-seers*. Dani avait appris qu'un groupe de plusieurs dizaines de filles mené par Kat devait venir ce soir en ville pour un repérage.

— Non, répondis-je, pince-sans-rire. Avec le Haut Seigneur et ses petits copains.

— Je vais vivre avec Barrons ! Je kiffe trop !

— Ça ne t'ennuie pas qu'on n'ait aucune idée de ce qu'il est, et qu'on ne sache même pas s'il est bon ou mauvais ?

— Non. Pas du tout.

Ses yeux pétillaient.

Je poussai un petit soupir incrédule. Elle semblait parfaitement sérieuse. Comme j'aurais aimé me poser aussi peu de questions ! Hélas, j'en étais incapable. Le bien et le mal, la justice et l'injustice, cela comptait pour moi. La faute à mes parents, qui m'avaient dotée de valeurs morales extraordinairement encombrantes...

— On y est presque, Mac. Je les entends... Là, droit devant.

Elle pencha la tête... avant d'écarquiller les yeux.

— Aïe, Rowena va encore tirer la tronche. Elle leur a interdit de se battre, sous aucun prétexte. Elles doivent juste aller voir ce qui se passe et combien ils sont. Active, Mac. Ça a l'air de chauffer, là-bas !

Je n'eus pas le temps de me préparer au décollage en catastrophe. Dani avait déjà posé les mains sur moi, et nous étions parties.

Dani nous fit atterrir sans ménagement au cœur de la bataille. La mêlée, gigantesque et désordonnée, occupait toute une portion de la rue, d'une intersection à la suivante. Dani adore l'action. Malheureusement, elle a tendance à oublier que nous ne sommes pas tous aussi rapides qu'elle. Elle arriva sur place l'épée tirée, parfaitement à l'aise, car déjà en mode hyper-rapide, alors qu'il me fallut un bon moment pour sortir ma lance de son holster. À cet instant, je reçus un coup sur l'arrière de la tête, si violent que je vis des étoiles danser devant mes yeux et que les fixations de plusieurs

lampes volèrent de mon MacHalo dans toutes les directions. Dans un grondement, je pivotai sur moi-même et plongeai ma lance dans la... tête, me sembla-t-il, d'un *Unseelie*. La créature possédait trois excroissances rondes sur les épaules, portant des dizaines de fentes dont sortirent, lorsqu'elle tomba, un liquide glacial et urticant.

Puis le combat ne fut plus qu'un tourbillon mouvant dans lequel je tournoyais, frappais, Nullifiais et poignardais. J'aperçus Kat, les yeux écarquillés, l'air effrayé. Il était évident que ceci était son premier combat, et qu'elle n'avait rien vu venir.

Entre les *Unseelies*, j'entrevis les autres *sidhe-seers*. Elles tentaient désespérément de ne pas reculer devant l'ennemi. La plupart du temps, nos dons sommeillent en nous, jusqu'à ce que la présence d'un faë, surtout dans une situation de conflit violent, les réveille d'un coup. Je le voyais, elles étaient dans cet état *sidhe-seer* particulier – plus fortes, plus rapides, plus audacieuses, plus résistantes – mais cela ne suffisait pas. Il y avait trop de peur dans leurs yeux.

La peur mène à l'hésitation, et l'hésitation tue.

Si vous vous êtes un jour trouvé sur une bretelle d'accès derrière un conducteur qui doit s'engager sur l'autoroute mais, redoutant de s'insérer dans la file, ralentit jusqu'à s'arrêter, puis repartir, de plus en plus hésitant, vous comprenez ce que je veux dire. Vous êtes là, pris dans le trafic, coincé derrière un indécis, et vous savez que s'il ne se décide pas à se lancer, c'est *vous* qui allez être percuté par l'arrière.

Voilà comment les *sidhe-seers* se battaient. Je maudis Rowena, qui les avait si mal préparées et qui les avait tant couvées que leurs dons représentaient un danger, pour elles comme pour moi. Dani et moi progressions ensemble, dos à dos, nous frayant un passage dans la meute d'*Unseelies* à coups de lance et d'épée.

— À l'aide ! hurla Kat.

Alarmée, je me tournai vivement dans la direction d'où provenait sa voix. Elle était cernée par deux énormes créatures ailées aux serres et aux dents acérées, qui ressemblaient affreusement à des dinosaures volants.

J'estimai la situation et je passai à l'action.

Par la suite, je m'étonnerais de ma décision et me demanderais quelle folie passagère s'était emparée de moi, mais je savais que les monstres ne pouvaient pas toucher ma lance, alors que Kat, elle, le pouvait. Je savais également qu'elle mourrait si je ne le faisais pas, et que tant que cela serait en mon pouvoir, personne ne se ferait assassiner sous mes yeux.

— Kat ! criai-je.

Lorsqu'elle croisa mon regard, j'étirai le bras vers l'arrière, projetai ma lance dans sa direction et la regardai voler en tournoyant.

Kat ouvrit des yeux ronds de stupeur. Elle plongeait, attrapa

l'arme, atterrit gracieusement sur la pointe des pieds et, dans son élan, abattit les deux créatures d'un geste fluide, de la gauche vers la droite.

C'était sublime. Si j'avais eu une télécommande, j'aurais appuyé une dizaine de fois sur la touche « Répétition ».

À présent, je n'avais plus d'arme.

Soudain, un appendice de cuir me frappa au visage. Mon nez aurait dû se briser sous l'impact mais il résista. J'étais attaquée. J'avais perdu de vue Kat et ma lance. Je frappai l'assaillant de mes paumes et le Nullifiai. Pendant qu'il se figeait, paralysé, je me retirai dans mon esprit, dans cette mystérieuse zone *sidhe-seer*. Sans ma lance, j'étais perdue. Il me fallait trouver plus de force.

Tout à coup, la rue s'évanouit. J'étais à l'intérieur de ma tête, en train de regarder une immense étendue d'eau noire. Était-ce la source de la nature *sidhe-seer*, ce vaste lac d'obsidienne ? Jamais je ne l'avais vue auparavant, lorsque je la cherchais sous mon crâne. Étais-je devenue si puissante, à présent, pour être capable de voir plus clair, de sonder plus loin ?

Une puissante vibration montait de ses sombres profondeurs, bourdonnant dans l'atmosphère de la caverne où je me trouvais. Il me semblait percevoir une présence sous l'eau, tapie dans l'obscurité.

Ce qui se dissimulait sous la surface était omniscient, omnipotent, et ne craignait rien. Cela m'attendait. Cela guettait le moment où je l'appellerais, afin d'en faire usage, comme c'était mon droit légitime.

Cependant, j'étais paralysée par un doute aux dimensions aussi colossales que l'environnement aquatique de cette chose.

Que se passerait-il si ce que je faisais jaillir de ces profondeurs millénaires n'était pas une partie de moi-même, mais quelque chose d'entièrement différent ?

S'il s'agissait bien d'une part de moi, je pourrais m'en servir.

En revanche, si par quelque caprice du destin – et le destin n'était pas avare de caprices, comme j'en faisais l'expérience au quotidien – ce qui rôdait là-dessous ne faisait pas partie de moi, c'était cette chose qui risquait de se servir de moi.

Je ne me faisais pas confiance. Ou plus exactement, je ne faisais pas confiance à cette zone *sidhe-seer* sous mon crâne.

Pourquoi aurait-ce été le cas ? Encore quelques mois auparavant, j'en ignorais même l'existence. Jusqu'à ce que j'en sache plus sur ce que c'était, ou ce que cela n'était pas, je ne convoquerais aucune puissance inconnue. Il faudrait que je me contente de mes dons actuels.

Je secouai brusquement la tête. J'étais de nouveau dans la rue, en face d'un monstre ailé sur le point de me dévorer.

Je plongeai.

Sa tête vola au loin tandis que son corps glissait sur le pavé, et

qu'une Dani hilare apparaissait là où il s'était tenu quelques secondes plus tôt.

— Sors-toi les doigts du c..., Mac ! ricana-t-elle.

À partir de ce moment, nous travaillâmes en tandem. Je Nullifiais, elle abattait.

J'ignore combien de temps je me battis sans ma lance, mais cela suffit à me donner une petite idée de ce que je demandais à mes sœurs d'armes. Je maudis Rowena de les avoir envoyées en ville sans armes ni balles de fer. Elles étaient des cibles vivantes ; jamais je n'aurais ordonné cela !

Je cherchai régulièrement Kat mais dans la cohue, je ne la vis pas. Sans ma lance, j'étais nue, vulnérable. Perdue.

Je frappai de mes paumes un grand *Unseelie* au corps de scarabée, recouvert d'une lourde carapace faite de plusieurs épaisseurs. Il ne se figea pas. Je levai le poing. Aussitôt, une main se referma sur la mienne. Lorsque je plongeai le bras vers l'avant, Kat et moi enfonçâmes ensemble la lance dans le cuir caparaçonné de la créature.

Tandis que celle-ci s'effondrait sur le pavé, je regardai par-dessus mon épaule.

Kat me sourit, hocha la tête et lâcha la lance, la laissant dans ma main. Puis elle se plaça dos à dos avec moi, et nous nous battîmes en tandem, comme je l'avais fait avec Dani.

Elle n'avait pas de don de *Null* mais possédait un redoutable uppercut. Nous formions un sacré duo. Dani, de son côté, avait fait équipe avec une autre *sidhe-seer*, et la bataille reprit de plus belle.

À la fin, nous nous assîmes sur le trottoir, le dos contre un mur, les jambes étendues. Nous étions sales, éclaboussées de toutes sortes de répugnantes humeurs *unseelies*, épuisées... et euphoriques.

— Que s'est-il passé ? demandai-je à Kat. Comment avez-vous pu être encerclées par un si grand nombre d'entre eux ?

Elle rougit.

— Nous nous sommes habituées à avoir Dani avec nous, *och*. Elle entend ce que nous n'entendons pas. Je crois qu'ils nous ont suivies depuis que nous sommes entrées dans la ville, attirés par la lumière de nos casques...

Elle tapota son MacHalo.

— ... ou peut-être par le bruit du car. Ils ont été rejoints par d'autres à mesure que nous progressions. Ils attendaient le bon moment et le bon endroit pour se jeter sur nous. Si vous n'étiez pas arrivées... Bref. C'est une chance que vous soyez intervenues.

J'examinai le champ de bataille. Plusieurs centaines d'*Unseelies* gisaient sur la chaussée.

— Nous nous en sommes bien sorties. Avec des armes et un plan

d'attaque, nous aurions fait mieux.

Kat approuva d'un coup de menton.

— Pouvons-nous parler franchement ?

Je penchai la tête de côté.

— Tes différends avec la Grande Maîtresse nous font du mal à toutes.

— Alors elle devrait ouvrir les yeux et faire preuve d'un peu de bon sens.

— Ses différends avec *toi* nous font aussi du mal, dit Kat d'un ton sévère. Nous sommes en guerre, ce n'est pas le moment de se battre pour le pouvoir. Continuez de vous quereller, et vous détruirez l'empire que vous voulez commander.

Un chœur d'assentiments murmurés s'éleva autour de nous.

— Je n'essaie pas de commander. J'essaie d'aider.

— Vous voulez toutes les deux diriger. Et nous vous disons à toutes les deux d'arrêter. Depuis que Dani et toi êtes parties, nous en discutons entre nous. Nous voulons que vous reveniez, toutes les deux. Peu importe que vous gardiez les armes, mais il n'est pas question de chasser Rowena pour te mettre à sa place. Nous vous voulons toutes les deux. Si tu es d'accord pour t'associer avec elle, nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour t'aider, et nous convaincrions Rowena d'accepter elle aussi. Notre façon de voir les choses, c'est que ni toi ni Rowena ne peut s'imposer toute seule, mais nous sommes persuadées que nous pouvons vous faire travailler ensemble pour le plus grand bien commun. C'est bien ce que vous affirmez vouloir toutes les deux, n'est-ce pas ?

— Pas question de retourner à l'Abbaye, Mac ! protesta Dani en sautant sur ses pieds. Tu as dit que je pourrais venir habiter chez Barrons.

Mon regard passa de Dani à Kat pendant que je réfléchissais à ses paroles. Cette dernière avait raison, et j'avais un peu honte de moi-même. J'avais effectivement fait de mon conflit avec Rowena une affaire personnelle. J'avais tenté de diviser pour régner, alors que ce n'était pas le moment de disperser les bonnes volontés, pour quelque raison que ce soit. Nous avions déjà assez de problème à régler.

Mon but, en envoyant Dani à l'Abbaye ce jour-là, était d'apprendre quand les *sidhe-seers* projetaient de se rendre à Dublin afin de les entraîner dans un combat et de les amener à la victoire, puis, les ayant ainsi galvanisées, de m'imposer à l'Abbaye. Kat m'y invitait et me tendait la main. Cinq cents *sidhe-seers* pouvaient forcer Rowena à coopérer avec moi. Tout ce que j'aurais à faire, ce serait de me mordre souvent la langue.

— Je suis d'accord, Kat. Tâche de convaincre Rowena.

— Tu as *promis* ! gémit Dani.

Je poussai un soupir. J'avais besoin de mon garde du corps. Barrons avait raison, lui aussi. Je ne pouvais pas tout ramener à moi-même.

— J'ai besoin que tu sois là où tu seras le plus en sécurité, Dani, et j'ai peur que ce ne soit plus avec moi, après ta capture tout à l'heure par les princes *unseelies*.

Les *sidhe-seers* laissèrent échapper des cris de surprise.

— Tu as été enlevée par les princes *unseelies*, Dani ? Quand ? Comment ? Où t'ont-ils emmenée ? Que s'est-il passé ?

Soudain, tous les regards convergèrent vers Dani. Rayonnante, elle entreprit le récit de sa mésaventure.

Tout en admirant le spectacle – Dani savait captiver son auditoire et adorait cela – je souris faiblement. J'étais un peu triste.

Je n'étais pas prête à renoncer à elle.

Ni à affronter le reste de la nuit en tête à tête avec Barrons. Je préférerais encore combattre une autre armée d'*Unseelies*.

Je me tournai vers Kat.

— Nous vous retrouverons à l'Abbaye demain matin. Si la vieille joue le jeu, moi aussi. Tu as ma parole.

Elle me décocha un regard serein, puis elle posa les yeux sur la lance fixée à ma cuisse.

— Je n'ai pas besoin de ta parole, Mac. Ce que tu m'as donné ce soir me suffit.

— MacKayla.

Nous n'étions plus qu'à une rue du magasin quand la voix de V'lane jaillit des ténèbres, m'évoquant irrésistiblement la bande-son d'un rêve classé X. Les faës possèdent des timbres extraordinaires, riches et mélodieux, dont les notes vibrent sous votre peau et font passer une caresse sensuelle sur vos terminaisons nerveuses. Si le Chant-qui-forme est *vraiment* un chant, je doute qu'un humain puisse lui survivre.

Autrefois, j'étais dotée d'appétits sexuels que je pourrais qualifier de « normaux ». Certains de mes amis, eux, étaient d'authentiques obsédés. Je suppose qu'ils espéraient combler ainsi l'absence de sens qui afflige la vie de tant de jeunes gens de ma génération cherchant leur place dans ce monde.

Le fait d'avoir été *Pri-ya* m'avait changée et avait éveillé en moi une conscience aiguë de toute énergie sexuelle. Ou peut-être était-ce d'avoir été la maîtresse de Barrons, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, je ressens avec infiniment plus de subtilité les nuances érotiques que je n'en étais capable auparavant. Le murmure du prince *seelie* agissait sur moi comme un massage langoureux, que je savourai quelques instants avant de me ressaisir.

— V'lane ! s'écria Dani.

Il éclata de rire. Si je n'étais pas immunisée contre le charme des faës de volupté fatale, j'aurais eu des raisons de m'inquiéter. Le sublime faë à la beauté d'or mat irradiait d'un érotisme torride qui le rendait plus attirant que jamais. Je commençais à penser que cela faisait partie de sa nature profonde, qu'il ne pouvait pas plus s'en empêcher que certains hommes ne peuvent se retenir de produire de la testostérone à haute dose. Je crois que dans les deux peuples, certains mâles en ont tout simplement *plus* que les autres.

Dani, elle, n'était pas immunisée. Ses yeux brillaient de fièvre, son teint était rose, ses lèvres entrouvertes. L'espace d'un instant, j'entrevis la femme qu'elle deviendrait plus tard.

— Arrêtez, V'lane. Fichez-lui la paix.

— Je ne crois pas que c'est ce qu'elle souhaite. Qui mieux que

moi peut l'éveiller à la forme et à la texture de l'Éros ? Qui peut...
placer la barre aussi haut, pour ainsi dire ?

— Ah ouais... fit Dani d'une voix enrouée. J'aimerais bien.

— Je me fiche de ce que vous croyez ou de ce qu'elle veut, et vous ne placerez aucune barre nulle part. Elle doit mener une vie normale.

Du moins, aussi normale que je pourrais veiller à ce qu'elle soit.

— Dani, ajoutai-je, rentre dans la librairie. Je te rejoins dans quelques minutes.

— Mais je ne veux pas...

— *Tout de suite*, dis-je.

Elle fit la grimace.

— Je parie que Barrons est dedans, lui fis-je miroiter.

Puis, m'adressant à V'lane :

— Baissez le volume pour qu'elle se libère du sortilège.

Il haussa et baissa une épaule.

Dani poussa un petit soupir, comme si elle était soudain libérée d'une tension intérieure dont elle n'avait pas envie d'être débarrassée, puis son regard passa de V'lane à la librairie et inversement. On aurait dit qu'elle hésitait entre un banana split et un sundae au caramel.

— D'accord, dit-elle enfin avant de s'élancer.

Une fois à la porte, elle lança par-dessus son épaule un sourire charmeur et ajouta :

— Prends ton temps, Mac. Barrons et moi, on a deux ou trois trucs à se dire.

Je ravalai un ricanement en me souvenant de mes passions d'adolescente – des cauchemars de maladresse et de tension nerveuse, de désir refoulé, de gêne, d'incapacité à trouver mes mots... Je pouvais me fier à Barrons pour faire dévier habilement la vénération dont elle l'entourait. Ce n'est qu'avec moi qu'il se montrait un Constant Enquiquineur.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle soit en sécurité à l'intérieur et que la porte se soit refermée derrière elle. Même si rien n'indiquait que la Zone fantôme jouxtant *Barrons – Bouquins & Bibelots* existait encore, je n'avais pas confiance dans les rues pleines d'ombre derrière la librairie.

Je tournai de nouveau mon regard vers V'lane. Il m'observait avec attention.

— Tu t'es battue. Est-ce que tu vas bien, MacKayla ?

— Parfaitement.

Mes réflexes avaient été du tonnerre, ce soir. Même si j'avais pris quelques vilains coups, j'avais chaque fois réussi à plonger ou à m'écarter au dernier instant, minimisant ainsi l'impact. Je n'avais mal nulle part. Pas de coupures. Pas de bleus. J'étais en pleine forme.

J'adorais mon nouveau corps plus mince et plus solide.

Les spots de *Barrons – Bouquins & Bibelots* s'allumèrent soudain, éclairant la rue d'une lumière aveuglante. Barrons n'allait pas tarder à apparaître sur le seuil.

V'lane jeta au magasin un regard de dédain superbement imité, puis il referma ses bras sur moi... et nous disparûmes.

Pour réapparaître en plein ciel, très haut, dans la nuit noire.

Il me tenait par la main.

Je commis alors l'épouvantable erreur de regarder brièvement vers le bas. Je redressai aussitôt la tête. Je me tenais sur du vide. Sous mes pieds, il n'y avait que l'air obscur.

Pourquoi ne tombais-je pas ?

Dès que cette pensée me vint, je commençai à dégringoler. Je me jetai au cou de V'lane, enroulai mes bras et mes jambes autour de lui et le serrai de toutes mes forces.

Immédiatement, il me pressa contre lui.

— J'aurais dû faire cela il y a longtemps, MacKayla, dit-il en ronronnant. Sois tranquille. Je ne te laisserai pas tomber. Regarde en bas.

— C'est un non ferme et définitif.

Je n'avais aucune idée de l'altitude à laquelle nous nous trouvions mais il y régnait un froid glacial. Je fermai énergiquement les paupières.

— Est-ce que nous sommes juste *suspendus* dans le ciel ? Est-ce que nous flottons ?

L'idée me perturbait profondément. Je suis à peu près certaine que nous avons été dotés de pieds parce que nous sommes supposés marcher à la surface de la planète. Le mot-clef étant « surface » – ni au-dessus, ni en dessous.

— Serais-tu plus en confiance dans l'un de ces engins de transport aérien qui tombent si fréquemment ?

— Pas si fréquemment que ça.

— Pour mettre fin à une existence humaine, il suffit que l'un de ces appareils chute, et cependant, vous prenez tout de même le risque d'y monter. Les humains sont irrationnels et inconséquents.

— Et cette humaine irrationnelle et inconséquente aimerait retourner sur le plancher des vaches.

— J'ai un cadeau pour toi, MacKayla. J'ai... quel est ce mot...

Il se tut, et à ma stupeur, je distinguai une note espiègle dans sa voix.

— Ah, je l'ai, reprit-il d'un ton léger. Travaillé. J'ai *travaillé* pour t'offrir ce cadeau. Je ne me suis pas contenté d'agiter ma baguette magique pour le faire apparaître.

Il faisait de l'humour. J'ignore ce qui me déstabilisait le plus : être suspendue dans l'air nocturne ou entendre V'lane plaisanter. Le Haut Seigneur affirmait que ses contacts avec les humains l'avaient transformé. Était-ce aussi le cas de V'lane ?

— Ceci est la meilleure façon de présenter mon cadeau.

— J'ai regardé en bas quand nous sommes arrivés ici. Il y a beaucoup d'espace sombre. J'ai cru voir des étoiles.

— Les étoiles sont au-dessus de nous. Regarde encore.

Si j'en jugeais à ses inflexions, il était manifestement décidé à nous laisser suspendus ici tant que je n'aurais pas obtempéré.

Dans un soupir, je rouvris les yeux, jetai un bref regard paniqué vers le bas et les fermai de nouveau. Puis je compris ce que je venais de voir et mes paupières se rouvrirent aussitôt. Nous étions à des centaines de mètres d'altitude et, loin en dessous de nous, scintillaient les lumières d'une ville.

Les lumières d'une ville ! Nous nous trouvions au-dessus d'une vive brillance qui ne pouvait signaler qu'une zone urbaine de grande étendue.

— Je croyais qu'il n'y avait plus d'électricité nulle part ! m'écriai-je.

— J'ai travaillé avec d'autres *Seelies* pour la faire remettre en marche, déclara-t-il avec fierté.

— Où sommes-nous ?

— Sous nos pieds, s'étend Atlanta. Sur la côte, ce sont les lumières de Savannah.

Il tendit le bras.

— Et là-bas, c'est Ashford. Je t'ai promis de veiller à la sécurité de tes parents. Quand Barrons m'a devancé de quelques minutes pour venir à ta rescousse, j'ai consacré mes efforts à sauver ceux qui comptaient le plus à tes yeux. Barrons ne leur a toujours pas accordé une pensée. Les Zones fantômes qui ont englouti les villes les plus proches de chez toi et menaçaient de s'étendre ont été éradiquées. L'électricité y a été restaurée. En ce moment, les humains apprennent à se défendre. Le cadeau que je t'offre est de te rendre ta Géorgie.

Je regardai les lumières en dessous de nous, puis je levai les yeux vers lui.

— Pourriez-vous en faire autant pour le reste de la planète ?

— L'essentiel de notre pouvoir réside dans notre capacité à manipuler des plans situés au-delà du tien, mais la toile de la dimension humaine est... visqueuse, épaisse. Les lois de votre physique ne sont pas aussi... flexibles que les nôtres. Cette modification a exigé beaucoup de temps, ainsi qu'une coopération entre d'autres *Seelies* et de nombreux humains.

En « V'lane dans le texte », cela voulait dire non. Le prince *seelie*

avait fait cela pour moi mais ses efforts s'arrêteraient là.

— Tes parents sont sains et saufs. Voudrais-tu les voir ?

Je déglutis péniblement pour chasser une soudaine boule dans ma gorge. Papa et Maman se trouvaient quelque part en contrebas. La maison était l'une de ces millions de petites lumières en dessous, « à portée de transfert ». Ils l'avaient toujours été mais d'une certaine façon, à Dublin, avec des milliers de kilomètres entre eux et moi, j'avais eu moins de mal à l'oublier afin de ne pas céder à la tentation. Pour éviter la souffrance, l'inquiétude, ou tout risque de dévoiler leur existence à mes ennemis, j'avais enfermé mes parents dans la boîte hermétique sous mon crâne, avec toutes mes autres pensées interdites. Alina en avait-elle fait autant pour nous ?

Je retins mon souffle. Je ne devais pas. J'étais plus intelligente que cela.

— Emmenez-moi dans la rue devant le *Brickyard*, répondis-je. J'irai à pied depuis cet endroit.

J'étais là, je ne pouvais pas résister. Je voulais revoir mon univers. Je voulais marcher dans les rues de mon quartier plantées de chênes et de magnolias. Je voulais me tenir devant ma maison et chercher du regard la fenêtre de ma chambre. Je voulais voir si je pouvais retrouver des traces de la jeune femme que j'avais été autrefois dans ces rues, ou si elle avait été définitivement happée dans un ténébreux rêve faë. Comme je n'osais pas prendre le risque d'être aperçue, je devrais rester dans l'ombre, mais j'avais progressé à ce petit jeu récemment.

J'atterris en douceur et mes pieds bottés se posèrent sur le trottoir.

Le *Brickyard* était là, au milieu de son grand parking, entre deux bâtiments datant d'avant la guerre de Sécession. À l'extérieur comme à l'intérieur, les lumières étaient allumées. Rien n'avait changé. Je courus sur la chaussée et regardai par une fenêtre.

Oh, comme je m'étais trompée ! Tout avait changé ! La police d'Ashford, les pompiers, le maire, ainsi qu'une centaine de gens étaient là, et je n'avais pas besoin de briser une vitre pour comprendre qu'ils parlaient stratégie. Les murs étaient tombés, le monde entier savait à présent ce qui se passait. S'il y avait encore eu une presse nationale, les gros titres n'auraient parlé que de cela. Les faës étaient visibles, et ceci était la résistance populaire que mes concitoyens tentaient d'organiser. J'eus soudain envie de les rejoindre pour leur offrir mon aide. Leur apprendre. Entrer en guerre à leurs côtés et les protéger.

— Ta place et ta mission ne sont pas ici, MacKayla.

Je m'obligeai à me détourner et, telle une voleuse, me fondis dans la nuit.

Il faisait chaud pour un mois de janvier, même à Ashford, mais cela n'était pas inhabituel. J'avais passé certains Noël sous le blizzard, d'autres en short et tee-shirt. Ce soir, c'était une nuit pour jean et petit top léger.

Tout en marchant, je pris une profonde inspiration. Rien ne fleurissait à cette période de l'année, mais je jure que le Sud profond embaume en permanence le magnolia, les azalées sauvages, le thé sucré et le poulet que quelqu'un fait frire dans les environs. Dans un mois, les violettes s'épanouiraient dans toute la ville – à Ashford, on avait une passion pour les violettes – suivies par les jonquilles et les tulipes.

J'étais chez moi. Je souris.

Tout était paisible !

Pas d'Ombres, pas d'*Unseelies*, des lampes allumées partout...

Au milieu de la chaussée, je tournai sur moi-même, ivre de joie.

Que mon univers m'avait manqué ! Que je m'étais sentie perdue, loin d'ici !

Tout semblait exactement pareil. Comme si je n'étais jamais partie. Comme si, trois rues plus bas, à deux pâtés de maisons, j'allais retrouver Maman, Papa et Alina jouant au Scrabble, attendant mon retour après mes cours du soir ou mon travail. Tout le monde se moquerait de moi parce qu'Alina et Papa connaissaient des mots dont n'importe quelle personne raisonnable savait qu'ils ne pouvaient pas exister, comme *jas* ou *bief* – franchement, qui emploie ces termes-là ? Nous éclaterions tous de rire puis, soucieuse de savoir quelle tenue choisir pour le lendemain, j'irais me coucher, l'esprit seulement troublé par l'inquiétude que ma pétition pour demander à ma marque préférée de vernis à ongles de ne pas retirer ma couleur favorite ait bien été prise en compte. (Elle l'avait été, et on m'avait envoyé un joli certificat rose et or me conférant le titre de membre honoraire de la marque, que j'avais affiché avec fierté près de la coiffeuse où je me brossais les cheveux et me maquillais. Oh ! Les tourments et les vicissitudes de la jeunesse dorée !)

Je passai devant la demeure des Brook, avec ses majestueuses colonnes blanches dans le style sudiste, en haut d'une longue allée circulaire, puis devant celles des Jennings, toute en tourelles romantiques et en treillages de bois blanc, et je poursuivis ainsi mon chemin, en m'imprégnant de l'atmosphère qui régnait ici. J'avais toujours cru qu'Ashford possédait une longue histoire, mais elle était bien jeune, seulement quelques siècles, à côté des millénaires qu'avait traversés Dublin.

Enfin, je parvins devant ma maison. Je restai là quelques instants, nouée par l'anxiété.

Je n'avais pas revu ma mère depuis le 2 août, le jour où j'étais

partie pour l'Irlande. Quant à mon père, notre dernière rencontre remontait au 28 août, lorsque je l'avais déposé à l'aéroport de Dublin pour le renvoyer au pays. Il était venu me chercher, bien déterminé à me ramener à Ashford avec lui, mais Barrons, usant de la Voix sur lui, l'avait forcé à ne pas s'inquiéter pour moi et avait instillé je ne sais quelles injonctions dans son esprit afin de le chasser définitivement. Je détestais qu'il ait fait cela, et en même temps, j'en étais soulagée. Jack Lane est un homme doté d'une solide volonté. Jamais il ne serait parti sans moi, et jamais je n'aurais été capable d'assurer sa sécurité.

Je m'engageai sans un bruit dans l'allée. Alors que je n'étais plus qu'à une dizaine de pas de la porte d'entrée, un miroir apparut au-dessus de moi, suspendu dans les airs. Je frémis, comme si quelqu'un venait de marcher sur ma tombe. Les glaces ne sont plus des objets innocents pour moi. Depuis la nuit où j'ai regardé dans celui que Barrons conserve dans son bureau de chez *Barrons – Bouquins & Bibelots* et que j'ai vu les monstres ténébreux qui errent dans ses profondeurs, le simple fait d'observer mon propre reflet me met mal à l'aise. Comme si tous les miroirs étaient suspects, et que quelque chose de sombre et d'effrayant pouvait se matérialiser à chaque seconde derrière mon épaule...

— Au cas où tu envisagerais de te montrer, m'avertit V'lane en apparaissant dans le reflet, derrière moi.

Je me regardai.

Dès l'instant où j'avais vu ma maison, j'avais inconsciemment régressé pour être de nouveau la jolie fille tout en courbes qui avait longé l'allée au pas de course quelques mois plus tôt pour monter dans un taxi, ses longs cheveux flottant sur ses épaules, sa minijupe blanche soulignant à la perfection la beauté de ses jambes bronzées (à quand remontait ma dernière épilation ?), ses ongles de mains et de pieds vernis avec soin, son sac et ses chaussures assortis, et ses bijoux idéalement sélectionnés.

J'observai mon reflet dans le miroir.

J'étais une femme à l'air farouche, vêtue de cuir noir de la tête aux pieds. Un douteux liquide verdâtre maculait mes boucles noir d'encre et j'étais souillée d'humeurs *unseelies* à l'odeur pestilentielle. Mes ongles étaient taillés court, je portais un sac à dos en cuir noir rempli de lampes et de munitions, j'étais coiffée d'un casque de vélo tout cabossé et je brandissais une arme semi-automatique. V'lane ne pouvait se montrer plus clair.

— Enlevez-le, dis-je d'un ton raide.

Le miroir disparut.

Je n'étais plus d'ici. Ma présence n'apporterait rien de bon. Certes, je pouvais demander à V'lane de me draper d'un voile d'illusion pour me rendre jolie et présentable, puis aller voir mes

parents, mais que leur dirais-je ? Que pouvais-je espérer accomplir ? Et chaque minute passée en leur compagnie ne risquait-elle pas d'attirer inopportunément l'attention sur eux ?

Après tout ce que j'avais traversé, après tout ce que j'avais vu, je ne pouvais toujours pas rentrer chez moi.

Le monde entier était sens dessus dessous, mais ma mère et mon père étaient sains et saufs. Envahie par un flot de gratitude envers V'lane, je me tournai vers lui.

— Merci, lui dis-je. C'est extrêmement important pour moi que vous les ayez protégés.

Il sourit. Je crois que ce fut le premier vrai sourire que je vis sur son visage. C'était éblouissant.

— Je t'en prie, MacKayla. Il est temps de rentrer.

Il me tendit la main.

J'allais la prendre, j'*aurais dû* le faire, lorsque j'entendis des voix.

Penchant la tête, j'écoutai. Mon cœur se serra. C'étaient Papa et Maman. Ils se trouvaient sous la véranda qui surplombait la piscine, sur l'arrière de la maison. De chaque côté, d'épais buissons nous protégeaient de la vue des voisins.

Je pouvais me faufiler sous les branches du houx et, cachée à leurs regards, essayer de les voir. J'en mourais d'envie.

Je retirai mon MacHalo et laissai tomber mon arme et mon sac à dos.

— Dans un instant, murmurai-je. Restez ici. Je reviens.

— Je ne sais pas si c'est raisonnable.

— Ce n'est pas à vous d'en juger. Laissez-moi.

Et je me glissai dans les ombres qui entouraient ma maison.

— Nous en avons déjà parlé cent fois, Rainey, disait mon père.

J'avancai sur la pointe des pieds sous les buissons et regardai avidement.

Mon père et ma mère étaient assis sur des fauteuils d'osier peints en blanc sous la véranda. Ma mère sirotait du vin, mon père tenait un verre de whisky. J'espérais qu'il ne buvait pas trop. Il y avait eu une période pénible, après la mort d'Alina, où sa diction avait été trop souvent pâteuse à mon goût. Papa n'est pas un buveur, c'est un fonceur, mais le meurtre d'Alina nous avait fait perdre nos repères. Je couvai d'un regard intense le visage de ma mère. Ses yeux étaient limpides et malgré ses traits légèrement ridés, elle était aussi magnifique que toujours. Mon cœur se gonfla d'émotion. Je souffrais de ne pas pouvoir les toucher, les serrer dans mes bras, tous les deux. Papa rayonnait de force et de beauté, mais ses cheveux étaient plus argentés que dans mon souvenir.

— Je sais que c'est dangereux, là-bas, dit ma mère, mais je ne

supporte pas de rester dans l'ignorance. Si seulement j'étais sûre qu'elle est vivante !

— Barrons a dit qu'elle est en vie. Tu étais là quand il a appelé.

Barrons avait téléphoné à mes parents ? Quand ? Comment son appareil fonctionnait-il ? Enfer, il me fallait le même opérateur !

— Je n'ai pas la moindre confiance en cet homme.

Moi non plus, M'man. Et pourtant, j'ai couché avec lui. Mes joues s'empourprèrent. *Sexe* et *Maman* étaient deux notions qui n'allaient pas bien ensemble, à mon avis.

— Nous devons aller à Dublin, Jack.

J'adressai un millier de « Non ! » silencieux à ma mère.

Papa poussa un soupir.

— J'ai tenté d'y retourner, tu te souviens ?

Je tressaillis. Il avait essayé ? Quand ? Que s'était-il passé ?

Ma mère réagit aussitôt.

— C'est exactement là où je veux en venir, Jack. Tu crois que cet homme t'a hypnotisé, qu'il a installé des barrières dans ton esprit pour t'empêcher de la ramener à la maison et te faire partir malgré toi – tu étais tellement malade que tu n'as même pas pu monter dans l'avion, mais dès que tu as quitté l'aéroport, tu allais parfaitement bien. Tu as tenté trois fois de partir ! Et pourtant, tu le crois sur parole quand il te dit que notre fille va bien ?

Le ciel me tombait sur la tête. Mon père *savait* que Barrons avait fait quelque chose pour l'hypnotiser ? Il pensait vraiment que c'était possible ? Papa ne croyait pas à ces choses-là. C'est lui qui m'avait inculqué un rejet viscéral de tout ce qui est paranormal. Et voilà que Maman et lui discutaient tranquillement de ce genre de sujets tout en buvant un verre ?

— Nous ne pouvons pas y aller maintenant. Tu as entendu ce que les éclaireurs ont dit à l'agent Deaton. Le monde faë s'est mélangé avec le nôtre. Les rares avions qui ont décollé se sont soit écrasés dans les flammes, soit volatilisés !

— Et avec un charter privé ?

— À quoi cela servira-t-il de mourir en essayant d'aller la chercher ?

— Il faut que nous fassions quelque chose, Jack ! J'ai besoin de savoir si elle est en vie. Non, ce n'est pas suffisant. Il faut que nous le lui disions. Tu aurais dû le faire quand tu étais là-bas et que tu en avais l'occasion.

Me dire quoi ? Je m'enfonçai un peu plus dans les buissons en tendant l'oreille.

Papa se frotta les paupières. Je voyais à son expression que Maman et lui avaient souvent ressassé cette conversation, ces derniers temps.

— Nous avons donné notre parole de ne jamais en parler.

J'étais si frustrée que j'aurais tapé sur les branches, parler de *quoi*, à la fin ?

— Nous avons brisé d'autres promesses, lui rappela Maman d'un ton appuyé. Sinon, nous n'en serions pas là.

— Qu'aurais-tu voulu que je lui dise, Rainey ?

— La vérité.

Allez, Papa, crache le morceau !

— Quelle vérité ? La vérité de l'un n'est pas la vérité de l'...

— Ne joue pas les avocats avec moi, Jack. Je ne suis pas un jury et ce n'est pas ta plaidoirie introductive, dit-elle sèchement.

Il parut sur le point de protester, puis se ravisa, tandis qu'une expression penaude se peignait sur son visage. Quelques instants plus tard, il répondit :

— Mac avait assez de mal à supporter la mort d'Alina. Il n'était pas question de lui parler de cette Irlandaise à demi folle et de sa prophétie encore plus délirante. Notre petite se battait depuis des mois contre la dépression. Elle a eu plus que sa dose de difficultés à gérer.

La prophétie ? Papa et Maman en avaient entendu parler ? *Tout le monde* était donc au courant de cette maudite prédiction, sauf moi ?

— Ce que tu as découvert il y a si longtemps, quand tu as fait des recherches sur le dossier médical d'Alina, ne semble plus aussi délirant à présent, n'est-ce pas ? demanda ma mère.

Papa prit une gorgée de whisky. Il poussa un soupir, et sembla perdre un peu de sa contenance.

— Bon sang, Rainey, quinze années ont passé, depuis ! Sans le moindre problème !

— Elle parlait tout le temps de fées. Qui n'aurait pas cru qu'elle perdait la tête ?

Je ne sais pas si mon père l'entendit. Il vida son verre d'un trait.

— J'ai autorisé Alina à faire la *seule chose* que j'avais promis aux gens de l'adoption de ne jamais les laisser faire toutes les deux, maugréa-t-il.

— *Nous* l'avons autorisée, rectifia Maman d'un ton raide. Cesse de te le reprocher. Moi aussi, je l'ai laissée partir pour l'Irlande.

— Tu ne le voulais pas. C'est moi qui ai insisté.

— Nous avons pris cette décision ensemble. Nous avons toujours pris les décisions importantes ensemble.

— Eh bien, en ce qui concerne Mac, c'est la seule fois où tu ne m'as pas aidé. Quand j'étais à Dublin avec elle, tu ne me disais toujours rien. Je ne pouvais même pas te parler au téléphone.

— Je suis désolée, dit Maman après un très long silence. Le chagrin...

Sa voix s'étrangla, et mon cœur se serra. Elle avait de nouveau ce

regard... Celui qui m'avait anéantie jour après jour, jusqu'à mon départ pour Dublin.

Papa la scruta avec insistance, puis, sous mes yeux, il se transforma. Je le vis retrouver sa prestance habituelle, secouer son vague à l'âme et se redresser devant elle. Il était de nouveau son homme. Son roc. Je souris. Je l'aimais tant ! Il avait arraché maman de force à son deuil une fois déjà, et je savais que je pouvais compter sur lui pour ne jamais laisser le chagrin la lui voler de nouveau. Quoi qu'il m'arrive.

Il se leva et s'approcha d'elle.

— Qu'aurais-tu voulu que je lui dise, Rainey ? répéta-t-il à haute voix en la secouant doucement pour l'empêcher de s'absorber dans ses pensées. « Ma petite fille, je suis désolé de t'annoncer cela, mais selon une très ancienne prophétie, il y a quelque chose qui ne va pas chez toi et tu vas mener le monde à sa perte » ?

Il émit un ricanement moqueur, avant d'éclater de rire.

— Allons, Rainey, tu ne trouves pas ça drôle ?

Puis, la forçant à se lever, il reprit :

— Pas notre fille. Impossible. Tu sais que c'est ridicule.

Je crus que j'allais m'étouffer. La main sur ma bouche, je reculai en trébuchant, au risque de tomber. Il y avait quelque chose qui n'allait pas chez moi ? J'allais mener le monde à sa perte ?

— Leur mère les a confiées à l'adoption parce qu'elle y croyait, s'impatiente ma mère.

— C'est ce qu'affirmait cette cinglée ! répliqua fermement mon père. Elle n'avait pas l'ombre d'une preuve. Je l'ai longuement interrogée. Elle n'avait jamais vu cette supposée « prophétie » et était incapable de me désigner quelqu'un qui l'avait vue. Pour l'amour du ciel, Rainey, dans ce pays, les gens croient aux lutins et aux pots pleins d'or enterrés au pied des arcs-en-ciel ! Puis-je conclure ma plaidoirie ?

— Le problème, c'est qu'il y a effectivement des fées, Jack, insista Maman. La femme folle avait raison sur ce point. Elles sont là, maintenant, dans notre monde. Et elles le détruisent.

— C'est un hasard. Une prédiction exacte ne suffit pas à valider une prophétie.

— Elle a dit que l'une de nos filles mourrait jeune et que l'autre souhaiterait être morte !

— Alina a failli mourir l'année de ses huit ans, tu te souviens ? Elle n'est pas morte. Huit ans, c'est jeune. Le fait qu'elle soit morte à une vingtaine d'années ne signifie pas que le reste des affirmations de cette femme est juste, et cela ne veut certainement pas dire qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez Mac. Je crois que les faës risquent infiniment plus de condamner notre monde que n'importe quel être humain. En outre, je ne crois pas au destin, et toi non plus. Je crois au

libre arbitre. Tous les conseils que je lui ai donnés, tout l'amour et toute la sagesse que tu as déversés sur elle, voilà de quoi elle dispose, à présent. Et je crois que c'est suffisant. Je connais notre fille. Elle est la meilleure.

Il lui tendit les mains et l'attira entre ses bras.

— Elle est vivante, mon amour. J'en suis certain. Mon cœur me le dit. Quand Alina est morte, je l'ai deviné. Et je sais que Mac ne l'est pas.

— Tu ne dis cela que pour me rassurer.

Il lui décocha un faible sourire.

— Et... j'y arrive ?

Maman fit semblant de le rouer de coups.

— Oh, toi !

— Je t'aime, Rainey. Je t'ai presque perdue quand Alina est morte.

Il l'embrassa.

— Je ne veux plus jamais que cela arrive. Il y a peut-être un moyen d'entrer de nouveau en contact avec Barrons.

— Si seulement j'en étais sûre ! gémit ma mère.

Il l'embrassa de nouveau, puis elle répondit à son baiser, et soudain, un étrange embarras m'envahit. Mes parents ne faisaient pas semblant !

Malgré tout, c'était réconfortant de les voir. Chacun avait l'autre à ses côtés et il y avait entre eux un amour qui résisterait à tout. Alina et moi avions toujours intuitivement compris, non sans une certaine irritation, que même si nos parents nous adoraient et auraient fait n'importe quoi pour nous, l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre était encore plus fort. Pour ma part, je trouvais cela dans l'ordre des choses. Les enfants grandissent, quittent la maison, rencontrent l'homme ou la femme de leur vie. Le nid déserté ne devrait pas être une source de chagrin pour les parents, mais leur donner l'envie de poursuivre leur propre aventure, laquelle, bien entendu, inclut de nombreuses visites à leurs enfants et petits-enfants.

Je les regardai une dernière fois et partis retrouver V'lane.

Sans un mot, celui-ci se mit à marcher à mes côtés et m'offrit sa main, mais je secouai la tête.

Je ramassai mes affaires, me dirigeai vers la boîte aux lettres et sortis de mon sac à dos l'album photo du Haut Seigneur. Je le parcourus quelques instants jusqu'à ce que je trouve un beau portrait d'Alina. Elle se tenait devant l'arche d'un bâtiment de Trinity College les lèvres entrouvertes sur un grand sourire. Je souris à mon tour.

Je retournai le cliché et inscrivis au dos :

Elle a été heureuse.

Je vous aime, Papa et Maman.

Je rentre à la maison dès que possible.
Mac.

— Tu pourrais t'apercevoir que je te suis indispensable, MacKayla, déclara V'lane tandis que nous nous matérialisions dans la rue, devant *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

Je m'étais fait la même réflexion. V'lane était incontestablement l'ascenseur le plus rapide de l'immeuble. Dani était parfaite sur le sol, mais pas pour traverser les océans. Le transfert représentait un atout inestimable. Même si V'lane n'apparaissait qu'une fois sur deux lorsque je l'appelais, c'était mieux que rien. Je ne compterais plus jamais sur lui... mais je n'hésiterais pas à l'utiliser si je le pouvais.

— Je ne peux pas passer mon temps à vérifier si tu as besoin de moi, poursuivit-il. Lorsque ma reine ne m'assigne pas de mission, je suis occupé à combattre nos frères noirs avec les autres *Seelies*. Votre planète ne leur suffit pas. Ils essaient aussi de nous arracher notre cour. Ma souveraine est toujours en danger, comme tout mon pays.

Il me fit tourner dans ses bras, me souleva le visage et passa doucement son doigt sur mes lèvres.

Je levai les yeux vers lui. J'étais encore sous le choc après avoir revu mon père et ma mère, et avoir surpris la conversation qu'ils avaient échangée. Je voulais qu'il me donne de nouveau son nom, et vite, afin de pouvoir rentrer, prendre une douche, me glisser dans un lit chaud et confortable, remonter les couvertures sur ma tête et essayer de toutes mes forces de m'endormir rapidement, pour ne plus penser à rien.

Mener le monde à sa perte ?

Impossible. Pas moi ! Ils se trompaient de personne. De prophétie. Je fis non de la tête.

V'lane interpréta mon geste de travers.

— C'est un cadeau, dit-il d'un ton guindé.

Le fier prince était vexé. Je posai ma main sur son visage. Il m'avait rendu mon père et ma mère, ma ville entière, et tout l'État de Géorgie.

— Je secouais la tête à cause de quelque chose à quoi je pensais, pas à cause de vos paroles. Oui, j'aimerais avoir votre nom, V'lane.

Il m'adressa de nouveau son sourire radieux, puis ses lèvres furent

sur les miennes. Cette fois, lorsqu'il m'embrassa, son imprononçable nom faë glissa sur ma langue, plus doux que du miel, s'y rassembla, tiède et délicieux, emplissant mon palais d'un indescriptible festival de saveurs et de sensations avant de fondre sous la chaleur de ma bouche. Contrairement aux précédentes occasions où il m'avait gravé son nom sur la langue, cela me sembla naturel, facile. Et contrairement aux autres fois, je ne fus pas assaillie par une fièvre érotique et secouée malgré moi par un orgasme à son contact. Ce fut un baiser extraordinaire, mais un baiser qui promettait sans envahir, qui donnait sans prendre.

V'lane s'écarta de moi.

— Nous apprenons l'un de l'autre, dit-il. Je commence à comprendre Adam !

Je battis des cils.

— Le premier homme ? Vous connaissez l'histoire d'Adam et Ève ?

V'lane ne semblait pas le genre de faë à étudier les mythes de création humains !

— Non, rectifia-t-il. L'un des miens qui a choisi de devenir humain. Ah, voilà Barrons qui arrive en grommelant.

Il émit une imitation étonnamment humaine d'un ricanement et disparut. D'un geste instinctif, je cherchai ma lance. Elle était de nouveau dans mon holster. Puis je fronçai les sourcils en m'apercevant que j'avais oublié de vérifier. Avait-elle seulement disparu de son étui ?

Je pivotai sur mes talons. « En grommelant » était un euphémisme. Barrons se tenait sur le seuil. Si un regard pouvait tuer, j'aurais été écorchée vive sur le trottoir.

— On pourrait croire que vous avez déjà eu dans la bouche plus de chair faëe que vous n'en pouviez supporter, Mademoiselle Lane.

— On pourrait croire que j'ai déjà eu dans la bouche plus de chair *mâle* que je pouvais en supporter. Un jour, j'embrasserai un homme parce que je l'aurai voulu. Pas parce que je serai violentée, pas parce que j'aurai été ramassée à la petite cuiller dans une rue nommée *Pri-ya*, ni parce qu'on m'aura offert l'équivalent éthérique d'un téléphone portable souffrant des mêmes problèmes de connexion que les appareils normaux, mais parce que, nom de nom, j'en aurai eu *envie* !

Je faillis le bousculer en passant devant lui. Il ne bougea pas d'un pouce. Une décharge d'électricité grésilla là où nous nous étions touchés.

— Demain soir. Vingt-deux heures. Soyez là, Mademoiselle Lane.

— Je me bats aux côtés des *sidhe-seers*, lançai-je par-dessus mon épaule.

— Écoutez votre soirée. Ou trouvez un autre endroit où vous

installer.

À midi, le lendemain, Dani, les autres *sidhe-seers* de l'Abbaye et moi étions réunies dans l'un des vastes réfectoires, assises autour des tables, écoutant Rowena qui haranguait ses troupes. Oh, avec quel talent la vieille femme jouait sur les émotions !

La très rouée Grande Maîtresse était une oratrice consommée. Je l'écoutais, m'efforçant de retenir ses méthodes et d'analyser les termes qu'elle choisissait, la façon dont elle les enchaînait, son habileté à tirer le maximum de chaque émotion.

Oui, disait-elle, elle voulait bien mettre de côtés ses différends avec la jeune *sidhe-seer* mal éduquée, qui n'avait jamais reçu un entraînement correct et dont la sœur avait trahi le monde entier en aidant son amant – l'ignoble Haut Seigneur – à libérer les *Unseelies* qui allaient tuer des milliards d'êtres humains sur la planète, dont deux centaines des nôtres. Oui, elle acceptait de se plier à tout ce qu'elles jugeraient utile pour gagner la bataille la plus importante de l'histoire de l'humanité. Elle ne pouvait pas, en toute bonne conscience, s'effacer ni ôter le vêtement qu'elle portait depuis *quarante-sept ans* – plus du double de ce qu'avait vécu la *sidhe-seer* dépravée – mais elle tendrait la main à celle-ci en signe de bienvenue, si c'était ce que ses filles bien-aimées exigeaient, faisant taire ses propres objections, aussi nombreuses qu'impérieuses.

Après son petit laïus, je vis le doute revenir sur de nombreux visages, aussi je me levai pour prendre la parole. Oui, je voulais bien mettre de côté mes différends avec la vieille femme qui m'avait chassée la première nuit où elle m'avait vue, sans même me demander mon nom, qui m'avait dit en termes sans équivoque d'aller mourir ailleurs et de la laisser tranquille, alors qu'il était manifeste que j'étais une *sidhe-seer* et que j'avais désespérément besoin d'aide. Pourquoi n'avais-je pas été l'une de ses « filles bien-aimées » ce soir-là ? Était-ce ma faute si j'avais été élevée sans savoir ce que j'étais ? Pourquoi ne m'avait-elle pas accueillie, moi aussi ?

Cela dit, je lui pardonnais. Et oui, je travaillerais avec la femme qui avait confisqué les seules armes capables de tuer des faës, refusé de laisser les *sidhe-seers* accomplir la mission pour laquelle elles étaient nées et mené une campagne de dénigrement systématique contre ma sœur, dont la seule faute avait été de s'être laissé ensorceler par un faë transformé en humain, doté de milliers d'années d'expérience dans le domaine de l'illusion et de la séduction.

Laquelle d'entre nous n'aurait *pas* failli dans de telles circonstances ? Elles avaient vu V'lane. Si elles voulaient jeter la pierre, c'était le moment, ou qu'elles s'abstiennent à jamais ! Alina avait fini par percer le secret du Haut Seigneur et elle l'avait payé de

sa vie. Une fois de plus, où avait été Rowena lorsque masœur se battait pour comprendre ce qu'elle était ? Comment Alina et moi avions-nous pu être oubliées dans la confusion qui régnait chez les *sidhe-seers*, abandonnées sans le moindre apprentissage ?

J'étais enthousiaste à l'idée de suivre la suggestion de Kat, leur dis-je, impatiente de travailler ensemble vers un but commun, afin de donner la priorité aux besoins des *sidhe-seers*. À partir de cet instant, j'en faisais le serment, je ne dirais plus de mal de la Grande Maîtresse... à condition qu'elle en fasse autant pour moi.

Puis je m'assis.

Elle coopérerait, répondit Rowena depuis son estrade, même si j'avais maintes fois prouvé combien j'étais dangereuse et peu fiable, par exemple en m'alliant avec V'lane ou ses semblables.

— Excusez-moi, mais vous en avez fait autant, remarquai-je.

— Seulement pour le plus grand bien commun.

— Vous ne m'avez pas laissé participer au plus grand bien commun. Vous avez refusé de m'accueillir ici.

Kat se leva.

— Cessez de vous disputer ! Grande Maîtresse, nous devons oublier nos querelles. N'êtes-vous pas d'accord ?

Rowena demeura silencieuse un instant, puis elle hocha la tête d'un air pincé.

— Pouvons-nous compter sur votre entière coopération ?

Rowena étudia l'assemblée en silence. J'aurais pu dire avec précision à quel instant elle comprit qu'elle avait perdu trop de terrain devant ses ouailles pour espérer en regagner dans l'immédiat. Soit nous faisions avancer la locomotive ensemble, elle et moi, soit nous restions à la traîne.

— Oui, répondit-elle, visiblement à contrecœur.

— Parfait ! m'exclamai-je en sautant sur mes pieds. Bon, où le Livre était-il gardé, et comment l'avez-vous perdu ?

Un rugissement assourdissant monta de la foule... comme je l'avais prévu. Après tout, ceci était la question que l'on murmurait en secret entre ces murs depuis plus de vingt ans.

Je me rassis, curieuse de savoir comment elle allait se dépêtrer de cette situation. Je ne doutais pas qu'elle y parviendrait.

— Génial, Mac, chuchota Dani, le sourire aux lèvres. Je crois qu'on la tient, maintenant.

Je savais que ce n'était pas le cas. Rowena était trop rusée pour tomber aussi facilement dans le piège.

Quand tout le monde se calma enfin, elle nous informa avec une humble gravité que, malheureusement, il n'entraît pas dans ses attributions de discuter de telles questions. Que même si je semblais croire qu'elle était l'unique responsable, l'Abbaye avait toujours été

conduite de manière démocratique sous la gouvernance du Cercle, et que toutes ses actions, tous ses choix étaient soumis à l'approbation ou au veto de ce dernier, en particulier sur des sujets si délicats et si risqués. Elle devait se réunir avec le Haut Conseil, lui présenter notre demande et se plier à ses décisions. Malheureusement (et fort opportunément pour elle, notai-je sèchement), certains membres de celui-ci étaient absents en ce moment, mais dès leur retour...

— *Bla bla bla, bla bla bla* ! marmonnai-je. Le temps qu'elle ait une réponse à nous donner, les *Unseelies* auront encore tué un milliard d'humains.

Peu importait. J'étais de nouveau dans les murs de l'Abbaye. Il était temps de passer au plan A. Car cette réunion n'avait été que le plan B.

Je regardai Dani.

— Tu m'as dit avoir essayé d'entrer dans les Bibliothèques interdites. Tu sais où se trouvent les vingt et une ?

Ses yeux se mirent à pétiller.

Dani m'expliqua avec fierté qu'elle connaissait le dédale infini de couloirs de pierre aussi bien que n'importe quelle *sidhe-seer* appartenant aux cinq premiers cercles d'ascension. Il existait sept cercles au total, le dernier étant le Cercle lui-même. Kat et son équipe n'appartenaient qu'au troisième. Elle-même, ajouta Dani d'un air suffisant, n'était pas soumise à ces distinctions. Rowena l'avait retirée de ce circuit pour la placer directement sous son autorité.

— Alors Rowena t'a dit où étaient toutes les Bibliothèques interdites ?

Cela ne ressemblait pas à la Grande Maîtresse que je connaissais !

En vérité, non, m'expliqua Dani, pas tout à fait. Enfin, bon, peut-être avait-elle appris l'essentiel de ce qu'elle savait sur l'Abbaye *avant* que Rowena et les autres comprennent que la présence d'un léger souffle signifiait qu'elle était dans les parages, à l'époque où elle pouvait encore fureter en toute liberté. Qu'importait ? Elle savait des choses, bien plus que n'importe laquelle des autres *sidhe-seers* ! Il lui avait fallu des années pour localiser les bibliothèques, à l'exception de deux ou trois dont les couloirs d'accès lui restaient infranchissables, mais à son avis, ce ne pouvait être que des bibliothèques, car que Rowena pourrait-elle cacher d'autre ?

— Ici, c'est immense et bizarre, Mac, me dit-elle. Il y a des coins qui ressemblent à que dalle. Des espaces vides où tu penses qu'il devrait y avoir quelque chose, mais où il n'y a rien.

Je voulais voir *tous* ces endroits, mais dans l'immédiat, j'avais besoin de me concentrer sur les bibliothèques. J'avais à peine fermé l'œil de la nuit. La conversation que j'avais surprise entre mes parents avait résonné dans ma tête comme un disque rayé. *Ma petite fille, je suis désolé de t'annoncer cela, mais selon une très ancienne prophétie, il y a quelque chose qui ne va pas chez toi et tu vas mener le monde à sa perte...*

Jusqu'alors, j'avais été impatiente de mettre la main sur cette prophétie. À présent qu'elle était supposée me concerner directement, c'était devenu une obsession. Je refusais de croire que j'en faisais l'objet tant que je ne l'aurais pas vue de mes yeux, et même là, je

serais peut-être encore incrédule, sauf si mon nom y figurait en toutes lettres et qu'elle disait quelque chose d'aussi indéniablement accusateur que *Méfiez-vous de cette bougresse de MacKayla Lane ; elle est diabolique ! Elle va mener le monde à sa perte, cette traînée !*

Je ricanai. C'était absurde. Alina avait-elle eu vent de tout ceci ? Était-ce pour cette raison qu'elle m'avait tenue à l'écart ? Pas uniquement pour me protéger, mais aussi parce qu'elle avait appris sur moi des choses qui lui faisaient craindre de m'impliquer dans tout ceci, pour la sécurité de l'humanité ?

— Bah ! murmurai-je d'un ton blasé.

— Je t'assure ! protesta Dani. Je peux te les montrer.

Aussitôt, je revins à la réalité.

— Désolée, je pensais à voix haute. Je te crois et je veux voir ces endroits, mais d'abord, les bibliothèques.

Nous suivîmes une interminable série de couloirs. À mes yeux, ils se ressemblaient tous. L'Abbaye était gigantesque. Sans Dani, j'aurais pu errer pendant des jours en cherchant mon chemin. Avant ma première visite à l'Abbaye, j'avais effectué quelques recherches et découvert que l'énorme forteresse de pierre avait été bâtie au ^{vii}^e siècle sur un sol consacré, après l'incendie d'une église originellement érigée par saint Patrick en l'an 441. Celle-ci avait été construite pour remplacer un cercle de pierres en ruines dont certains affirmaient qu'il avait été, très longtemps auparavant, un sanctuaire pour une ancienne communauté de femmes païennes. Le cercle de pierres avait été précédé par un *shian*, un tertre-aux-fées, dont on prétendait qu'il dissimulait une entrée sur l'Autre Monde.

Traduction : de mémoire d'homme – et, je n'en doutais pas, depuis plus longtemps encore – ce point précis du globe, à cette longitude et à cette latitude exactes, était un lieu sacré et protégé, d'une importance capitale. Pourquoi ? Parce qu'un livre doté d'un pouvoir phénoménal avait été enfermé dans ses profondeurs pendant d'innombrables millénaires ?

L'Abbaye avait été pillée en 913, reconstruite en 1022, incendiée en 1123, rebâtie en 1218, de nouveau la proie des flammes en 1393, restaurée une fois de plus en 1414. Chaque fois, elle avait été agrandie et fortifiée.

Elle avait connu de nouveaux agrandissements au ^{xvi}^e siècle, puis d'autres plus spectaculaires encore au ^{xvii}^e, financés par un mécène anonyme qui avait fait compléter le rectangle de bâtiments de pierre, incluant la cour intérieure, et ajouter des logements capables d'accueillir – pour le plus grand étonnement des habitants de la région – jusqu'à un millier de résidents.

Ce même généreux donateur avait acheté les terres attenantes à l'Abbaye, permettant à cette enclave de vivre en autarcie, comme elle

l'a fait jusqu'à présent. Si un jour j'avais du temps pour agir au lieu d'être toujours aussi occupée à réagir, je chercherais à découvrir l'identité de ce mystérieux bienfaiteur.

Je consultai ma montre. Il était quinze heures, et j'avais un emploi du temps assez serré. Je devais retrouver les *sidhe-seers* à Dublin à dix-neuf heures, puis Barrons à vingt-deux, dans je ne sais quel but. En outre, mon planning était plombé par l'ultimatum du Haut Seigneur, qui avait menacé de revenir me trouver trois jours plus tard. Cela me soumettait à une inconfortable pression, d'autant plus que j'ignorais à quel jour cela correspondrait. Avait-il compté toute la journée d'hier, ce qui signifiait qu'il reviendrait le samedi matin ? Ou n'avait-il commencé le décompte que le vendredi, ce qui voulait dire qu'il ne serait pas de retour avant le dimanche ? Ou peut-être avait-il l'intention de m'accorder trois journées pleines et de ne réapparaître que le quatrième jour ? Tout cela était d'un exaspérant manque de précision. Non seulement il essayait de m'intimider, mais il ne me donnait même pas une date précise pour mon imminent... quoi que ce soit.

J'avais l'intention d'en parler avec Barrons ce soir. Il était ma vague. J'espérais bien qu'il saurait empêcher le Haut Seigneur de mettre ses menaces à exécution.

Allons, je n'avais pas de temps à perdre !

— Emmène-moi dans les couloirs auxquels tu n'as pas accès, Dani. Qu'est-ce qui t'empêche de passer ?

Je songeai à d'épaisses murailles de pierre dressées en travers, ou à des portes de chambre forte fermées par des combinaisons aussi longues que le chiffre *pi*.

Je n'aurais pu espérer une meilleure réponse.

Dani me décocha un regard furieux.

— Des saletés de putains de protections.

Dani connaissait l'emplacement de dix-huit bibliothèques. Il existait dans l'Abbaye trois endroits dont elle n'avait jamais pu s'approcher. À l'approche du premier où elle m'emmena, l'enceinte magique était gravée dans le sol de pierre, à intervalles d'environ trois mètres, sur toute la longueur du couloir, et disparaissait derrière un angle.

Je m'engageai dans le corridor interdit, en tressaillant à peine, tandis que Dani poussait un cri de triomphe derrière moi. Je tournai au coin, traversai d'autres lignes de protection et parvins devant une haute porte sculptée de motifs complexes.

Celle-ci s'avéra plus difficile à franchir. Elle était couverte de gardes et de runes d'apparence étrange. Je tournai la poignée. Elle n'était pas verrouillée, mais dès que je la touchai, j'eus l'effrayante

impression de tomber d'une très grande hauteur, et il me sembla que j'étais observée, vulnérable, ciblée dans le viseur de quelqu'un, sur le point de recevoir une balle dans la nuque.

Je retirai vivement ma main. Aussitôt, la sensation s'évanouit.

Après avoir pris une profonde inspiration, j'essayai de nouveau. Immédiatement, je crus que j'étais enfermée dans une caisse de petites dimensions, dans le noir, sous la terre, à deux doigts de suffoquer !

J'ôtai ma main.

J'avais le souffle court, je tremblais comme une feuille, mais j'étais toujours dans le couloir, et tout allait bien.

En examinant les runes, je compris soudain de quoi il s'agissait. Depuis mon arrivée à Dublin, j'étais devenue une lectrice assidue, en particulier dans le domaine du paranormal. J'avais dévoré d'innombrables ouvrages consacrés à des sujets tels que le druidisme, le vampirisme, la sorcellerie, cherchant des faits derrière la fiction, et des réponses dans les mythes. Ces signes étaient des runes de bannissement. Elles amplifiaient les peurs innées de quiconque tentait de passer outre.

La troisième fois que je pris la poignée de la porte, mon corps se couvrit de fourmis rouges et je me souvins de ce jour où, âgée de sept ans, je m'étais dit que la terre rouge et poreuse sur la colline devait faire un super terrain de jeux. Depuis, j'avais la phobie des fourmis.

Ce n'est pas réel.

Rassemblant tout mon courage, je fis tourner la poignée, pendant que les insectes mangeaient la pulpe de mes doigts.

Le battant s'ouvrit et je me ruai à l'intérieur en réprimant un hurlement, prête à m'arracher la peau.

L'illusion disparut dès que j'eus franchi le pas de la porte.

Je regardai derrière moi. Le bois du seuil était également gravé de runes de bannissement.

J'étais passée ! Je me trouvais dans l'une des Bibliothèques interdites !

Je jetai des regards avides autour de moi. L'endroit n'était pas particulièrement impressionnant, surtout comparé à *Barrons – Bouquins & Bibelots*. C'était une petite pièce aveugle qui sentait le moisi malgré la présence de nombreux déshumidificateurs. Entre les étagères et les tables pleines de livres, rouleaux et articles divers, des dizaines de lampes étaient allumées. Rowena ne voulait pas courir le risque que des Ombres pénètrent dans ses précieuses bibliothèques !

J'entrai et commençai mes recherches par les tables, pendant que Dani montait la garde au bout du couloir. Comme je l'avais craint, il n'y avait pas de catalogue de recherche dans les Bibliothèques interdites. Malgré les modestes dimensions de la salle, il me faudrait des jours pour la fouiller de fond en comble !

Dix minutes plus tard, Dani poussa un cri. Je me ruai dans le couloir en sursautant lorsque je franchis les protections du seuil, avant d'apercevoir une petite troupe de *sidhe-seers* qui se bousculaient devant la ligne magique.

Kat se tenait devant les autres.

— Rowena a dit que tu avais réussi à traverser certaines de ses enceintes et que tu étais entrée dans les salles d'archives interdites. Elle nous envoie pour t'en empêcher.

Eh bien, cela répondait à l'une de mes questions. Je m'étais demandé si, à présent que je pouvais franchir à volonté les lignes magiques, je les déconnectais lorsque je les dépassais. J'étais surprise que Rowena ne soit pas venue en personne.

— Pour m'en empêcher, il faudrait que vous puissiez franchir les protections. Or...

Je regardai leurs orteils, sur le bord de la ligne de symboles presque invisibles, et poursuivis :

— Or, on dirait bien que cela vous est impossible.

— Je peux traverser la plupart des enceintes, répliqua Barb en passant devant Kat. Tu n'es pas si exceptionnelle. Jo aussi en est capable.

Elle regarda autour d'elle, et demanda :

— Où est Jo ?

Puis, se tournant vers Dani ;

— Elle n'était pas là, à l'instant ? ajouta-t-elle.

Dani haussa les épaules.

— Elle est partie.

— Nous ne sommes pas venues te barrer le chemin, Mac, dit Kat. Son regard gris, d'habitude si calme, pétillait d'excitation.

— Nous sommes venues t'aider à chercher.

Je mis la ligne hors service avec du chewing-gum – oui, du chewing-gum. Les protections sont des choses fragiles, faciles à désactiver si on peut les toucher.

Pour poser la main dessus, il faut être capable de les franchir, ce qui rend inutile le fait de les toucher, mais en l'occurrence, j'avais besoin de couper le courant afin que mes sœurs d'armes puissent passer.

Dans la plupart des cas, pour annuler une protection, il suffit de briser sa continuité, d'interrompre le circuit afin de faire disjoncter le flot d'énergie qu'elle génère. Il peut arriver que, si on en endommage gravement une, on la transforme en tout autre chose, mais je l'ignorais à l'époque, et c'était mon jour de chance.

En revanche, si je pouvais désactiver les protections de la porte, j'étais impuissante contre les runes de bannissement gravées dans le

battant et sur le bois du seuil. Chaque *sidhe-seer* qui le franchirait devrait affronter ses démons personnels.

Elles y arrivèrent toutes, à ma grande fierté.

Je les laissai dans la bibliothèque – des dizaines de mains pleines de bonne volonté, tournant avec soin des pages anciennes, déroulant délicatement d'épais rouleaux, soulevant des statuettes, ouvrant des cassettes, à la recherche de tout ce qui pourrait nous être utile.

Dani et moi partîmes vers la bibliothèque suivante. Il ne fut pas aussi facile d'y entrer. Elle était également entourée de protections multiples, mais chacune était plus dense et plus puissante que la précédente. Je franchis la première sans trop de mal, la deuxième en gémissant. La troisième déclencha une petite décharge électrique, faisant crépiter mes cheveux. Je les marquai successivement à l'aide d'un bâton de rouge à lèvres pris dans ma poche à mesure que je passais, afin que Dani puisse me suivre.

La quatrième me fit grincer des dents et maudire celui ou celle qui avait placé ces circuits. Rowena ? Il fallait que je le sache.

Je commis l'erreur de vouloir foncer à travers la cinquième dans l'espoir d'abréger le passage désagréable... et je me heurtai dessus comme sur un mur de brique. Je rebondis et m'affalai sur le sol.

Dani ricana.

Écartant mes cheveux de mes yeux, je la fusillai du regard.

— *Hey, man !* Ça m'arrive tout le temps !

Je me relevai et m'approchai prudemment de la ligne. Ce n'était pas une simple protection. Il y en avait plusieurs couches superposées, qui luisaient doucement. Jusqu'alors, les seules enceintes magiques que j'avais vues étaient d'apparence délicate et de couleur argentée.

Celle-ci arborait une teinte bleuâtre, des lignes franches et des dessins plus élaborés. À présent que j'y prêtais attention, je pouvais ressentir le froid qui en émanait. La complexité de ses motifs n'avait rien à envier aux pages du *Livre de Kells*^[2]. Les entrelacs se transformaient en créatures fantastiques, puis en incompréhensibles équations mathématiques, avant de retrouver leur apparence de boucles ornementées. Je ne connaissais rien aux protections. Où était Barrons quand j'avais besoin de lui ?

Je perdis une dizaine de minutes à m'évertuer à traverser l'enceinte. Si je courais, je rebondissais dessus. Si je tentais de m'y engager en poussant lentement, elle ne cédait pas, comme s'il y avait réellement un mur mais que celui-ci me restait invisible.

— Essaie avec du sang, me suggéra Dani.

Je la regardai.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Quelque fois, quand Ro a besoin d'un talisman super-méga-

puissant, elle utilise du sang. Il y en avait à moi, dans certaines des protections qu'elle avait placées autour de ta cellule. Je suppose que si tu peux traverser la plupart des lignes, ton sang peut aider. Si ça ne marche pas, tu pourras tester avec le mien.

— Que dois-je en faire ?

— Je sais pas... Fais-en couler sur les protections.

Après quelques instants de réflexion, je décidai que cela ne pourrait pas faire de mal. (Un jour viendrait où je découvrirais que j'avais tort sur ce point. Verser du sang sur des protections est encore plus stupide que jeter de l'essence sur du feu et, dans certains cas, cela les transforme même en gardiens vivants. Croyez-moi, ne versez *jamaï*s votre sang de façon irréflechie sur des enceintes magiques d'origine inconnue !) Je pris mon cran d'arrêt dans ma botte.

— Reste en arrière, ordonnai-je à Dani au cas où l'affaire tournerait mal.

Je tendis ma main, paume levée, aussi près de la protection que je pouvais m'en approcher sans être repoussée, et pratiquai une légère incision. Aïe !

Le sang jaillit.

Je tournai ma main pour le faire tomber sur le sol.

Rien ne coula. Je retournai ma main. Il n'y avait plus de blessure.

Je me coupai de nouveau, cette fois plus profondément.

— Aïe ! criai-je.

Le sang jaillit. Je tournai ma main. Rien ne coula. Je fronçai les sourcils. Secouai ma main. Fermai le poing.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Mac ?

— Attends une seconde.

Je retournai ma main. La coupure avait disparu.

Serrant les dents, j'approchai ma main du sol, la gardai tournée vers le bas et m'entaillai la chair – rapidement, franchement et profondément. Le sang goutta. Tant mieux. Puis il s'arrêta. J'enfonçai de nouveau la lame plus loin. Le sang coula de nouveau, et un mince filet se déversa sur la lisière des symboles.

Les motifs sifflèrent, frissonnèrent sur le pavé, dégagèrent de la vapeur, puis disparurent à l'endroit où mon sang les avait touchés.

Je pus enfin enjamber la barrière, bien que non sans peine.

— Viens, Dani.

Nous n'étions pas encore sorties de la tempête. Je percevais des choses, devant nous.

Des choses terribles.

Pas de réponse.

Je pivotai sur mes talons. Un mur de pierre était apparu derrière moi.

— Dani ? appelai-je. Dani, est-ce que tu peux m'entendre ?

Votre présence n'est pas autorisée ici. Vous n'êtes pas des nôtres.

Je fis de nouveau volte-face. Une femme se tenait dans le couloir, me barrant le passage. Blonde, très belle, avec un regard glacial.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

Partez sur-le-champ, ou subissez notre courroux.

Je m'avançai d'un pas. Aussitôt, une douleur fulgurante me traversa. Je reculai en trébuchant.

— Je dois entrer dans la bibliothèque. Je cherche seulement des réponses.

Votre présence n'est pas autorisée ici. Vous n'êtes pas des nôtres.

— J'avais bien compris la première fois. Je veux juste jeter un coup d'œil.

Partez sur-le-champ, ou subissez notre courroux.

Je tentai de discuter avec elle, jusqu'à ce que je comprenne que, malgré la vive douleur qui me saisissait chaque fois que j'essayais de faire un pas en avant, la femme n'était rien de plus que l'équivalent éthérique d'un message enregistré.

Quoi que je dise, elle répétait les deux mêmes phrases, inlassablement. Et malgré mes tentatives répétées d'avancer, la douleur me faisait reculer.

Je n'en doutais pas un instant, ces impénétrables enceintes protégeaient des secrets d'une valeur inestimable. Il *fallait* que je les traverse.

J'avais d'autres outils à ma disposition. Ouvrant la bouche, je libérai le nom de V'lane.

Il apparut avant que j'aie fini de parler, souriant... pendant une seconde à peine.

Puis il se plia en deux de douleur. Redressa en arrière sa tête blonde d'un geste soudain.

Siffla sur moi comme un animal.

Et disparut aussitôt.

J'en restai bouche bée.

Puis je regardai de nouveau la femme.

Votre présence n'est pas autorisée ici. Vous n'êtes pas des nôtres.

Je ne voyais aucun moyen de poursuivre mon chemin pour l'instant. Je n'avais pas de chair *unseelie* sur moi pour voir si, en en mangeant, je pourrais être immunisée contre la douleur et essayer de nouveau. Au demeurant, après avoir vu ce qui venait d'arriver à V'lane, je commençais à me demander si le fait d'avoir de l'énergie faëe dans les veines, même de façon temporaire, constituerait une aide ou un handicap.

Je ne fus pas très surprise de m'apercevoir que le mur de pierre derrière moi n'était qu'une illusion.

Ce qui ne changea rien au fait que je souffris le martyr pour le

traverser.

— Le HS m’a rendu visite, hier soir, dis-je en entrant chez *Barrons – Bouquins & Bibelots* par la porte de devant.

Les spots extérieurs de l’immeuble élégamment restauré étaient réglés au niveau le plus bas, baignant la rue et l’entrée en alcôve d’une douce lueur ambrée. À l’intérieur également, l’éclairage était tamisé. Apparemment, Barrons ne considérait plus les Ombres comme une menace.

Je ne pouvais pas le voir mais je savais qu’il était là. À présent, j’étais consciente même de la plus subtile fragrance indiquant sa présence. J’aurais préféré ne pas l’être. Cela me rappelait une époque où nous dansions, où il riait, où mon seul désir au monde était d’être... une superbe bête. De manger, de dormir et de faire l’amour.

Que la vie était simple, alors !

Je tressaillis. Il y avait un Objet de Pouvoir, voire plusieurs, quelque part dans le magasin. Il y en avait un seul, très puissant, ou un assortiment de moindre intensité. Je le ressentais dans toutes les fibres de mon corps. Cela brûlait comme un feu glacial dans les recoins obscurs de mon esprit. Les Objets de Pouvoir ne me rendent plus malade. Ils me rendent... plus vivante.

— Il m’a dit que c’était vous, l’inconscient qui lui a enseigné la Voix, poursuivis-je. C’est drôle, vous avez oublié de mentionner ce point, quand vous tentiez de me l’inculquer.

— Je n’oublie jamais rien, Mademoiselle Lane. J’omets.

— Et vous fuyez.

— Je mens, je triche et je vole, acquiesça-t-il.

— Ma foi, si votre conscience s’en accommode...

— Vous avez d’absurdes priorités, déclara-t-il en sortant de la pénombre entre les étagères.

Je l’observai de la tête aux pieds. Une seule fois, déjà, j’avais vu Jérico Barrons en jeans et tee-shirt. Cela faisait l’effet d’une carrosserie Shelby Cobra 1965 sur un moteur de Bugatti 16.4 Veyron, fort de ses 1001 chevaux. Le summum de la puissance et de la technologie sous une apparence musclée, virile, décontractée. L’impression était fortement déstabilisante.

Il arborait plus de tatouages que quelques jours auparavant. La dernière fois que je l'avais vu vêtu, en tout et pour tout, d'un voile de sueur, ses bras ne portaient aucune marque. À présent, ils étaient recouverts d'entrelacs pourpres et noirs, des biceps jusqu'aux mains. Un bracelet d'argent brillait à son poignet et des chaînes du même métal étaient fixées à ses bottes.

— On s'encanaille ? ironisai-je.

Vous êtes bien placée pour parler, me répondirent ses yeux sombres tout en parcourant mon ensemble de cuir noir.

— Qu'y a-t-il d'absurde dans mes priorités ? repris-je, changeant de sujet.

Je me moquais bien de ce qu'il pensait de ma tenue !

— Vous me détestiez en arc-en-ciel, repris-je, et maintenant, vous ne m'aimez pas en cuir. Y a-t-il quoi que ce soit qui vous plaise, sur moi ?

— Le HS, comme vous l'appellez, a envoyé ses princes vous violer et il l'a peut-être fait lui-même, et vous m'annoncez d'un ton léger qu'il vous a... comment dites-vous ? rendu visite ? Vous a-t-il apporté des fleurs ? Et la réponse est : votre peau et rien d'autre, Mademoiselle Lane.

Je n'avais pas l'intention de réagir à cette dernière provocation.

— Pas de fleurs. Juste du café, mais pas du Starbucks. Je donnerais n'importe quoi pour un *caffè latte* de chez Starbucks.

— Moi, je ne serais pas aussi pressé de me séparer de ce que j'ai. On ne sait jamais si on n'en aura pas besoin un jour. Pour une femme qui a été victime d'une tournante faëe, je vous trouve bien blasée.

— Oh, pitié, Barrons ! Qu'ai-je encore à perdre ?

— N'essayez jamais de le savoir.

— Que lui avez-vous enseigné ? Êtes-vous conscient que par inadvertance – voire par *advertance*...

— Ce mot n'existe pas, Mademoiselle Lane.

— ... vous l'avez peut-être aidé à tuer ma sœur ?

— Vous exagérez.

— Vraiment ? Que lui avez-vous inculqué d'autre ?

— Quelques arts druidiques mineurs.

— En échange de quoi ?

— Qu'a dit Darroc ? Vous a-t-il de nouveau promis de vous rendre votre sœur ?

— Bien sûr.

— Avez-vous répondu à votre violeur que vous alliez y réfléchir ?

— Il a dit qu'il reviendrait me voir dans trois jours. Et que j'avais intérêt à être conciliante.

— Seulement... dit doucement Barrons en s'approchant de moi. Ah, ma chère Mademoiselle Lane, *vous* pensez que vous n'avez plus

rien à perdre ! Quand expire ce délai de trois jours ?

— C'est bien ce qui me contrarie le plus ! Je n'en sais rien. Il s'est montré désagréablement imprécis.

Barrons me regarda, puis un imperceptible sourire étira ses lèvres. Pendant un moment, je crus qu'il allait rire.

— Quel culot ! Vous poser un ultimatum sans même fixer de limite précise !

— C'est exactement mon avis.

Son sourire disparut. Son visage était glacial.

— Vous ne quitterez plus mon camp.

Je poussai un soupir.

— J'étais certaine que vous alliez dire ça.

— Voulez-vous qu'il vous capture de nouveau ?

— Non.

— Alors ne soyez pas stupide. Ne vous jetez pas dans la gueule du loup au moment le plus inopportun au nom de je ne sais quelle prétendue noble cause, pour finir kidnappée par le méchant. Bien entendu, ce ne sera pas votre faute puisque vous considérerez qu'il *fallait* que vous agissiez honorablement. Après tout, certaines choses ne valent-elles pas que l'on donne sa vie ? demanda-t-il sèchement.

J'inclinai la tête.

— Je ne savais pas que vous lisiez des romans.

— Je connais les humains.

— Ha ! Vous admettez enfin que vous n'en êtes pas un !

— Je n'admets rien du tout. Vous voulez que je vous livre des vérités ? Voyez-moi, quand vous me regardez.

— Pourquoi avez-vous lancé au plafond le gâteau que je vous ai offert pour votre anniversaire ?

— Vous tentiez de célébrer le jour où je suis né. Allons, Mademoiselle Lane, venez. J'ai quelque chose à vous montrer.

Il se tourna et se dirigea vers l'arrière du magasin, sans même s'assurer que je le suivais.

Je le suivis. Il y avait des Objets de Pouvoir de première importance, droit devant.

— Qui avez-vous dû assassiner pour vous procurer la troisième ? demandai-je en écarquillant les yeux.

Sur le bureau de son cabinet de travail, trois des pierres nécessaires pour « révéler la vraie nature » du *Sinsar Dubh* brillaient d'une lueur noire et bleutée surnaturelle.

Il me regarda. *Voulez-vous vraiment le savoir ?* ironisèrent ses yeux sombres.

— Oubliez cette question, m'empressai-je de répondre. C'est V'lane qui détient la quatrième, n'est-ce pas ?

À ce propos, je me demandais où était parti V'lane, et pourquoi. Que lui était-il arrivé, dans ce couloir bardé de protections magiques ? Pourquoi avait-il sifflé sur moi, et qu'est-ce qui lui avait fait mal ? Je m'étais attendue à le voir se transférer peu après cet épisode pour me donner des explications... ou pour boudier.

Je le crois.

— Seulement, nous ne savons pas où.

Pas pour l'instant

— Cessez de parler sans parler. Vous avez une bouche ; utilisez-la.

Je détestais l'intimité qu'entraînaient nos dialogues silencieux.

— Je me *suis* servi de ma bouche il y a quelques jours. Et vous aussi.

— Arrêtez de me le rappeler ! maugréai-je.

— Moi qui pensais que nous avions dépassé ce genre d'hypocrisie... Je m'étais trompé.

Je m'approchai du bureau, à la fois attirée et repoussée par le pouvoir qui émanait des pierres couvertes de runes. Je reconnus celle que j'avais dérobée dans l'ancre de Mallucé. C'était la plus petite des trois. La deuxième était deux fois plus grosse, la troisième encore plus. Elles avaient des arêtes acérées, comme si elles avaient été taillées avec une grande force dans quelque substance dont la composition chimique et la structure physique n'existaient pas dans notre monde. Disposées à proximité les unes des autres, elles émettaient chacune une délicate vibration sonore dont la durée et la hauteur variaient. Le son était d'une beauté lancinante. Et profondément déstabilisante. Comme un carillon de l'Enfer.

— Vous avez dit que si les quatre étaient rassemblées, elles feraient résonner le Chant-qui-forme. Le Chant ? Ou un autre, moins puissant ? Existe-t-il seulement des chants de moindre intensité ?

— Je ne sais pas.

Je tressaillis. Le fait d'entendre Barrons reconnaître son ignorance me désorientait autant que le son émis par les pierres.

Je voulus toucher l'une d'elles. Alors que mes doigts passaient au-dessus, son aura lumineuse prit un tel éclat que j'en eus mal aux yeux. Je retirai aussitôt ma main.

— Intéressant, murmura Barrons. Êtes-vous prête pour une petite expérience ?

Je lui décochai un regard acéré.

— Vous voulez essayer d'attraper le Livre avec les trois.

Pour l'étudier, voir comment il pourrait réagir et si quoi que ce soit d'autre se révélerait.

— Êtes-vous partante ?

Je réfléchis quelques instants. Je me souvenais ce qui s'était passé

la dernière fois que j'étais partie à la chasse au Livre.

L'objet avait brusquement modifié sa trajectoire pour foncer droit sur nous. Il avait soumis Barrons à son pouvoir. C'était Barrons qu'il avait recherché, pas moi. J'allais très bien. J'étais la même Mac que toujours. Papa en personne avait déclaré que j'étais la meilleure. Tout le monde connaissait la sagesse de Jack Lane.

— Bien sûr, répondis-je.

Tandis qu'il rassemblait les pierres et les enveloppait dans des chiffons de velours, je regardai le miroir *unseelie*. Il avait été sous mon nez dans le bureau de Barrons pendant des mois, mais pas une fois je n'avais perçu sa présence faëe, ni le fait qu'il appartenait à un vaste réseau de Piliers des Ténèbres. À présent, il était tout près de moi, sous l'apparence trompeuse d'un miroir anodin.

— Comment fonctionne-t-il ? demandai-je.

Barrons continua d'emballer les pierres en silence.

— Oh, je vous en prie ! m'impatientai-je. Ce n'est pas comme si j'essayais d'entrer dans votre tête pour découvrir vos précieux petits secrets. Les faës sont en train de détruire ma planète et j'ai bien l'intention de leur botter les fesses pour les mettre dehors. Les connaissances sont comme les armes. Elles sont toutes bonnes à prendre. Allez, crachez le morceau.

Il ne leva pas les yeux des pierres mais je vis un léger sourire sur ses lèvres.

— Quelquefois, j'ai l'impression que vous refusez de me répondre pour le seul plaisir de me contrarier.

— Vous, en revanche, vous ne faites *jamais* rien pour le seul plaisir de me contrarier, répliqua-t-il sèchement.

— Pas si l'enjeu est important. Et si je me retrouvais enfermée quelque part, sans autre porte de sortie qu'un Miroir ? Je ne saurais même pas m'en servir !

— Vous croyez que vous auriez assez de cran pour entrer dans l'un de ces objets ?

— Vous pourriez être surpris, dis-je froidement.

— Pas si vous agissez comme vous baisez.

Je n'avais pas l'intention de me laisser désarçonner par ses allusions grivoises.

— Je veux savoir, Barrons. Apprenez-moi. Si je possédais une fraction de vos connaissances, mes chances de survie seraient considérablement plus élevées.

— Peut-être n'auriez-vous plus envie de vivre.

— Vous ne pourriez pas être un peu plus coopératif ? m'écriai-je, exaspérée.

— Je ne connais pas ce mot, répliqua-t-il d'une voix de fausset.

— J'essaie de m'armer pour *pouvoir* agir comme je baise, ripostai-

je, mais vous refusez de m'aider.

Je *détestais* qu'il me rappelle l'époque où j'avais été *Pri-ya*.

— Je commençais à me demander si vous prononceriez jamais ce mot de nouveau, Mademoiselle Lane. Il fut un temps où vous n'aviez aucune réserve. « Emmène-moi au Paradis, Jéricho Barrons ! » Voilà ce que vous me répétiez, matin, midi et soir.

Quand elle le veut, une fille du Sud profond peut étaler deux types de « glaçage verbal » sur ses paroles : celui qui attire les abeilles, fait fondre le cœur des hommes et durcit le reste de leur anatomie, et celui qui donne envie à un homme de se recroqueviller sur lui-même et de se laisser mourir. C'est le second que j'employai.

— J'ignorais qu'il était si facile de vous faire parler, ou je l'aurais dit voilà déjà cinq bonnes minutes. Allez en Enfer, Jéricho Barrons !

Il leva la tête et éclata de rire, révélant ses dents d'un blanc éclatant. J'enfonçai mes ongles dans mes paumes.

— Les Miroirs, m'expliqua-t-il une fois son hilarité calmée, existaient autrefois par dizaines de milliers, mais certains affirment qu'il y en a à présent un nombre infini. Les objets faës ont tendance à...

— Je sais. Prendre vie. Changer, évoluer de façon étrange.

— Lorsque le roi *seelie* les fabriqua...

— Le roi *unseelie*, rectifiai-je.

— Il était *seelie*, au départ. Et cessez de m'interrompre si vous voulez que je parle. Lorsque le roi *seelie* les fabriqua, ils formaient un réseau d'une précision et d'une fiabilité absolues. C'était une extraordinaire invention. Ils furent le premier mode de déplacement faë entre les dimensions. Entrer dans l'un d'eux vous conduisait immédiatement au Hall de Tous les Jours.

— Qu'est-ce que le Hall de Tous les Jours ?

— Le Hall est... Eh bien, considérez-le comme un aéroport, la principale gare d'arrivée et de départ de tout le réseau. Il est tapissé de miroirs reliés à des miroirs dans d'autres mondes, dans d'innombrables temps et dimensions. On peut s'y tenir, examiner les miroirs les uns après les autres et choisir parmi des centaines de milliers de destinations. C'était la version faëe d'une... agence de voyage quantique.

— V'lane m'a dit qu'à l'origine, le roi avait créé les Miroirs pour sa concubine, et non pas pour les faës. D'après lui, le souverain les a fabriqués pour qu'elle puisse vivre à l'intérieur des Miroirs, ne vieillisse jamais et ait d'autres mondes à explorer jusqu'à ce qu'il trouve une façon de faire d'elle une faëe, comme lui.

Je me demandai une fois de plus ce qui était arrivé à V'lane cet après-midi. J'avais beau savoir que je ne pouvais pas compter sur son nom, à présent qu'il n'était plus sur ma langue, j'avais l'impression

d'être nue.

— Vous a-t-il également dit que lorsque la reine perçut la puissance de la création du roi en train de prendre vie, elle exigea d'être informée de ce qu'il avait fait, et qu'afin de détourner ses soupçons, car elle haïssait sa concubine, il fut obligé de prétendre qu'il avait fabriqué les Miroirs pour lui en faire cadeau, à elle ?

— V'lane affirme que le roi ne lui en a donné qu'une partie.

— Malheureusement, il dut donner à la reine le principal, celui qui contenait le Hall de Tous les Jours. Sa concubine ne reçut qu'une petite portion de ce qu'il avait fait pour elle, qu'il avait soustrait au reste. En compensation, il lui construisit un fantastique palais blanc, tout en haut d'une colline – une demeure comportant un nombre infini de salles, terrasses et jardins. Il fit en sorte que cette partie des Miroirs ne soit accessible que depuis ceux qui se trouvaient dans ses propres appartements.

— Donc, les Miroirs sont répartis en deux groupes.

Cela faisait beaucoup d'informations à digérer.

— Le premier est un ensemble peut-être infini de Miroirs qui donnent accès à d'autres mondes, temps et dimensions, à partir de la plate-forme principale, le Hall de Tous les Jours. Le second est un réseau fermé de plus petite taille où vivait la concubine. Je suppose qu'après la mort de celle-ci, il n'a plus jamais été utilisé, dis-je, réfléchissant à haute voix.

Les Miroirs étaient une invention fascinante. Je n'imaginais pas qu'il était possible d'entrer dans un miroir et d'être aussitôt transportée dans un autre lieu ou une autre époque.

— V'lane vous a dit bien des choses ! commenta Barrons d'un ton irrité.

— Beaucoup plus que vous. Au point que je finis par me demander à qui me fier.

— Un petit conseil : ne faites jamais confiance à un faë. Vous a-t-il expliqué *comment* la concubine du souverain était morte ?

— Il m'a dit qu'elle haïssait tant ce que le roi était devenu qu'elle l'a quitté de la seule façon possible pour elle. En mettant fin à ses jours.

— S'est-il donné la peine de faire remarquer que tout ce que son amant avait fait, il l'avait fait pour elle ? A-t-elle pensé à cela quand elle a décidé de se donner la mort ? Ne lui est-il jamais venu à l'esprit que, parfois, la décision de noircir son âme pour un autre que soi peut être un foutu sacrifice ?

— Il ne semble pas qu'il ait fait ce choix pour elle. On dirait plutôt qu'il n'aimait pas l'idée qu'elle soit mortelle et qu'il était prêt à n'importe quoi pour la garder.

— C'est une question de perspective, Mademoiselle Lane. Essayez

de prendre de la hauteur.

Le Haut Seigneur m'avait dit à peu près la même chose.

— Vous pensez que la concubine aurait dû apprécier que son amant se transforme en un fou furieux et fermer les yeux sur les conséquences monstrueuses de ses expériences ? Peut-être que si, au lieu de perdre son temps – n'a-t-elle pas attendu pendant des dizaines de milliers d'années ? – à essayer de la rendre immortelle, il l'avait aimée pendant la durée de vie qui lui était allouée, elle aurait été heureuse !

Barrons me décocha un regard acéré.

— Les Miroirs sont un vrai chaos, maintenant, poursuivit-il d'un ton sec. Ils n'ont plus rien de fiable.

— Parce que Cruce les a maudits. Qui est-il, exactement ?

J'entendais régulièrement son nom, mais rien de plus. Je ne savais même pas s'il était *seelie* ou *unseelie*.

— Et quelle était cette malédiction ? repris-je.

— Peu importe. Il est mort.

Barrons rangea les pierres dans une petite bourse de cuir noir couverte de runes à la subtile brillance, qu'il ferma avec un lien de cuir. Dès que le sac fut fermé, le carillon cessa et les pierres furent silencieuses.

— Sa malédiction, en revanche, ne mourra pas. Elle a définitivement corrompu les Miroirs. Ce qui était autrefois un circuit facile à emprunter est désormais un écheveau inextricable. Certains Miroirs vous mènent au Hall, mais pas tous. Les mondes et les dimensions se brisent et sont truffés d'OFI. Certains des principaux Miroirs ont volé en éclats, d'autres ont pris vie dans des endroits où ils n'étaient pas supposés se trouver. La plupart des Miroirs à double sens dans le Hall sont à présent des allers simples pour des déserts. Leurs reflets en eux-mêmes ont changé et projettent des images illusoires. Le Hall de Tous les Jours est entré en collision avec le royaume de la concubine, avec certaines régions de Faery, et une partie du Hall s'est même fracassée dans le Rêvement.

— Le Rêvement ! m'exclamai-je. Il existe vraiment un royaume faë portant ce nom ?

— Il ne fait pas partie de Faery. Le Rêvement est bien plus ancien et n'appartient à personne. C'est là que tous les espoirs, rêveries, illusions et cauchemars des êtres conscients naissent ou meurent, selon ce que vous préférez croire. Pour compliquer encore les choses, la malédiction de Cruce a créé des trous dans les murs de la prison *unseelie*, et à présent, les Miroirs sont aussi reliés aux géôles.

— Eh bien, dans ce cas, pourquoi les *Unseelies* ne s'en sont-ils pas échappés plus tôt ?

— Certains l'ont fait, mais leur prison est si vaste qu'ils sont peu

nombreux à avoir découvert les fissures dans les murs, et les Miroirs sont d'une navigation si complexe que seule une poignée d'entre eux a réussi à trouver son chemin jusqu'à notre monde. On peut errer jusqu'à la fin des temps dans le labyrinthe des Miroirs. Ils ne sont plus un royaume du présent, mais contiennent des résidus du passé. Certains affirment qu'ils sont aussi des projections de tous les possibles, qu'ils sont réellement devenus le Hall de *Tous les Jours*, passés et à venir. Il n'y a aucune assurance. Les faës les évitent scrupuleusement.

— Mais pas vous. Ni le Haut Seigneur.

— Il existe des méthodes... des arts druidiques capables, à condition d'être utilisés avec sagesse, d'isoler des portions des Miroirs, permettant des déplacements provisoires dans un espace limité avec une relative sécurité. En fonction du Miroir avec lequel vous travaillez, ce n'est pas toujours sans... inconfort. Le froid qui règne dans certains d'entre eux est difficile à supporter.

Je savais cela. J'avais vu Barrons sortir d'un Miroir couvert de givre et de sang gelé. J'avais ressenti le souffle d'air mortellement glacé.

— Et pourquoi avez-vous tué la femme que vous portiez en sortant du Miroir ?

Ma voix était de la barbe à papa sur une lame de couteau.

— Parce que j'en avais envie, répondit-il sur le même ton léger et sucré. Ce n'est pas ce que vous espériez, n'est-ce pas, Mademoiselle Lane ? Pour vous, ceci n'est pas seulement une réponse mais un aveu.

Une lueur d'impatience passa soudain dans son regard sombre.

— Allons, reprit-il. La nuit ne durera pas éternellement.

— À quoi ressemble la prison *unseelie* ?

Je voulais savoir s'il s'agissait de l'endroit glacial où j'allais parfois dans mes rêves. Si c'était le cas, comment était-il possible que je le sache ?

— Multipliez le froid de mon Miroir par l'infini.

— D'accord, mais comment est-ce ?

— Pas de soleil. Pas d'herbe. Pas de vie. Rien que des falaises gelées à perte de vue. Du froid. De l'obscurité. Du désespoir. L'air en est puant. Il n'y a que trois couleurs, là-bas : le blanc, le noir et le bleu. L'étoffe dont ce lieu est tissé ne possède pas les éléments chimiques nécessaires à la présence d'autres nuances. Votre peau y serait aussi pâle que des os blanchis. Vos yeux, d'un noir terne. Vos lèvres, bleues. Rien n'y pousse. Il n'y a que la faim sans nourriture. Le désir sans satisfaction. La douleur sans fin. Il y a des créatures si monstrueuses qu'elles n'ont même pas envie de s'en aller.

— Comment savez-vous tout ceci ? lui demandai-je tandis que nous nous dirigeons vers l'arrière de l'immeuble pour, supposais-je,

choisir l'une des incroyables voitures de l'incroyable collection de Barrons.

— Assez. Dites-moi, Mademoiselle Lane... Si vous pouviez revenir au jour où Alina est partie pour Trinity College et l'en empêcher, le feriez-vous ?

— Absolument, répondis-je sans hésiter.

— Sachant que tout ceci serait arrivé de toute façon ? Le Livre était déjà en liberté. Ceci devait arriver, qu'elle vienne ou non à Dublin. Cela n'aurait été qu'une variation sur le même thème morbide. L'auriez-vous gardée à Ashford pour qu'elle reste en vie ? Vous n'auriez sans doute jamais su qui vous êtes, et selon toutes probabilités, vous seriez morte en l'ignorant, tuée par des faës...

— Il n'y a pas de troisième option ? demandai-je, irritée. Qu'y a-t-il derrière la porte numéro trois ? *Let's make a deal*^[3] vous ne connaissez pas ?

Il ouvrit des yeux ronds.

Apparemment, non.

— Que conduisons-nous, ce soir ? demandai-je en posant la main sur la poignée de la porte.

— Je ne monterai pas à bord de ça.

Il y avait certaines occasions où je devais poser des limites avec Barrons. Ceci en était une.

— Taisez-vous et grimpez.

Si j'avais secoué la tête un petit peu plus violemment, je me serais brisé la nuque.

— Allez, vite !

— Dans vos rêves !

Notre « véhicule » était... un Traqueur royal.

Dans l'allée qui séparait *Barrons – Bouquins & Bibelots* et le garage, Barrons était parvenu à faire atterrir un Traqueur, l'une de ces effrayantes créatures ailées dont le principal but dans l'existence était d'éradiquer mon espèce de la surface de la terre. Certes, celle-ci était un petit modèle – de la taille d'une modeste maison à deux niveaux plutôt que de celle d'un immeuble de quatre étages – et elle ne vibrait pas d'une haine mortelle, comme celles que j'avais vu Jayne mitrailler, mais c'était tout de même un Traqueur royal, de la caste responsable de l'assassinat d'innombrables *sidhe-seers* depuis des milliers d'années. Et Barrons s'imaginait que j'allais le toucher ?

Je n'avais pas ressenti sa présence parce qu'il était... au ralenti, en quelque sorte.

Il était là, genoux à terre, plus noir que la nuit, l'air satanique avec ses ailes de cuir, ses yeux luisants, ses cornes et sa queue fourchue. Ses puissantes expirations poussaient des bouffées de fumée dans l'allée, vers ce qui avait autrefois été la plus vaste Zone fantôme de la ville.

Je tendis la main sous mon manteau, à la recherche de ma lance.

— Je vous l'interdis, m'interrompt Barrons. Il est sous mon contrôle.

Nous nous dévisageâmes.

— Qu'avez-vous pu offrir à un Traqueur pour l'obliger à faire ceci ? *Comment* un mercenaire en achète-t-il un autre ?

— Vous devriez le savoir. Qu'avez-vous fait de vos précieux principes, récemment ?

Je le fusillai du regard. Puis je lâchai ma lance.

— Il peut couvrir la ville bien plus rapidement que nous en voiture. Vos... OFI, comme vous les appelez, ne lui posent aucun problème, ce qui fait de lui le mode de transport le plus sûr.

— Je suis *sidhe-seer*, Barrons. Ceci est un Traqueur. Et devinez ce qu'il chasse ? Des *sidhe-seers* ! Je ne monterai pas dessus.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, Mademoiselle Lane. Dépêchons.

Je sondai mentalement l'esprit du Traqueur afin d'étudier ses intentions, persuadée, d'y trouver un gouffre débordant de fureur homicide envers les *sidhe-seers*.

Je ne trouvai rien d'autre qu'un mur de glace noire.

— Je ne peux pas entrer dans son esprit.

Cela ne me plaisait pas du tout.

— Et ce soir, il ne peut pas entrer dans le vôtre, alors laissez-le tranquille et faites ce que je dis.

Je fronçai les sourcils.

— Vous ne pouvez pas contrôler un Traqueur ! Personne ne le peut !

Une lueur moqueuse passa dans son regard.

— Vous avez peur.

— Pas du tout ! répliquai-je.

Bien sûr, j'avais peur ! L'animal était peut-être étrangement affaibli et apparemment indifférent à ma présence, mais j'avais la peur des Traqueurs dans le sang. J'étais née avec une alarme subconsciente programmée en moi.

— Et s'il nous fait tomber dès qu'il nous aura fait monter là-haut ?

Je ne saignais peut-être pas comme autrefois, mais je savais avec certitude que mes os se brisaient toujours aussi facilement que ceux de n'importe qui.

Barrons contourna l'animal pour se placer devant lui. Des flammes passèrent dans son regard lorsqu'il le vit. Puis il renifla Barrons et le feu sembla s'atténuer. Lorsque Barrons retira de son manteau le sac contenant les pierres, le Traqueur en approcha ses naseaux. Il parut apprécier l'odeur.

— Il sait qu'il serait mort avant d'y arriver, dit-il doucement.

— Il ne me laissera jamais grimper sur lui avec ma lance, et il n'est pas question que je m'en sépare, tergiversai-je.

— Votre lance est le cadet de ses soucis.

— Comment suis-je supposée tenir dessus ? bougonnai-je.

— Ils ont des poils longs entre les ailes. Accrochez-vous-y comme à la crinière d'un cheval. Mais d'abord, mettez ceci.

Il me lança une paire de gants.

— Et ne les enlevez pas.

Ils étaient d'une curieuse matière, à la fois épaisse et souple.

— Vous ne devez pas le toucher à mains nues.

Il me parcourut du regard.

— Pour le reste de votre personne, cela devrait aller.

— Pourquoi ne dois-je pas le toucher à mains nues ? demandai-je, méfiante.

— Montez, Mademoiselle Lane. Tout de suite. Ou je vous attache sur cette satanée bestiole.

Il me fallut plusieurs essais mais quelques minutes plus tard, j'étais sur le dos d'un Traqueur *unseelie*.

Je comprenais pourquoi il m'avait donné les gants. L'animal dégageait un froid tellement intense que si je l'avais touché avec mes mains nues et qu'il y avait eu la moindre trace de transpiration dessus, le gel les aurait collées sur sa peau. Dans un frisson, je me félicitai d'être protégée par une épaisseur de vêtements en cuir. Barrons monta derrière moi, trop proche, trop magnétique pour mon confort.

— Pourquoi apprécie-t-il l'odeur des pierres ?

— Elles ont été taillées dans les murs de la forteresse du roi *unseelie*. Elles sont l'équivalent, pour vous, de la tarte aux noix de pécan, du poulet frit et du vernis à ongles. C'est l'odeur de la maison.

Le Traqueur émit un puissant souffle de fumée, emplissant l'allée d'une âcre puanteur soufrée. Puis il déploya ses ailes de cuir et, d'un puissant battement, s'éleva dans l'air nocturne, projetant des cristaux de glace noire sur les rues en contrebas.

Retenant mon souffle, je regardai en bas, vers la librairie qui diminuait à vue d'œil.

Nous poursuivîmes notre ascension dans l'atmosphère sombre et glacée de la nuit.

Ici, c'était Trinity College et Temple Bar !

Là, le poste des *gardai* et le parc. Et plus loin, les hangars Guinness, avec la terrasse d'où j'avais observé la cité, le soir où j'avais pris conscience que j'étais tombée amoureuse de cette ville.

Et là-bas, les quais et la baie qui s'étirait jusqu'à l'océan, à l'horizon.

Et de ce côté, l'église de sinistre mémoire où mon monde s'était brisé... Je rejetai la tête en arrière pour observer les étoiles, chassant les images et les souvenirs. L'astre lunaire était d'un blanc étincelant, plus lumineux qu'il n'aurait dû l'être, et bordé de la même curieuse aura de sang que j'avais remarquée quelques jours auparavant.

— Qu'arrive-t-il à la lune ? demandai-je à Barrons.

— Le monde faë saigne dans le nôtre. Regardez les rues au nord de la Liffey.

Je détournai les yeux de la lune auréolée de pourpre pour

regarder dans la direction qu'il m'indiquait. Les pavés humides scintillaient d'une délicate nuance bleu lavande aussi faible qu'un éclairage au néon, émise par de fines résilles de lumière argentée. C'était superbe.

Et en même temps, c'était effrayant et profondément déstabilisant, comme s'il y avait plus que de la couleur sur ces pierres. Comme si quelque microscopique forme de vie *unseelie*, tel un lichen, s'étendait sur notre monde, le souillant, le transformant aussi sûrement que la malédiction de Cruce avait modifié les Miroirs.

— Nous devons empêcher les choses de changer, dis-je d'un ton impatient.

À quel stade les événements deviendraient-ils irréversibles ? L'étaient-ils déjà ?

— Raison pour laquelle on pourrait croire que vous ne perdriez pas de temps à discuter quand je vous procure le mode de déplacement le plus efficace.

Barrons avait l'air franchement agacé.

Je baissai les yeux vers mon « véhicule » dont je serrais les crins noirs entre mes mains gantées.

Je chevauchais un Traqueur *unseelie* ! Une *sidhe-seer* en avait-elle jamais fait autant, dans toute l'histoire de l'humanité ? Dani n'allait jamais le croire. Je regardai les nuages de brouillard qui flottaient près de sa tête de satyre surmontée de cornes d'ébène mortellement acérées. Je percevais le jeu de ses muscles qui roulaient sous son cuir au rythme des battements de ses vastes ailes, au-delà desquelles je pouvais observer la ville.

Que le sol était loin, en dessous !

— Bien sûr, vous savez que l'inspecteur Jayne tire sur ces animaux ? demandai-je, inquiète.

— Jayne est occupé ailleurs, pour l'instant.

— Vous ne pouvez pas tout savoir !

Maintenant, c'était moi qui étais agacée !

Il tapota le flanc du Traqueur comme s'il s'agissait d'un simple cheval.

La bête se cabra dans une posture d'attaque, tourna la tête de côté, lança un regard brûlant de haine concentrée par-dessus son épaule, puis fit jaillir une fine volute de feu de ses naseaux. Manifestement, il était fou de rage.

Barrons éclata de rire.

Je dois reconnaître que, mis à part le froid et le fait que Barrons était bien trop proche de moi, je pris un immense plaisir à cette chevauchée aérienne. C'est une expérience que je n'oublierai jamais. Il est curieux de constater comment, alors que la situation semble

désespérée, les moments de beauté surviennent dans les circonstances les plus inattendues.

Dublin n'avait toujours pas l'électricité, mais cela durait déjà depuis plusieurs mois ; avec le temps, les vents avaient chassé le *smog* et la pollution vers la mer. Les cheminées ne fumaient plus, les voitures n'émettaient plus de gaz carbonique. Aucun halo de lumières urbaines n'atténuait l'éclat de la lune. La ville avait été balayée, nettoyée. Le monde était ce qu'il avait été des siècles auparavant. Les étoiles scintillaient aussi vivement dans le ciel nocturne de Dublin que dans la Géorgie rurale.

La Liffey séparait la cité en son milieu et ses nombreux ponts jalonnaient son long parcours argenté jusqu'à la baie.

Au nord, les hommes de Jayne, effectivement occupés à autre chose, se battaient contre une horde d'*Unseelies* que je n'avais jamais vus auparavant, à quelques rues à peine de l'allée où Alina était morte. Le chagrin monta en moi, mais je le poussai si brutalement, si rapidement dans ma boîte hermétique que je n'eus pas le temps de souffrir.

Sur la rive sud, nous survolâmes en silence mes sœurs *sidhe-seers* à plusieurs reprises. MacHalos allumés, menées par Kat et Dani, elles exploraient les rues en faisant autant de ravages que possible chez l'ennemi.

Dani, furieuse que je parte sans elle ce soir, avait argué avec insistance que ses dons pourraient s'avérer fort utiles en cas de besoin. Lorsque je lui avais rappelé que Barrons était plus rapide qu'elle, loin de l'apaiser, cela avait paru la piquer au vif.

Nous survolâmes la ville pendant des heures, décrivant des boucles à l'infini. Il était presque quatre heures du matin quand je perçus enfin la présence du *Sinsar Dubh*.

En l'espace d'une seconde, mon crâne explosa. Un insoutenable martellement m'atteignit aux tempes avant de se propager, jusqu'à me broyer toute la tête dans un étau toujours plus serré.

— Je l'ai, dis-je d'une voix étranglée en indiquant la direction générale.

Le Traqueur plongea. Nous passâmes en rase-mottes au-dessus des toits tandis que j'essayais de localiser le Livre avec précision. Nous n'étions qu'à trois ou quatre mètres des flèches d'églises et des cheminées. Plus nous descendions, plus la souffrance s'intensifiait, et plus j'avais froid. Claquant des dents, tremblant de douleur, je guidai Barrons. À gauche ; non, à droite ; non, tournez ici... Oui, là. Vite, il s'enfuit ! Attendez, je ne le perçois plus. Ah, le voilà !

Tout d'un coup, le *Sinsar Dubh* fit halte. Nous continuâmes sur notre élan, dépassant cinq pâtés de maisons, ce qui nous obligea à faire demi-tour. Un Traqueur n'est pas aussi maniable qu'une Porsche.

— Que fait-il ? demanda Barrons.

— À part m'assassiner ? Sais pas.

Pour le moment, cela ne m'intéressait pas vraiment.

— Êtes-vous sûr que nous avons besoin de faire cela ?

— Ce n'est que de la douleur, Mademoiselle Lane, et d'une durée temporaire.

— Essayez, *vous*, de rester opérationnel avec le crâne fendu en deux et quelqu'un qui vous remue le cerveau ! Il n'existe aucun sortilège druidique que vous pourriez lancer pour m'aider ?

— Il me manque mon matériel à tatouage, ainsi que du temps. En outre, je ne suis pas certain que cela marcherait, et bien que vous m'ayez récemment demandé de vous habiller de noir et de pourpre, je n'ai aucune envie de vous voir en porter en permanence.

— Et voilà, c'est reparti ! marmonnai-je en levant les yeux au ciel.

Ce simple mouvement, associé à mon état nauséeux, me souleva presque le cœur.

— Uniquement parce que vous semblez oublier régulièrement qui vous a sauvé la peau.

Hélas ! Je n'oubliais pas, surtout, ce qu'il avait fait sur celle-ci.

Rabattant ses ailes, le Traqueur se posa sur le sol en silence. Je glissai sur le cuir de son dos, touchai le trottoir... et vidai mon estomac.

— Où est-il ? demanda Barrons sans même attendre que j'aie fini. J'essayai ma bouche avec le dos de ma main.

— Droit devant. À trois rues, estimai-je.

— Pouvez-vous marcher ?

Je hochai la tête, avant d'être saisie d'un hoquet à cause de ce geste, mais je ne fus plus malade. N'ayant rien avalé depuis le déjeuner, je n'avais plus rien à rejeter. Je trouvai un réconfort inavouable dans la douleur que j'endurais. Manifestement, ce n'était pas moi qui mènerais le monde à sa perte. S'il y avait eu tant de mal en moi, le Livre m'aurait appréciée, il aurait voulu que je m'approche, et ne m'aurait pas repoussée. Ryodan se trompait : le *Sinsar Dubh* n'avait que faire de ma personne !

Nous nous approchâmes, Barrons à grandes enjambées, moi en trébuchant. Derrière nous, le Traqueur décolla, avant de disparaître dans un soudain blizzard de glace noire.

— Et notre monture qui fiche le camp ! gémis-je.

Quel que soit le degré de souffrance que m'infligeait invariablement le *Sinsar Dubh*, je n'étais pas du tout en état d'effectuer à pied le long chemin de retour à la librairie. J'espérais que les pierres réussiraient à capturer le Livre – malgré l'absence de la quatrième – et peut-être à atténuer la douleur qu'il me faisait subir.

— Il reviendra dès que le Livre sera parti. Il a insisté pour rester à

une certaine distance.

Je ne l'en blâmais nullement. J'aurais juste aimé pouvoir en faire autant.

Deux rues plus loin, alors que le Livre était solidement fixé par mon radar, la douleur disparut tout à coup, sans raison apparente. Le *Sinsar Dubh* était toujours droit devant.

Je me tins bien droite pour la première fois depuis que nous avions atterri et pris une profonde inspiration avec gratitude.

Barrons fit halte.

— Qu'y a-t-il ?

Je pivotai pour lui faire face, au milieu de la rue déserte.

— Je n'ai plus mal.

— Pourquoi ?

— Aucune idée.

— Cherchez.

Je lui jetai un regard qui signifiait « cherchez vous-même ».

— Je n'aime pas cela, gronda-t-il.

Moi non plus, je n'aimais pas cela, mais en même temps, cela me plaisait. Je déteste souffrir. J'ai toujours su que je résisterais très mal à la torture. Si l'on m'arrachait *un seul* ongle, je dirais tout ce que je sais, et même plus.

— Le percevez-vous toujours ?

Je hochai la tête.

— Avez-vous mangé de l'*Unseelie* ? me demanda-t-il d'un ton accusateur.

— Enfin, je suis en mode « détecteur d'Objets de Pouvoir ». Je ne peux pas partir en chasse si j'en mange !

— Et cependant, vous ne ressentez aucune douleur ?

— Pas la moindre.

Mieux, j'étais en pleine forme. Vibrante d'énergie, gonflée à bloc, prête à tout.

— Alors ? demandai-je. On campe ici pour la nuit ou on fait quelque chose ?

Libérée de la souffrance, j'étais résolue à affronter le Livre.

Barrons me parcourut d'un regard nerveux. Après quelques instants, il déclara :

— On laisse tomber. On déclare forfait.

Pivotant sur ses talons, il commença à s'éloigner.

— Vous vous fichez de moi ? criai-je dans son dos. Nous sommes là. Nous l'avons trouvé. Voyons ce que peuvent faire ces pierres !

— Non. On file. Tout de suite !

— Barrons, je vais très bien...

— Justement, vous ne devriez pas.

Il fit halte et se retourna pour me dévisager d'un air furieux.

— Peut-être suis-je devenue plus forte ? Je suis immunisée contre un certain nombre d'illusions faëes, à présent, et je peux franchir les protections. Peut-être m'a-t-il seulement surprise quand je ne m'y attendais pas, et mon corps s'est-il ajusté après quelques minutes ?

— Et peut-être joue-t-il avec nous.

— Peut-être ceci est-il une excellente opportunité d'apprendre quelque chose.

— Peut-être vous tient-il en son pouvoir sans que vous le sachiez.

— Peut-être pouvons-nous rester ici toute la nuit à jouer au jeu du « peut-être », ou bien suivre votre plan initial et voir ce qui se passe ! C'est vous qui avez eu l'idée. Ce n'est plus le moment de vous dégonfler !

Lui tournant le dos, je me dirigeai du côté opposé, vers le *Sinsar Dubh*.

— Arrêtez-vous tout de suite, Mademoiselle Lane !

— Où est passé Barrons-sans-peur-et-sans-pitié ? lançai-je sans me retourner. Voulez-vous que nous allions nous terrer quelque part ?

Quelques instants plus tard, nous marchions ensemble vers le Livre, épaule contre épaule.

— Vous êtes impossible, grommela-t-il.

— C'est l'hôpital qui se moque de la charité !

— Prenez ceci.

Il me tendit l'une des pierres, emballée dans du velours. Malgré l'épais tissu noir qui la recouvrait, elle émit une lueur bleu nuit lorsque je la touchai. Barrons me décocha un regard intense, mais son expression demeura indéchiffrable.

— Que suis-je supposée en faire ?

— Nous arrivons à O'Connell Street. Je vais contourner l'intersection pour y entrer par le côté opposé afin de prendre le Livre à revers. Je veux le trianguler avec précision à l'aide des pierres. Dès que vous nous aurez tous les deux, le Livre et moi-même, dans votre champ de vision, placez votre pierre dans l'angle est de l'intersection. Je positionnerai les deux autres à l'endroit où elles doivent se trouver.

— Que pensez-vous qu'il va se passer ?

— Le scénario optimiste ? Nous capturons le Livre. Le scénario pessimiste ? Nous courons aussi vite que possible.

Après le départ de Barrons, je descendis la rue, certaine que nous étions sur la bonne piste. Il me vint à l'esprit que les pierres que nous avions avec nous expliquaient que je ne ressentais plus aucune douleur. Peut-être, à notre approche, le Livre avait-il érigé une sorte de barrière de protection. Les pierres avaient été créées pour sécuriser et retenir le Livre. Pourquoi n'auraient-elles pas prémuni quiconque les portait contre la souffrance qu'il infligeait ?

Je me hâtai de rejoindre le carrefour, allai me poster à l'angle que m'avait assigné Barrons et attendis.

J'attendis longtemps.

Le Livre se déplaçait *très* lentement. Comme s'il se promenait.

— Allons, dépêche-toi, maudit bouquin !

Était-il convoyé par un faë ou un humain ? La ville bourdonnait d'électricité statique faëe, m'interdisant de capter le moindre canal.

Comme s'il m'avait entendue, le Livre accéléra l'allure, se dirigeant droit vers l'emplacement prévu.

Puis, soudain, il... *disparut* tout simplement.

— Bon sang, qu'est-ce que...

Je tournai en rond sur moi-même, étirant mes antennes, palpant, sondant la nuit. Je ne trouvai rien. Pas même un faible signal.

Je regardai en arrière dans la rue. Barrons n'était pas en vue.

Je n'aimais pas cela du tout. Nous n'aurions pas dû nous séparer. C'est toujours à ce moment-là que les pépins arrivent, dans les films, et c'était exactement ce que je ressentais en cet instant. Je jouais l'ingénue dans la scène d'horreur. J'étais dans le noir absolu, seule dans une ville grouillante de créatures monstrueuses, tout proche d'un objet millénaire doté de conscience et vibrant de haine pure que j'étais incapable de détecter, et je n'avais pas la moindre idée de ce que je devais faire.

Je décrivis un nouveau cercle sur moi-même, la pierre dans une main, la lance dans l'autre.

— Barrons ? murmurai-je d'un ton affolé.

Pas de réponse.

Puis, aussi soudainement qu'il avait disparu, le Livre réapparut

sur l'écran de mon radar... à la différence qu'à présent, il se trouvait derrière moi !

J'appelai de nouveau Barrons. Comme il ne répondait toujours pas, je calai ma lance sous mon bras, dégainai mon portable et composai son numéro.

Quand il décrocha, je l'informai du déplacement du Livre et lui indiquai sa nouvelle position.

— Attendez-moi. J'arrive.

— Il avance, dis-je. Nous allons le perdre. Prenez vers l'est.

J'enfonçai la touche « fin » et m'élançai à la poursuite du *Sinsar Dubh*.

J'allais au pas de course, dans l'espoir de le rattraper, lorsque le Livre fit soudain halte. Je m'aperçus alors que j'étais plus près de lui que je l'avais d'abord cru. *Beaucoup* plus près. Ce soir, toutes mes prévisions à son sujet étaient fausses.

Je me figeai.

Il était tout proche, peut-être à six ou sept mètres de moi.

Si je m'approchais de l'angle de l'immeuble, il me suffirait de me pencher discrètement pour le voir.

Il était là, parfaitement immobile, palpitant d'énergie ténébreuse. Que faisait-il ? Était-ce là sa façon de jouer au chat et à la souris ? Est-ce qu'il... s'amusait ?

Il se remit en marche. Vers moi.

Où diable était Barrons ?

Le Livre s'arrêta.

Jouait-il avec mes nerfs ? Si c'était le cas, c'était réussi.

Et si Ryodan avait tort ? Si la Bête avait un corps et qu'elle pouvait me tailler en pièces ? Si la créature qui la transportait était armée et pouvait me faire exploser la tête ? J'avais peur que, si je reculais, le Livre prenne cela pour un signe de faiblesse, tel le lion sentant l'odeur de la peur, et se jette sur moi de toutes ses forces.

Rassemblant mon courage, je m'avançai d'un pas.

Le Livre bougea aussi.

Je tressaillis. Il était juste derrière l'angle.

Qui le portait ? Que faisait-il ? Quel était son but ? L'ignorance me tuait à petit feu.

J'étais une *sidhe-seer*. J'étais un détecteur d'Objets de Pouvoir. J'étais faite pour cela.

Je serrai les dents, redressai le dos, marchai vers l'angle de l'immeuble... et tombai nez à nez sur un authentique psychopathe.

Celui-ci me sourit, mais j'aurais préféré qu'il ne le fasse pas, car ses incisives étaient des lames de tronçonneuse tournant sans cesse derrière ses lèvres minces. Il grinça des dents en me regardant, puis éclata de rire. Ses yeux étaient deux puits sans fond plus noirs que la

nuît. Grand et émacié, il dégageait une odeur cadavérique – une odeur de cercueil au capitonnage décomposé, de sang, d'asiles malsains. Ses mains blanches s'agitaient comme des papillons de nuit à l'agonie. Dans ses paumes, il y avait des bouches, bourdonnantes de lames argentées.

Sous l'un de ses bras était glissé un ouvrage relié d'aspect totalement anodin.

J'écarquillai les yeux de stupeur... mais pas à cause du *Sinsar Dubh*.

Je regardai le visage du psychopathe.

Autrefois, cet homme avait porté le nom de Derek O'Bannion.

J'avais la lance et O'Bannion avait mangé de l'*Unseelie*, par conséquent, si je le blessais, il en mourrait... mais dans ce cas, vers qui le *Sinsar Dubh* se tournerait-il ?

Moi.

Tout à coup, il cessa de rire et retira le Livre de sous son coude d'un geste sec. Il le tint à deux mains, aussi éloigné que possible de son corps, et l'espace d'un instant, je crus qu'il me le proposait.

Nous étions si proches que, si je l'avais voulu, j'aurais pu tendre la main pour m'emparer du Livre. Pour rien au monde je n'aurais tendu la main pour m'emparer du Livre.

Puis O'Bannion sursauta et retourna le Livre comme si le texte – en admettant que quelque chose, à l'intérieur, ressemble, même de loin, à un texte – était renversé et illisible.

De ses lèvres jaillit le gémissement du métal frottant contre le métal. Il ouvrit et ferma la bouche comme s'il essayait de former des mots, mais aucun son n'en sortit.

L'espace d'un instant, je vis le blanc de ses yeux autour de ses iris. Était-ce un regard d'horreur ? Venait-il de crier « Au secours » entre ses dents de métal ? J'avais envie de m'enfuir mais je ne parvenais pas à m'arracher à cette effrayante contemplation.

Puis ses yeux redevinrent entièrement noirs, tandis que son corps était secoué de convulsions, comme si on l'avait obligé à accomplir quelque chose à quoi il résistait de toutes ses forces.

Ses doigts se refermèrent sur les bords du Livre, qui avait perdu son aspect d'inoffensive édition reliée. Sous mon regard, l'objet avait repris son inquiétante apparence de sombre et volumineux grimoire fort ancien doté de serrures complexes. Puis celles-ci se déverrouillèrent, le Livre s'ouvrit entre les mains de Derek O'Bannion et je sus que ce qui restait de l'homme à l'intérieur du psychopathe ne voulait pas que le Livre s'ouvre. Celui-ci n'avait d'autre désir que de mourir sans avoir jamais entrevu une seule de ses pages. Pas même une ligne.

Et cependant, il était contraint de l'ouvrir.

Ses doigts se mirent à brûler, ses mains prirent feu, il poussa un hurlement.

Les flammes montèrent jusqu'à ses épaules, descendirent le long de son torse et de ses jambes, engloutirent son visage, et soudain, O'Bannion flamboya, chauffé à blanc, avant d'exploser en une masse de cendres qui furent projetées à trois mètres à la ronde.

Je m'essuyai frénétiquement, ôtai avec mes doigts les particules grisâtres tombées sur mes cheveux et crachai celles qui s'étaient collées à mes lèvres.

Une bouffée d'air arctique balaya toute trace de ce qu'avait été Derek O'Bannion.

Et, dans un bruit mat, le *Sinsar Dubh* tomba à mes pieds sur le pavé.

Ouvert.

En grandissant, j'avais appris à connaître mes limites.

J'étais assez jolie pour que les athlètes de la classe m'invitent à danser, mais je ne séduirais jamais le capitaine de l'équipe de foot.

J'étais assez intelligente pour entrer de justesse au lycée, mais je ne serais jamais neurochirurien.

J'étais assez forte pour soulever mon vélo au cadre en aluminium du crochet où il était suspendu dans le garage, mais je ne pouvais pas faire bouger la bicyclette que mon père possédait depuis la fac de droit.

Il y a un certain confort à connaître ses limites. C'est une zone de sécurité. La plupart des gens trouvent la leur, s'y installent et y restent jusqu'à leur dernier jour. C'est ce genre de vie que je pensais mener.

Entre la stupidité et le fait de savoir que l'on devra tester ses limites si l'on veut vivre à fond, la ligne est étroite.

En cet instant précis, j'étais en équilibre périlleux sur cette ligne.

Le *Sinsar Dubh* était ouvert à mes pieds.

J'avais évité de le regarder dès qu'il avait touché le trottoir. *Ne baisse pas les yeux, ne baisse pas les yeux*, me répétais-je comme un mantra.

Le simple fait de l'ouvrir avait carbonisé O'Bannion.

Si je regardais dans ses pages blanches, que m'arriverait-il ?

J'appelai Barrons d'une voix qui tenait à moitié du murmure, à moitié du sifflement... avant de comprendre combien cela était absurde. M'imaginai-je vraiment que si je ne faisais pas trop de bruit, le Livre ne me remarquerait pas ?

Coucou ! Il *m'avait* remarquée. En fait, il n'y avait que moi dans sa ligne de mire. Il jouait avec moi depuis l'instant où j'étais apparue dans son radar ce soir.

Parce que j'étais moi ? Ou bien aurait-il pris pour cible la première personne venue ?

— Barrons ! criai-je. Où diable êtes-vous ?

Pour toute réponse, j'entendis l'écho de mes paroles rebondir sur les murs de brique rouge, dans la rue où régnait un silence surnaturel.

Gardant le regard fixé droit devant moi, je tentai de percevoir

l'objet à mes pieds par le filtre de cette zone *sidhe-seer* sous mon crâne.

Je l'avais !

Seulement, il était... inerte.

Je ne pouvais rien lire en lui. À cause de la pierre dans ma main ? Parce qu'il me dupait de la même façon qu'il bernait tout le monde – en se faisant passer pour la chose la plus inoffensive qui soit ?

Cela était plus que possible. Il y avait trop d'inconnues dans l'équation. Je m'étais trompée. Je ne me trouvais pas sur la ligne étroite entre la stupidité et le fait de tester mes limites. De part et d'autre de la ligne où je me tenais, il n'y avait que des kilomètres de stupidité inexplorée.

Il fallait que je revienne en arrière le long de cette ligne fine et droite. En faisant bien attention de ne pas basculer d'un côté ni de l'autre.

J'allais attendre Barrons. Sans courir de risque.

Je reculai d'un pas. Et d'un autre. Puis d'un troisième... et c'est là que mon talon buta contre quelque chose de solide. Je trébuchai, j'allais tomber !

Dans un geste purement instinctif, je tentai de retrouver mon équilibre ; écartant les bras, je regardai vers le sol.

— M... ! m'écriai-je avant de lever aussitôt les yeux.

Trop tard. J'avais vu les pages. Et j'étais incapable de ne pas regarder de nouveau.

Tombant à genoux, je m'accroupis devant le *Sinsar Dubh*.

*

* *

Si je me penchai sur le Livre, c'est parce que, dans ses pages perpétuellement changeantes, j'avais aperçu la femme blonde au regard glacial que j'avais vue plus tôt, montant la garde devant l'une des plus importantes Bibliothèques interdites du Cercle, m'en refusant l'accès. Je l'avais vue passer d'une scène à une autre à l'intérieur du Livre.

Il fallait que je sache qui elle était et comment passer outre. Il fallait que je sache tout ce que le Livre savait à son sujet. Et d'ailleurs, *comment* la connaissait-il ?

Il fallait que vous sachiez, ironiserait plus tard Barrons. *N'est-ce pas ce que votre Ève a dit à Adam quand elle a cueilli votre pomme ?*

Ce n'est pas ma pomme, répliquerais-je. *Vous aussi, vous avez essayé de la cueillir. Ne courons-nous pas après la même chimère, persuadés que nous en avons « besoin » et que le Livre la détient entre ses pages ? Je n'ai aucune idée de ce qui vous tente, mais il y a bien quelque chose. Allons, Barrons, avouez tout : depuis combien de temps exactement le recherchez-*

vous, et pourquoi ?

Il ne répondrait pas, bien entendu.

Comme je le disais, il y avait des kilomètres de stupidité de part et d'autre de cette ligne.

Cependant, agenouillée devant le Livre en cet instant, j'étais absolument sûre d'être sur le point d'avoir une révélation. Certaine que des connaissances essentielles, libératrices, me seraient dévoilées dans une poignée de minutes... non, de secondes. Un savoir qui me donnerait une maîtrise sur ma vie et du pouvoir sur mes ennemis, qui projetterait de la lumière sur des mystères que j'étais incapable de résoudre, qui me montrerait comment devenir une meneuse et comment réussir, qui m'apporterait ce que je désirais le plus.

Alors que je scrutais cette double page sans cesse mouvante, le bourdonnement d'un insecte vint me déranger.

Je le repoussai mais il refusait obstinément de s'en aller. J'étais occupée. Il y avait des choses ici que je devais savoir, juste au-delà de ma compréhension. Tout ce que j'avais à faire, c'était de me détendre et de cesser de m'inquiéter. Apprendre, absorber, être. Et tout irait bien.

Après quelques instants, le bourdonnement se transforma en gémissement. Le gémissement en cri. Le cri en rugissement. Jusqu'à ce que je prenne conscience qu'il ne s'agissait pas du tout d'un insecte, mais d'une personne qui s'adressait à moi en hurlant.

Pour me parler de moi. Me dire qui j'étais. Qui je n'étais pas. Ce que je voulais.

Ce que je ne voulais *pas*.

— Sauvez-vous ! vociféra la voix. Debout, Mac. Levez-vous de là *maintenant* ! Ou je vous tue de mes propres mains !

Je rejetai vivement la tête en arrière et regardai la rue.

Puis je fronçai les sourcils en clignant des yeux. Barrons était apparu dans mon champ de vision.

Ses traits étaient contractés par une expression d'horreur, mais son regard n'était pas dirigé vers le Livre ouvert devant mes genoux, ni vers moi.

Il était fixé sur ce qui se trouvait *derrière* moi.

Un frisson glacé me parcourut l'échine. Quelle créature pouvait donc inspirer de l'horreur à Jéricho Barrons ?

Qui qu'elle soit, je percevais son haleine dans mon cou, et à présent que je m'arrachais à l'état de transe où j'avais été plongée, je la percevais, moqueuse et malsaine, riant aux éclats à mon oreille, ivre d'une joie mauvaise.

— Qu'êtes-vous ? murmurai-je sans me retourner.

— L'infini. L'éternité.

J'entendis le son de lames de tronçonneuse, puis je sentis sur ma

joue la caresse d'un souffle brûlant dans lequel se mêlaient des relents d'essence, de métal et de pourriture.

— L'indéfinissable. La liberté.

— La corruption. Une abomination qui n'aurait jamais dû exister. Le mal absolu.

— Les deux faces d'une pièce, Mac, poursuivit-il de la voix de Ryodan.

— Je ne me retournerai jamais.

— Peut-être qu'il y a quelque chose qui ne va pas, chez toi, Junior, répondit-il avec les inflexions douces et tendres d'Alina.

Barrons tentait de me rejoindre, frappant de ses poings contre un invisible mur.

Je tournai la tête.

O'Bannion s'agenouilla derrière moi et pressa son corps émacié contre le mien. La puanteur de la mort nous enveloppait et les ignobles lames de tronçonneuse n'étaient plus qu'à quelques centimètres de mon visage.

Il grinça des dents, avant d'éclater de rire.

— Surprise ! Avoue que je t'ai bien eue, hein ?

Je n'eus pas besoin de regarder de nouveau vers le Livre pour savoir qu'il ne se trouvait pas sur le trottoir.

Il n'y avait jamais été.

En réalité, je n'avais rien vu. Tout cela n'avait été qu'illusion, magie. Ce qui signifiait que le *Sinsar Dubh* avait sondé mon esprit pour y prélever les images dont il supposait qu'elles m'attireraient et détourneraient mon attention. Une part de mon cerveau devait avoir réfléchi à la femme blonde en se demandant comment je pourrais la neutraliser le lendemain.

Il m'avait montré un aperçu de ce que j'avais envie de voir, puis m'avait donné envie d'en savoir plus en me montrant des images floues, insaisissables. D'impalpables leurres.

Et pendant ce temps, en réalité, il s'était tenu là, tapi derrière moi, occupé à... quoi ? Qu'avait-il fait pendant que je tentais de déchiffrer des pages inexistantes ?

— Je t'ai apprise. Goûtée. Connue, Mac.

La main coupante d'O'Bannion caressa mon bras. Je la repoussai vivement.

— Douce. Si douce... dit-il, son souffle sur mon oreille.

Rassemblant toute ma volonté, je me pliai en deux et me recroquevillai sur le trottoir pour m'en éloigner.

— C'EST MOI QUI TE DIRAI QUAND ON AURA FINI !

Plaquée contre le sol, écrasée par la douleur, je compris que les pierres ne m'avaient pas protégée, pas plus que je ne sais quel accroissement de ma force ou de mes capacités. C'était le *Sinsar Dubh*

qui m'avait libérée de la souffrance et c'était lui qui m'y plongerait de nouveau quand la fantaisie lui en prendrait.

Il choisit cet instant.

S'élevant au-dessus de moi, il prit de l'altitude, s'étira, retrouva son apparence bestiale et me dit, en termes très imagés, ce que je pouvais faire de mes minables cailloux. Il fallait être bien naïf pour s'imaginer que ceux-ci pouvaient contenir, atténuer, ou espérer ne serait-ce qu'approcher la grandeur d'une créature aussi parfaite, aussi illimitée que *lui* ! poursuivit-il en me lacérant de ses lames rougies par le feu de la haine et noircies par le froid du désespoir.

Un hurlement d'agonie courut sous ma peau.

Je ne pouvais pas lutter. Je ne pouvais pas fuir.

Je ne pouvais que rester étendue sur le sol, gémissante, paralysée par la douleur.

Lorsque je revins à moi, il me fallut quelques instants pour comprendre où je me trouvais.

Je clignai des yeux dans la lumière tamisée et demeurai immobile, tout en soumettant mon organisme à une rapide auscultation mentale.

Je constatai avec satisfaction que je ne ressentais aucune douleur, excepté quelques élancements résiduels. Mon crâne n'était qu'une grande ecchymose et il me semblait que mes os, après avoir été brisés et plâtrés, commençaient tout juste à se ressouder.

Une fois cette vérification interne effectuée, je tournai mon attention vers mon environnement immédiat.

J'étais dans la librairie, étendue sur mon canapé Chesterfield préféré, devant le poêle, dans le coin détente situé sur l'arrière du magasin. Glacée jusqu'à la moelle et emmitouflée dans des couvertures.

Barrons se tenait devant le feu, sa haute et puissante silhouette encadrée par les flammes, le dos tourné vers moi.

Je poussai un soupir de soulagement. Ce n'avait été qu'un souffle léger dans ce vaste espace mais Barrons pivota immédiatement sur ses talons tandis qu'un son rauque, presque animal, montait de sa poitrine. Un son qui me glaça le sang.

C'était l'un des bruits les plus inhumains que j'aie jamais entendus. Une bouffée d'adrénaline effaça ma douleur. Je me soulevai à quatre pattes sur le canapé, telle une bête moi aussi, et le regardai.

— Qu'êtes-vous donc, bon sang ? gronda-t-il.

Dans son visage, ses yeux noirs brillaient d'un éclat glacial, plus vieux que le monde. Il y avait du sang sur ses joues, sur ses mains. Je me demandai si c'était le mien. Je me demandai pourquoi il ne s'était pas donné la peine de le laver. Je me demandai combien de temps

j'étais restée inconsciente. Comment étais-je rentrée ici ? Quelle heure était-il, au fait ? Que m'avait fait le Livre ?

Ce n'est qu'à cet instant que je compris sa question.

— Ce que je suis ? Ce que *je* suis ?

J'éclatai d'un rire inextinguible. C'était plus fort que moi. Je m'en tenais les côtes. Il y avait peut-être un soupçon d'hystérie dans mon hilarité, mais après tout ce que j'avais traversé, j'estimais avoir droit d'être un peu fantasque. Je ris tant que j'en eus le souffle coupé.

Jéricho Barrons *me* demandait ce que j'étais !

Il émit de nouveau ce son, comme si un serpent à sonnettes – le modèle géant ! – agitait sa queue en signe d'avertissement à l'intérieur de sa poitrine. Mon rire s'éteignit et je le regardai. Ce bruit me glaçait tout autant que le *Sinsar Dubh*. Il me donnait l'impression que la peau de Jéricho Barrons était une housse glissée sur un fauteuil que je voulais ne jamais voir.

— À genoux, Mademoiselle Lane !

Enfer ! Il m'avait donné un ordre en utilisant la Voix.

Et cela *fonctionnait* !

Je tombai du sofa, encore drapée de mes couvertures, et atterris sur mes genoux en grinçant des dents. Je croyais que j'étais insensible à la Voix ! Le Haut Seigneur l'avait utilisée sur moi sans succès ! Évidemment, Barrons était meilleur en tout...

— *Qu'êtes-vous ?* rugit-il.

— Je ne le sais pas ! criai-je.

Je n'en avais aucune idée... mais je commençais vraiment à me poser la question. La réflexion de V'lane à l'Abbaye, l'autre jour, hantait de plus en plus souvent mes pensées. *Elles devraient avoir peur de toi. Tu as à peine commencé à comprendre ce que tu es.*

— *Qu'attend de vous le Livre ?*

— Je ne le sais pas !

— *Que vous faisait-il pendant qu'il vous gardait là, dans la rue ?*

— Je ne le sais pas ! Combien de temps suis-je restée ?

— Plus d'une heure ! Il s'est transformé en Bête et vous a éclipsée.

Je ne pouvais pas arriver jusqu'à vous ! Je ne pouvais même pas vous voir, nom de nom ! *Que faisait-il ?*

— Il m'apprenait. Il me goûtait. Il me connaissait, répondis-je en grinçant des dents. Et cessez d'employer la Voix avec moi, Barrons !

— J'arrêterai de le faire quand vous me *ferez* arrêter, Mademoiselle Lane. *Debout !*

Poussant sur mes pieds, je me redressai sur mes jambes flageolantes, percluse de douleurs résiduelles. En cet instant, je le détestai. Il n'avait nul besoin de me donner des coups de pied, j'étais déjà à terre.

— Battez-vous, Mademoiselle Lane, gronda-t-il de sa voix

normale, avant d'ajouter : *Prenez le couteau et coupez-vous à la main.*

Je baissai les yeux vers la table basse. Un couteau à manche d'ivoire doté d'une effrayante lame dentelée accrochait la lumière des flammes. Horrifiée, je me vis tendre la main vers l'objet. J'avais déjà vécu une scène semblable. Il avait déjà employé cette méthode d'entraînement dans le passé.

— Battez-vous !

Et, comme par le passé, je continuai de tendre la main.

— Bon sang, regardez en vous ! Détestez-moi ! Luttez ! Luttez de toutes les façons que vous pouvez !

Ma main s'immobilisa. Recula. Avança de nouveau.

— *Entaillez-vous profondément*, siffla-t-il avec la Voix. *Faites-vous abominablement souffrir.*

Mes doigts se refermèrent autour du manche.

— Vous êtes une victime née, Mademoiselle Lane. Une poupée Barbie qui parle et qui marche, railla-t-il. Voyez la sœur de Mac se faire tuer. Voyez Mac se faire violer. Voyez Mac se faire baisé. Voyez Mac se faire écraser dans la rue par le Livre. Voyez Mac morte sur le dessus du tas d'ordures dans l'allée de derrière.

Je pris une inspiration saccadée, douloureuse.

— *Prenez ce couteau !*

Je le soulevai d'un geste nerveux.

— Je suis entré en vous, susurra-t-il. Je vous connais de l'intérieur comme de l'extérieur. Il n'y a rien, dedans. Faites-nous une faveur : mourez, pour que nous puissions commencer à travailler sur un autre plan et arrêter de croire que peut-être, nom de nom, vous allez enfin grandir et être capable de quelque chose.

C'en était trop !

— Vous ne me connaissez pas, grondai-je. Ni de l'intérieur, ni de l'extérieur ! Vous êtes peut-être entré en moi mais jamais vous n'êtes entré dans mon cœur. Allez-y, Barrons, obligez-moi à me tailler et à me trancher. Manipulez-moi. Harcelez-moi. Mentez-moi. Tyrannisez-moi. Continuez de jouer les enquiquineurs constants. Vous pouvez bien prendre vos airs ténébreux, vouloir toujours avoir raison et tout garder secret – en ce qui me concerne, vous avez tort. Il y a en moi quelque chose dont vous seriez *bien* inspiré d'avoir peur. Et vous ne pouvez pas toucher mon âme. Vous ne pourrez *jamais* toucher mon âme !

Levant la main, je lançai le couteau de toutes mes forces. Il fendit l'air, droit vers la tête de Barrons.

Avec une grâce surnaturelle, celui-ci l'évita d'un mouvement fluide et minimaliste – juste ce qu'il fallait pour ne pas être atteint.

La lame se ficha en vibrant dans le panneau de bois sculpté juste derrière lui.

— Alors allez au diable, Jéricho Barrons ! Vous ne pouvez pas me toucher. *Personne* ne le peut !

D'un coup de pied, je poussai la table dans sa direction. Elle le heurta aux tibias et vola en éclats. Je pris une lampe sur le bout de canapé et la lui projetai au visage. Il plongeait de nouveau. Je m'emparai d'un livre. Il rebondit contre son torse dans un bruit mat.

Barrons éclata de rire, ses yeux sombres brillant d'excitation.

Je me jetai sur lui et lui donnai un coup de poing à la figure. J'entendis un satisfaisant craquement, puis je sentis quelque chose se briser au niveau de son nez.

Il ne tenta pas de riposter ni de me repousser. À la place, il referma ses bras autour de moi et me plaqua contre lui, immobilisant mes bras le long de mon corps.

Puis, alors que je croyais qu'il allait me serrer à m'étouffer, il pencha sa tête en avant, dans le creux de mon épaule, à la naissance de mon cou.

— *Nos étreintes ne vous manquent-elles pas, Mademoiselle Lane ?* ronronna-t-il à mon oreille.

La Voix résonna sous mon crâne, me forçant à parler.

À l'intérieur de moi, j'étais grande, solide et fière. Personne ne me possédait. Je ne serais plus jamais obligée de répondre à des questions si je ne le voulais pas.

— Vous aimeriez bien le savoir, hein ? ripostai-je sur le même ton. Vous voudriez encore m'avoir, Barrons ? Vous m'avez dans la peau. J'espère que vous êtes accro. J'étais un bon coup, pas vrai ? Je parie que vous n'avez jamais baisé comme cela de toute votre vie. N'est-ce pas, ô, l'Ancien ? Je parie que j'ai chamboulé votre petit monde parfaitement organisé. J'espère que vous avez tellement envie de moi que vous en avez mal !

Ses mains m'étranglèrent violemment la taille.

— Il n'y a qu'une seule question qui compte, Mademoiselle Lane, et c'est précisément celle que vous ne posez jamais. Les gens sont capables d'atteindre différents degrés de vérité. La majorité passent leur vie entière à tisser tout un écheveau de mensonges, à s'immerger dans la mauvaise foi, à faire tout ce qu'il faut pour se croire en sécurité. Celui qui vit *vraiment* connaît de rares et précieux moments de sécurité et apprend à s'épanouir dans toutes les tempêtes. Ce sont les vérités que vous pouvez froidement regarder dans les yeux qui font de vous ce que vous êtes. Faible ou fort. Vivant ou mort. Révélez-vous ! Quelle dose de vérité pouvez-vous supporter, Mademoiselle Lane ?

Je percevais le frottement de son esprit contre le mien. L'impression était si sensuelle que c'en était déstabilisant. Il cherchait mes pensées de la même façon que j'étais entrée en force dans les

siennes... à la différence qu'il me séduisait pour que je m'ouvre à lui, me faisait m'épanouir comme une fleur sous les rayons de son soleil, m'invitant à visiter l'un de ses souvenirs.

Soudain, je ne fus plus dans la librairie, à deux doigts de tuer ou – qui diable aurait pu le dire ? – d'embrasser Jéricho Barrons, mais...

Sous une tente.

Découpant la cage thoracique d'un homme à l'aide d'une scie ensanglantée.

Ecartant mon bras et plongeant mon poing entre les côtes qui protégeaient son cœur.

Refermant mes doigts autour du muscle palpitant.

L'arrachant.

J'avais déjà violé la femme – elle vivait encore et regardait son mari à l'agonie, comme elle avait regardé son enfant mourir.

J'élevai le cœur au-dessus de mon visage, le pressai dans ma main et laissai le sang couler...

Il essayait de me perdre dans cette scène de carnage. De m'y plonger de force, en jouant sur l'impact des images. Cela n'était pas tout. Il y avait autre chose, derrière.

Et c'était *cela* que je voulais voir.

Rassemblant ma volonté, je reculai et m'élançai dans le tableau qu'il me présentait. Celui-ci se déchira par le centre comme un écran de cinéma, révélant un autre panneau.

Encore une scène de massacre où il riait.

Je cherchai le lac sombre et luisant dans la zone *sidhe-seer* de mon cerveau, sans toutefois invoquer ce qui rôdait dans ses profondeurs, et me contentai d'y puiser un peu de puissance. Ce qui se trouvait sous la surface me l'offrit aussitôt, décuplant ma « musculature mentale ».

Je fendis les tableaux les uns après les autres, jusqu'au dernier... et je tombai à genoux dans un nuage de sable au beau milieu...

D'un désert.

Le crépuscule.

Je tiens un enfant dans mes bras.

J'observe le ciel nocturne.

Je refuse de baisser les yeux.

Impossible d'affronter ce qu'il y a dans son regard.

Impossible d'y échapper.

Malgré moi, je penche avidement la tête vers le bas.

L'enfant me regarde avec une confiance absolue.

Ses yeux disent « Je sais que tu ne me laisseras pas mourir ».

Ses yeux disent « Je sais que tu feras cesser la douleur ».

Ses yeux disent « confiance/amour/adoration/tu es parfait/tu me garderas toujours en sécurité/tu es ma vie ».

Je n'ai pas su le protéger.

Et je ne peux pas l'empêcher de souffrir.

Une bile amère m'emplit la bouche. Je détourne là tête et je vomis. Jusqu'à cet instant, je n'ai jamais rien compris à la vie.

Je n'ai jamais cherché que mon propre bénéfice. Mercenaire dans l'âme.

Si l'enfant meurt, plus rien ne comptera jamais, parce qu'un peu de moi s'en sera allé avec lui. Jusqu'à présent, je n'avais pas conscience de cette part de moi. J'ignorais qu'elle existait. J'ignorais qu'elle était importante.

Quelle ironie ! Je la découvre au moment où je la perds.

Je le tiens.

Je le berce.

Il pleure.

Ses larmes tombent sur mes bras et me brûlent la peau.

Je regarde ses yeux confiants.

Je le vois dans son regard. Ses hiers. Son aujourd'hui. Les demain qui ne seront jamais.

Je vois sa souffrance et cela me déchire.

Je vois son amour inconditionnel et j'en ai honte.

Je vois la lumière – cette parfaite et sublime lumière qu'est la vie.

Il me sourit. Dans son regard, il me donne tout son amour.

Cela commence à vaciller.

Non ! hurlai-je. Tu ne vas pas mourir ! Tu ne vas pas me quitter !

Je regarde dans ses yeux pendant ce qui me semble un millier de jours.

Je le vois. Je le tiens. Il est là.

Puis il n'est plus là.

Dans un décès, il y a un moment de transition. De la vie à la mort. Du plein au vide. Là, et puis plus là.

Trop vite. Reviens, reviens ! a-t-on envie de crier. Il me faut juste encore une minute. Juste encore un sourire Juste encore une chance de faire ce qu'il faut. Trop tard, il est parti. Parti ! Où est-il allé ? Que devient la vie quand elle s'en va ? Va-t-elle quelque part, bon sang, ou a-t-elle simplement disparu ?

J'essaie de pleurer mais rien ne vient.

Quelque chose gronde, tout au fond de ma poitrine.

Je ne reconnais pas ce bruit.

Je ne suis plus ce que j'étais.

Je regarde les autres.

Aucun de nous ne l'est plus.

Les images s'interrompirent. J'étais de nouveau dans la librairie. Je tremblais comme une feuille. Le chagrin ouvrait une plaie béante dans mon cœur. Je saignais pour l'enfant que je venais de perdre, pour Alina, pour tous les gens qui mouraient dans cette guerre que nous

avons été incapables d'empêcher.

Je sursautai et levai les yeux vers Barrons. S'il espérait que ce serait un prêt pour un rendu, il se trompait.

J'étais à cran. Totalement bouleversée. S'il me touchait à cet instant, je pourrais être gentille. S'il était gentil en cet instant, je pourrais le toucher.

Son visage était impassible, ses yeux d'un noir terne, ses poings serrés le long du corps.

— Barrons, je...

— Bonsoir, Mademoiselle Lane.

— On n'aurait pas pu prendre quelque chose de plus rapide ? gémis-je tandis que nous longions des carcasses de voitures et louvoyions entre des OFI à la vitesse d'un escargot.

Barrons me regarda.

— Tous les Traqueurs étaient occupés, ce soir.

— Bon, mais vous ne pourriez pas appuyer sur l'accélérateur, au moins ? maugréai-je.

— Pour finir dans une autre OFI ? Elles sont mouvantes, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

Je m'en étais aperçue, et je trouvais cela extrêmement injuste. Statiques, elles étaient prévisibles, mais les deux dernières que nous avions croisées sur la route à travers la campagne irlandaise flottaient librement à quelques mètres du sol, dérivant au gré des vents. Éviter une OPI stationnaire était déjà assez difficile. Ne pas se heurter à une OPI aux déplacements erratiques donnait l'impression d'effectuer l'une de ces danses auxquelles on se livre lorsqu'on s'est cogné contre quelqu'un dans la rue et que chacun s'écarte du même côté afin de céder le passage à l'autre... sauf que dans ce cas, les OPI donnaient l'impression de *vouloir* danser. Vous prendre dans leurs bras. Vous avaler tout cru.

— Il nous a fallu quarante minutes pour sortir de la dernière.

Le problème, c'est qu'il était difficile de s'en extraire. Une fois que l'on était enfermé dans une OFI, celle-ci semblait se mouvoir de façon rusée afin de dissimuler le point de passage. Il fallait en faire le tour à tâtons pour trouver la sortie.

— Bien vu, grommelai-je.

J'étais tendue, irritable, impatiente d'arriver au cottage de la vieille femme. Et nous étions là, à lambiner, à bord de l'Alpha, le long d'un chemin qui n'en finissait pas !

Regardant autour de moi dans le Hummer, je vis une boîte de rangement pour CD sur la banquette arrière. Je me demandai ce qu'écoutait Barrons lorsqu'il était seul. J'allumai l'autoradio. Rob Zombie rugit : *L'Enfer ne les aime pas. Les rebuts du diable, les rebuts du diable...*

Barrons coupa le volume d'un geste sec.

J'arquai un sourcil.

— Pourriez-vous être plus banal, Barrons ?

— « Banal » n'est qu'un mot pour dire galvaudé par les médias au point que les gens ordinaires – comme vous, Mademoiselle Lane, ordinaires – n'y sont plus sensibles, le plus souvent à leur détriment, car ils deviennent incapables de reconnaître le danger qui les regarde par l'œil d'une bête féroce ou le canon d'une arme chargée.

— Je ne suis pas ordinaire et vous le savez.

Je n'avais pas l'intention d'admettre qu'il avait raison sur ce point. Les neurones-miroirs nous jouent de drôles de tours en nous faisant vivre par procuration les scènes auxquelles nous assistons, annulant la distinction entre le fait d'agir par nous-mêmes et celui d'observer simplement quelqu'un d'autre réaliser cette action, anesthésiant peu à peu nos sensations, mais qui avait besoin des médias pour cela ? À quoi ressemblerais-je quand j'aurais encore vécu cette vie pendant quelques mois ? Plus rien ne m'atteindrait.

— Regardez-vous, avec vos airs bravaches et vos petits secrets !

— Bravache ? Est-ce que vous trouvez que c'est un mot, Mademoiselle Lane ?

— Qui était l'enfant ? demandai-je.

Il resta silencieux quelques instants, avant de répondre :

— Vous posez des questions absurdes. Que ressentais-je ?

— Du chagrin.

— Quel rapport pourrait-il y avoir entre un détail aussi insignifiant que le nom de l'enfant ou ses liens avec mon existence et quoi que ce soit d'autre ?

— Peut-être cela pourrait-il m'aider à vous comprendre.

— Il est mort. J'ai eu de la peine. Point final.

— Seulement, les choses ne sont pas aussi simples, n'est-ce pas Barrons ? demandai-je en fronçant les sourcils. L'histoire ne s'arrête pas là.

— Essayez, Mademoiselle Lane. Essayez seulement.

J'inclinai la tête, admirative. Je n'avais pas encore atteint les limites de son esprit mais il avait perçu mon approche.

— Je vous ai laissée vous en sortir facilement, hier soir. Vous êtes entrée dans mes pensées par effraction.

— C'est vous qui m'y avez invitée. Vous vous êtes littéralement frotté contre ma conscience.

— Je vous ai conviée à une tuerie. Pas à l'endroit où vous êtes allée depuis ce point. Il y a un prix à payer, pour cela. Ne vous imaginez pas que vous y échapperez. Je ne fais que reporter votre sanction.

Je frémis à un niveau cellulaire, mais je refusai d'identifier les

émotions que cela dissimulait.

— Essayez, Barrons, ironisai-je. Essayez seulement.

Il ne répondit pas. Je tournai les yeux vers lui. Sa lèvre supérieure était curieusement tendue. Il me fallut quelques instants pour comprendre qu'il réprimait un éclat de rire.

— Vous vous moquez de moi, m'indignai-je.

— Regardez-vous, avec vos airs gonflés d'importance ! Vous êtes entrée dans mes pensées hier soir, et maintenant, vous vous croyez très forte.

Il me décocha un regard sévère. *Entrez dans ma peau*, me dirent ses yeux, *allez aussi loin que moi, et là seulement, vous pourrez être fière de quelque chose. En attendant, vous êtes une faible, Mademoiselle Lane.*

— Et pour votre information, j'aurais pu vous en empêcher.

Il l'aurait pu ? Jéricho Barrons n'était pas un vantard. Il m'avait *autorisée* à voir son chagrin ? Pourquoi ? Que diable cela signifiait-il ?

Nous aperçûmes tous les deux l'OFI au dernier moment.

Barrons donna un brusque coup de volant. Nous évitâmes de justesse le banc à la dérive.

— Ces trucs sont un vrai danger ! bougonnai-je. D'où viennent-ils ? Sont-ils nouveaux, ou bien s'agit-il d'OPI stationnaires qui se détachent de leur point d'ancrage ?

Il garda les yeux sur la route.

— On dirait que quelqu'un les libère. Probablement les *Unseelies*, pour le seul plaisir d'ajouter au chaos ambiant.

Nous roulâmes en silence pendant un certain temps, chacun plongé dans ses pensées. Je soupçonnais Barrons de méditer sur les OPI ; pour ma part, j'étais à présent partagée entre l'inquiétude et l'excitation au sujet de la femme à qui nous allions rendre visite.

Après les événements épuisants de la nuit passée, je ne m'étais pas couchée avant huit heures du matin et j'avais dormi jusqu'à ce que Barrons frappe à ma porte vers dix-sept heures cet après-midi.

Une *sidhe-seer* m'attendait au rez-de-chaussée, m'avait-il informée.

J'avais enfilé un jean et un sweat-shirt et m'étais ruée en bas, persuadée de voir Dani.

C'était Kat, impatiente de m'annoncer une nouvelle. Elles avaient découvert une femme qui voulait bien nous parler et qui pourrait nous en dire plus à propos des « diableries qui s'étaient passées à l'Abbaye » une vingtaine d'années auparavant. Elles l'avaient croisée par hasard en explorant la campagne à la recherche de survivants. Elle refusait de quitter sa maison. Il n'était pas question qu'elle s'aventure à proximité de cette « enclave de terre maudite » et avait insisté pour qu'elles ne soufflent pas un seul mot à la Grande Maîtresse à son sujet, ou bien elle leur scellerait les lèvres une fois pour toutes. Elle avait agité le bâton de marche forgé du métal le plus pur qu'elle tenait dans son

poing noueux, avant de préciser qu'elle savait une ou deux choses concernant les Anciens, et qu'elle était *très ben tout'seule, alors fichez-moi le camp !*

— Que vous a-t-elle dit ? avais-je demandé.

— Rien du tout. Elle a exigé que nous lui apportions une preuve que nous n'étions pas de mèche avec ces sombres *daoine sidhe*^[4] pris de folie meurtrière.

— Une preuve ?

Kat avait haussé les épaules.

— Il m'a semblé qu'elle voulait parler d'un objet *seelie*. Nous avons pensé à l'épée de Dani, mais...

Elle n'avait pas achevé sa phrase mais j'avais compris son inquiétude. J'inspirais un peu plus confiance que l'impulsive adolescente.

— Elle avait l'air de craindre que nous soyons avec les *Unseelies*. Elle semble très bien informée sur tout ce qui concerne les faës.

J'avais eu envie de partir immédiatement.

Le plus difficile avait été de convaincre Barrons.

Il était résolu à ne pas s'éloigner de la librairie transformée en forteresse et à rester en sécurité dans son fief tant qu'il n'aurait pas traité avec le Haut Seigneur.

— Il faut que j'en apprenne plus sur la prophétie, avais-je insisté, et sur tout ce que connaît cette femme à propos de la disparition du Livre. Qui sait ce qu'elle pourrait nous révéler ?

— Nous disposons de toutes les informations dont nous avons besoin, avait-il répondu sans émotion. Nous avons trois des quatre pierres et quatre des cinq druides.

Je l'avais regardé, bouche bée.

— Les cinq en question sont des *druides* ? Ce sont des personnes ? Bon sang ! Est-ce que tout le monde connaît cette prophétie sauf moi ?

— On dirait. Les Keltar, ces arrogants crétins, sont persuadés d'être les cinq druides – Dageus, Drustan, Cian, Christopher et Christian – mais ce dernier a disparu et V'lane a la quatrième pierre. Franchement, Mademoiselle Lane, je crois que vous êtes le joker qui pourrait bien rendre tout le reste inutile. C'est sur vous que je mise.

Hélas ! Je commençais à me demander si je n'étais pas, au contraire, un chien fou dans un jeu de quilles. J'avais peur de figurer dans la prophétie... mais pas dans le bon rôle. Bien entendu, n'ayant pas l'intention de révéler cela à Barrons, j'avais préféré répondre que ce serait une erreur de manquer l'opportunité d'en apprendre autant que possible sur le Livre. Si cette femme savait comment il s'était envolé, peut-être pourrait-elle nous en dire plus ?

Faites-la venir ici, avait proposé Barrons.

Impossible de la déplacer, nous avait répondu Kat. Son grand âge

n'avait d'égal que son opiniâtreté, ainsi qu'une tendance prononcée à s'endormir sans prévenir.

Voilà pourquoi nous étions en route pour l'autre bout du comté de Clare.

Nana O'Reilly, quatre-vingt-dix-sept printemps, nous y attendait.

J'avais déjà vu des cottages, mais celui-là remportait la palme. Illuminé par les phares du Hummer, il offrait un spectacle digne d'un tableau fantastique. Son empilement instable de galets, de chaume et de mousse s'étirait au milieu de jardins en terrasses ornés de statues fantasques et d'improbables fontaines de pierre sorties tout droit d'un dessin d'Escher, qui, en été, devaient abriter une profusion de fleurs. Au-delà, l'océan Atlantique scintillait de lueurs argentées sous l'astre lunaire, apportant ses notes salées à la brise du large.

Ici, il n'y avait pas d'Ombres. Le périmètre de la cour était bardé de protections.

Tandis que nous traversions l'enceinte magique, je tressaillis. Barrons ne manifesta pas la moindre réaction. Je l'observais avec attention depuis que le faisceau des phares avait révélé la subtile brillance métallisée, curieuse de voir si la présence de la ligne le générait.

Il était l'incarnation de l'impassibilité.

— Les percevez-vous seulement ? demandai-je, irritée.

— Je sais qu'elles sont là.

C'était une non-réponse typique de Barrons.

— Vos tatouages vous protègent ?

— D'un certain nombre de choses, oui. Pas de tout.

Encore une non-réponse.

Après être descendus de voiture, nous nous engageâmes sur l'allée dallée envahie d'herbes folles qui menait à la porte du cottage. Celle-ci, peinte en vert, était couverte de symboles. Le trèfle maladroit y figurait, facilement reconnaissable. Nana O'Reilly connaissait notre ordre. Comment ?

C'est Kat qui vint ouvrir lorsque je frappai. Elle nous avait devancés ici dans l'espoir de faciliter notre accueil en apportant à la vieille femme du thé, de l'eau fraîche et des caisses de provisions en provenance de la ville.

Je jetai un regard à l'intérieur de l'habitation. Des bougies étaient allumées et un bon feu crépitait dans l'âtre.

— Je peux ouvrir ma porte, oui ! N'suis pas encore morte ! bougonna Nana O'Reilly en poussant Kat.

Ses cheveux gris étaient rassemblés sur l'une de ses épaules en une longue tresse. Elle était aussi ridée qu'un vieux loup de mer, conséquence d'une vie passée sur le rivage, et il ne lui restait plus une

dent. Après avoir lancé un regard chassieux à Barrons, elle décréta :

— Ceux comme toi n'ont rien à fichier ici !

Sur ces mots, elle me fit entrer d'un geste sec et ferma la porte au nez de Barrons.

— Ceux comme lui ? demandai-je dès qu'elle eut poussé le battant.

Nana me regarda comme si j'étais trop bête pour avoir le droit d'exister.

Kat installa la vieille femme dans un fauteuil près du feu et posa sur ses épaules un antique patchwork bariolé, qui semblait avoir été cousu des dizaines d'années auparavant, à partir de pièces taillées dans les vêtements devenus trop petits de ses enfants.

— J'avoue que moi aussi, je serais curieuse de le savoir, dit Kat. Qui sont ceux comme lui ?

— Mais regardez-moi ces deux pimprenelles ! Y ne sont point comme nous, là !

— Nous avons bien compris, mais qu'est-il ?

Nana haussa les épaules.

— Quelle importance ? Y a ce qui est blanc, et y a ce qui n'est pas blanc. N'avez pas besoin d'en savoir plus.

— Moi, je suis blanche, insistai-je.

Kat me jeta un regard intrigué.

— Je veux dire, vous voyez bien que Kat et moi sommes comme vous, n'est-ce pas ? repris-je. Nous ne sommes pas comme lui.

Si elle pouvait distinguer la nature profonde des êtres, je voulais connaître la mienne.

Ses yeux bruns voilés par l'âge se posèrent sur moi telles deux sangsues boueuses.

— Tu teins tes cheveux. De quelle couleur ils sont ?

— Blonds.

Elle ferma les yeux et demeura si immobile que je crus pendant un moment qu'elle s'était endormie.

Puis elle rouvrit soudain les paupières tandis que ses lèvres s'arrondissaient en un O de surprise.

— Pour l'amour de Marie ! dit-elle dans un souffle. J'n'oublie jamais un visage. Tu es la *drolle* d'Isla ! Jamais je n'aurais cru te revoir avant de passer !

— La *drolle* ? répétai-je.

Kat semblait abasourdie.

— La fille, traduisit-elle.

Ma mère s'appelait Isla O'Connor.

J'étais son portrait tout craché, m'expliqua Nana, comme en

témoignaient les traits de mon visage, ma chevelure fournie, mes yeux, et surtout mon maintien – la façon dont je tenais mes épaules et mon dos, ma démarche, et même ma façon de pencher la tête lorsque je parlais.

Je ressemblais à ma mère.

Ma mère s'appelait Isla O'Connor.

J'aurais pu me répéter ces deux phrases en boucle pendant des heures.

— Vous en êtes certaine ?

L'émotion me nouait la gorge et m'enrouait la voix.

Elle hocha la tête.

— Je n'sais pas combien de fois ma Kayleigh et elle ont joué dans mes jardins. Si tes cheveux étaient blonds, ma fi', je t'aurais pris pour elle.

— Parlez-moi d'elle.

Nana fronça les sourcils.

— Elle portait tout le temps quelque chose sur elle. Ne se promenait jamais sans.

Son regard s'embruma.

— Et puis un jour, ça a disparu. Sais-tu ce que c'était ?

— Un objet *seelie* ?

Nana hocha la tête. Ouvrant des yeux ronds de stupeur, je fouillai sous mon manteau et en sortis la lance.

— Ma mère portait ceci ?

Les yeux de la vieille femme disparurent dans un fouillis de rides tandis qu'un sourire s'épanouissait sur son visage.

— Je craignais de ne jamais la revoir ! J'avais entendu dire qu'elle était tombée entre de mauvaises mains. Par les feux du Ciel et de l'Enfer, la voilà ! Aye, ta maman portait la Lance de la Destinée, et ma chère Kayleigh avait l'Épée.

— Tout ! dis-je en m'agenouillant devant Nana auprès du feu. Je veux tout savoir !

Isla O'Connor avait été la plus jeune *sidhe-seer* à avoir jamais atteint la position de Maîtresse du Cercle – porte-parole du Haut Conseil – dans toute l'histoire de l'Abbaye. De mémoire de *sidhe-seer*, aucune des nôtres n'était venue au monde avec de tels dons. La Grande Maîtresse pensait que les anciennes lignées avaient été trop diluées par des unions inconsidérées et mal avisées pour produire de nouveau de tels rejetons. Il suffisait de voir ces *gallóglagh* de MacRory et de MacSweeny, qui se mélangeaient aux Nordiques et aux Pictes !

— *Gallowglass*, traduisit Kat pour moi. Des sortes de guerriers mercenaires.

Personne ne savait qui était le père d'Isla. Ma grand-mère, Patrona O'Connor – le visage ridé de Nana s'éclaira d'un radieux

sourire édenté en prononçant ce prénom ; elles étaient de la même génération et avaient été plus proches que deux sœurs – ne s'était jamais mariée et avait refusé de dévoiler son identité. Elle avait eu Isla assez tardivement et emporté le secret du père de son enfant dans sa tombe, laquelle, soit dit en passant n'était qu'à quelques kilomètres vers le sud, si j'avais envie d'aller m'y recueillir.

Patrona ! C'était le prénom que Rowena avait mentionné le jour où j'étais allée visiter le musée en quête d'Objets de Pouvoir et où elle m'avait suivie dans la rue. Elle avait insisté sur le fait que je lui ressemblais, mais qu'elle ne comprenait pas comment cela était possible, car elle aurait été informée d'une éventuelle filiation. À présent, je comprenais pourquoi. Rowena avait connu ma grand-mère !

— Y a-t-il d'autres O'Connor que moi ?

Nana émit un petit reniflement éloquent.

— L'Irlande en est pleine. De lointains cousins. N'y a pas de lignée aussi puissante que celle de Patrona.

Rowena avait affirmé qu'il ne restait plus aucun O'Connor ! N'avait-elle fait allusion qu'à ma parenté directe ? Au mieux, me semblait-il, elle m'avait induite en erreur. Au pire, elle m'avait menti.

Même si la Grande Maîtresse avait dédaigné la filiation paternelle douteuse de ma mère, poursuivait Nana, personne ne pouvait contester qu'Isla était la meilleure *sidhe-seer* qu'on ait jamais vue à l'Abbaye. Avec le temps, elle et la petite-fille de Nana, Kayleigh, n'avaient pas seulement été admises dans le plus secret et le plus saint des cercles, mais elles y avaient tenu les postes les plus élevés.

La vie était bénie. Nana était fière. Elle avait bien élevé sa Kayleigh, lui avait appris les Anciennes Coutumes.

La vieille femme ferma les yeux et se mit à ronfler.

— Réveille-la, dis-je.

Kat rajusta le plaid sur ses épaules.

— Elle a presque un siècle, Mac. Je suppose que sa vieille carcasse est fatiguée.

— Nous devons en apprendre plus.

Kat me jeta un regard désapprobateur.

— Concentre-toi un peu moins sur ton arbre généalogique et un peu plus sur nos problèmes, me dit-elle d'un ton de reproche.

Il fallut secouer doucement et cajoler la vieille femme pendant plusieurs minutes, mais elle finit par se réveiller. Elle ne semblait nullement consciente de s'être assoupie et se remit à parler comme si elle ne s'était jamais interrompue.

C'était une période riche d'espoir, dit-elle. Les six lignées *sidhe-seers* les plus puissantes commençaient à retrouver leur force : les Brennan, les O'Reilly, les Kennedy, les O'Connor, les MacLoughlin et

les O'Malley. Chaque famille mettait au monde des héritières dont les dons se manifestaient plus tôt et se développaient plus rapidement.

Puis les choses avaient changé et des jours sombres étaient venus, durant lesquels Nana, en arpentant le pays, avait perçu le mal sous ses pas. Le sol lui-même avait été... souillé. Quelque chose de mauvais s'était réveillé et s'étirait dans le ventre de la terre. Nana demandait à ses filles d'en découvrir la source. Elle leur enjoignait de la faire se tarir, quel qu'en soit le coût.

— Êtes-vous *sidhe-seer*, vous aussi ? demandai-je. Avez-vous vécu à l'Abbaye, autrefois ?

Nana dormait de nouveau. Je la secouai, en vain. Elle continua de ronfler. Kat lui prépara du thé ; j'ajoutai un second sachet dans sa tasse.

Cinq minutes plus tard, bien que dodelinant dangereusement de la tête, Nana, les yeux ouverts, sirotait son thé.

Elle n'avait que faire de l'Abbaye. Aucun goût pour l'étude. Son corps détenait des vérités. Quel besoin une femme avait-elle d'autre que le savoir intérieur ? Les devoirs, railla-t-elle, troublaient la connaissance instinctive. Les leçons brouillaient la vision. Les cours affaiblissaient l'entendement. Observez le paysage, palpez le sol, humez l'air !

— Les jours sombres, lui rappelai-je. Que s'est-il passé ?

Nana ferma les paupières et sombra dans un si long silence que j'eus peur qu'elle se soit de nouveau assoupie. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, ils luisaient de larmes contenues.

Les deux fillettes qui jouaient autrefois dans son jardin avaient grandi. Elles étaient devenues secrètes et craintives, elles échangeaient des regards perdus. Elles n'avaient plus de temps à consacrer à une vieillarde. Elles la tenaient à l'écart, elle qui leur avait tout appris, qui leur avait montré le chemin avec toute la force de son intuition. Elles parlaient à voix basse de choses dont Nana ne comprenait que des bribes.

De lieux cachés dans l'Abbaye.

D'obscur tentations.

D'un livre à la magie infernale.

De deux prophéties.

— Deux ? m'écriai-je.

— Aye. Une promettait l'espoir. L'autre prédisait qu'un fléau s'abattrait sur la terre, et pis que ça encore. Les deux dépendaient d'une seule et même chose.

— Une chose, demandai-je... ou une personne ?

Nana secoua la tête. Elle l'ignorait. Elle avait toujours supposé qu'il s'agissait d'un objet ou d'un événement mais cela pouvait être une personne.

Kat ôta la tasse de ses mains avant qu'elle soit renversée. La vieille femme s'endormait de nouveau.

— Comment le Livre était-il gardé à l'Abbaye ? demandai-je.

Elle me jeta un regard vide.

— Où était-il conservé ? essayai-je.

Elle haussa les épaules.

— Quand avait-il été amené là, et par qui ?

— On dit que la reine des *daoine sidhe* l'avait mis là, depuis la nuit des temps...

Un léger ronflement lui échappa.

— Comment est-il sorti ? demandai-je en forçant la voix, la réveillant dans un sursaut.

— Paraît que l'une du plus haut cercle l'aurait aidé.

Elle me regarda d'un air triste.

— Certaines affirment que c'était ta maman.

Ses paupières se refermèrent. Son visage s'affaissa, sa bouche s'entrouvrit.

Je serrai les poings. Ma mère n'aurait jamais libéré le *Sinsar Dubh*. Alina n'était pas une traîtresse. Je n'étais *pas* quelqu'un de mauvais.

— Qui était mon père ? demandai-je.

— Elle dort, Mac, protesta Kat.

— Eh bien, réveille-la encore ! Il faut que nous en sachions plus !

— Demain est un autre jour.

— Chaque jour compte !

— Mac, elle est fatiguée. Nous recommencerons demain matin. Je vais passer la nuit ici. Elle ne devrait pas être seule. Elle n'aurait jamais dû être seule aussi longtemps. Veux-tu rester aussi ?

— Non ! gronda Barrons derrière la porte.

J'inspirai lentement. Soufflai. Mes nerfs étaient tendus à se rompre.

J'avais une mère.

Je connaissais son nom.

Je savais d'où je venais.

Tant d'autres questions se bousculaient dans mon esprit !

Qui était mon père ? Pourquoi nous, les O'Connor, avions-nous si mauvaise réputation ? On avait blâmé ma mère, puis ma sœur, et maintenant, moi ? Cela me mettait hors de moi ! J'avais envie de secouer la vieille femme pour la réveiller et l'obliger à poursuivre.

Je l'observai. Le sommeil adoucissait son visage ridé, lui donnant l'air paisible et innocent, tandis qu'un imperceptible sourire passait sur ses lèvres. Je me demandai si elle rêvait de deux fillettes qui jouaient dans son jardin. Moi aussi, je voulais le voir.

Je fermai les yeux, assouplis la zone *sidhe-seer* sous mon crâne et me faufilai sans difficulté à la lisière de son esprit. Comme son corps,

il était fatigué, vulnérable.

Oui, elles étaient bien là : deux enfants, l'une brune, l'autre blonde, âgées de sept à huit ans, qui riaient et couraient, main dans la main, dans un pré couvert de bruyères. Ma mère était-elle l'une des deux ? Je poussai plus fort en essayant de modeler le rêve de Nana pour qu'il m'en montre plus.

— Qu'est-ce que tu *fais* ? cria Kat.

J'ouvris les yeux. Nana me regardait d'un air effrayé et désorienté, les mains serrées sur les accoudoirs de sa chaise à bascule.

— C'est un cadeau qu'on offre, pas quelque chose qu'on vole ! protesta-t-elle.

Je me redressai et ouvris les mains en signe de paix.

— Je n'avais pas l'intention de vous faire peur. En fait, je ne pensais même pas que vous remarqueriez ma présence. Tout ce que je voulais savoir, c'est à quoi elle ressemblait. Je suis désolée, je voulais seulement voir le visage de ma mère.

Je parlais à tort et à travers. Ma frustration d'avoir été interrompue n'avait d'égale que la honte de mon acte.

— Tu sais à quoi elle ressemblait...

Les paupières de Nana papillonnaient de nouveau.

— Ta maman t'emmenait toujours à l'Abbaye avec elle. Cherche dans tes souvenirs. C'est là que tu la trouveras... Alina.

Je battis des cils.

— Je ne suis pas Alina !

Pour toute réponse, Nana O'Reilly émit un léger ronflement.

Tout cela n'avait été, selon Barrons, qu'une vaste perte de temps, et il ne m'accompagnerait plus pour rendre visite à la vieille femme.

Comment pouvait-il dire cela ? protestai-je. Ce soir, j'avais appris le prénom de ma mère ! Je connaissais mon vrai nom de famille !

— Les noms sont des illusions, grommela-t-il. D'absurdes étiquettes auxquelles les gens s'accrochent pour se protéger contre l'impossibilité de cerner leur minable existence. Je suis ceci, je suis cela, dit-il d'un ton théâtral. Je suis né d'Untel et Unetelle. Donc, je suis... n'importe quel bla-bla qu'il vous plaira de croire. Bon sang, épargnez-moi cela !

— Vous commencez à ressembler dangereusement à V'lane !

J'étais une O'Connor, de l'une des six plus puissantes lignées *sidhe-seers*. Cela comptait, à mes yeux. Je pouvais visiter la tombe de ma grand-mère. Je pouvais apporter des fleurs à celle-ci, lui promettre de nous venger toutes.

— Peu importe l'endroit dont vous venez. Ce qui a du sens, c'est là où vous allez. Ne comprenez-vous pas cela ? N'ai-je rien réussi à vous inculquer ?

— Les cours, déclarai-je, affaiblissent l'entendement.

Nous nous disputions toujours quelques heures plus tard, lorsqu'il gara le Hummer dans le garage derrière la librairie.

— Ce qui vous chiffonne, c'est qu'elle connaisse certaines choses sur vous, dis-je d'un ton accusateur.

— Un ramassis de vieilles superstitions paysannes inventées par des esprits affaiblis par la Grande Famine, ricana-t-il.

— Là, vous vous trompez de siècle, Barrons.

Il me lança un regard furieux, parut effectuer un rapide calcul, puis répliqua :

— Et alors ? Cela ne change rien. Son esprit est affaibli par autre chose. Les leçons brouillent la vision, les cours affaiblissent l'entendement, à d'autres !

Nous descendîmes en même temps du Hummer et claquâmes nos portières si fortement que le véhicule trembla.

Sous mes pieds, le sol du garage se mit à vibrer.

En vérité, le béton émit un grondement qui me fit courir des frissons dans les jambes, tandis que l'air s'emplissait d'un son émis par une créature qui ne pouvait être née qu'au plus profond de l'Enfer.

Je regardai mon coéquipier par-dessus le toit du véhicule. Au moins, l'une de mes interrogations venait de trouver une réponse. La chose sous le garage n'était pas Jéricho Z. Barrons.

— Que gardez-vous là-dessous, Barrons ?

Ma question fut presque noyée sous un nouveau hululement d'angoisse et de détresse. Cela me donnait envie de m'enfuir. Cela me donnait envie de pleurer.

— La seule raison pour laquelle cela pourrait vous concerner serait qu'il s'agisse d'un livre – plus précisément, de celui dont nous avons besoin – mais ça ne l'est pas, alors allez au diable.

Sur ces paroles, il sortit du garage à grandes enjambées rageuses. Je lui emboîtai aussitôt le pas.

— Bien.

— Fiona, gronda-t-il.

— J'ai dit « bien », pas « Fiona », rectifiai-je... avant de buter contre son dos.

— Jéricho ! Cela faisait bien longtemps, roucoula une voix agréablement modulée, aux inflexions raffinées.

Toujours derrière lui, je fis un pas de côté. Elle était plus spectaculaire que jamais dans sa jupe près du corps, ses sublimes bottes qui soulignaient ses longues jambes fuselées et son top de dentelle décolleté qui révélait ses courbes voluptueuses. Une longue cape de velours lui drapait les épaules, claquant doucement dans la brise nocturne. Sensualité à fleur de peau, puissante vibration faëe, parfum coûteux... Son teint de lis était plus pâle et plus lumineux que jamais, ses lèvres rouge sang, son regard ostensiblement provoquant.

En un tournemain, je pris ma lance.

Fiona était escortée d'une douzaine de gardes portant les couleurs noir et pourpre du Haut Seigneur.

— On dirait que vous n'êtes pas assez importante pour mériter d'être protégée par les princes en personne, commentai-je avec détachement.

— Darroc est un amant jaloux, répliqua-t-elle d'un ton léger. Il ne les autorise pas à m'approcher, de peur qu'ils me tournent la tête. Il me dit souvent son soulagement d'avoir enfin une *femme* dans son lit, après l'insipide gamine qu'il a taillée en pièces.

Je pris une brusque inspiration. J'aurais bondi sur elle si Barrons n'avait pas refermé sa main, tel un étau, autour de mon poignet.

— Que veux-tu, Fiona ?

Je me demandai si elle se souvenait que Barrons n'était jamais aussi dangereux que lorsqu'il prenait cette voix infiniment douce.

L'espace d'une fraction de seconde, tandis qu'elle regardait Barrons, je vis dans ses yeux une inaltérable nostalgie, une profonde vulnérabilité. Je vis le désir et la fierté blessée qui ne cesseraient jamais de la dévorer. Je vis un amour éperdu.

Elle aimait Jéricho Barrons.

Même après qu'il l'avait rejetée pour avoir essayé de m'assassiner. Même après qu'elle avait pris Derek O'Bannion pour amant, puis le Haut Seigneur.

Malgré la substance *unseelie* qui courait dans ses veines, malgré ses liens charnels avec les occupants les plus ténébreux du nouveau Dublin, elle aimait encore l'homme qui se tenait près de moi. Elle l'aimerait toujours. Être amoureuse d'une créature telle que Barrons était une malédiction que je ne lui enviais pas.

Elle observa son visage d'un regard brillant de tendresse et d'inquiétude, avant de détailler son corps avec une ardeur non dissimulée.

Puis ses yeux s'attardèrent sur la main de Barrons, toujours fermée autour de mon bras. Aussitôt, leurs lueurs d'amour s'éteignirent, pour être remplacées par des étincelles de rage.

— Tu ne t'es pas encore lassé d'elle ? Tu me déçois, Jéricho. Je t'aurais pardonné une passade, comme je t'ai pardonné bien des choses, mais tu exiges trop de mon amour.

— Je n'ai jamais voulu de ton amour. Je t'ai souvent mise en garde contre tes sentiments.

Les traits de Fiona se tendirent soudain et elle siffla :

— Oui, mais tu as bien voulu de tout le reste ! Crois-tu que cela se passe comme ça ? J'ai peut-être dirigé l'arme vers ma tête, mais c'est *toi* qui l'as chargée ! Penses-tu qu'une femme puisse *tout* donner à un homme sans lui offrir son cœur ? Nous ne sommes pas faites ainsi !

— Je ne t'ai rien demandé.

— Et tu ne m'as rien donné, cracha-t-elle. Sais-tu ce qu'on ressent, quand on comprend que la personne à qui on a abandonné son cœur n'en a pas, elle ?

— Qu'es-tu venue faire ici, Fiona ? Me montrer que tu as un nouvel amant ? Me supplier de t'ouvrir de nouveau mon lit ? Il est occupé, et il le sera toujours. Me demander de t'excuser d'avoir essayé de détruire mon unique espoir en la tuant ?

— Votre seul espoir de quoi ? demandai-je aussitôt.

S'il s'était fâché contre elle après sa tentative de meurtre contre moi, ce n'était pas à cause de ma personne, mais du fait que je représentais son « unique espoir » d'obtenir... je ne sais quoi ?

Fiona me décocha un regard acéré, puis elle scruta Barrons, et elle éclata de rire.

— Ah, quelle délicieuse absurdité ! Elle ne sait toujours pas. Oh,

Jéricho ! Tu ne changeras jamais, n'est-ce pas ? Tu dois avoir tellement peur que...

Soudain, ses lèvres s'ouvrirent sur un hoquet de stupeur, son visage se figea, puis elle s'affaissa sur le sol, l'air hagard. Ses mains s'agitèrent comme pour se lever mais elles n'atteignirent pas leur destination. Elle s'effondra sur le trottoir, telle une poupée de son.

J'écarquillai les yeux. Un couteau était planté dans sa poitrine, droit dans son cœur. Le sang coulait autour de la plaie. Je n'avais même pas vu Barrons le lancer.

— Je suppose qu'elle était venue m'apporter un message, dit-il froidement à l'un des gardes.

— Le Haut Seigneur attend celle-ci.

Il me désigna d'un coup de menton, et ajouta :

— Il dit que c'est la dernière chance qu'il lui offre.

— Enlevez ça de mon allée, répliqua Barrons en désignant Fiona d'un regard.

Elle était toujours inconsciente mais elle ne le resterait pas longtemps. Sa chair était suffisamment gorgée d'*Unseelie* pour que même un couteau en plein cœur ne la tue pas. La ténébreuse substance faëe qui courait dans ses veines guérirait la blessure. Il faudrait au moins ma lance pour faire mourir ce qu'elle était devenue. Ou l'arme avec laquelle Barrons avait assassiné la princesse faëe. Son couteau n'avait servi qu'à la faire taire.

Qu'avait-elle été sur le point de révéler ? Quelle était cette vérité que j'ignorais, et que Barrons avait si peur que je découvre ? Quelle était cette « délicieuse absurdité » ?

Je levai les yeux vers « ma vague », celle que j'avais choisie pour qu'elle me porte au-dessus de cet océan en furie. J'avais l'impression d'être une enfant arrachant un à un les pétales d'une marguerite : Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout...

— Et vous pourrez dire à Darroc, ajouta Barrons, que Mademoiselle Lane est à moi. S'il la veut, qu'il vienne donc la chercher !

Le lendemain, à mon réveil, je me dirigeai tout droit vers les deux poêles à gaz, les allumai et les réglai au volume maximal.

J'avais de nouveau rêvé de la belle femme froide. Elle était seule, elle allait très mal, mais au-delà de sa douleur physique, elle souffrait dans son âme. J'avais pleuré dans mon sommeil ; les larmes s'étaient figées sur mes joues en perles de glace. Elle avait perdu quelque chose d'une si grande importance qu'elle n'avait plus envie de vivre.

Comme les autres fois, je m'étais éveillée transie jusqu'aux os. Même une douche brûlante n'avait pas réussi à apaiser mes frissons. Je déteste avoir froid. À présent que j'étais consciente d'avoir fait ce rêve toute ma vie, je me souvenais que, enfant, je bondissais de mon lit, les pieds gelés et claquant des dents, et courais me blottir dans la chaleur des bras de mon père. Je me rappelais qu'il m'enroulait dans des couvertures et me lisait une histoire. Il prenait sa « voix de pirate » – même si, avec le recul, je ne saurais dire pourquoi – et disait : « Ohé, l'ami ! *Sous le soleil de minuit, les chercheurs d'or ont de bien étranges occupations...* [5] »

Alors, lorsque Sam McGee commençait à grésiller sur son bûcher funéraire, je me réchauffais en frissonnant dans les bras de mon père, émerveillée par la folie de chercher de l'or au pôle Nord tout en tirant sur un traîneau le cadavre d'un ami pour aller le brûler sur les bords du lac LaBarge afin d'honorer une promesse faite au mort...

Les mains tendues vers le feu, j'entendis Barrons par la porte de son bureau, parlant avec quelqu'un au téléphone d'une voix furieuse.

La veille au soir, après qu'il avait poignardé Fiona, nous avions échangé un total de huit mots.

Je l'avais regardé déverrouiller la porte de derrière tandis que les questions se bouscuaient dans ma tête.

Il avait poussé le battant, attendu que j'entre en passant sous son bras, et avait baissé vers moi un regard ironique.

— Comment ? Aucune question, Mademoiselle Lane ?

J'avais fait la grimace et répliqué d'un ton distant :

— Bonne nuit, Barrons.

Son rire m'avait suivie pendant que je gravissais l'escalier. Il

aurait été inutile de l'interroger. Je n'avais pas de temps à perdre.

Je fis chauffer une tasse d'eau au micro-ondes placé derrière le comptoir et y versai trois cuillerées bombées de café instantané. Puis j'ouvris le tiroir à ustensiles.

— Flûte !

Il n'y avait plus de sucre, et pas non plus de crème dans le réfrigérateur. Les plaisirs les plus simples étaient devenus les plus importants, pour moi.

Dans un soupir, je m'adossai de nouveau contre le comptoir et sirotai mon café trop amer.

— Dis à ce crétin que c'est parce que je l'ai décidé, poursuivit Barrons. J'ai besoin de vous tous, et je me fiche de ce qu'en pense Lor.

Apparemment, il battait le rappel de ses troupes. Je me demandai si je rencontrerais d'autres de ses semblables, à part Ryodan. Barrons semblait résolu à affronter Darroc et à s'en débarrasser une fois pour toutes. J'étais parfaitement d'accord avec son plan, pourvu que je sois celle qui planterait la lance dans les tripes du salaud qui avait déclenché toute cette catastrophe, avait tué ou fait tuer ma sœur et m'avait fait violer. J'avais besoin de savoir que ce danger-là était éliminé de ma vie. Celui avec lequel je cohabitais m'occupait déjà suffisamment...

J'espérais que ce serait pour aujourd'hui. J'espérais que le Haut Seigneur était en route pour la librairie et que ses *Unseelies* avaient envahi les rues. J'espérais que Barrons allait mettre en ordre de bataille ses... quoi qu'ils soient. J'allais appeler Jayne et ses hommes, ainsi que toutes les *sidhe-seers*. Nous allions livrer une bataille qui mettrait fin à toutes les autres et dont, je n'en doutais pas un instant, nous sortirions victorieux. Il n'y avait pas que mon rêve qui m'avait glacée. Ma détermination était plus solide qu'un bloc de glace. J'étais aussi impatiente qu'un animal en cage. J'étais lasse de m'alarmer au sujet d'événements qui pourraient advenir. Je voulais qu'ils surviennent maintenant.

— Non, ce n'est *pas* plus important que ça. Rien ne l'est, et vous le savez, grommela Barrons. Qui est le chef, à son avis ?

Il y eut un silence.

— Dans ce cas, il peut quitter ma ville.

Ma ville. Je réfléchis à ces mots en me demandant pourquoi Barrons ressentait cela. Il ne disait jamais « notre monde ». Il disait toujours « votre monde ». Pourtant, il appelait Dublin « ma ville ». Pour la simple raison qu'il y était depuis très longtemps ? Ou, comme moi, Barrons avait-il succombé au charme de sa grâce un peu clinquante et de ses contrastes colorés ?

Je parcourus du regard « ma » librairie. C'était ainsi que je l'appelais. Avions-nous tous l'habitude de nous approprier

verbalement ce qui était cher à notre cœur, que cela nous appartienne ou non ? Et si Dublin était « sa » ville, cela signifiait-il que, contrairement aux affirmations de Fiona, il avait un cœur ?

— Pas possible ! m'esclaffai-je avant de finir ma tasse.

J'ignore combien de temps *elle* avait claqué contre la porte avant d'attirer mon attention.

Par la suite, je me demanderais si quelqu'un était passé la fixer là à mon insu pendant que je sirotais mon café tout en épiant la conversation de Barrons. Avait regardé à travers les carreaux teintés pour m'observer. Avait ricané, ou bien étouffé un rire mauvais. Je me demanderais si c'était Fiona qui l'y avait mise. Et je la haïrais de savoir qu'elle s'était tenue là et m'avait dévisagée en se réjouissant de mon chagrin.

— Darroc va venir, poursuivit Barrons tandis que je scrutais la porte en clignant des yeux. J'ai dit à Fiona que j'ai trois des pierres et que je sais où est la quatrième.

Ah bon ? Quand ? Était-il allé la voir la nuit dernière pendant que je dormais ? Cette idée me donnait la vague impression d'avoir été... trahie.

Contournant le comptoir, je me dirigeai lentement vers l'entrée du magasin, où elle claquait dans la brise contre la vitre à panneaux de la porte. C'était son mouvement qui avait attiré mon regard. Qui sait combien de temps il m'aurait fallu pour la remarquer, sinon ?

Barrons continuait de parler.

— Peut-être rendra-t-elle tout cela inutile, mais il est trop tôt pour le dire...

À une dizaine de pas de la porte, je la reconnus. Je détournai les yeux à la façon d'une autruche mettant la tête dans le sable, comme si cela pouvait me protéger.

Ce qui était parfaitement vain.

— Ce n'est pas possible, murmurai-je.

Je regardai de nouveau, courus à la porte, l'ouvris et décollai doucement le ruban adhésif qui la fixait sur le verre.

Si, c'était possible.

Je l'observai longuement, avant de fermer les paupières.

— Le Haut Seigneur ne viendra pas, informai-je Barrons en entrant dans son bureau.

Comme toujours, je posai un regard inconfortable sur le grand miroir qui appartenait au vaste réseau des Miroirs *unseelies* – un portail donnant sur un enfer désertique et glacé où rôdaient des créatures monstrueuses. Aujourd'hui, le mélange de fascination et de répulsion qu'il m'inspirait prenait une dimension nouvelle.

— Vous n'en savez rien, rétorqua Barrons.

Assis derrière la lourde table de travail, il semblait taillé dans une matière de la même densité et de la même dureté, et durci par la colère.

Je lui adressai un sourire. C'était cela ou éclater en larmes, et il n'était pas question que cela arrive.

— Des soucis à la maison ? demandai-je d'un ton mielleux. Les garçons ne sont pas sages ?

— Venez-en au fait, Mademoiselle Lane.

Je commençai à lui montrer ce que j'avais retiré de la porte. Ma main tremblait. Je me ressaisis, et lorsque je tendis de nouveau le bras, j'étais parfaitement calme.

Il regarda la photographie.

— C'est votre sœur. Et alors ?

En effet, c'était elle. Les lèvres entrouvertes sur un éclat de rire, devant l'entrée de Trinity College.

— Regardez de l'autre côté.

Il retourna le cliché.

— Lisez.

— *« Elle a été heureuse », dit-il. « Je vous aime, Papa et Maman. Je rentre à la maison dès que possible. Mac. »*

Il marqua une pause avant de reprendre, tandis qu'un muscle de sa mâchoire tressaillait.

— *« 1247, LaRuhe. Cinquième Miroir sur la droite. Apporte les pierres. Si tu viens avec Barrons, ils mourront tous les deux. »*

Il leva les yeux vers moi.

— Il a vos parents. Malédiction !

Cela résumait assez bien la situation.

— C'est un très mauvais plan, grommela Barrons pour la dixième fois.

— Que vous avez vous-même mis au point, lui rappelai-je. Et j'étais d'accord. Nous n'allons pas faire demi-tour maintenant.

Je continuai de remplir mon sac à dos. Il n'y avait pas d'autre solution. Je voulais la confrontation, j'allais l'avoir. Même si ce n'était pas de la façon que j'avais espérée.

— Écoutez, Barrons, vous m'avez appris plus de choses sur la vie que n'importe qui au monde, à part mon père. Avec ce que vous m'avez enseigné tous les deux, si je ne m'en sors pas, il vaut mieux qu'on m'achève. Ne serait-ce que pour m'éviter de faire le malheur des autres.

— S'agit-il d'un remerciement, Mademoiselle Lane ?

Après un instant de réflexion, je haussai les épaules.

— Oui.

Derrière moi, il émit un drôle de bruit.

— C'est bon. Vous n'y allez pas.

— Parce que je vous ai remercié ? Où est la logique, là-dedans ?

— Les gens qui disent merci ne s'en sortent jamais. N'avez-vous donc rien retenu ?

— Il a mes parents.

— S'il vous capture, il pourra maîtriser le monde entier.

— Il ne m'aura pas. Je vais faire exactement ce que vous m'avez dit. Pas de changement de plan. Pas d'improvisation personnelle. Je rentre dans la maison, je prends une photo de la destination que montre le Miroir et je vous l'envoie. Grâce à cette image et à mon tatouage, vous me localiserez. Vous enverrez vos... quels qu'ils soient sur mes traces ou vous vous y rendrez d'une façon ou d'une autre, et vous nous sortirez de là.

Et je tuerais le Haut Seigneur. J'enfoncerai ma lance dans son cœur jusqu'à la garde. Peut-être dans ses yeux. Je resterais là pour le regarder commencer à se décomposer. J'espérais qu'il mourrait de mort lente.

— Les Miroirs ne sont pas assez fiables. Même pendant le bref intervalle durant lequel vous passerez de l'un à l'autre, il peut y avoir un problème.

— Vous vous demandiez si j'aurais le cran de le faire. Maintenant, vous avez la réponse. De toute façon, n'oubliez pas qu'il a besoin de moi. Il ne prendra pas de risques.

— Chaque fois que vous utilisez les Miroirs, vous vous mettez en danger. Surtout si vous portez des Objets de Pouvoir. L'énergie provoque des changements dans les lieux à la puissance imprévisible.

— Je sais, c'est la cinquième fois que vous me le dites. Je dois garder ma lance cachée et les pierres dans leur sac.

— Entre les trous dans les murs de la prison et la malédiction de Cruce, il est impossible de savoir à l'avance ce qui peut tourner de travers. Non, Mademoiselle Lane, cela ne marchera pas.

— J'y vais, Barrons. Avec ou sans votre aide.

— Je pourrais vous en empêcher, dit-il.

À la douceur de sa voix, je sus que non seulement il envisageait sérieusement de mettre sa menace à exécution, mais qu'il n'était qu'à deux doigts de m'enchaîner au premier crochet venu.

Je pris une brusque inspiration.

— Vous vous souvenez de l'enfant à l'agonie dans vos bras ?

Ses narines palpitèrent. Le bruit cliqueta de nouveau dans sa poitrine.

— Ne m'obligez pas à vivre la même chose, Barrons. Ne choisissez pas mes chagrins à ma place. Vous n'en avez pas le droit.

— Ce ne sont pas vos parents biologiques.

— Parce que vous croyez que le cœur n'écoute que la voix du sang ?

Quelques minutes plus tard, je m'apprêtais à franchir la porte, à tourner sur ma droite et me diriger vers ce qui avait été autrefois la plus vaste Zone fantôme de la ville.

Je savais qu'une fois que j'aurais traversé les quatorze pâtés de maisons qui me séparaient du 1247, LaRuhe, je suerais à grosses gouttes, mais je ne voulais pas prendre de risques. Au cas où le Miroir serait glacial, j'avais superposé plusieurs couches de vêtements. Au cas où il y ferait sombre, je portais mon MacHalo. Au cas où je devrais y rester un certain temps avant que Barrons ne vienne nous délivrer, et où mes parents auraient faim, j'avais rempli mon sac à dos de barres protéinées, d'eau, de chair *unseelie* et d'un certain nombre d'autres articles que Barrons et moi avions tour à tour mis dedans. Au cas où le Haut Seigneur insisterait pour les voir, j'avais les trois pierres dans un sac noir couvert de protections rayonnant d'une subtile brillance. J'avais mon arme à feu à l'épaule et ma lance dans son holster. Je n'avais pas l'intention d'avoir besoin des fournitures que j'emportais, mais je n'avais pas non plus l'intention d'aller où que ce soit sans un équipement complet tant que les faës n'auraient pas été éradiqués de notre monde jusqu'au dernier. Pour la dixième fois, je regrettai de ne pas avoir le nom de V'lane sur ma langue et me demandai où il se trouvait, et ce qui lui était arrivé.

Mon téléphone portable était dans ma main, prêt à prendre une photographie et à la transmettre, afin que Barrons voie dans la glace la destination du Haut Seigneur. Je regardai l'appareil. Un détail me tracassait, et cela durait depuis que Barrons m'avait expliqué son plan. Une incohérence rôdait à la lisière de ma conscience. Une pièce du tableau ne s'ajustait pas correctement avec l'ensemble.

— Si j'ai bien compris le principe des Miroirs, ils montrent tous une destination. D'ailleurs, vous vous attendez également à ce que celui du Haut Seigneur en désigne une. Dans ce cas, pourquoi votre Miroir fait-il apparaître un chemin serpentant à travers ce qui ressemble à un cimetière hanté par des démons ? Ce n'est pas une destination.

Il ne répondit pas.

— Vous avez relié plus de deux Miroirs, n'est-ce pas ? demandai-je en fronçant les sourcils. Et si le Haut Seigneur en a fait autant ? Si le sien ne montre pas non plus une seule et unique destination ?

— Il n'est pas assez initié pour empiler plusieurs Miroirs à la suite.

Quand j'ai une révélation, je ne fais pas les choses à moitié.

— Bon sang mais c'est bien sûr ! m'exclamai-je.

Pas étonnant qu'il ait refusé de m'expliquer le fonctionnement des

Miroirs !

— Le Miroir de votre bureau connecte avec ce qui se trouve sous votre garage ! Vous en avez relié plusieurs pour former un passage empli de chiens de garde démoniaques, de sorte que si quelqu'un parvient à y pénétrer, il ne survive pas au gymkhana que vous lui faites courir.

Plutôt que d'avoir un seul Miroir directement relié à un autre, il en avait disposé toute une série afin de créer un long couloir mortellement dangereux.

— C'est par là que vous accédez aux trois niveaux en dessous de votre garage. *Voilà* pourquoi je ne trouvais pas l'entrée. Elle était juste sous mon nez, dans ma librairie, depuis tout ce temps !

— *Votre* librairie ? ricana-t-il.

Puis il éclata de rire et poursuivit :

— Sortez vivante de ce piège avec vos parents, les pierres et le cadavre de Darroc, Mademoiselle Lane, et je vous en fais cadeau.

Je le regardai, le souffle coupé.

— Vous parlez au propre ou au figuré ?

— Au propre. Je vous offre tout.

— Une donation en bonne et due forme ?

Mon cœur battait la chamade. J'adorais *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

— Cela s'arrête au magasin. Cela n'inclut pas mon garage ni ma collection de voitures.

— En d'autres termes, je vous aurai toujours sur le dos, maugréai-je.

Il me décocha un sourire carnassier.

— N'en doutez pas un instant.

— Vous ajoutez la Viper ?

— Et la Lamborghini.

Le 1247, LaRuhe avait exactement la même apparence que la première fois que je l'avais vu, au mois d'août précédent.

Six mois auparavant, à l'époque de mon arrivée à Dublin, je ne croyais pas au paranormal, n'avais jamais vu un faë de ma vie et n'aurais admis pour rien au monde que cela pouvait exister.

Puis, à peine deux semaines plus tard, à l'endroit exact où je me trouvais en cet instant, au beau milieu d'une Zone fantôme, j'avais vu le Haut Seigneur libérer des hordes d'*Unseelies* dans notre monde à travers un portail formé par un dolmen, lequel était dissimulé dans un hangar derrière sa maison.

À quelle vitesse avait basculé mon univers ! Une petite quinzaine de jours !

Avec sa façade en pierre claire richement ornementée, la haute et élégante demeure de brique rouge du 1247, LaRuhe était aussi peu à sa place dans ce quartier industriel à l'abandon que je l'étais moi-même dans ce monde à la dérive.

Une délicate grille de fer forgé entourait une pelouse dénudée au milieu de laquelle trois arbres à l'agonie étiraient leurs branches squelettiques. Les vitres des fenêtres à meneaux avaient été peintes en noir. Derrière la bâtisse, il y avait un gigantesque cratère. V'lane ne s'était pas contenté de « détruire » le dolmen du Haut Seigneur – comme je le lui avais demandé le jour où il m'avait offert l'illusion de jouer au volley-ball sur la plage avec Alina – mais l'avait littéralement fait disparaître, ne laissant à la place qu'un trou béant. Je regrettai de ne pas avoir été plus précise et de ne pas lui avoir suggéré de démolir aussi la maison. Cela m'aurait évité de me tenir là, sur le point d'entrer de nouveau dans cette demeure et de m'aventurer dans l'un de ces Miroirs qui m'avaient tant effrayée la première fois que je les avais vus. Cela dit, le Haut Seigneur m'aurait simplement expédiée dans un autre lieu cauchemardesque, je n'en doutais pas.

Je gravis l'escalier, poussai la porte et traversai dans un rapide claquement de bottes l'élégant hall au sol dallé de marbre noir et blanc, passant sous un chandelier scintillant suspendu entre deux volées de marches ouvragées, au-dessus de meubles imposants.

Je savais qu'à l'étage, se trouvait la chambre du Haut Seigneur, avec son immense lit à baldaquin façon Roi-Soleil, ses rideaux de velours, sa luxueuse salle de bains et son extraordinaire dressing-room. Je savais qu'il portait les vêtements les plus élégants, les chaussures les plus coûteuses. Je savais qu'il choisissait toujours ce qu'il y a de mieux. Comme, par exemple, ma sœur.

Il était inutile de repousser l'inévitable. En outre, j'étais pressée de passer à l'action et d'en finir avec tout ceci, afin d'investir *ma* librairie. Barrons m'avait prise de court, avec cette offre. Je ne savais pas comment interpréter ce cadeau. En cet instant, il attendait là-bas, que je lui envoie la photographie. Ses... associés étaient supposés être en route pour me rejoindre. J'entrai dans le long salon de réception où une douzaine de grands miroirs aux bordures dorées étaient accrochés aux murs et traversai la pièce, passant devant des pièces de mobilier pour lesquelles les maisons Sotheby's et Christie's se seraient battues à mort.

Le premier miroir sur la droite était entièrement noir. Je me demandai s'il était fermé. Il semblait éteint. Je le regardai attentivement. L'épaisse obscurité se mit soudain à gonfler et à se dilater. L'espace d'un instant, je craignis qu'elle jaillisse de son cadre doré dans une explosion, grossisse comme le Blob et m'avale, mais une fois parvenue à son expansion maximale, elle émit une sourde pulsation, puis un bruit d'aspiration mouillée, et commença à se rétracter. Après quelques instants, elle recommença à prendre du volume. Siffla. Se contracta. Je frémis. L'objet accroché au mur était un gigantesque cœur noir en train de battre.

Je continuai. Le deuxième miroir montrait une chambre vide.

Le troisième était ouvert sur une cellule de prison où étaient enfermés des enfants humains. Ceux-ci tendaient les mains vers moi à travers les barreaux ; leurs bras étaient pâles et malingres, leurs yeux implorants. Je frémis. Ils étaient au moins une centaine, entassés dans une geôle minuscule. Ils étaient sales, couverts de bleus et vêtus de haillons.

Je n'avais pas le temps de m'occuper d'eux. Je ne pouvais pas me permettre de céder à mes sentiments. Je m'approchai du miroir et orientai mon appareil pour prendre un cliché. Plus tard, lorsque j'aurais libéré mes parents, je demanderais à Barrons de m'aider à localiser cet endroit dans le réseau des Miroirs et je les délivrerais. À l'instant précis où j'allais appuyer sur le bouton, l'un des gamins ouvrit la bouche et fit mine de me mordre, dévoilant des dents pointues qu'aucun enfant humain ne pourrait avoir, et me fit une proposition qu'aucun enfant humain n'aurait pu me faire. Je bondis en arrière en me reprochant d'avoir laissé mes émotions embrumer mon esprit.

Dani m'avait dit que certains *Unseelies* capturaient des enfants. C'est avec cette horrible pensée dans un coin de ma tête que j'avais regardé dans le Miroir et vu ses petits habitants à travers le prisme de mes craintes et de mes angoisses, qui m'avaient rendue aveugle à certains détails qui les trahissaient. Si j'avais été plus lucide, j'aurais remarqué la forme anormale du crâne de ces « enfants » et la cruauté malsaine de leurs petits visages.

Sans accorder un seul regard au quatrième miroir, j'allai tout droit vers le cinquième. Veillant à me placer sous un angle légèrement décalé, afin que le Haut Seigneur ne me voie pas faire, je pris une photo, l'expédiai vers le portable de Barrons, puis je rangeai l'appareil dans ma poche.

Ce n'est qu'à cet instant que mon cerveau enregistra la scène que voyaient mes yeux.

Nous avons bien une destination.

Le Haut Seigneur se trouvait dans *mon* salon, chez moi, à Ashford, en Géorgie.

Il avait fait bâillonner ma mère et mon père et les avait fait attacher sur leurs sièges, encerclés d'une dizaine de gardes vêtus de pourpre et de noir.

Le Haut Seigneur était dans ma ville ! Qu'y avait-il fait ? Avait-il amené des Ombres avec lui ? Y avait-il, en cet instant, des *Unseelies* arpentant les rues, se nourrissant de mes amis ?

C'était l'endroit que j'avais voulu protéger par-dessus tout et j'avais échoué !

J'avais laissé V'lane m'y emmener et, cédant à ma faiblesse, j'étais allée devant ma maison. Ceci avait-il été le faux pas fatal qui avait attiré l'attention du Haut Seigneur ? Ou bien celui-ci avait-il toujours su, et simplement attendu le moment propice ?

Dans le Miroir, à cinq mètres environ de moi, je vis mon père secouer la tête. Son regard disait : *Je te l'interdis, bébé. Tu restes de ce côté du Miroir. Ne te propose pas en échange contre nous.*

Comment aurais-je pu ne pas le faire ? C'était lui qui m'avait appris que le cœur a ses raisons que la raison ignore – la seule citation de Pascal que j'avais retenue. Toutes les bonnes raisons du monde n'auraient pu me convaincre de faire demi-tour à présent, même si je n'avais pas eu Barrons pour assurer mes arrières. Même sans filet de protection, je me serais aventurée sur cette corde. Peut-être avais-je découvert le nom de famille de ma mère biologique la nuit dernière, peut-être même avais-je commencé à me considérer comme une O'Connor, mais Jack et Rainey Lane étaient « Papa et Maman » et le resteraient toujours.

Je me dirigeai vers le mur. En voyant Papa froncer les sourcils, je compris que s'il n'avait pas été bâillonné, il aurait hurlé sur moi.

J'entrai dans le Miroir.

TROISIÈME PARTIE

*« Mais videmus nunc per speculum et in aenigmate et la vérité,
avant le face-à-face, se manifeste par fragments
(hélas, combien illisibles) dans l'erreur du monde,
si bien que nous devons en ânonner les signes fidèles,
même là où ils nous semblent obscurs
et comme le tissu d'une volonté visant exclusivement au mal »*

Umberto Eco
Le Nom de la Rose

— C'est gentil d'être venue, ironisa le Haut Seigneur. Joli chapeau.

Pénétrer dans le Miroir donnait l'impression de pousser de toutes ses forces contre une membrane gluante. La surface fut parcourue de lourdes ondulations lorsque je la touchai. À ma première tentative, elle résista. J'appuyai plus énergiquement. Je dus fournir un effort considérable pour faire un trou, de la pointe de ma botte, dans la paroi argentée. Enfin, j'entrai jusqu'aux hanches.

Le Miroir continuait de m'opposer une vigoureuse élasticité.

Pendant quelques instants, je fus à moitié dans chacun des deux mondes, le visage à travers la glace, l'arrière de la tête dans la maison, une jambe dans le Miroir, l'autre à l'extérieur. Au moment précis où je pensais qu'il allait me faire rebondir avec la puissance d'un élastique géant, il s'ouvrit, m'aspira dans une tiède et déplaisante moiteur et me projeta à l'intérieur, me faisant trébucher.

Je m'étais attendue à me trouver dans le salon, mais j'étais dans une sorte de tunnel fait d'une membrane rose et humide. La pièce se trouvait plus loin qu'elle n'en avait eu l'air, vue depuis l'extérieur du miroir. Une quinzaine de mètres me séparaient de mes parents. Barrons s'était trompé. Le Haut Seigneur était bien plus initié aux Miroirs qu'il l'avait pensé. Non seulement il était capable de connecter des Miroirs, mais le tunnel était parfaitement invisible depuis l'autre côté de la glace. En langage de tennis, ce set allait au Haut Seigneur, mais ce dernier ne gagnerait pas le match.

— Comme si j'avais le choix, répondis-je.

Du revers de ma manche, j'essuyai mon visage, dont j'enlevai une fine couche de placenta visqueux et odorant. Il y en coulait de mon MacHalo. J'avais envisagé de retirer celui-ci avant d'entrer dans le Miroir (difficile d'être pris au sérieux quand on est coiffé d'un tel couvre-chef !) mais à présent, je me félicitais de ne pas l'avoir fait. Pas étonnant que les gens évitent les miroirs...

De tous les choix possibles, me dit le regard furieux de mon père, *tu as fait le pire.*

Ce que me disait le regard de ma mère était nettement plus

détaillé. Elle commença par me reprocher mes cheveux noirs en pagaille qui dépassaient de mon « chapeau », avant de s'emporter contre mon pantalon moulant en cuir noir et d'ironiser sur mes ongles odieusement taillés ; lorsqu'elle entreprit de me donner son avis sur l'arme automatique qui glissait toujours de mon épaule pour venir se cogner contre ma hanche, je dus « baisser le volume » pour ne pas l'entendre.

J'avancai d'un pas.

— Pas si vite, dit le Haut Seigneur. Montre-moi les pierres.

Je pris mon arme dans mon autre main, fis glisser mon sac à dos de mon épaule, l'ouvris, y pris la petite poche noire et l'élevai.

— Sors-les. Montre-les moi.

— Barrons pense que ce n'est pas une bonne idée.

— Je t'ai dit de ne pas le mêler à tout ceci et je me contrefiche de ses opinions.

— Vous m'avez dit de ne pas l'*amener*, mais j'étais bien obligée de l'impliquer puisque c'est lui qui avait les pierres. Vous avez déjà essayé de voler quoi que ce soit à Barrons ?

L'expression du Haut Seigneur disait clairement : *S'il interfère, ils mourront.*

— J'avais capté le message cinq sur cinq la première fois. Il n'interviendra pas.

Il fallait que je m'approche. Je voulais être entre mes parents et le Haut Seigneur ainsi que ses gardes lorsque Barrons et ses hommes feraient irruption. Je devais être à bonne distance pour utiliser ma lance. Barrons avait prévu de reconfigurer son Miroir pour le relier à la destination qu'aurait choisie le Haut Seigneur, mais il m'avait prévenue que cela pouvait demander un certain délai, selon sa localisation. *Gagnez du temps*, m'avait-il demandé. *Une fois que j'aurai la photographie, je commencerai à installer la connexion de l'autre côté. Mes hommes arriveront derrière vous dès qu'ils auront le contrôle de la destination.*

— Dépose ta lance, ton automatique, le pistolet glissé dans tes reins, le cran d'arrêt attaché contre ta manche et les couteaux cachés dans tes bottes. Jette-les loin de toi.

Comment savait-il où se trouvait tout mon attirail ?

Ma mère n'aurait pas eu l'air plus choquée si elle avait appris que je couchais avec la moitié de l'équipe de foot du lycée d'Ashford et que je fumais du crack entre deux essais.

Je lui adressai mon sourire le plus rassurant. Elle tressaillit. Apparemment, ce que je considérais comme « rassurant » était désormais teinté d'une certaine... sauvagerie, je suppose.

— Les derniers mois ont été un peu rudes, Maman, dis-je, sur la défensive. Je t'expliquerai plus tard.

Puis, me tournant vers le Haut Seigneur, je repris :

— Libérez mon père et ma mère. Je coopérerai pleinement, vous avez ma parole.

— Je n'ai pas besoin de ta parole. J'ai les derniers membres de ta famille encore en vie. Étant donné la brièveté de leur existence, les humains prennent grand soin de tels détails. Alina m'avait dit que ses parents étaient morts dans un accident de voiture lorsqu'elle avait quinze ans. Encore un mensonge. Ça fait réfléchir, non ? Jamais je n'aurais pensé à les chercher si tu ne m'avais pas mené jusqu'à eux.

Comment avais-je fait cela ? Comment m'avait-il suivie jusqu'à Ashford ? Pouvait-il pister V'lane ? Ce dernier était-il un traître ? Travaillait-il pour le Haut Seigneur ?

— Ils ne sont pas de ma famille, répliquai-je d'un ton détaché. Les miens sont morts. Quand vous avez tué Alina, vous avez éliminé la dernière de ma lignée, à part moi.

J'espérais diminuer ainsi la valeur apparente de mes parents. Dans les films, cela marchait toujours.

— Nous avons été adoptées, ajoutai-je.

Je savais que je n'aurais pas dû, mais je regardai brièvement ma mère. Ses yeux brillaient de larmes contenues. Génial ! Non seulement elle désapprouvait en bloc ce que j'étais devenue, mais à présent, j'avais blessé ses sentiments. Je me surpassais !

Le Haut Seigneur ne dit pas un mot. Il se contenta de s'approcher de mon père et lui asséna un violent coup de poing au visage. Je vis la tête de mon père se rejeter en arrière, puis du sang jaillir de son nez. Il secoua la tête d'un air hébété et son regard me dit *Va-t'en, bébé*.

— C'est bon ! criai-je. J'ai menti. Laissez-le tranquille !

Le Haut Seigneur se tourna de nouveau vers moi.

— La mortalité est le comble de la faiblesse. Cela façonne toute votre existence. Jusqu'à votre moindre souffle. Comment s'étonner que les faës aient toujours été des dieux pour votre espèce ?

— Pas pour moi.

— Jette tes armes.

Je laissai glisser mon automatique sur le sol, retirai d'un geste sec le pistolet de ma ceinture, fis tomber le cran d'arrêt de la manche de ma veste et ôtai un couteau de chacune de mes bottes.

— La lance.

Je le regardai. Si je tentais d'envoyer celle-ci sur lui depuis la quinzaine de mètres qui nous séparait, à quoi cela servirait-il ? Même si je parvenais à le toucher en plein cœur, n'étant qu'à moitié humain, il ne mourrait pas immédiatement. En revanche, je n'en doutais pas, l'un de mes parents serait décédé quelques secondes après que j'aurais lancé mon arme, si ce n'étaient pas les deux.

Gagnez du temps, avait dit Barrons.

Je retirai la lance de son holster et la fis glisser de sous mon manteau. À l'instant où je la sortis, elle crépita, fut parcourue d'étincelles et projeta des arcs électriques blancs hérissés de pointes. Elle irradiait d'une aveuglante lueur d'albâtre, comme si elle se chargeait de puissance au contact des royaumes faës alentour.

Je ne pus contraindre ma main à la libérer. Mes doigts refusaient de s'ouvrir.

— Lâche-la *tout de suite*, dit-il en s'approchant de ma mère, le poing levé.

Dans un grondement, j'envoyai la lance loin de moi. Elle alla se ficher dans la paroi lisse et rose du tunnel. Le boyau frémit, comme sous l'effet de la douleur.

— Ne la touchez pas, articulai-je d'une voix tendue.

— Jette tes armes et montre-moi les pierres.

— Désolée, Barrons m'a dit de ne pas le faire.

— Dépêchons !

Dans un soupir, je sortis les pierres de leur sac et ôtai le carré de velours qui les enveloppait.

La réaction fut aussi violente qu'immédiate. Le tunnel fut secoué de spasmes, de sourds gémissements montèrent de ses parois humides et le sol se mit à trembler sous mes pieds. Les pierres émirent une intense lumière d'un noir bleuté. Les murs se contractèrent et se dilatèrent, comme s'ils fournissaient un effort pour m'expulser. Tout à coup, je fus éblouie par une lueur effrayante. Mes oreilles assourdies n'entendaient plus que le gémissement du vent et de l'eau. Je fermai les yeux pour me protéger de l'éclat aveuglant. Il n'y avait rien à quoi me retenir. Serrant les pierres de toutes mes forces, je tentai de les recouvrir et faillis perdre le carré de velours, emporté par la tempête. Mon sac à dos me heurta les tibias et fut arraché à mes mains.

Je hurlai dans le vent, appelant mes parents, Barrons... et même le Haut Seigneur ! J'avais l'impression d'être écartelée dans une dizaine de directions à la fois. Mon manteau était arraché de mes épaules et claquait dans l'ouragan. Au prix de mille peines, je remis les pierres dans leur étui.

Soudain, tout fut de nouveau calme.

— Je vous l'avais bien dit, grommelai-je, les paupières toujours closes, attendant que la brûlure rétinienne s'apaise. Barrons m'avait dit de ne pas le faire, mais avez-vous écouté ? *Non !*

Pas de réponse.

— Eh bien ? insistai-je d'un ton furieux.

Il ne me répondait toujours pas.

J'ouvris les yeux.

Le tunnel de membranes roses avait disparu.

Je me trouvais dans un espace tout en or.

De l'or au sol, de l'or aux murs... Je rejetai la tête en arrière. De l'or aussi haut que portait mon regard. S'il y avait un plafond, il était trop loin pour que je le voie. J'étais entourée de murailles en or qui s'élevaient à perte de vue, vertigineuses.

Seule.

Sans le Haut Seigneur. Sans ses gardes. Sans mes parents.

Je baissai les yeux dans l'espoir d'apercevoir mon automatique, mes couteaux et mon sac à dos.

Il n'y avait rien d'autre qu'un sol d'or lisse et sans fin.

Je scrutai les murs, affolée, à la recherche de ma lance.

Je n'aperçus pas la lueur d'albâtre.

En vérité, compris-je tout en décrivant un tour sur moi-même, il n'y avait rien du tout sur ces murs en or, sauf des centaines... Non, des milliers... Non. J'écarquillai les yeux. Les miroirs couvraient les murs jusqu'en haut, se brouillant à la lisière de ma vision. Des *milliards* de miroirs.

Essayant d'accoutumer mon esprit à cette idée, je tentai d'appréhender la notion d'infini. J'étais un point minuscule posé sur une représentation linéaire du temps qui s'étirait sans fin dans les deux directions, me réduisant à une totale insignifiance.

— Et m... !

Je venais enfin de comprendre.

J'étais dans le Hall de Tous les Jours.

Je ne saurais dire combien de temps je restai là.

Le temps, dans ce lieu, allait me devenir impossible à estimer.

J'étais assise au milieu du Hall de Tous les Jours – jambes repliées devant moi, regard baissé, car le fait d'observer les alentours me donnait la sensation d'être minuscule et me faisait tourner la tête – en essayant de dresser le bilan de ma situation.

Problème : quelque part dans la réalité ordinaire, dans le salon de ma maison d'Ashford, en Géorgie, le Haut Seigneur détenait mes parents en otage.

Selon toutes probabilités, il était extrêmement contrarié.

Ce n'était pas ma faute. C'était lui qui avait insisté pour que je lui montre les pierres. Je l'avais prévenu que c'était une erreur. Au demeurant, la notion de faute était aussi absurde que l'était ma présence dans cette immense et indifférente salle de Tous les Jours.

Il avait mes parents. Cela, en revanche, avait du sens.

Avec un peu de chance, Barrons était en ce moment en train de les rejoindre grâce au Miroir reconfiguré de son bureau. Avec un peu de chance, ses camarades étaient sur le point de se ruer par le miroir du 1247, LaRuhe. Avec un peu de chance, ce tunnel rose et glissant qui offrait de trop fortes ressemblances pour mon propre confort avec une certaine partie de l'anatomie féminine était intact et m'avait seulement expulsée par ses contractions. Avec un peu de chance, mes parents seraient bientôt sains et saufs.

Ce qui faisait quatre « avec un peu de chance » de trop pour mon goût.

Peu importait. J'avais été efficacement neutralisée. Arrachée à l'ensemble des nombres et jetée dans le puits sans fond des variables, dont aucune ne rentrait dans la seule équation que je comprenais et qui m'intéressait.

Il y avait des milliards de miroirs autour de moi. Des milliards de portails. Moi qui avais déjà du mal à choisir parmi une quinzaine de nuances de rose...

Après quelques instants, je consultai ma montre. Elle était bloquée sur treize heures quatorze.

Je retirai mon manteau et entrepris de me dévêtir, prenant soin de glisser dans la ceinture de mon pantalon le sac contenant les pierres. Il faisait trop chaud dans le Hall pour supporter autant d'épaisseurs de vêtements. J'ôtai mon pull et mon sous-pull à manches longues, les nouai autour de ma taille, et remis mon manteau.

Puis je procédai à l'inventaire des articles en ma possession.

Un couteau – un antique poignard écossais – qui avait échappé à l'attention du Haut Seigneur, grappillé dans la partie « Bibelots » de *Barrons – Bouquins & Bibelots* et fixé par des lanières à mon avant-bras gauche.

Un petit pot pour bébé rempli de chair *unseelie* frétilante dans ma poche gauche.

Deux barres protéinées dans une poche intérieure de mon manteau, écrasées.

Un MacHalo, toujours attaché sous mon menton.

Un téléphone portable.

Ensuite, j'établis la liste de ce que je n'avais pas.

Pas de piles ni de lampe-torche.

Pas d'eau.

Pas de lance.

Je m'arrêtai là. C'était déjà assez calamiteux.

Ayant pris mon portable dans la poche arrière de mon pantalon, je composai le numéro de Barrons. Je m'étais tellement habituée à l'idée qu'il soit invincible que je m'attendis à entendre sonner l'appareil... et que je fus stupéfaite de constater qu'il ne se passait rien. Apparemment, même chez l'opérateur téléphonique de Barrons, il y avait des zones non desservies. S'il existait un endroit où la ligne ne passait pas, il n'était guère surprenant que ce soit dans ces lieux. Quant au nom de V'lane, que je l'aie ou non sur la langue, je doutais qu'il ait fonctionné dans cet endroit.

Mon esprit non plus n'était pas au mieux de sa forme, ici. Plus le temps passait, plus j'étais gagnée par une sensation d'étrangeté.

Le Hall n'était pas simplement le point de convergence d'une infinité de portails ouvrant vers d'autres temps et d'autres lieux. Ces innombrables ouvertures faisaient vivre et respirer le Hall au rythme d'une marée montante et descendante. Le Hall *était* le temps. Il était l'ancien et le nouveau, le passé, le présent et le futur confondus.

Barrons – Bouquins & Bibelots donnait une impression de distorsion spatiale due à la présence d'un seul Miroir dans le bureau de Barrons.

Ces milliards de miroirs ouvrant dans un seul et unique hall s'additionnaient en une synergie exponentielle, avec des impacts sur l'aspect spatio-temporel de la réalité. Le temps n'était pas linéaire, ici. Il était... Mon esprit ne parvenait pas à se concentrer sur cette notion

mais j'en faisais partie, et je ne parvenais pas à saisir cela. Je ne comptais pas. J'étais essentielle. J'étais une enfant. J'étais une vieille femme ridée. J'étais la mort. J'étais la source de toute création. J'étais le Hall et le Hall était moi. Une infime part de moi-même semblait se déverser dans chaque portail.

La dualité n'en donnait pas un commencement de description. À l'image de cet endroit, j'étais *tous* les possibles. Et c'était l'expérience la plus effrayante que j'aie jamais vécue.

J'essayai SVNPPMJ.

Pas de ligne.

Je regardai longuement SVEETDM.

Ryodan m'avait dit qu'il me tuerait si j'en faisais usage alors que je n'en avais pas besoin.

Ma première pensée fut : *J'aimerais bien le voir venir ici et essayer*. Ma seconde, que je n'en avais pas vraiment envie, parce qu'il viendrait effectivement, et qu'il mettrait ses menaces à exécution.

Je n'avais pas l'ombre d'un argument convaincant en faveur de ma mort imminente. Je n'appréciais peut-être pas ma situation, mais j'étais indubitablement en excellente santé, et rien dans l'immédiat ne mettait ma vie en danger, malgré une sensation croissante de confusion mentale.

Des souvenirs de mon enfance affluaient à ma mémoire, trop vivaces, trop palpables pour de simples souvenirs.

Je les survolai rapidement et m'arrêtai sur l'un de mes préférés.

Mon dixième anniversaire. Mes parents avaient organisé une surprise-partie en mon honneur.

Dès que je m'y arrêtai à dessein, le souvenir prit un relief spectaculaire. Je vis apparaître mes amis, riant aux éclats, m'offrant leurs cadeaux, attendant que je les rejoigne dans la salle à manger où étaient servis des gâteaux et de la glace, en une scène criante de vérité. Je vis tout cela se dérouler sur le sol d'or fondu que j'étais en train d'observer. Du bout du doigt, je suivis la vision. L'or dessina des ondes concentriques dans le sillage de mon index et, tandis que je soulignais les contours de la table de la salle à manger, il me sembla que j'allais plonger dans la scène et me glisser dans mon corps de petite fille de dix ans assise sur sa chaise, riant à une plaisanterie d'Alina.

Alina était morte. Ceci n'était pas le présent. Ceci n'était pas la réalité.

Dans un sursaut, je détournai mon regard.

Dans l'espace devant moi, un autre souvenir prit forme. Ma première virée shopping à Atlanta avec mes tantes. Elle m'avait laissé une forte impression. Nous étions allées chez Bloomingdale's. J'avais onze ans. Je déambulais, dévorant des yeux toutes ces merveilles, sans

plus voir les murs d'or ni les miroirs.

Je fermai les paupières, me relevai et rangeai le portable dans la poche arrière de mon pantalon.

Cet endroit brouillait ma raison ; il était urgent que j'en parte.

Oui, mais pour aller où ?

Rouvrant les yeux, je recommençai à me déplacer. Aussitôt, les souvenirs s'évanouirent de l'espace qui m'entourait et j'eus de nouveau les idées claires.

Puis une pensée me vint. Fronçant les sourcils, je continuai de marcher sur quelques mètres, avant de faire halte.

Les souvenirs revinrent.

Mon père m'encourageait pour mon tout premier – et dernier – match de softball. Il m'avait acheté un gant rose avec une couture rouge. Maman y avait brodé mon prénom et des fleurs. Les garçons se moquaient de moi et de mon gant. Je m'élançai, bien résolue à attraper une balle roulante pour leur montrer à qui ils avaient affaire. La balle rebondit et me frappa au visage, me faisant saigner du nez et m'écaillant une dent.

Je fis la grimace.

Riant de plus belle, ils me montrèrent du doigt.

Je décidai de modifier ce souvenir. Je rembobinai le film, saisis la balle d'un geste parfait, arrivai avant le coureur à la base et y lançai la balle à temps pour que l'attrapeur massacre le coureur à la troisième base.

Les garçons furent impressionnés par mes prouesses au jeu.

Mon père rayonna de fierté.

C'était un mensonge, mais il était si doux !

Je me remis à marcher.

Le souvenir explosa en une poussière de gant rose et retomba en pluie sur le sol.

S'attarder dans le Hall était dangereux, peut-être même mortel.

Mes soupçons se trouvèrent confirmés peu de temps après, lorsque je croisai un squelette assis en tailleur sur le sol, adossé au mur d'or entre deux Miroirs. Sa position n'indiquait aucun signe de lutte, ne laissait deviner aucune pénible agonie. Le visage du macchabée possédait – dans la mesure où cela est possible pour des os crâniens – une expression paisible. Était-il mort de faim ? Avait-il vécu une centaine d'années, perdu dans ses rêves ? Je ne ressentais aucun appétit alors que j'aurais dû, car depuis la veille, je n'avais rien avalé d'autre qu'un café, quelques heures auparavant. Avait-on seulement besoin de manger, ici, où le temps ne s'écoulait pas comme on s'y attendait ?

Je commençai à regarder les Miroirs à mesure que je les dépassais.

Certaines créatures qui s'y trouvaient me rendirent mon regard d'un air surpris ou confus. Une partie d'entre elles pouvaient apparemment me voir de la même façon que je les voyais.

J'allais devoir faire un choix et je serais sans doute bien avisée de ne pas trop tarder. Je commençais à me dire que l'or était la couleur la plus apaisante, la plus belle, la plus parfaite que j'aie jamais vue. Et ce sol – si accueillant ! Tiède, souple... Je pouvais m'y étendre, reposer un peu mes yeux... rassembler mes forces pour un voyage qui s'annonçait difficile.

Premier danger du Hall de Tous les Jours : lorsque vous pouvez y revivre à l'infini n'importe quel jour de votre vie – et le vivre au mieux – à quoi bon s'en aller ? Ici, je pourrais empêcher ma sœur de mourir. Sauver le monde. Et après un certain temps, je ne verrais même plus la différence.

Second danger du Hall de Tous les Jours : quand tout est possible, comment choisir ?

Il y avait des paysages tropicaux de plages de sable blanc qui s'étiraient à perte de vue, avec des vagues turquoises si transparentes que les récifs coralliens aux nuances d'arc-en-ciel scintillaient au-dessous, réverbérant la lumière du soleil, dans lesquelles bondissaient et jouaient de petits poissons argentés.

Il y avait des rues bordées de fabuleuses demeures. Des déserts et des plaines immenses. Des reptiles préhistoriques dans des vallées luxuriantes ou dans des cités d'après l'apocalypse. Il y avait des mondes sous-marins et des Miroirs qui ouvraient directement sur l'espace noir, profond, piqué d'étoiles. Il y avait des portails donnant sur des nébuleuses, et même un qui offrait un accès à l'horizon d'un trou noir. Je tentai de comprendre qui voudrait se rendre en un tel endroit. Un être immortel ayant épuisé toutes les joies de l'existence ? Un faë incapable de mourir et désireux de savoir ce que c'était que d'être aspiré par le colossal vortex ? Plus j'en voyais dans le Hall de Tous les Jours, plus je comprenais que je ne comprenais *rien* au peuple d'éternels qui avait conçu ce lieu.

Il y avait des miroirs qui ouvraient sur des images si terribles que je détournais les yeux dès que j'apercevais ce qui s'y déroulait. Nous avions commis certains de ces actes. Apparemment, d'autres êtres dans d'autres mondes en avaient fait de même. Dans l'un des miroirs, un homme occupé à accomplir une monstrueuse expérience me vit, me sourit et plongea vers moi. Je m'enfuis dans une course effrénée, le cœur battant, et courus très longtemps sans m'arrêter. Finalement, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. J'étais seule. J'en conclus que ce Miroir avait été à sens unique. Tant mieux ! Je me demandai si c'était le cas de tous les miroirs dans le Hall, ou si certains permettaient encore de passer dans les deux directions. Si j'entrais

dans l'un d'eux, pourrais-je revenir immédiatement si je n'aimais pas ce monde ? D'après ce que m'avait dit Barrons, le jeu, ici, s'appelait imprévisibilité.

Comment m'étais-je retrouvée dans le Hall ? Qu'avaient fait les pierres pour m'expulser du tunnel de Miroirs interconnectés et me projeter au cœur de tout le réseau ? Fonctionnaient-elles à la manière d'une balise d'autoguidage ? Le fait de les découvrir me ramènerait-il *systématiquement* ici ?

Je marchai. Je regardai. Je détournai les yeux.

La douleur, le plaisir, l'extase, l'agonie, l'amour, la haine, la joie, la détresse, la beauté, l'horreur, l'espoir, le chagrin... On trouvait tout cela, ici, dans le Hall de Tous les Jours.

Il y avait des miroirs surréalistes donnant sur des panoramas dignes de Dali, si semblables à ses œuvres que je me demandai si celles-ci n'avaient pas été accrochées ici et équipées d'une animation. Il y avait des portails ouvrant sur des paysages oniriques si étranges que je n'aurais pas pu nommer ce que j'y voyais.

J'examinai les Miroirs les uns après les autres, gagnée par un doute croissant. Je ne savais même pas s'il en existait au moins un qui me permettrait de rentrer dans *mon* monde. S'agissait-il de planètes différentes ? de dimensions différentes ? Une fois que je serais entrée dans l'un d'eux, m'aventurerais-je dans un périlleux voyage à travers un inextricable labyrinthe ?

Des milliards. J'avais des *milliards* de choix. Comment pourrais-je jamais retrouver le chemin de chez moi ?

Je cheminaï pendant ce qui me parut des jours. Qui sait ? Ce fut peut-être le cas. Le temps ne signifie rien, dans le Hall. Rien n'y a de sens. J'étais si minuscule ! Ce couloir était si vaste ! Parfois, je croisais un squelette – pas toujours humain. Un silence absolu régnait, seulement troublé par le bruit de mes bottes sur l'or du sol. Je me mis à fredonner. Je chantai la totalité de mon répertoire tout en regardant dans les Miroirs... et en m'enfuyant devant certains.

Jusqu'à ce que je pile net devant l'un d'entre eux.

J'écarquillai les yeux.

— Christian ? m'écriai-je, incrédule.

Il marchait à travers une forêt obscure, me tournant le dos, mais la lune brillait d'un vif éclat dans ce miroir et je reconnaissais sans le moindre doute possible sa silhouette et son allure. Ses longues jambes vêtues de jeans usés. Ses cheveux noirs attachés en catogan. Ses larges épaules et son pas confiant.

Il tourna brusquement la tête. Il y avait, sur le côté de son cou, une ligne de tatouages noirs et pourpres qui n'y étaient pas la dernière fois que je l'avais vu.

Mac ?

Ses lèvres bougeaient mais ses paroles étaient inaudibles. Je m'approchai.

— C'est vraiment toi ?

Apparemment, il pouvait m'entendre. La joie et le soulagement luttèrent contre l'anxiété dans le regard du bel Écossais. Il me regarda, se pencha, parut hésiter, puis secoua la tête.

Non, Mac. Reste où tu es, quel que soit cet endroit Ne viens pas ici. Va-t'en.

— Je ne sais pas comment revenir en arrière.

Où es-tu ?

— Tu ne le vois pas ?

De nouveau, il fit non de la tête.

Tu as l'air d'être dans un grand cactus. Pendant un moment, j'ai cru que tu étais ici, avec moi. Comment se fait-il que tu me voies ?

Je dus lui faire répéter plusieurs fois sa phrase. Je ne suis pas experte en lecture sur les lèvres. Le mot « cactus » me donna du fil à retordre. Je n'apercevais pas un seul cactus dans la forêt.

— Je suis dans le Hall de Tous les Jours.

Ses yeux ambrés étincelèrent.

— N'y reste pas longtemps ! Cet endroit rend fou.

— Oui, j'avais remarqué.

Quelques instants plus tôt, mon gant rose était réapparu dans ma main et j'avais entendu autour de moi les échos du terrain de jeu. Je m'étais mise à courir sur place. Le Hall n'avait pas été dupe ; le gant était resté à ma main. J'avais décrit un cercle serré devant le miroir. Le gant et le souvenir avaient disparu.

C'est un lieu dangereux. J'y suis resté un moment. J'ai dû sélectionner un miroir. J'ai fait le mauvais choix. Ils ne sont pas ce qu'ils semblent. Ce qu'ils montrent n'est pas la destination où ils mènent.

— Tu veux rire ?

J'étais folle d'angoisse. Si j'entrais dans une plage tropicale, allais-je me trouver dans l'Allemagne nazie, avec ma chevelure noire hautement inappropriée ?

C'était le cas de celui que j'ai pris. Depuis, je passe d'une dimension à une autre en essayant de trouver un meilleur endroit. Certains Miroirs sont fidèles, d'autres non. Il est impossible de le prédire.

— Tu n'es pas un détecteur de mensonges ?

Cela ne fonctionne pas dans le Hall, lass. Cela ne marche qu'en dehors, et pas toujours. Je doute qu'aucun de tes talents sidhe-seers y soit opérationnel, d'ailleurs.

Sans cesser de tourner en rond, je fermai les yeux et cherchai la zone *sidhe-seer* au centre de mon esprit. *Montre-moi ce qui est vrai*, ordonnai-je. Puis j'ouvris les yeux et regardai de nouveau Christian. Il se tenait toujours dans une sombre forêt.

— Où es-tu ?

Dans un désert.

Il m'adressa un sourire amer et poursuivit :

Avec quatre soleils et pas de nuit. Je suis tout brûlé. Il y a une éternité que je n'ai ni bu ni mangé. Si je ne trouve pas rapidement un aiguillage dimensionnel, je serai... dans le pétrin.

— Un aiguillage dimensionnel ?

Je lui demandai s'il voulait parler d'une OFI et lui expliquai de quoi il s'agissait.

Il hocha la tête.

Il y en a en abondance, sauf ici.

Il avait toujours ses délicieuses inflexions écossaises. Même si le miroir me montrait un homme d'une propreté impeccable et à l'air reposé, à présent que je savais quoi chercher, je remarquais ses traits tirés et fatigués. Pire, je percevais une certaine... résignation. De la part de Christian MacKeltar ? Impossible !

— Est-ce que cela va mal, Christian ? demandai-je. Et ne me mens pas.

Il me sourit.

Il me semble t'avoir dit la même chose, un jour. As-tu couché avec lui ?

— C'est une longue histoire. Réponds à ma question.

Alors c'est oui. Ah, lass !

Ses yeux ambrés me sondèrent quelques instants, non sans une certaine tension.

Très, répondit-il finalement.

— Es-tu seulement debout, là où tu es ? Je veux dire, es-tu sur tes pieds ?

Y avait-il au moins un soupçon de vérité dans ce que je voyais ?

Non, lass.

— Pourrais-tu te lever, si tu le voulais ? demandai-je d'un ton impatient.

Pas sûr.

Je ne perdis pas un instant de plus.

J'entrai dans le Miroir.

Certains Miroirs sont comme des sables mouvants ; ils n'ont pas envie de vous laisser partir. Je m'attendais à ce que celui-ci réagisse de la même façon que celui qui était accroché dans la maison du Haut Seigneur : résistant à la pénétration, prompt à m'expulser d'une contraction élastique.

J'eus effectivement du mal à m'y engager, plus que dans le premier, mais ce fut encore plus ardu de m'en extirper. Sans l'aide de Christian, je n'y serais peut-être pas parvenue.

Je me trouvai prise au piège d'une glu argentée qui immobilisait pratiquement mes membres. À force de taper des pieds et des mains, je finis par me retourner, de sorte que je ne savais plus où était la sortie. Apparemment, il n'y avait qu'une bonne direction.

Puis la main de Christian se referma sur mon bras (il *pouvait* se lever) et je m'élançai vers lui de toutes mes forces.

Chez moi, au lycée où je suivais des cours du soir, il y a un couloir venteux créé par la disposition particulière du passage couvert du bâtiment des mathématiques et des bâtiments des sciences qui l'entourent. Les jours où le vent souffle plus fort que d'habitude, il est presque impossible de le remonter. Il faut progresser péniblement, penché en avant et la tête vers le bas, au risque de perdre l'équilibre quand on dépasse le bâtiment des mathématiques.

J'ai appris dans la souffrance ce que sont les points de rupture, lorsqu'un défaut de conception – ou une bonne blague d'un ingénieur de mauvaise humeur – crée un « œil du cyclone » dans le passage couvert, là où le vent tombe brusquement. Si vous l'ignorez et que vous continuez votre laborieuse progression, vous vous étalez à plat ventre devant tous les *geeks* des sections mathématiques et sciences, qui connaissent le truc et s'attardent dans les parages du passage couvert les jours de grand vent, mais se gardent bien de prévenir les bleus pour ne pas se priver de la source d'amusement sans fin que leur procure le spectacle que nous offrons quand nous tombons, de préférence en minijupe qui finit remontée autour de notre taille.

Ce Miroir offrait un bel exemple de point de rupture.

Je me jetais vers la main de Christian, luttant contre la pression

avec toute mon énergie, lorsque d'un seul coup, la résistance céda... et que, jaillissant du miroir, je me cognai contre Christian à une telle vitesse que nous tombâmes et roulâmes sur le sable.

Je tentai de respirer, en vain. J'étais dans un haut-fourneau. L'endroit était si éblouissant que je ne pouvais pas ouvrir les yeux, et l'air si brûlant, si sec que j'étais incapable de respirer.

Après une douloureuse acclimatation, je réussis à prendre une inspiration qui me carbonisa les poumons. Fermant à demi les paupières, j'examinai Christian et m'écartai de lui en roulant sur moi-même.

Il n'allait pas « mal ». C'était bien pire. Sa vie était menacée. Grâce à son teint mat, il avait bronzé, mais il présentait une inquiétante nuance brique, ses lèvres étaient craquelées et je voyais à son regard et à sa peau qu'il souffrait d'une sévère déshydratation. Son visage était couvert de cloques.

Je me retournai dans l'espoir de trouver derrière moi un miroir suspendu dans l'espace par lequel je pourrais nous ramener en un lieu plus sûr.

Je n'en trouvai pas.

En revanche, je vis des centaines de cactus de la taille d'un homme. N'importe lequel d'entre eux pouvait être celui dans lequel Christian m'avait dit que je semblais me tenir ! Un miroir était-il dissimulé dans l'un d'entre eux ? Il était logique que, dans le but de visiter certains mondes incognito, les faës aient caché les Miroirs dans des objets, faute d'endroits où leur présence ne paraîtrait pas totalement incongrue dans leur environnement. Ou bien était-ce la mystérieuse malédiction de Cruce qui avait tout déréglé ?

Je me demandai si je devrais essayer de me jeter contre les cactus les plus proches, selon la méthode qu'avait appliquée Dani pour tenter de franchir les protections, dans l'espoir qu'il s'agirait d'un portail à double sens. La perspective était peu attrayante. Malgré tous ses efforts, Dani n'avait obtenu d'autres résultats qu'une belle collection de bleus et de coups. Et les cactus étaient hérissés d'une carapace protectrice de pointes plus acérées que des aiguilles...

Plissant les yeux, je regardai autour de moi.

Nous étions dans un immense désert.

Il devait faire quarante-cinq degrés. Il n'y avait pas un coin ombragé. Rien que du sable à l'infini.

Je levai les yeux et le regrettai aussitôt. Le ciel, dans lequel brillaient quatre soleils, était si lumineux que c'en était douloureux. Il était plus blanc que blanc. Il était d'un blanc radioactif.

— Espèce d'idiote, articula péniblement Christian entre ses lèvres fendillées. Maintenant, nous allons tous les deux mourir ici.

— Pas question ! Par quel... hum, cactus suis-je entrée ?

— Pas la moindre idée, et ces épines sont empoisonnées, alors bonne chance si tu veux t’y frotter !

Flûte. Je me rabattis sur mon plan B, qui offrait à peu près une chance de réussite sur mille.

Je commençai à retirer le sac noir de la taille de mon pantalon afin de découvrir les pierres. Allaient-elles nous ramener dans le Hall, où nous pourrions choisir ensemble un nouveau portail ? Qui le savait ? Qui s’en souciait ? Tout était mieux que ceci. Christian allait mourir, ici, et moi aussi.

Roulant sur moi-même, je m’approchai de Christian et me pressai contre lui.

— *Och !* Voilà que tu flirtes avec moi, *lass*, dit-il faiblement, avec l’ombre de son sourire au charme dévastateur. Alors que je suis à bout de forces...

— Enroule tes bras et tes jambes autour de moi, Christian. Ne me lâche pas. Quoi qu’il arrive, ne me lâche pas.

La sueur perlait à grosses gouttes le long de mon visage, coulait de sous mon MacHalo, roulait sur mes yeux, formait une flaque entre mes seins. Je portais plusieurs couches de vêtements, un casque de vélo et un manteau de cuir en plein désert.

Sans poser de questions, il referma ses jambes autour de mes hanches et noua ses mains au creux de mes reins. Je priai pour qu’il lui reste assez d’énergie pour rester accroché à moi. Je n’avais aucune idée de ce qui allait se passer, mais cela risquait de secouer.

Je glissai le sac entre nous, dénouai la ficelle et découvris le sommet des pierres. Celles-ci scintillèrent vivement avant d’émettre une intense pulsation couleur bleu nuit.

Comme dans le tunnel rose, la réaction du sol autour de nous fut aussi soudaine que violente.

Le désert fut parcouru d’ondulations, tandis qu’un gémissement aigu s’élevait dans l’air, se transformant rapidement en un hululement métallique. Une tempête de sable se souleva, me fouettant le visage et les mains.

— As-tu perdu la tête ? Qu’est-ce que...

Le reste des paroles de Christian fut couvert par le rugissement du vent.

Le blanc atomique du ciel vira au bleu nuit en une rapide succession de phases. Je levai les yeux. L’un après l’autre, les soleils s’éteignaient.

Le sable trembla sous nos corps. Des collines émergèrent, des ravins se creusèrent. Serrée contre Christian, je roulai vers le bas, toujours plus vite, le long d’une pente qui se formait à mesure que nous descendions. Je sentis des attaches de mon MacHalo se briser. Je fus soudain effrayée à l’idée que le désert nous avale vivants, mais il

ne voulait pas de nous. C'était le plus important mais, à ce moment-là, je ne le savais pas.

Je retins le sac de toutes mes forces en le plaquant fermement contre ma poitrine. Les jambes de Christian étaient un étau d'acier autour de mes hanches, ses mains solidement nouées derrière mon dos. La température tomba en flèche.

Le désert se mit à frémir. Le frémissement devint un grondement. Le grondement, un séisme. Puis, alors que je pensais que nous allions être pulvérisés, le terrain se rétracta et, d'une unique et puissante poussée, nous projeta haut dans les airs.

Tandis que nous filions à travers le ciel assombri, je marmonnai des excuses à Christian. Dans un éclat de rire, il approcha ses lèvres de mon oreille pour me répondre qu'il préférerait une mort rapide en s'écrasant au sol plutôt qu'une lente agonie par déshydratation, et qu'au moins, la température s'était agréablement rafraîchie, mais que peut-être, puisque les pierres semblaient à l'origine de cette cataclysmique réaction, je pouvais essayer de les rentrer dans leur sac et voir ce qui se passait ?

Je les rangeai dans leur poche, que je glissai dans la taille de mon pantalon.

Nous nous mîmes à tomber.

Je me préparai à l'impact.

Nous plongeâmes dans une eau glacée.

Je m'enfonçai profondément, donnai d'énergiques battements de jambes et remontai à la surface, où je pris une inspiration avide. Après avoir cligné des paupières pour chasser l'eau de mes yeux, je m'aperçus que nous étions tombés dans une excavation rocheuse emplie d'eau. Un sacré coup de chance ! Sans doute cela signifiait-il qu'un épouvantable monstre aux dents affûtées comme des rasoirs rôdait dans les flots derrière moi, prêt à me croquer les jambes, parce les dieux ne m'avaient guère souri... du moins, à ma connaissance, pas ces derniers temps.

Quant à Christian, songeai-je en le voyant nager vers la berge, il n'allait pas si mal que je l'avais craint !

Je fronçai les sourcils. Oui, il nageait vers la berge. Me laissant me débrouiller par mes propres moyens, lesquels pouvaient se réduire, pour ce qu'il en savait, à la capacité de mourir par noyade...

M'étant assurée que le sac se trouvait toujours glissé contre ma taille, je me mis à nager la brasse. Je suis assez bonne à cet exercice ; je sortis de l'excavation quelques secondes à peine après Christian. Celui-ci se laissa tomber sur la rive herbeuse et ferma les yeux.

— Merci d'être resté là pour t'assurer que je ne coulais pas à pic, grommelai-je.

Puis je murmurai :

— Oh, Christian...

J'effleurai son visage brûlé au second degré, vérifiai qu'il respirait toujours et pris son pouls. Il venait de perdre conscience. Il avait épuisé ses dernières ressources pour gagner la terre ferme.

Première question : étions-nous en sécurité, ici ?

J'observai les environs. L'excavation rocheuse, grande et profonde, se déversait par endroits dans de plus petits trous d'eau ou piscines naturelles. Elle était située sur un côté d'une gigantesque vallée. À perte de vue, la plaine couverte d'herbe était entourée de moyennes montagnes aux sommets enneigés. L'endroit était calme et paisible. De l'autre côté, des animaux paissaient tranquillement.

Nous étions apparemment en sûreté, du moins pour l'instant.

Laissant échapper un soupir de soulagement, je me débarrassai avec difficulté de mon manteau de cuir trempé. Je retirai de mon pantalon le sac contenant les pierres, que je posai près de moi. Le doute n'était plus permis : pour une raison que j'ignorais, le simple fait de sortir ces cailloux de leur poche protégée par un sort suffisait à faire basculer les dimensions, et tant qu'ils restaient découverts, ils plongeaient le monde autour d'eux dans un chaos absolu. La prochaine fois que nous en ferions usage, je me contenterais de les exposer très brièvement, ce qui nous permettrait peut-être d'éviter l'épisode d'expulsion violente et d'opérer une transition plus douce vers le monde suivant.

Après une brève hésitation, je me dévêtis et ne gardai que mes sous-vêtements, en me réjouissant du climat tempéré qui régnait ici. Le contact du cuir mouillé est insupportable. J'étais mes affaires sur un éboulis pour qu'elles sèchent au soleil, en priant pour que le cuir ne rétrécisse pas jusqu'à une taille ridiculement petite.

Seconde question : que faire pour Christian ? Son souffle était court, son pouls irrégulier. Il s'était évanoui en plein soleil, au risque d'aggraver encore ses brûlures. Les cloques sur son visage avaient formé des croûtes sanguinolentes. Combien de temps était-il resté dans cette fournaise désertique ? Quand avait-il mangé pour la dernière fois ? J'étais incapable de le déplacer. Je ne pouvais même pas lui ôter ses vêtements trempés. J'aurais pu les découper, mais il allait en avoir de nouveau besoin. Qui savait quels autres dangers nous allions devoir affronter ? Il était bien plus musclé que la dernière fois que je l'avais vu et, inconscient, il était un poids mort. Avait-il erré d'une dimension à l'autre depuis Halloween ? Le temps s'était-il écoulé à la même vitesse là où il était allé ?

À moins qu'il soit tombé, je disposais d'un petit pot pour bébé rempli de chair *unseelie* dans mon manteau. Dans ma hâte de le chercher, je faillis tomber. J'explorai successivement les poches du vêtement pour le trouver.

— Aïe !

Je venais de mettre la main dessus – littéralement. La viande faëe gigotait, couverte de verre brisé, dans une poche intérieure boutonnée. Je la sortis délicatement de ce qui restait du pot, qui avait dû éclater lorsque j'avais roulé sur le sable. Sur les sept morceaux que j'avais tassés dans le minuscule bocal, il en restait quatre. Les trois autres avaient dû se sauver en sautillant. Tenant entre mes doigts les répugnants lambeaux de chair grisâtre de Rhino-boy, j'en retirai les éclats de verre et regardai les coupures sur ma peau cicatriser à vue d'œil.

Si je guérissais aussi vite, était-ce à cause de la chair *unseelie* que j'avais ingérée autrefois ? Cela opérait-il des modifications définitives, comme l'affirmait Rowena ? Cela risquait-il d'entraîner des

conséquences dramatiques pour Christian ? Je n'avais aucune idée de ce que je pouvais faire d'autre pour lui. Je ne disposais que de deux barres protéinées et j'ignorais si l'eau qui nous entourait était potable ou si elle était contaminée par quelque parasite mortel pour les humains. N'ayant jamais été scoute, j'étais incapable d'allumer un feu à partir de bouts de bois. Je n'avais aucun récipient dans lequel faire bouillir de l'eau, même si je le pouvais... En un mot, j'étais toujours désespérément inefficace à bien des égards.

Je revins rapidement auprès de Christian, étalai l'une des lanières de chair sur une pierre plate et la taillai en bouchées aussi menues que des petits pois. Puis, écartant les dents de Christian, j'y insérai les morceaux et lui refermai la bouche tout en lui bouchant le nez en espérant que la chair, à l'instar des Rhino-boys à l'esprit lent, se dirigerait vers son estomac en croyant aller vers la sortie.

La ruse fonctionna. Je pouvais me montrer efficace, tout compte fait !

Voyant qu'il s'étouffait, je retirai ma main de son nez. Les muscles de sa gorge se contractèrent. Il s'étrangla, avala involontairement, toussa, avant d'être secoué par un haut-le-cœur. Même lorsque vous êtes inconscient, la viande *unseelie* est dégoûtante.

Dans un gémissement, il roula sur le flanc.

Je tranchai une autre lanière, la lui glissai entre les dents et lui maintins la bouche fermée. Cette fois, il résista, mais son corps était encore trop affaibli pour lutter.

Lorsque j'eus fini de couper la troisième lanière et de la lui faire manger, il s'était retourné sur le dos, avait ouvert les yeux et me regardait. Je pense qu'il essayait de me demander ce que je faisais, mais comme je lui serrai les dents en appuyant d'une main sur le sommet de sa tête et de l'autre sous son menton, il s'étrangla et avala de nouveau.

Les effets de la chair *unseelie* sur un organisme humain blessé sont aussi immédiats que spectaculaires. Sous mon regard, les brûlures de mon compagnon se résorbèrent, son teint reprit sa carnation normale, rehaussée d'un léger bronzage. Ses traits se détendirent, tandis que sur tout son corps, sa peau retrouvait son éclat et son élasticité, faisant disparaître toute trace de déshydratation, comme s'il se reconstituait de l'intérieur.

La chair *unseelie* est puissante, mais addictive. J'avais beau être guérie d'un début d'accoutumance à celle-ci (Christian avait-il *réellement* besoin de la dernière lanière ?), j'enviais ce qu'il ressentait en cet instant – l'étourdissante bouffée de puissance qui courait, brûlante, dans ses veines, accroissant son audition, son odorat et sa vision, augmentant sa force physique pour faire de lui l'égal de Barrons, l'emplissant d'une euphorisante sensation d'invincibilité et

d'une conscience extraordinairement intense de son propre corps en relation avec son environnement.

Oui, il allait mieux, c'était indubitable.

Non seulement il avait ouvert les yeux mais ses iris ambrés parcouraient avec un plaisir non dissimulé mon corps à peine vêtu d'un slip et d'un soutien-gorge. Il ôta ma main de sa bouche.

D'un geste rapide – peut-être parce que je craignais d'être tentée de le manger moi-même – je m'agenouillai devant lui pour glisser le dernier morceau dans sa bouche.

Il se releva si vite que nos fronts se cognèrent violemment.

Je poussai un petit cri tandis qu'il recrachait.

La bouchée jaillit de ses lèvres et atterrit sur le sol entre nous.

Christian regarda le bout de viande qui bougeait tout seul, puis il posa les yeux sur moi, et je ne saurais dire ce qu'il trouva le plus répugnant : le nauséabond morceau de chair grisâtre couvert de pustules suintantes, ou moi, pour avoir tenté de le lui faire manger. Je trouvai cela assez vexant, car même dans mes mauvais jours, je restais préférable à de la viande *unseelie*. L'absence de chaleur dans ses yeux dorés était littéralement glaçante.

— Tu pourrais penser à me remercier, marmonnai-je, mal à l'aise.

Il s'étrangla de nouveau, toussa, se tourna et cracha par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda-t-il en me regardant et en désignant le morceau.

— De la chair *unseelie*, répondis-je d'un ton détaché.

— C'est de l'*Unseelie* ? Tu m'as fait manger du faë noir ?

— Comment te sens-tu, Christian ? demandai-je. Plutôt bien, non ?

Il était plus que « bien », avec ses jeans usés, son tee-shirt mouillé qui se tendait sur ses larges épaules et les muscles qui roulaient sous sa peau de son bras tandis qu'il écartait une mèche humide de son visage.

— Plus de brûlures ni de cloques ? Plus faim ni soif ? Tu ne crois pas que je viens de te sauver la peau ?

— À quel prix ? Quelles sont les conséquences, si on en mange ? Ce qui est faë n'est jamais gratuit !

— Cela vous guérit. Tu penses que j'aurais mieux fait de rester là, les bras croisés ?

— Alors ça, c'est un très gros mensonge ! s'emporta-t-il. Il y a forcément des inconvénients. Quels sont-ils ?

— Il y a des inconvénients à tout, répliquai-je.

Nous échangeâmes un regard noir.

— Tu aurais préféré que je te laisse mourir ?

— As-tu seulement essayé autre chose, avant ? Ou bien est-ce que

tu ne connais que la magie et la gratification immédiate ?

Bondissant sur mes pieds, je me mis à marcher de long en large.

— Essayé quoi, au juste ? De traîner ta grande carcasse dans l'ombre à moi toute seule pour que tu ne sois pas un peu plus brûlé ? De trouver le moyen d'allumer un feu rien qu'avec trois brindilles ? Non, j'y suis !

Pivotant sur mes talons, je le fusillai du regard et poursuivis :

— J'aurais dû chercher une supérette pour me procurer de l'écran solaire et du gel à l'aloë vera, et ensuite, partir en quête d'un cabinet vétérinaire pour acheter de quoi te soigner par injections sous-cutanées, comme mes voisins ont fait pour soigner leur chat !

Il esquisça une grimace ironique.

— Jolie tenue, Mac.

Je frémis de colère. Je faisais les cent pas en slip et soutien-gorge et il me trouvait *amusante* dans mes sous-vêtements ?

— Mes affaires sont trempées, grommelai-je.

— Je parlais de ton...

Il leva les yeux.

— Comment appelles-tu ça, *lass*, un chapeau ?

Dans un gémissement, je fermai les yeux. Je m'étais tellement habituée au poids de mon MacHalo sur ma tête que je l'avais oublié. Je le détachai, l'arrachai d'un geste sec, le débarrassai des filaments de mousse dégoulinante qui s'y accrochaient et inspectai les dégâts. Deux des attaches s'étaient brisées à la base et plusieurs lampes s'étaient allumées pendant que nous décrivions des tonneaux le long des dunes, usant inutilement les piles. Après les avoir éteintes, je déposai le casque sur les rochers, à côté de mes vêtements.

D'un coup de menton, je désignai le morceau de chair *unseelie* qui se trouvait par terre entre Christian et moi.

— As-tu l'intention de le manger ?

— Pas pour tour l'or du monde, protesta-t-il avec véhémence.

— Dans ce cas, ramasse-le et mets-le dans ta poche. Tu pourrais en avoir besoin. Que cela te plaise ou non ça t'a sauvé la vie.

Même si j'en avais une envie folle, je ne prendrais pas le risque d'incapaciter mes dons *sidhe-seers*. Si nous croisions des faës, quels qu'ils soient, je n'avais pour me défendre que ma faculté de Nullifier. Il nous faudrait les paralyser et prendre la fuite... ou faire à nouveau usage des pierres.

— Cela m'a fait quelque chose. Quelque chose de... mauvais.

Il l'observa avec répulsion, le ramassa, leva la main en arrière et le lança dans le bassin rocheux. J'entendis une première éclaboussure, une deuxième, plus forte, un claquement, puis une troisième éclaboussure. Comme je tournais le dos à l'eau, je dus m'en remettre à l'expression de Christian pour deviner ce qui s'était passé.

— Une affreuse créature l'a avalé ?

L'air un peu choqué, il acquiesça.

— Dis-moi tout ce que tu sais au sujet de ce que tu m'as fait manger et de ses effets. Et en ce qui concerne le *loch*, je te conseille de ne pas aller t'y baigner, *lass*.

Les vêtements de Christian étaient trempés. Après avoir scruté les pics aux sommets enneigés qui nous entouraient, il conclut que, selon toutes probabilités, les températures devaient baisser de façon abrupte en fin de journée pour devenir polaire. Par conséquent, il était urgent de faire sécher nos affaires. En l'absence d'un sèche-linge, qui aurait été bien commode, nous n'avions pas d'autre option que de les étendre au soleil. Aussi, quelques instants plus tard, étions-nous tous les deux allongés, moi presque nue, lui tout à fait, sur le sol. Il semblait parfaitement à l'aise en tenue d'Adam... et je dois reconnaître qu'il avait des raisons de l'être.

Après l'avoir rapidement admiré, je m'étais réfugiée de l'autre côté de l'éboulis rocheux sur lequel séchaient nos vêtements pour savourer la chaleur du soleil sur ma peau. Il ne me manquait que mon iPod.

Et mes parents. Et ma sœur. Et un peu de normalité et de sécurité. En un mot, tout me faisait défaut.

Je tremblais pour mon père et ma mère. Puisque le Miroir dans lequel j'étais entrée ne montrait pas le tunnel depuis l'extérieur, comment pouvais-je être certaine que la destination qu'il faisait apparaître n'était pas non plus une illusion ? Et que se passerait-il si le Haut Seigneur ne retenait pas mes parents captifs dans notre séjour mais dans un autre endroit, et que j'avais envoyé Barrons sur une fausse piste, avec la photo que je lui avais expédiée ?

Une vague d'angoisse monta en moi, menaçant de prendre les proportions d'un tsunami. Je n'avais pas le droit de céder à la panique. Il fallait que je conserve mon calme, que je reste concentrée et que je continue d'aller de l'avant, quitte à procéder par petites étapes – en l'occurrence, faire sécher mes affaires et me reposer pendant que c'était possible. Qui savait quels dangers la nuit, ou même les prochaines heures, risquaient d'apporter ?

Tout en prenant le soleil, Christian et moi discutâmes. Nos voix passaient facilement par-dessus les rochers qui nous séparaient. Je lui parlai des effets secondaires de la consommation de chair *unseelie*. Il me soumit à un feu roulant de questions, curieux de savoir qui étaient ceux qui en avaient mangé, ce que cela leur avait fait exactement et combien de temps l'effet avait duré. Il semblait particulièrement intéressé par l'« habileté accrue dans les arts de la magie noire ».

— À propos de magie noire, demandai-je, qu'avez-vous fait, la

nuît du rituel ? Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui a mal tourné ?

Il poussa un gémissement.

— J'en déduis que cela veut dire que les murs sont tout de même tombés. Moi qui avais essayé de me convaincre que mes oncles avaient accompli un miracle... Dis-moi tout, Mac. Qu'est devenu le monde depuis que je suis enfermé ici ?

Je lui expliquai que les murs s'étaient totalement effondrés à minuit, que j'avais vu les *Unseelies* déferler sur la terre et qu'à l'aube, le Haut Seigneur et ses princes m'avaient faite captive. Je ne mentionnai pas le viol collectif que j'avais subi, le fait que j'avais été transformée en *Pri-ya*, ni la... comment dire... *thérapie* qui s'en était suivie (il n'était pas question de faire allusion à ces événements devant ce détecteur de mensonges vivant qu'était Christian), et je me contentai de lui dire que Dani et les *sidhe-seers* étaient venues à mon secours. Je l'informai des efforts de Jayne et de ses hommes, lui relatai ce que nous avions appris à propos du métal et lui dis que sa famille allait bien et le recherchait. Enfin, je conclus en annonçant que le Livre courait toujours, en passant sous silence les odieux détails de ma dernière rencontre avec celui-ci.

— Comment t'es-tu retrouvée dans le Hall de Tous les Jours ?

Je lui racontai comment le Haut Seigneur avait capturé mes parents, m'avait attirée dans un Miroir et avait insisté pour que je lui montre les pierres.

— Triple idiot ! Même nous, nous savons qu'il ne faut pas faire cela, et il a été faë autrefois. Pas étonnant que la reine nous ait choisis, nous, les Keltar, pour être les gardiens de la tradition. Nous en savons plus qu'eux sur leur propre histoire !

— Parce qu'ils boivent régulièrement au chaudron et qu'ils oublient ?

— Aye.

— Eh bien, au moins, nous avons les pierres. Le voyage est mouvementé mais elles sont sacrément utiles.

— Es-tu stupide, Mac ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Que veux-tu dire ?

— Tu ne sais donc pas ce qui arrive, chaque fois que tu les sors de ce sac ?

— Enfin, je viens de le dire ! Cela nous fait passer d'un monde à l'autre... ou d'une dimension, ou d'un je-ne-sais-quoi à l'autre.

— Parce que le royaume dans lequel nous nous trouvons essaie de nous expulser, répliqua-t-il froidement. Les pierres sont une abomination, pour les Miroirs. Une fois que tu les sors de leur sac, le royaume les détecte et s'acharne à les expulser, comme une écharde empoisonnée. Si tu te déplaces en même temps qu'elles, c'est uniquement parce que tu les retiens contre toi.

— Pourquoi sont-elles considérées comme nocives par les Miroirs ?

— À cause de la malédiction de Cruce.

— Tu sais de quoi il s'agit ?

Enfin, quelqu'un qui pouvait m'en parler !

— J'arpente les univers de ce réseau depuis ce qui me semble une éternité. J'ai fini par apprendre deux ou trois petites choses. Cruce haïssait le roi *unseelie* pour un certain nombre de raisons et il convoitait sa concubine. Il maudit les Miroirs afin d'empêcher à jamais le souverain d'y retourner. Son but était de prendre tous les mondes à l'intérieur des Miroirs, ainsi que la concubine, pour lui-même. D'être le souverain de tous les royaumes. Seulement, une malédiction est quelque chose d'immensément puissant, et Cruce a lancé la sienne dans un vortex au pouvoir phénoménal. À l'instar de presque tout ce qui est faë, celui-ci a commencé à vivre de sa propre vie, il s'est transmuté. Certains affirment que l'on peut encore entendre l'écho de la malédiction, doucement porté par un vent ténébreux, éternellement changeant.

— A-t-il réussi à séparer le roi de sa concubine ?

— Aye. Et parce que ces pierres que tu as avec toi ont été taillées dans la muraille de la forteresse du roi et portent sa souillure, les Miroirs les rejettent également. Peu de temps après ces événements, le roi fut trahi, la reine et lui se battirent et il tua la souveraine *seelie*.

— C'est à cette époque que la concubine s'est donné la mort ?

— Aye.

— Dans ce cas, puisque les Miroirs essayent de nous éjecter, ne vont-ils pas finir par nous renvoyer dans notre monde ?

Il émit un ricanement.

— Ils n'essayent pas de *nous* renvoyer dans notre monde, Mac. Ils essayent de restaurer l'ordre naturel des choses et de faire retourner *les pierres* là d'où *elles* viennent.

Je pris une brusque inspiration.

— Tu veux dire que chaque fois que nous les utilisons, le royaume dans lequel nous sommes tente de nous projeter dans la prison *unseelie* ? Que se passe-t-il ? Pourquoi n'y arrivent-elles pas ?

— Je suppose qu'aucun de ces mondes ne possède à lui seul assez de puissance. Nous sommes donc progressivement poussés vers le royaume *unseelie*, comme par un balai de géant sur un plancher intergalactique, à travers autant de dimensions que nécessaire.

— Et chaque fois, nous nous en approchons un peu plus ?

— Exactement.

— Bon, répondis-je en essayant de rester optimiste, peut-être sommes-nous encore à un million de mondes de là-bas.

Va savoir pourquoi, je n'en croyais pas un mot...

— Ou peut-être à un seul. Et la prochaine fois que tu nous feras transiter, nous tomberons nez à nez sur le roi *unseelie*. Toi, je ne sais pas, mais en ce qui me concerne, je préférerais éviter de croiser le démiurge vieux de millions d'années qui a créé les pires êtres faës. D'après certains, le seul fait de le voir sous sa véritable apparence suffit à rendre fou.

Quelque temps plus tard, Christian m'indiqua que notre linge était sec. J'écoutai le froissement de ses vêtements tandis qu'il se rhabillait. Lorsqu'il eut terminé, je me levai, m'approchai de mes affaires... et pilai net en le regardant.

Il m'adressa un sourire amer.

— Je sais. Ça a commencé peu de temps après que tu m'as fait manger.

Je l'avais vu nu. Je savais qu'il avait des tatouages noirs et pourpres sur le torse, une partie de l'abdomen et sur le côté de son cou, mais pas sur le reste de son corps.

Cela avait changé. À présent, ses bras arboraient des traits et des symboles noirs qui semblaient courir sous sa peau.

— C'est en train de s'étendre le long de mes jambes et de remonter sur ma poitrine, dit-il.

J'ouvris la bouche mais je n'avais pas la moindre idée de ce que je devais lui dire. *Je suis désolée d'avoir essayé de te sauver en t'en faisant manger ? Tu aurais peut-être préféré que je n'en fasse rien ? Ne faut-il pas vivre et se bagarrer un jour de plus, quel que soit le combat ?*

— C'est lié à la magie noire qu'il y a dedans. Ça m'envahit, c'est aussi puissant qu'une tempête.

Il poussa un lourd soupir et ajouta :

— Je suppose que c'est à cause de ce que Barrons et moi avons tenté de faire la nuit de Halloween.

— À savoir ? demandai-je.

— Nous avons invoqué une très ancienne force que nous aurions dû laisser dormir. Nous l'avons appelée. Je n'ai pas renoncé à retrouver Barrons, mais une fois que nous avons été aspirés par le vortex, nous avons été séparés.

J'écarquillai les yeux.

— Barrons a été entraîné avec toi dans les Miroirs à Halloween ?

Christian hocha la tête.

— Nous étions tous les deux dans le cercle de pierre quand celui-ci a disparu, et nous avec. Nous sommes passés à la vitesse de l'éclair d'un paysage à un autre, comme si quelqu'un changeait de chaînes, et puis tout d'un coup, je suis arrivé dans le Hall de Tous les Jours, sans lui. Je n'apprécie pas ce personnage mais il connaît sa magie noire sur le bout des doigts. J'espère qu'en mettant nos idées en commun, nous

pourrons trouver un moyen de sortir d'ici.

— Hum... Cela m'ennuie de devoir te le dire, mais il l'a déjà fait. Christian ouvrit de grands yeux, puis il étrécit ses paupières.

— Barrons a réussi ? Quand ?

— Quatre jours après Halloween. Et il n'y a jamais fait allusion. Il m'a juste raconté que tu avais disparu cette nuit-là.

— Bon sang, comment s'y est-il pris ?

Je lui jetai un regard exaspéré et impuissant.

— Que veux-tu que j'en sache ? Il ne m'a même pas parlé de son séjour ici. Il m'a menti.

Les yeux de Christian n'étaient plus que deux fentes.

— Quand as-tu couché avec lui ?

Oups ! Le détecteur de mensonges me scrutait de ses yeux dorés.

— Je n'étais pas consentante, me défendis-je.

— Mensonge, répondit-il sans émotion.

— Je ne l'aurais fait dans aucune autre circonstance.

C'était l'absolue vérité, et il pouvait s'étrangler avec !

— Mensonge, répéta-t-il.

Ah oui ?

— Il m'y a contrainte !

— Vaste mensonge, dit-il sèchement.

— Tu n'as aucune idée de la situation dans laquelle j'étais.

— Alors explique-moi.

— Je ne vois pas le rapport avec le problème qui nous occupe pour l'instant.

Je lui tournai le dos et commençai à me rhabiller.

— Est-ce que tu éprouves des sentiments pour lui, Mac ?

Sans un mot, je continuai d'enfiler mes vêtements.

— Aurais-tu peur de me répondre ?

Je finis de mettre mes affaires et me retournai. Christian commençait à prendre une apparence un peu effrayante. Ses yeux, qui scintillaient comme deux pépites d'or, n'avaient plus rien d'humain. Je me composai une expression impassible.

— J'ai faim, déclarai-je. J'ai deux barres protéinées, tu peux en prendre une. Et j'ai soif, mais je préférerais ne rien boire de ce bassin. Et je crois que nous avons d'autres urgences que mes sentiments pour Jéricho Barrons. Ou mon manque de sentiments. Et ces animaux...

Je désignai le côté opposé de la vallée, avant de poursuivre :

— ... me semblent tout à fait comestibles.

Sur ces mots, je me mis à marcher.

Hélas ! Comme nous le découvrîmes à mi-chemin, nous n'étions pas les seuls à trouver appétissants les minces et gracieux ruminants aux allures de gazelles.

Un troupeau de milliers de taureaux – longues cornes, fourrure

hirsute, queue ressemblant à un fouet et mufle agressif – fonçait à toute vitesse à travers la vallée. Droit sur nous.

— Tu crois qu’avec un peu de chance, la horde va se séparer autour de nous ?

J’avais déjà vu cela, dans des films.

— Je ne jurerais pas que ce n’est pas à nous qu’ils en veulent, Mac. Cours !

J’obtempérai, même si j’étais à peu près certaine que cela était inutile. Ils allaient bien trop vite et nous étions trop loin d’un abri, quel qu’il soit.

— Tu ne peux pas faire un... un *truc de druide* ? hurlai-je en essayant de couvrir le martellement assourdissant des sabots derrière nous.

Christian fronça les sourcils.

— Les *arts druidiques*, rectifia-t-il en criant, requièrent une certaine préparation, faute de quoi le résultat peut être désastreux.

— Avec l’allure effrayante que tu es en train de prendre, tu devrais tout de même pouvoir trouver une solution !

Maintenant, les symboles noirs commençaient à remonter le long de sa gorge.

Le sol vibrait si fort que j’avais du mal à courir. Cela me donnait l’impression qu’un tremblement de terre se rapprochait de nous.

Lorsque je perdis l’équilibre, Christian réagit si vite qu’avant de comprendre ce qui m’arrivait, j’étais sur ses épaules, tandis qu’il courait dix fois plus vite qu’un homme normal. Évidemment, il était dopé à l’*Unseelie*. Je levai la tête. Le troupeau était beaucoup trop près de nous. Nous n’allions pas encore assez rapidement. Les animaux gagnaient du terrain, découvrant leurs babines, écumants de salive. Je pouvais presque percevoir la brûlure de leur souffle sur nous.

— Sers-toi des pierres, cria Christian.

— Tu as dit que c’était trop risqué !

— Tout vaut mieux que de mourir, Mac !

Glissant la main dans mon pantalon, j’en sortis le sac avant de dévoiler brièvement les pierres.

Comparativement, la transition s’effectua plutôt en douceur.

Par malchance, nous arrivâmes dans un monde de feu.

Je découvris de nouveau les pierres. Les flammèches à mes bottes s’éteignirent, car sur le monde suivant, la vie n’étant pas à base de carbone, il n’y avait pas d’oxygène.

Je sortis les pierres. Nous nous retrouvâmes sous l’eau.

À ma quatrième tentative, nous atterrîmes au sommet d’une étroite falaise dont les flancs déchiquetés tombaient de part et d’autre en vertigineux à-pics.

— Pose-moi ! criai-je par-dessus le sifflement des violentes bourrasques qui nous fouettaient.

J'étais écrasée sur les épaules de Christian, dégoulinante d'eau, à demi asphyxiée.

— Ici ?

— Oui, ici !

Dans un reniflement dubitatif, il me déposa sur mes pieds mais continua de me tenir fermement par la taille. Je levai les yeux vers lui. Ses iris d'or étincelant étaient maintenant cerclés de noir. Le pourtour se diffusait vers l'intérieur, telle de l'encre de Chine dans de l'eau. Les étranges symboles lui arrivaient à présent jusqu'à la mâchoire.

— Bon sang, qu'avez-vous donc fabriqué à Halloween ?

Pourquoi la chair *unseelie* exerçait-elle des effets si étranges sur lui ?

Son sourire était toujours aussi dévastateur... mais plus du tout charmant. Il était purement et simplement effrayant.

— J'ai hésité à la dernière minute. Sinon, nous aurions réussi. Nous avons essayé d'ériger le seul mur qui, à notre connaissance, avait autrefois été capable d'opposer une résistance sans faille aux Tuatha Dé. Une ancienne secte, le Draghar, a déjà fait appel à cette force dans le passé. Barrons n'a pas hésité. Moi, si. Bon, gronda-t-il, tu nous sors de cette falaise, Mac ?

— Et si le prochain monde est encore pire ?

— Continue de nous faire passer au suivant, je m'occupe du reste.

Une soudaine rafale d'air nous poussa. Nous basculâmes dans le vide et sombrâmes dans les ténèbres béantes. Tandis que nous tombions, j'ouvris le sac.

Un violent cyclone se forma autour de nous, noir, tourbillonnant, faisant voler mes cheveux et mes vêtements. À grand-peine, je remis les pierres dans la poche couverte de runes. C'est alors que je sentis la pression de Christian autour ma taille se libérer. Soudain, ses mains ne furent plus sur moi. J'étais seule.

J'atterris brutalement dans un paysage de toundra, sur mes mains et mes genoux.

Sous la force de l'impact, le sac m'échappa. Mon front se cogna contre la terre et je me mordis douloureusement la langue. Nulle part sur mon corps, je ne percevais plus le contact avec Christian.

Les oreilles bourdonnantes à cause du choc, je relevai la tête, étourdie.

Et je plongeai les yeux dans ceux d'un énorme sanglier aux défenses affûtées comme des rasoirs.

Quand vous regardez la mort en face, le temps a une drôle de façon de ralentir.

Ou peut-être, qui sait, s'écoulait-il réellement moins vite dans ce monde ?

Tout ce que je savais, alors que j'observais les petits yeux brillants de ruse et de faim du sanglier grand comme un bœuf, c'est que depuis le jour où j'avais laissé tomber mon portable dans la piscine familiale, j'avais commencé à perdre tout ce que j'avais, par étapes.

D'abord ma sœur. Ensuite mes parents, et tout espoir de rentrer à la maison.

J'avais essayé de me montrer bonne joueuse, de suivre le mouvement. Je m'étais trouvé un nouveau foyer dans une librairie de Dublin. J'avais tenté de me faire des amis, de forger des alliances. J'avais dit au revoir aux beaux vêtements, à mes cheveux blonds et à ma passion pour la mode. J'avais remplacé les nuances de l'arc-en-ciel par celles du gris, avant de passer au noir.

Puis j'avais perdu Dublin et ma librairie.

Et pour finir, je m'étais perdue, corps et âme.

J'avais appris à utiliser de nouvelles armes, trouvé de nouveaux moyens de survie.

Avant de les perdre à leur tour.

Ma lance avait disparu. Je n'avais pas de chair *unseelie*. Aucun nom n'était gravé sur ma langue.

J'avais retrouvé Christian. J'avais perdu Christian. J'étais à peu près certaine qu'il avait été emporté dans une direction par le cyclone, tandis que je partais dans l'autre.

Et voilà que j'avais également perdu les pierres. Le sac était sur le sol, loin derrière le sanglier, bien fermé par son cordon. Je ne pouvais même pas espérer un changement de monde accidentel.

Le poignard fixé à mon avant-bras pourrait à peine égratigner la carapace couverte d'écaillés de l'animal.

Un certain nombre de questions s'imposaient. À quoi rimait tout cela ? Le jeu consistait-il à me prendre tout ce dont il était possible de me dépouiller ? Était-ce cela, le but de la vie ? Vous faire perdre tout

ce qui comptait pour vous, tout ce en quoi vous croyiez, et puis vous tuer ?

Oui, je pleurai sur mon sort.

Putain, comme dirait Dani, qui n'en aurait pas fait autant, à ma place ?

Des royaumes de feu ? Des mondes aquatiques ? Des à-pics vertigineux ? Quelle fichue puissance cosmique était chargée de décider où les pierres allaient m'expédier, ensuite ? Les éclats noir bleuté de je ne sais quelle matière étaient-ils tellement exécrés par les Miroirs que si un monde ne pouvait pas les repousser entièrement jusque dans l'enfer *unseelie* dont ils provenaient, il tenterait de les détruire... et par conséquent – oups ! – de me détruire aussi ? Étais-je délibérément projetée vers les plus grands périls ?

Ou bien, comme j'avais récemment commencé à me le demander, le processus d'anéantissement de ma personne était-il à l'œuvre depuis bien plus longtemps ? S'était-il tenu tapi dans l'ombre de mes rêves et de mes souvenirs oubliés ?

Que me restait-il ?

Rien.

Je m'accroupis sur l'herbe et fusillai du regard le sanglier aux petits yeux cruels qui, je l'aurais juré, arborait un sourire mauvais sur sa gueule armée de défenses.

Dans un grognement, il frappa le sol de ses pattes.

Ne sachant que faire d'autre, je grondai à mon tour, donnai moi aussi des coups par terre et, carrant les épaules, je me composai une expression meurtrière.

Il fronça ses petits yeux et leva le groin pour humer l'air.

Cherchait-il l'odeur de la peur ? Dommage pour lui. Je n'en ressentais aucune. J'étais trop en colère pour avoir peur.

Bon sang, où étaient-ils tous, quand j'avais besoin d'... Au fait ! Une fois, déjà, j'avais cru n'avoir aucune option, alors qu'il m'en restait une.

Tandis que le sanglier semblait se demander si je ferais une proie correcte, je lui lançai des coups d'œil assassins et retroussai les babines, tout en passant une main sous mon manteau, vers la poche arrière de mon pantalon.

Je sortis mon portable. De l'eau en coula. Était-il toujours en état de marche ? Je ravalai un ricanement. Je supposais encore que les objets devaient fonctionner selon les lois de la logique alors que j'étais là, accroupie sur le sol, après avoir été baladée pour la *septième* fois d'une dimension à l'autre ! Je n'avais pas deux sous de bon sens...

J'ouvris l'appareil et le posai sur le sol.

Le sanglier baissa la tête en se préparant à charger.

N'osant pas soulever le téléphone pour le porter à mon oreille, je

le laissai par terre pour faire défiler les numéros programmés. D'abord Barrons, puis SVNPPMJ, et enfin, le SVEETDM interdit. Ma situation pouvait indéniablement être assimilée à une mort imminente.

J'attendis. Je ne sais quoi, au juste. Un miracle, peut-être.

J'espérais, je suppose, que le simple fait d'appeler SVEETDM aurait pour effet, par exemple, de me ramener comme par enchantement à la librairie, en sécurité. Ou de faire apparaître instantanément mon sauveur en la personne de Jéricho Barrons.

J'attendis.

Rien ne se passa. Pas la moindre chose.

J'étais toute seule.

J'aurais dû m'en douter...

Le sanglier baissa la tête en une attitude menaçante. Je couvrai d'un regard envieux le sac, à trois ou quatre mètres derrière lui.

L'animal frappa de nouveau le sol et se mit à danser d'une patte arrière sur l'autre. Je savais ce que cela signifiait. Les chats en font autant lorsqu'ils s'apprêtent à bondir.

Tapant par terre à mon tour, j'émis un grognement furieux. Je tremblais de rage. Puis je fis passer mon poids d'une jambe sur l'autre, plusieurs fois de suite.

Il battit des paupières et poussa un grondement rauque.

Tapant de nouveau des pieds, je répondis par un autre feulement de bête sauvage.

Nous étions à égalité.

Soudain, j'eus un aperçu de la scène vue d'en haut.

Voilà à quoi j'étais réduite ! MacKayla Lane – O'Connor – descendante de l'une des plus puissantes lignées *sidhe-seers*, détecteur d'Objets de Pouvoir, *Null*, ex-*Pri-ya*, désormais immunisée contre la séduction de presque tous les faës, sans parler de ses enviabiles capacités d'auto-guérison – à quatre pattes sur le sol, sale, trempée, coiffée d'un MacHalo tout cabossé et de bottes au cuir brûlé, affrontant un effrayant sanglier sans autres armes que sa fureur, l'espoir de lendemains meilleurs et sa rage de survivre. Remuant des fesses. Frappant le sol.

Un fou rire monta en moi, aussi irrépressible qu'une envie d'éternuer. Je me mordis les lèvres. Plissai les yeux. J'étais gagnée par une telle hilarité que c'était physiquement insupportable.

Ce fut plus fort que moi. C'en était trop ! Je m'assis sur mes talons et éclatai de rire.

Le sanglier s'agita d'un air indécis.

Je me levai, baissai les yeux vers l'animal et ris de plus belle. Le danger est moins effrayant quand on n'est pas à genoux.

— Va te faire cuire un œuf ! lui dis-je. Tu veux me croquer ?

L'animal me lança un regard hostile. Je pris alors conscience que

ce n'était pas une créature fantastique. Ce n'était qu'une bête sauvage. J'avais souvent entendu parler de gens dans les montagnes de Géorgie du Nord qui avaient fui des fauves uniquement en bluffant. L'esbroufe, j'en avais à revendre...

Faisant un pas vers l'animal d'un air menaçant, je brandis mon poing.

— Fiche le camp. Ouste ! File ! Je n'ai pas l'intention de mourir aujourd'hui, espèce de saleté ! *VA-T'EN D'ICI, MAINTENANT !*

J'avais prononcé ces mots dans un rugissement.

Il fit demi-tour et commença à s'éloigner discrètement – dans la mesure où un sanglier pesant bien cinq cents kilos peut être discret – à travers la plaine.

J'ouvris des yeux ronds... mais pas parce qu'il battait en retraite.

Le dernier ordre que j'avais prononcé avait jailli de mes lèvres en multiples couches qui résonnaient encore dans l'air autour de moi.

Je venais d'utiliser la Voix !

Je n'aurais su dire si le sanglier avait renoncé à cause de ma témérité et de mes airs menaçants, ou bien du pouvoir de mes paroles – franchement, peut-on faire obéir par la Voix une créature qui ne parle pas notre langue ? – mais peu m'importait. Ce qui comptait, c'est que j'y étais arrivée ! Et la Voix avait retenti avec une force impressionnante !

Comment avais-je réussi ? Qu'avais-je trouvé en moi-même ? Je tentai de me remémorer ce que j'avais ressenti et ce que j'avais pensé lorsque je m'étais mise à crier.

Seule.

Je m'étais sentie absolument, désespérément seule. Il n'avait plus rien existé d'autre que moi et ma mort imminente.

Le secret, pour résister à la Voix, m'avait un jour expliqué Barrons, c'est de trouver cet endroit en vous que personne ne peut atteindre.

Vous parlez de la zone sidhe-seer ? avais-je demandé.

Non, un autre endroit. Tout le monde l'a. Pas seulement les sidhe-seers. Nous sommes nés seuls et nous mourons seuls.

— J'ai compris, dis-je cette fois-ci.

Quel que soit le nombre de gens dont nous nous entourons, d'amis et de parents que nous aimons et dont nous sommes aimés en retour, nous sommes seuls à la naissance et le serons aussi à l'heure de notre mort. Personne ne vient avec nous, personne ne partira avec nous. C'est une traversée en solitaire.

Quoique... pas tout à fait. En effet, dans cet endroit sous mon crâne, il y avait *quelque chose*. Je venais d'en ressentir la présence, ce dont j'avais toujours été incapable jusqu'à ce jour. Peut-être ne sommes-nous jamais aussi purs que lorsque nous venons au monde et

que nous le quittons. Peut-être est-ce la seule fois où nous sommes assez calmes pour percevoir qu'il y a quelque chose de plus grand que nous. Quelque chose qui résiste à toute entropie. Quelque chose qui a toujours été là et le sera de toute éternité. Quelque chose qui ne peut pas ne pas être. Appelez cette chose comme il vous plaira. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est de nature divine. Et qu'elle est attentive. Cela n'était plus ma « zone de confort ». C'était ma vérité.

Je regardai le sanglier s'éloigner, la queue basse, à travers la prairie. Dans quelques instants, il se serait suffisamment éloigné du sac de pierres pour que je puisse récupérer celles-ci. Je n'avais pas une grande confiance en elles mais elles valaient mieux que rien et j'en aurais besoin pour maîtriser le Livre lorsque je sortirais d'ici.

Je m'élançais pour aller ramasser mon portable, puis les pierres, lorsqu'une énorme créature grise venue de nulle part explosa en une masse confuse de cornes, de crocs et de griffes.

Je reculai en trébuchant.

Elle se jeta sur le flanc du sanglier, planta ses dents dans sa chair, la prit par le cou et lui arracha la tête dans une gerbe de sang, avant d'emporter sa proie entre les pierres et l'endroit où je me trouvais.

Dans un grognement, elle se pencha sur le cadavre du sanglier, qu'elle commença à dévorer.

Je la regardai, osant à peine respirer. Si la créature s'était tenue debout – ce dont elle semblait capable –, elle aurait mesuré près de trois mètres de haut. Elle était équipée de trois paires de cornes pointues et recourbées disposées à intervalles réguliers sur deux arêtes osseuses qui descendaient sur les côtés de sa tête. La première se trouvait près de ses oreilles, la seconde était placée plus haut sur son crâne et la dernière, qui sortait au niveau de son occiput, était incurvée vers son dos. De longues mèches noires s'emmêlaient autour de son muflle préhistorique au front proéminent, aux os saillants et aux crocs pointus. Ses mains et ses pieds légèrement palmés étaient terminés par de longues griffes. Sa peau était d'un gris sombre, souple comme du cuir. Elle était dotée d'une puissante musculature et appartenait indéniablement au genre masculin.

Je ne l'avais pas vue ni entendue arriver.

Je ne tentai pas de la mettre en fuite par mes grognements, ni en faisant appel à mon tout nouveau talent de la Voix, dont j'ignorais s'il fonctionnait ou non sur les animaux. Avec beaucoup de chance, je pourrais m'éloigner subrepticement sans qu'elle m'ait seulement remarquée. Avoir un sanglier au bluff était une chose – c'était un simple animal, qui aurait pu être issu du stock génétique de la Terre. En revanche, je n'avais pas besoin d'un test ADN pour savoir que ce monstre était d'une autre nature...

Je battis lentement en retraite, soulevant à peine mes pieds du

sol. Je devrais revenir plus tard chercher mon portable et mes pierres.

La créature tourna vivement la tête et me regarda droit dans les yeux, la figure couverte de sang. Bon, je pouvais dire adieu à tout espoir de m'éclipser *incognito*.

Je demeurai parfaitement immobile, un pied en l'air. Les lapins se figent pour tromper l'ennemi. Il paraît que les ours tombent dans le panneau.

Le monstre, lui, ne fut pas dupe. S'asseyant sur ses talons, il me scruta de ses yeux rusés, sourcils froncés, comme s'il se demandait si j'avais bon goût. Une rage folle brillait dans son regard, à la manière d'un lion qui aurait eu des épines solidement enfoncées dans les quatre pattes.

Je retins mon souffle. *Mange le sanglier*, le suppliai-je muettement. *Je ne suis que du muscle, pas de la moelleuse viande de porc.*

Il s'éloigna du mammifère pour se tourner vers moi, oubliant sa proie. M..., m..., m... !

J'étais sa cible, maintenant.

Sans prévenir, il se mit sur ses quatre pattes et fonça vers moi. Cette créature était d'une rapidité anormale.

D'une main fébrile, je pris mon couteau dans son étui et m'accroupis, le cœur battant la chamade.

— *ARRÊTE-TOI LÀ !*

La Voix jaillit de moi, saturant l'air, résonnant de mille échos. Elle était terrifiante, phénoménale, effrayante. Je ne parvenais pas à croire que j'aie fait un tel bruit. Barrons aurait été fier de moi.

— *VA-T'EN !* ordonnai-je dans un rugissement. *JE T'INTERDIS DE ME FAIRE DU MAL !*

Comme s'il ne m'avait pas entendue, le monstre continua d'avancer.

Je me préparai à l'impact. Je ne tomberais pas sans m'être battue. S'il restait sur ses quatre pattes, je ferais une feinte, me tournerais et chercherais à l'atteindre aux yeux avec mon poignard et ce qu'il restait de mes ongles. Peut-être à ses parties intimes. Je ferais ce qu'il faudrait pour survivre.

Six pas plus loin, l'épouvantable créature se figea si brusquement que ses griffes creusèrent un sillon dans le sol. Des mottes de terre volèrent, manquant ma tête de peu. Ses yeux jaunes s'étrécirent jusqu'à n'être plus que deux fentes, puis elle poussa un grognement.

Elle était si près de moi que je percevais sur ma peau son haleine brûlante, dans laquelle je sentis l'odeur du sang encore tiède. Je la regardai, éperdue. Ses pupilles verticales se dilataient et se contractaient dans ses effrayants iris jaunes. Sans cesser de gronder, elle se hérissa de rage tandis que son torse se soulevait au rythme frénétique de ses halètements.

Portant son poids sur l'avant de son corps, elle secoua la tête en claquant des mâchoires, m'aspergeant d'un jet de bave et de sang.

Je tressaillis mais m'interdis de m'essuyer.

Soudain, elle se mit en mouvement, avec une telle grâce fluide et musclée que, pendant un curieux instant, je la trouvai... belle. Elle possédait des talents innés de bourreau, et elle était au sommet de son art. C'était un animal aussi fruste que puissant. Peu de buts dans la vie. Né et élevé pour tuer, conquérir, se reproduire, survivre. Le temps que dura cet étrange moment, je l'enviai presque.

La créature commença à tourner autour de moi, ses mains et pieds griffus soulevant des mottes de terre et d'herbe, sa tête se balançant de droite et de gauche, ses yeux jaunes assoiffés de sang.

Je pivotai sur moi-même pour la suivre, sans jamais la quitter des yeux. Je scrutai son regard meurtrier comme si je pouvais la tenir à distance par le seul fait que je refusais de me laisser intimider. S'agissait-il d'une sorte de rituel précédant la mise à mort ? Le sanglier n'y avait pas eu droit, lui !

L'animal se figea soudain, inclina sa tête hérissée de cornes, leva son mufle monstrueux et... *renifla* dans ma direction.

Que diable faisait-il ? Je retins mon souffle en espérant qu'il ne trouvait pas mon odeur appétissante. Ses crocs... Bon sang, ses crocs étaient aussi longs que mes doigts !

Il ne parut pas apprécier ce qu'il sentait. Cela sembla le mettre encore plus en colère. Il émit un long râle et, sans prévenir, il plongea vers moi.

Mon couteau solidement serré dans mon poing, je fis face. Ce sont nos actes qui nous définissent. Je survivrais, ou bien je mourrais en me battant.

Je n'eus pas l'occasion de lutter.

Au dernier instant, la créature émit un hululement et se retourna en plein bond.

Je ne vis que des mouvements flous. L'instant d'avant, elle se ruait sur moi. L'instant d'après, elle courait ventre à terre sur la prairie pour retourner vers le sanglier. Sous mon regard, elle planta ses crocs dans la chair de sa proie et, d'un violent coup de tête, lui déchira le flanc. Puis elle se mit à manger dans un bruit d'os brisés et de cartilage broyé.

Pendant quelques instants, je fus incapable de bouger. Je tremblais tellement que mes jambes me portaient à peine et j'étais trop choquée pour réfléchir.

Puis je retrouvai ma mobilité, portée par les ailes de l'adrénaline.

Alors je m'élançai, raflai mon portable sur le sol et courus comme si j'avais le diable à mes trousses.

Je trouvai refuge quelque temps plus tard dans une clairière d'herbes hautes plantée d'arbres à l'écorce blanche. Là, assise contre un tronc, je tentai de faire le point de ma situation. Il m'avait fallu presque une demi-heure pour arrêter de trembler. J'aurais préféré courir aussi loin que je le pouvais de l'épouvantable créature mais j'avais besoin de ces maudites pierres.

Ce jour-là, rien ne s'était déroulé comme je l'avais prévu. J'avais bien du mal à accepter l'endroit où je me trouvais et ce qui m'arrivait.

J'avais commencé l'après-midi avec un programme bien précis : entrer dans un Miroir dans l'espoir parfaitement raisonnable (Bon sang ! Cela ne disait-il pas assez à quel point mon univers avait sombré dans la folie ?) d'en ressortir de l'autre côté, au milieu de la salle de séjour de la maison familiale, dans le monde auquel j'appartenais, où je pourrais soit sauver mes parents de la cruauté du Haut Seigneur avec l'aide de Barrons, soit mourir en essayant.

Et voilà que j'étais sur je ne sais quel monde inconnu dans le réseau des Miroirs – lesquels constituaient, selon Barrons, un espace dans lequel il était virtuellement impossible de naviguer et où l'on pouvait errer sans fin – attaquée par un prédateur après l'autre.

Je m'étais absurdement et dangereusement égarée. Les événements avaient pris un tour si extraordinaire que j'avais l'impression d'être tombée dans l'un des terriers de lapin d'Alice.

C'était une chose que d'assister à l'invasion de Dublin par les faës et de lutter contre ceux-ci sur mon propre terrain pour reprendre mon monde. C'en était une autre que de sauter d'un univers à l'autre grâce à des Miroirs et des pierres magiques et d'être obligée de combattre en pays étranger. Chez moi, au moins, je savais où était ce dont j'avais besoin et j'avais des alliés qui pouvaient m'aider. Ici, j'étais totalement démunie.

Les événements se poursuivaient sans moi dans mon monde et j'avais besoin d'y prendre ma part. Il fallait que je sorte d'ici ! Je devais sauver mes parents, interroger Nana O'Reilly, entrer dans les Bibliothèques interdites, trouver où était V'lane, découvrir ce qu'était la prophétie... La liste était sans fin.

Et voilà que j'étais captive de l'un des royaumes du réseau des Miroirs, avec un monstre effrayant entre moi et les pierres que je ne voulais pas laisser sur place. Non seulement j'en avais l'usage ici (bien que ce soit risqué), mais je devais les ramener dans mon monde afin de pouvoir m'en servir là-bas.

S'il me fallait une preuve de la difficulté à sortir des Miroirs – et à survivre à l'intérieur de ceux-ci – il me suffisait de penser à Christian, qui avait erré au hasard pendant deux mois et serait mort si je ne l'avais pas trouvé.

Comment pourrais-je survivre deux mois ? Comment pourrais-je survivre deux *semaines* ?

Mes parents allaient-ils bien ?

Pour la centième fois, je composai SVEETDM sur mon portable. Pour la centième fois, rien ne se passa.

Je fermai les paupières et me frottai le visage. Barrons avait réussi à quitter cet endroit.

De quelle façon ? Pourquoi ne m'avait-il pas dit qu'il avait été aspiré dans le réseau en même temps que Christian ? Pourquoi tant de mensonges... ou, pour reprendre ses termes, d'« omissions » ?

Rouvrant les yeux, je consultai ma montre. Elle indiquait obstinément une heure quatorze. Et flûte ! Je l'enlevai et la mis dans l'une de mes poches. Cet objet était manifestement inutile ici. J'attendais que le monstre ait fini de dévorer le sanglier pour aller récupérer mes pierres. Il me semblait que cela faisait au moins une ou deux heures, mais le soleil n'avait pas du tout bougé dans le ciel depuis que je m'étais assise. Soit ma perception des durées était gravement faussée, soit les journées étaient bien plus longues ici que je n'en avais l'habitude.

Pour tuer le temps, je réfléchis aux options qui s'offraient à moi. À ma connaissance, il y en avait trois. Une fois que j'aurais repris les pierres, je pourrais A) me mettre en quête d'une OFI et courir le risque d'y entrer en espérant ne pas me retrouver captive d'un désert semblable à celui où Christian avait été pris au piège ; B) faire usage des pierres en espérant être encore loin de la prison *unseelie* et être ramenée vers le Hall de Tous les Jours ou un autre embranchement où je pourrais choisir un miroir ; C) rester où j'étais en espérant que, même si SVEETDM ne fonctionnait pas ici, Barrons réussirait à me localiser grâce à mon tatouage. Et que le monstre partirait en quête d'une autre proie à terroriser et à tuer, faute de quoi m'attarder dans les parages ne pouvait être considéré comme une option.

Barrons était manifestement familier des mondes à l'intérieur du réseau des Miroirs, si j'en jugeais à la rapidité dont il en était sorti. Ce qui semblait indiquer qu'il était venu ici au moins une fois avant d'y être entraîné en compagnie de Christian.

De toutes les possibilités, rester là afin de permettre à Barrons de me retrouver semblait la plus sensée. Par le passé, j'avais négligé sa capacité à me sauver. Je ne commettrais pas deux fois la même erreur.

Il lui avait fallu quatre jours pour s'en échapper.

J'allais lui en donner cinq pour me retrouver. Cinq, c'était le maximum que je pouvais lui allouer. Sinon, j'avais peur de commencer à me dire *Oui, mais si c'est aujourd'hui qu'il doit venir ?* Alors, j'aurais peur de m'en aller. Il était impératif que je prenne des décisions et que je m'y tienne fermement.

Une fois cela arrêté, je rassemblai mon courage, me levai et m'approchai furtivement de la lisière de la clairière afin de voir si je pouvais aller récupérer mes pierres.

Le monstre s'activait toujours à son sanglant festin. Il s'interrompt, leva la tête et huma l'air. Me regardait-il à travers les arbres ?

Je m'accroupis et reculai lentement. Après avoir mis une certaine distance entre lui et moi, je me levai et revins en courant jusqu'à mon arbre.

Pourquoi ne m'avait-il pas tuée ? Pourquoi s'était-il interrompu ? N'étais-je pas comestible ? Je savais que certains animaux, atteints par la rage, ne tuaient que pour le plaisir de tuer. Jamais je n'avais vu une telle fureur dans le regard d'une bête. L'un de mes amis avait été mordu par un chien enragé ; j'avais vu l'animal que l'on emmenait au chenil pour l'euthanasier. Il avait paru plus effrayé que furieux. Le monstre à la peau grise n'avait pas en lui un atome de peur. Il n'était que sauvagerie à l'état pur.

À deux nouvelles reprises, je rampai hors de la clairière pour le surveiller. Chaque fois, il était occupé par son repas et ne montrait aucun signe de lassitude.

Je retournai à mon arbre et regardai le soleil traverser lentement le ciel. La température s'éleva. Je retirai mon manteau, mon pull et mon sous-pull. Utilisant ce dernier comme un ballot, j'y nouai mon MacHalo et l'attachai au bout d'un bâton, à la manière des vagabonds.

Pendant un long moment, je songeai avec anxiété à mes parents, en essayant de me convaincre que Barrons était venu à leur secours. À Dani, qui était à l'Abbaye, en me demandant quelles décisions impulsives elle risquait de prendre à présent que je n'étais plus là pour veiller sur elle. À Christian, dont j'ignorais où il avait été emporté, en espérant qu'il avait trouvé de quoi manger, car je n'avais pas eu le temps de lui donner l'une de mes barres protéinées. Et même à V'lane, qui avait disparu et ne s'était plus jamais manifesté.

Je ne trouvai aucun motif d'inquiétude en ce qui concernait Barrons.

Je réfléchis à la vie en m'efforçant de lui trouver un sens, et en

me demandant comment j'avais pu grandir en prenant le monde pour un endroit sain, sûr, en ordre.

Alors que j'étais sur le point de me lever pour aller surveiller mes pierres pour la quatrième fois, j'entendis une brindille craquer.

Je tournai brusquement la tête.

Le monstre était accroupi, les mains au sol, à six ou sept mètres de moi tout au plus.

La tête entre les épaules, il me regardait de ses yeux jaunes brillant à travers les herbes hautes.

À présent qu'il en avait terminé avec le sanglier, avait-il l'intention de *me* faire figurer à son menu ?

Raflant mon bâton de vagabond et mon manteau, je grimpai dans l'arbre si vite que cette fois, c'est moi qui projetai des mottes de terre dans les airs. Le cœur au bord des lèvres, je sautai de branche en branche.

Je déteste autant les hauteurs que les espaces confinés, mais à mi-chemin, je m'obligeai à m'arrêter pour regarder en bas. Le monstre pouvait-il monter ? Il ne semblait pas en être capable, avec son poids qui ne devait pas être loin de deux cents kilos de muscles, sans compter toutes ses griffes, mais dans ce monde, allez savoir ! Surtout étant donné l'étrange fluidité avec laquelle il se déplaçait...

Il se tenait sur le sol au pied de l'arbre, à quatre pattes, lacérant l'herbe où j'avais été assise quelques instants plus tôt.

Soudain, je vis qu'il venait de trouver mon pull. Il le transperça de ses longues griffes et le porta à son mufle.

Je réprimai un hoquet de stupeur. Le pull n'était pas la seule de mes possessions dont il s'était emparé. *Mon* sac couvert de runes était attaché à ses cornes de derrière par un lien de cuir.

Il m'avait pris mes pierres !

Lorsqu'il s'éloigna enfin, mon pull noué autour de l'une de ses pattes arrière, je descendis de l'arbre. Au terme d'un long débat avec moi-même, je haussai les épaules d'un geste fataliste et me mis à le suivre.

J'étais furieuse du tour qu'avaient pris les événements.

Pourquoi cette maudite créature avait-elle ramassé mes pierres, et *comment* – avec ses impossibles griffes – avait-elle réussi à attacher le sac à ses cornes ? L'art de faire des nœuds n'était-il pas un peu trop évolué pour un monstre d'apparence aussi préhistorique ? Et quel besoin avait-il de mon pull ?

S'apercevant que je le suivais, il fit halte, se retourna et me regarda.

Mon instinct me hurlait de m'enfuir à toutes jambes mais quelque chose m'intriguait. Malgré son poil hérissé de rage, il n'avait pas

effectué un seul pas dans ma direction.

— Ce sont mes pierres, j'en ai besoin ! tentai-je de protester.

Sans ciller, il plissa ses féroces yeux jaunes.

Je désignai ses cornes.

— Le sac. Il m'appartient. Rends-le moi.

Rien ne se passa. Je ne vis pas une étincelle de compréhension ou de quoi que ce soit qui ressemble, même de loin, à de l'intelligence, dans son regard.

Je montrai ma propre tête et fis semblant d'ôter un sac et de le jeter au loin. Puis, pour me faire comprendre, je feignis de dénouer mon pull de sa patte. J'essayai plusieurs charades, avec un certain nombre de variations sur ce thème. En vain. Mes efforts furent aussi infructueux que si j'avais tenté d'interroger Barrons.

Enfin, exaspérée, j'exécutai un petit pas de danse, rien que pour voir si cela éveillerait la moindre réaction en lui.

Il se mit debout pour hurler à la mort, révélant une inquiétante quantité de dents, puis, se laissant retomber à quatre pattes, fonça sur moi, plusieurs fois de suite, avant de s'arrêter au dernier instant. Comme un chien attaché à une laisse.

Je conservai une immobilité de marbre.

Il donnait l'impression de vouloir m'attaquer mais d'en être empêché par je ne sais quelle raison.

Puis il se figea à son tour en hurlant, avant de m'observer de ses yeux plissés.

Après quelques instants de ce manège, il pivota sur ses talons et s'éloigna, emportant sa démente et sa puissance.

Dans un soupir, je lui emboîtai le pas. Il fallait que je récupère mes pierres.

Il fit halte, se retourna et gronda dans ma direction. Manifestement, il n'avait pas envie que je le suive. Tant pis pour lui ! Dès qu'il se mit de nouveau en marche, je restai là où je me trouvais pendant quelques secondes avant de le suivre de nouveau à une distance plus respectueuse. J'espérais qu'il avait une tanière où il emporterait les pierres. Dès qu'il repartirait en chasse, je pourrais peut-être les récupérer.

Je marchai à sa suite pendant des heures à travers des prairies, jusqu'à une forêt près d'une large rivière aux flots rapides, où je le perdis de vue parmi les arbres.

La lumière du jour s'éteignait avec une rapidité déconcertante, dans ce monde.

Le soleil avait traversé le ciel avec lenteur toute la journée, mais aux alentours de dix-sept heures – du moins le supposai-je, étant donné l'angle qu'il formait avec cette planète – la boule de feu sombra

plus vite que celle de Times Square au soir du 31 décembre. Si je n'avais pas levé les yeux vers la cime des arbres à cet instant précis, afin d'estimer combien de temps il me restait pour trouver un abri pour la nuit, jamais je ne l'aurais vu, ni ne l'aurais cru.

En un clin d'œil, le jour était tombé pour faire place à une nuit obscure.

La température chuta soudain de cinq bons degrés. Je me réjouis d'avoir toujours mon manteau.

Je hais le noir. Je l'ai toujours haï et le hairai toujours.

Je pris mon MacHalo, le fis chuter dans ma hâte, le ramassai, m'en coiffai rapidement et commençai à allumer les lumières. Comme les attaches s'étaient brisées, je fis bouger certaines des lampes en regrettant de n'être pas l'auteur de cette version du MacHalo signée Barrons. Je ne l'aurais jamais admis devant lui mais elle était plus pratique, plus légère et elle éclairait mieux. Pour ma défense, il est plus facile d'améliorer un objet existant que de s'asseoir sur une chaise et l'inventer de toutes pièces. J'avais créé quelque chose à partir de rien. Il n'avait fait que perfectionner ce « quelque chose ».

Je ne saurais dire si je l'entendis ou si je perçus seulement sa présence mais soudain, je *sus* qu'il y avait quelque chose derrière moi, à quatre mètres au maximum sur ma droite.

Je tournai brusquement et le pris dans la vive lumière blanche des lampes de l'avant de mon casque.

Plissant les paupières, il se protégea les yeux de son bras.

Pendant un moment, je ne fus pas certaine qu'il s'agissait de « mon » monstre. Il s'était assombri, tel un caméléon, et était passé du gris ardoise au noir de charbon. Quant à ses yeux, ils étaient à présent d'un rouge pourpré. Sans le sac de pierres attaché à ses cornes noires, j'aurais pu le confondre avec une autre créature, le prendre pour un lointain cousin de celle que j'avais suivie.

Il grogna, apparemment gêné par la lumière. Ses crocs couleur d'ébène scintillèrent.

Je frissonnai. Il avait l'air encore plus effrayant qu'auparavant.

Puis j'éteignis la lampe de devant. Il baissa son bras.

Et maintenant ? Pourquoi était-il revenu ? Il n'avait pas semblé apprécier que je le suive mais lorsque je l'avais perdu de vue, il avait décrit un cercle vers l'arrière pour me retrouver. Tout cela était parfaitement absurde. Allait-il enfin se fatiguer du sac qui devait lui cogner le dos à chaque pas et s'en débarrasser ? Pourquoi avait-il toujours mon pull ? Comment allais-je survivre à cette nuit ? Comptait-il me tuer dans mon sommeil ? En supposant que je parvienne à me détendre suffisamment pour m'endormir !

S'il m'épargnait, qui viendrait m'occire pendant que je serais assoupie ? Quels dangers recelait la nuit, ici ? Que devais-je craindre ?

Où pouvais-je espérer dormir ? En haut d'un arbre ?

J'étais affamée. J'étais épuisée. J'étais à court d'idées.

Dans un grognement, le monstre surgit des ombres, passa à quelques pas de moi et se dirigea vers la rivière.

Glacée par sa proximité, je me figeai et regardai mes pierres passer près de moi en bondissant.

Dans un jour ou deux, serais-je assez désespérée, assez épuisée, assez impatiente pour tenter tout simplement de prendre le monstre par la tête afin d'en arracher les pierres ? Si plusieurs journées passaient sans qu'il essaye de me tuer, je serais bien capable, poussée par la détresse, de courir un tel risque.

Le monstre fit halte sur un banc de mousse non loin de la rivière et se retourna vers moi. Il regarda le sol, puis moi, et répéta ce manège plusieurs fois de suite.

Il ne me comprenait peut-être pas mais moi, je le comprenais. Pour une raison qui m'échappait, il voulait que j'aile sur ce banc de mousse.

Je réfléchis aux options qui se présentaient à moi. Cela ne me prit pas plus d'une seconde. Si je n'obtempérais pas, qu'allait-il me faire ? Pouvais-je seulement penser à un seul autre endroit où me réfugier ? Je suivis le cours de la rivière jusqu'au banc de mousse. Une fois que j'y fus parvenue, il bondit sur moi et me poussa avec force claquements de mâchoires vers le centre de l'espace couvert de verdure.

Et, sous mon regard surpris et choqué, il urina tout autour de moi en décrivant un cercle.

Lorsqu'il eut fini, il se fondit dans la nuit d'un pas fluide et disparut.

Je demeurai au centre du cercle d'urine encore fumante sur le sol... tandis que je comprenais enfin.

Il avait marqué la terre autour de moi avec son odeur afin de repousser les prédateurs moins menaçants que lui, et j'étais prête à parier que la plupart des prédateurs sur ce monde étaient moins menaçants que lui.

Désorientée par les événements de la journée, épuisée de peur et de fatigue, je m'assis, sortis ce qui restait de ma barre protéinée, me fis un oreiller de mon manteau, puis je m'étendis sur le banc de mousse, posai mon MacHalo à côté de moi et le laissai allumé.

Je mangeai lentement afin de faire durer mon maigre repas, tout en écoutant le doux bruissement des rapides de la rivière.

Apparemment, j'étais coincée là pour la nuit.

Je ne m'attendais guère à ce que le sommeil vienne. J'avais tout perdu. J'étais captive des Miroirs. Mes pierres avaient disparu. Un monstre terrifiant me volait mes affaires et pissait en cercle autour de

moi, et je n'avais aucune idée de ce que je devais faire. Apparemment, pourtant, mon corps avait terminé sa journée, car je perdis connaissance sans même me souvenir d'avoir fini ma barre protéinée.

Je m'éveillai au plus sombre de la nuit, le cœur battant, incapable d'identifier ce qui m'avait arrachée à mon assoupissement. Levant les yeux, je regardai à travers les frondaisons obscures vers les deux lunes pleines qui brillaient dans un ciel bleu nuit tandis que des fragments de rêves me revenaient.

J'avais arpenté les couloirs d'une demeure qui abritait une infinité de pièces. Contrairement aux songes qui me menaient dans des lieux glacés, il avait fait chaud, dans celui-ci. J'avais adoré cette maison, avec ses innombrables terrasses donnant sur des jardins remplis de créatures bienveillantes.

Il me semblait que cet endroit m'attirait. Se trouvait-il quelque part dans ce royaume ? S'agissait-il de la Maison Blanche que le souverain *unseelie* avait fait bâtir pour sa concubine ?

Au loin, j'entendis des loups hurler à la... pardon, aux lunes.

Je roulai sur moi-même, cachai ma tête sous mon manteau et essayai de me rendormir. J'allais avoir besoin de toute mon énergie pour affronter la journée du lendemain et survivre dans ce monde.

Quelque chose de bien plus proche de moi répondit aux loups par un hullement.

Je me redressai sur mon matelas de mousse, pris mon poignard et bondis sur mes pieds.

Ce cri était effrayant. Je l'avais déjà entendu, là d'où je venais. Sous le garage de *Barrons – Bouquins & Bibelots* !

C'était l'aboiement torturé d'un être maudit, d'un être au-delà de toute rédemption, d'un être tellement perdu de l'autre côté du désespoir que j'avais envie de me percer les tympans afin de ne plus jamais entendre un tel cri.

Les loups hurlèrent.

La bête hulula en retour. Elle n'était plus aussi proche, cette fois. Elle s'éloignait.

De nouveau, les loups et la bête firent entendre leurs cris, toujours un peu plus loin de moi.

Existait-il quelque chose de pire que « mon » monstre, ici ? Quelque chose qui ressemble à la créature sous le garage de Barrons ?

Je fronçai les sourcils. Cela ne pouvait pas être une coïncidence.

Était-il possible que « mon » monstre et la créature sous le garage ne soient qu'un seul et même être ?

— Oh, non ! gémis-je.

SVEETDM avait-il fonctionné, finalement ?

Pendant ce qui me sembla une éternité, j'écoutai ce sinistre concert, le regard vide, glacée jusqu'au sang. Il y avait tant de

désespérance, de solitude et de chagrin dans le cri de cet animal ! Quoi qu'il fût, j'avais de la peine pour lui. Aucun être vivant ne devrait endurer une telle souffrance.

Lorsque les loups hurlèrent de nouveau, la bête ne répliqua pas par des hululements.

Quelques instants plus tard, j'entendis de terrifiants jappements, puis les cris d'agonie des loups, exterminés l'un après l'autre.

Frémissante, je me recouchai en me recroquevillant sur moi-même, les mains sur les oreilles.

Je me réveillai peu avant l'aube, entourée par une douzaine d'yeux affamés qui me regardaient depuis l'extérieur du cercle d'urine.

À qui appartenaient-ils ? Aucune idée ! Tout ce que je voyais, c'étaient de solides ombres mouvantes, rôdant dans l'obscurité tels des fauves affamés dans les ténèbres, au-delà du cercle de lumière de mon MacHalo.

Ils n'aimaient pas l'odeur de l'urine mais ils sentaient la mienne derrière celle-ci et, manifestement, ils trouvaient mon fumet appétissant. Sous mon regard, l'une des sombres silhouettes ramena de sa patte un peu de feuilles et de terre par-dessus l'urine.

Les autres commencèrent à l'imiter.

Le monstre noir aux yeux pourpres jaillit de la forêt.

Éblouie par les lumières de mon MacHalo, je ne distinguai pas les détails de la lutte. Je ne vis qu'un tourbillon de crocs et de griffes. J'entendis des grondements de rage, auxquels répondirent des gémissements et des sifflements effrayés, ainsi que des cris de douleur, puis je reconnus le bruit caractéristique d'animaux tombant avec fracas dans les eaux de la rivière. Le monstre se déplaçait à une inconcevable rapidité, tailladant et lacérant l'ennemi avec une précision mortelle malgré l'obscurité. Des lambeaux de chair et de fourrure volèrent.

Certains tentèrent de s'enfuir. Il ne les laissa pas faire. Je pouvais percevoir sa rage. Il prenait du plaisir à ce carnage. Il s'enivrait de l'odeur du sang et du bruit des os se brisant sous ses pattes griffues.

Finalement, je fermai les paupières et cessai d'essayer de voir.

Lorsque enfin le silence revint, je rouvris les yeux.

Deux pupilles injectées de sang m'observaient de derrière un monceau de cadavres sauvagement massacrés.

Quand le monstre recommença à uriner, je me recroquevillai et me cachai la tête sous mon manteau.

Je me levai dès qu'il fit jour, rassemblai mes affaires et, louvoyant entre les dépouilles mutilées, allai me laver dans la rivière. Tout, moi y compris, était aspergé de sang.

J'entrai en pataugeant dans une zone peu profonde, mis mes mains en coupe et bus avidement avant de procéder à mes ablutions. J'avais besoin d'eau. L'onde s'écoulait, rapide et claire comme le cristal. Je ne pouvais pas allumer un feu pour en faire bouillir, aussi décidai-je qu'après tout ce que j'avais traversé, j'étais sans doute destinée à une mort plus romanesque qu'à une infection par des parasites aquatiques.

Une fois propre, je me dirigeai vers la forêt. Trouver de la nourriture arrivait en tête de ma liste de priorités du jour. Il y avait une impressionnante quantité de viande crue jonchée sur le sol, mais je n'y tenais guère.

Je passai devant un certain nombre de cadavres. Certains étaient ceux de menues et délicates créatures dans lesquelles je n'aurais jamais vu une menace. Elles n'avaient pas été mangées, mais tuées pour le simple plaisir.

Une vingtaine de minutes plus tard, je m'aperçus que j'étais suivie.

Je me retournai. Le monstre était revenu ; il était de nouveau gris ardoise, avec des yeux jaunes. Mon sac était toujours noué à ses cornes. Des lambeaux de mon pull étaient noués autour de sa patte.

— Tu es SVEETDM, n'est-ce pas ? Cela a bel et bien fonctionné. Tu es la créature que Barrons garde sous son garage, et il t'a envoyé pour me protéger, mais tu n'es pas vraiment une lumière. Tout ce que tu sais faire, c'est tuer. N'importe qui, sauf moi, c'est bien ça ? Tu me maintiens en vie.

Bien entendu, le monstre ne répondit pas.

J'en étais presque certaine. Après le second carnage, j'étais restée étendue, en proie à l'insomnie, et en attendant que le soleil soit assez haut pour me mettre en quête de nourriture, j'avais réfléchi à différentes hypothèses. Celle-ci était la seule qui explique pourquoi le monstre ne m'avait pas abattue. Lorsqu'il avait tenté de m'attaquer la

veille, je devais avoir encore l'odeur de Barrons sur moi. C'était cela qui le tenait à distance. Je me promis de ne pas me laver trop énergiquement, même si je me salissais.

— Alors, quel est le plan ? Tu me gardes en vie jusqu'à ce qu'il me trouve ?

Cette machine à tuer était-elle ce qui serait apparu à Halloween si j'avais composé SVEETDM ce jour-là ? Je ne voyais pas de quelle utilité elle aurait pu être face au Haut Seigneur et aux princes faës, mais si je l'avais invoquée pendant les émeutes, ou même peu après, au lieu de me terrer dans l'église, elle m'aurait certainement évité un certain nombre d'ennuis et m'aurait emmenée en sécurité quelque part, dans un lieu où le Haut Seigneur ne m'aurait jamais retrouvée.

Je l'examinai. Elle me regarda à travers sa masse de cheveux collants de sang. Je vis de la rage brûler dans ses yeux, mais aussi quelque chose de plus sauvage, de plus effrayant. Il me fallut un moment pour comprendre que c'était de la folie. Cette créature n'était qu'à deux doigts de la démente absolue.

Elle *devait* être SVEETDM. Il n'y avait aucune autre explication. Comment Barrons l'avait-il capturée ? De quelle façon s'en faisait-il obéir ? Par quel moyen l'empêchait-il de le tuer ? Par la magie ? Comme toujours lorsqu'il s'agissait de Jéricho Barrons, je n'avais que des questions et pas de réponses. Quand je retournerais enfin dans mon monde, il faudrait bien qu'il me fournisse certaines explications. Maintenant que j'avais compris ce qu'il cachait sous son garage, j'avais besoin d'en savoir plus.

Tandis que je scrutais le monstre au faciès de brute, aux yeux étincelants de fureur psychotique, au corps puissant bâti pour tuer, je pris conscience que je n'avais plus peur de lui. Je savais au plus profond de moi qu'il n'allait pas m'assassiner. Il continuerait d'égorger et d'étripier la moindre créature vivante passant près de moi, d'uriner en cercle et, probablement, de ramasser toutes les affaires que j'aurais la distraction de laisser traîner, il aurait peut-être même *envie* de me tuer, mais il ne le ferait pas, parce qu'il était SVEETDM, et que son unique but était de s'assurer que je ne mourais pas.

Il me sembla que la moitié du poids du monde se soulevait de mes épaules. Je pouvais y arriver. Je disposais d'un atout dont je n'avais rien soupçonné jusque-là : un démon gardien. Il me vint alors à l'esprit que je n'avais même pas besoin de lui reprendre mes pierres. Barrons les récupérerait quand il viendrait. Un quart du poids du monde s'envola à son tour de mes épaules.

Je me remis en quête de nourriture. La créature me suivit la plupart du temps. Par moments, quelque chose bruissait au loin, et elle s'éloignait à travers les arbres. Je commençai à me boucher les oreilles lorsque cela arrivait. J'aime les animaux. Je ne supportais pas

qu'elle massacre tout ce qui bougeait. Je regrettai que Barrons ne lui ait pas appris à se montrer plus sélective.

Je trouvai des baies dans les sous-bois, ainsi que des noix sur les branches basses, dans un bosquet d'arbres élancés à l'écorce argentée. Après m'en être rassasiée, j'en ramassai une bonne quantité et en remplis autant que possible mon balluchon. Dans un petit ruisseau, je trouvai des œufs de poisson – ce n'était pas très appétissant mais cela représentait une bonne source de protéines malgré tout.

Vers le milieu de la matinée, le monstre me ramena vers la rivière puis, avec force grognements et claquements de dents, me fit remonter le long de la rive, à contre-courant. Sans doute avait-il une intention bien précise, à laquelle Barrons n'était pas étranger.

Il me conduisit ainsi pendant plusieurs heures. Le paysage changea radicalement. La forêt s'épaissit, les berges se firent plus escarpées. Lorsque mon guide m'autorisa enfin à faire halte, j'étais au sommet d'une haute falaise qui tombait à pic, plus d'une trentaine de mètres en contrebas, dans des rapides surmontés d'écume blanche. La rivière ne clapotait plus, elle rugissait avec fracas, emplissant l'étroite gorge d'un grondement assourdi.

Je m'installai au soleil sur le promontoire et mangeai la moitié de ma dernière barre protéinée. J'envisageai de me lever pour partir en exploration mais je doutais que le monstre m'y autorise.

Celui-ci huma le sol autour de moi pendant un moment, puis il descendit à grands pas vers l'aval avant de s'étendre sur le sol dans une posture de fauve menaçant. Je supposai qu'il était las de tant de carnage.

Un peu frustrée de ne pas entendre le son d'une voix, je me mis à lui parler. Je lui racontai mon enfance dans le Sud, ainsi que tous les merveilleux rêves d'avenir que j'avais nourris.

Je lui expliquai comment ma vie était allée de travers, et de quelle façon j'avais commencé à tout perdre, une chose après l'autre. J'évoquai l'enfer que j'avais vécu lorsque j'avais été dépouillée de ma raison et de ma volonté par les princes *unseelies*, et ma guérison grâce à Barrons. Je lui relatai même ma récente visite chez moi, à Ashford, en compagnie de V'lane, et lui révélai ce que j'y avais appris, avant de préciser que j'avais commencé à craindre qu'il y ait effectivement un problème avec moi. Je lui avouai des choses auxquelles je n'aurais jamais fait allusion devant un être doué de conscience, dévoilant mes plus intimes sentiments et inquiétudes. Cette longue confession eut un effet libérateur, même si je ne m'adressais qu'à une bête stupide.

Puis je somnolai. Je m'éveillai environ une demi-heure avant que le soleil ne chute derrière l'horizon, drapant la forêt d'un dais de ténèbres.

Le monstre se mit alors à quatre pattes, s'approcha, traça autour

de moi un cercle d'urine et se fondit dans l'obscurité – iris pourpres, silhouette noire sur fond noir.

Il m'avait « bordée » pour la nuit.

Je me réveillai à plusieurs reprises, surprise par un son ou par un autre. Une fois certaine que rien ne rôdait autour de mon cercle, je m'assoupis de nouveau profondément.

Peu avant l'aube, je fus tirée de mon sommeil par un orage qui grondait au loin et s'approchait rapidement.

Une trentaine de mètres en contrebas, les flots montèrent en un rapide crescendo de tourbillons qui se heurtaient avec fracas contre la paroi rocheuse du canyon.

Le ciel fut zébré d'éclairs. En entendant rouler le tonnerre, je me préparai à subir une violente averse mais la tempête passa sur la rive opposée du cours d'eau et j'y échappai.

L'ouragan fut bref et intense. La foudre s'abattit sans relâche dans d'assourdissants craquements ponctués d'un étrange cliquetis semblable à un tir d'arme automatique. Les arbres se couchèrent sous les rafales. Des torrents de pluie se déversèrent, détrempant le rivage d'en face. Je me réjouis d'avoir été épargnée.

Finalement, la tourmente s'éloigna, et je me rendormis.

Je fus réveillée par une paume plaquée avec fermeté sur ma bouche et le poids d'un corps massif sur le mien.

Je me débattis comme une furie en frappant des mains et des pieds et en essayant de mordre.

— Du calme, Mac, chuchota une voix rauque à mon oreille. Ne bougez pas.

J'écarquillai les yeux. Je reconnaissais ce timbre ; c'était celui de Ryodan. Enfin, c'est Barrons que j'attendais !

— Je suis venu pour vous sortir de là mais il va falloir m'obéir à la lettre.

Je hochai la tête avant même qu'il eût fini sa phrase.

— Il est impératif que vous ne fassiez aucun bruit. Ne parlez qu'en murmurant.

J'acquiesçai de nouveau.

Alors, s'écartant légèrement, il me regarda.

— Où est... la créature ? demanda-t-il.

— Celle de SVEETDM ?

Il me jeta un étrange coup d'œil, puis donna un coup de menton.

— Aucune idée. Je ne l'ai pas vue depuis hier soir.

— Prenez vos affaires, vite. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Darroc est ici, lui aussi.

— Vous voulez rire ? Comment faites-vous, tous, pour me trouver ?

Qu'étais-je donc, à la fin ? Un grand X rouge ambulant ?

— Chut ! dit-il en posant l'index sur mes lèvres. Parlez plus bas.

Soulevant son corps massif du mien, il me mit à plat ventre et fit courir ses doigts dans mes cheveux.

— Ne bougez pas... Ah, flûte !

— Quoi ? grommelai-je à mi-voix.

— Darroc vous a marquée. Il a dû le faire quand les princes vous détenaient.

— Il m'a *tatouée* ?

— Juste à côté du signe de Barrons. Je ne peux pas l'enlever ici. Venez.

Je me retournai tout en me frottant le cuir chevelu d'un geste agacé.

— Où allons-nous ?

— Pas loin d'ici, il y a une... Comment Barrons dit-il que vous les appelez ? Une OFI. Elle va nous transférer sur un autre monde, où se trouve un dolmen ouvert sur l'Irlande.

— Je croyais que la malédiction de Cruce avait tout corrompu ?

— Les Miroirs évoluent, pas les OFI. Ce sont des microcosmes statiques.

Il me prit par les aisselles et, tout en se mettant debout, me souleva et me posa sur mes pieds.

Je me retins à son bras.

— Mes parents ?

— Je n'ai pas de nouvelles. Je suis entré juste après vous, à LaRuhe.

— Barrons ?

— Aux dernières nouvelles, il essayait de se rendre à Ashford à la poursuite de Darroc. Je suis le seul à avoir pu entrer avant que le tunnel s'effondre de notre côté. Il m'a fallu un bout de temps pour vous localiser. J'ai aussi trouvé ceci.

Il me lança mon sac à dos.

— Votre lance est dedans.

J'aurais pu l'embrasser ! Prenant mon sac, j'en inspectai rapidement le contenu, puis j'en sortis ma lance pour la caresser. La tenir dans ma main me donnait l'impression d'être, comme dans la chanson de Travis Tritt, haute de trois mètres et à l'épreuve des balles.

— La créature attaque tout ce qui passe non loin de vous. Par exemple, moi, pour l'instant. Je peux vous faire sortir. Pas elle. Elle ne sait que tuer. Ne l'oubliez pas.

Ryodan me prit par la main et m'amena vers le bord de la rive. Cela était bien trop près de l'à-pic vertigineux pour mon goût, mais je compris pourquoi il faisait cela. La roche de schiste, réduite en poussière aussi douce que du sable près de la corniche, étouffait le

bruit de nos pas. Je levai les yeux vers Ryodan.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? murmurai-je. Avez-vous imprimé une marque sur moi, vous aussi ?

— Je peux suivre celle de Barrons. Maintenant, encore un mot et vous passez par-dessus bord.

Je ne dis plus rien. S'il devait choisir entre ma vie et la sienne, je n'en doutais pas, Ryodan ne se sacrifierait pas pour moi. Je me demandais pourquoi Barrons n'avait rien fait pour protéger Ryodan du monstre, comme par exemple lui donner une chemise imprégnée de son odeur pour qu'il la porte, ou quelque chose de ce genre.

Comme s'il avait entendu mes pensées, Ryodan murmura :

— C'est la marque qu'il a tatouée sur vous qui vous protège de la créature. Pas question qu'il me tatoue, moi. Je suis armé. J'ai traqué cette bête toute la nuit sous la pluie. Elle a épuisé ma réserve de munitions. Elle est bougrement intelligente.

J'avais donc bel et bien entendu des tirs d'arme automatique !

— Vous essayiez de la tuer ? demandai-je dans un souffle, choquée.

Quel cruel retournement de situation ! L'animal m'avait protégée. Féroce. Était-il mon ennemi, désormais ?

Ryodan me décocha un regard acéré.

— Vous voulez partir d'ici, oui ou non ?

Je hochai vigoureusement la tête.

— Alors gardez votre lance à portée de main, bouclez-la et espérez que la créature ne me tue pas. Je suis votre seule issue de secours.

Quand le monstre attaqua – et je suppose que je n'avais pas douté un instant qu'il le ferait –, il fit irruption avec la même brutale soudaineté qu'avec le sanglier. Il jaillit de nulle part et envoya Ryodan à terre dans un furieux tourbillon de griffes et de crocs.

Impuissante, je les regardai rouler, au corps à corps, guettant l'occasion de faire quelque chose. N'importe quoi.

Le monstre était bien plus massif que Ryodan mais l'énigmatique frère d'armes de Barrons était assez féroce à sa façon, lui aussi. Des lames de couteau et des pointes effilées sortirent de ses bracelets de force.

Tandis que j'observais leur combat, leurs mouvements s'accéléchèrent, jusqu'à ressembler à la façon qu'avait Dani de se déplacer. Bientôt, ma vision fut si brouillée que je ne vis qu'une tache floue. Je ne pouvais même plus les distinguer l'un de l'autre. Ryodan paraissait doté de la même rapidité surnaturelle que son adversaire.

Je n'eus que quelques rares aperçus du déroulement du combat, quand l'un ou l'autre était de nouveau visible, momentanément ralenti

par une blessure.

Des râles d'effort emplirent l'air tandis que les opposants roulaient dans la poussière, se rapprochant dangereusement du précipice – au point que je retins mon souffle en priant pour qu'ils ne basculent pas dans le vide – avant de s'en éloigner de nouveau.

J'entr'aperçus Ryodan, qui perdait du sang par d'innombrables plaies.

Puis je vis « mon » monstre, les chairs lacérées, les mâchoires sanguinolentes, claquant des dents.

Une fois de plus, leur sauvage chorégraphie les rapprocha de la corniche.

Je les suivis du regard, écarquillant les yeux, bondissant d'un côté puis de l'autre dans l'espoir de trouver l'instant, l'angle, l'opportunité pour intervenir. Inexplicablement, j'étais déchirée.

Le monstre m'avait sauvé la vie à plusieurs reprises. Il était mon féroce démon gardien. Il m'avait protégée.

Toutefois, comme Ryodan l'avait souligné, il ne savait faire que cela.

Il était incapable de m'aider à rentrer chez moi. Et s'il le pouvait, il allait tuer mon « issue de secours », me laissant sous son inutile protection, naufragée solitaire sur ce monde. Je refusais de laisser cela advenir. Il fallait que je sorte d'ici.

J'aperçus de nouveau Ryodan. La créature était en train de le tailler en pièces !

Puis Ryodan dut la blesser car elle fut de nouveau visible et le demeura quelques instants. Avant de gâcher ce qui serait peut-être ma seule et unique chance, je rassemblai mes forces, plongeai sur elle et lui plantai ma lance dans le dos, juste là où je supposais que se trouvait son cœur, si son anatomie interne était à peu près calquée sur le modèle humain.

Elle sursauta, tourna vivement la tête et rugit dans ma direction.

Ryodan saisit l'occasion. Plongeant son couteau dans sa poitrine, il lui ouvrit la cage thoracique jusqu'à la gorge d'un puissant mouvement vers le haut.

La créature regarda Ryodan et lui imprima une si brutale poussée que celui-ci recula jusqu'à la corniche. Sous mes yeux horrifiés, il trébucha dans la roche friable du rebord et bascula dans le vide.

Je crois que je hurlai, ou peut-être hurlais-je déjà depuis un bon moment, je ne saurais le dire. Les événements, ce jour-là, défilèrent comme dans un brouillard.

Les mains de Ryodan se refermèrent sur une aspérité rocheuse. Je priai pour que celle-ci soit assez solidement enchâssée dans la masse de schiste pour supporter son poids.

Le monstre se redressa de toute sa taille, aboyant de rage et de

douleur, ma lance fichée dans le dos.

Le souffle coupé, je regardai Ryodan se hisser sur la plate-forme, centimètre par centimètre. Il y avait tant de sang sur son visage que je voyais à peine ses yeux. Comment pouvait-il encore bouger ? Sa joue était si profondément entaillée que je pouvais voir un os. Son torse était lacéré de griffures sanglantes.

Lorsque le monstre vacilla enfin, je crois que je poussai un soupir. De soulagement de le voir enfin succomber ? de chagrin pour lui ? de honte, peut-être, pour la part que j'avais prise dans l'affaire ? J'étais accablée par des émotions contradictoires.

Il tourna la tête et chercha mes yeux. Ce que je vis dans son féroce regard jaune m'arracha un hoquet de stupeur.

L'espace d'un épouvantable – et interminable – moment, j'aurais juré y avoir vu une accusation de trahison, une incrédulité devant mon ignoble duplicité, comme si nous avions conclu je ne sais quel accord tacite. Il me regarda d'un air de reproche et ses iris jaunes étincelèrent de haine envers ma trahison. Puis, rejetant la tête en arrière, il poussa un hululement de détresse et de solitude, un long cri d'angoisse, de rage et de démence.

Je me bouchai les oreilles.

Il fit un pas dans ma direction. Je ne pouvais pas croire qu'il soit encore debout, lacéré comme il l'était.

Lorsqu'il effectua un second pas, Ryodan se remit debout en vacillant, se jeta sur le dos de la bête, lui passa un bras autour du cou... et lui trancha la gorge.

— Fichez le camp, Mac ! m'ordonna-t-il.

Saignant de toutes parts, le monstre tendit les bras derrière lui, planta ses griffes dans sa chair, l'écarta et le jeta dans le vide.

— Non ! hurlai-je.

Ryodan avait déjà disparu et tombait vers la rivière, trente mètres en contrebas.

Je restai là, regardant stupidement le monstre éventré de toutes parts, la gorge coupée.

Il était toujours debout.

J'avais froid, j'avais chaud, je tremblais. Il me semblait errer dans quelque délire fiévreux, dans quelque cauchemar dont je ne pouvais me réveiller. Je compris que je me détachais du monde qui m'entourait, que je me pétrifiais à l'intérieur, me fermant à toute émotion.

La bête s'avança vers moi d'un pas chancelant. Elle mit un genou à terre et leva les yeux vers moi. Puis, dans un frisson, elle s'effondra, face contre terre.

Ma lance était toujours fichée dans son dos.

La forêt était calme et silencieuse.

Tout en regardant le sang de la créature couler sur le sol, je dressai froidement, sans émotion, le bilan de ma situation.

Ryodan était mort.

Rien ni personne n'aurait pu survivre à une telle chute, en supposant que Ryodan ait pu se remettre de ses blessures, ce qui était déjà beaucoup espérer.

Le monstre gisant dans une flaque de sang qui s'élargissait à vue d'œil était mort, ou le serait bientôt.

J'avais perdu mon issue de secours.

Et j'avais aussi perdu mon garde du corps.

Quelque part dans ce monde, Darroc me traquait, guidé par la marque magique qu'il avait imprimée à l'arrière de mon crâne.

Et quelque part dans ce monde, se trouvait une OFI qui donnait accès à un dolmen susceptible de me ramener en Irlande. Hélas ! je n'avais aucune idée de l'OFI dont il s'agissait, de la direction dans laquelle elle était, ni du nombre d'OFI parmi lesquelles j'aurais à choisir...

Mon sac de pierres était toujours attaché aux cornes du monstre et les lambeaux de mon pull encore noués par les manches autour de sa jambe. Dès qu'il serait mort, je reprendrais les pierres. Elles s'inscrivaient, en quelque sorte, dans la colonne « actifs » de mon livre

de comptes personnel, à condition d'oublier qu'elles ne représentaient rien de plus qu'un lent omnibus pour l'Enfer.

La créature émit un gargouillement et parut diminuer de volume.

J'attendis quelques instants, pris un bâton et, m'étant approchée d'un pas prudent, lui en donnai un petit coup.

Elle ne réagit pas. J'appuyai plus fort, avant de la pousser du bout du pied.

Saisissant la lance encore plantée dans son dos, je la remuai dans la plaie. La créature ne réagit toujours pas.

Elle était morte pour de bon.

Je m'accroupis auprès d'elle. J'étais en train de dénouer mon sac lorsque soudain, ses cornes se ramollirent et fondirent en un liquide qui coula dans son cou, avant de former une tache huileuse sur la flaque de sang.

J'arrachai mon sac de sa crinière collante.

La forme de son crâne se modifia.

Ses palmes et ses griffes disparurent.

Ses mèches feutrées devinrent des cheveux.

Je reculai d'un pas incertain en secouant la tête.

— Non ! m'écriai-je.

La créature poursuivait sa métamorphose. Sa peau gris ardoise s'éclaircit.

— Non, répétais-je.

Mes dénégations furent sans effet. La transformation s'accéléra. La créature rapetissa. Sa masse corporelle diminuait. Et elle redevint ce qu'elle était.

Ce qu'elle avait toujours été.

Je fus prise d'un vertige. Je m'assis sur mes talons et commençai à me balancer d'avant en arrière, dans un geste de détresse vieux comme le monde.

— Non ! hurlai-je.

Je croyais avoir tout perdu.

Erreur.

Je regardai la personne étendue, morte, sur le sol de la forêt.

La personne que j'avais aidé à tuer.

Maintenant, j'avais tout perdu.

Note aux lecteurs

Chers lecteurs,

Je sais que je n'ai pas ménagé mon héroïne, mais son épopée touche à sa fin. *ShadowFever* sera le cinquième et dernier volet des épreuves et des triomphes de MacKayla Lane-O'Connor. Car elle *connaîtra* des triomphes – je l'ai promis dès le début.

Comme je l'ai dit sur mon site Internet et dans de nombreuses entrevues, la série *Fièvre* m'est venue à l'esprit dans son intégralité, telle que je l'ai écrite, ce qui exigeait que je retranscrive fidèlement l'intrigue et les personnages, quelles que soient les difficultés que je puisse rencontrer dans la rédaction de certains passages. Passer du point de vue extérieur et omniscient du narrateur, comme dans mes précédents romans, à la vision restreinte qu'impose le récit à la première personne retenue pour la série *Fièvre* a représenté un défi que j'ai trouvé immensément gratifiant. Je n'aurais pu raconter d'aucune autre façon les aventures de Mac.

Le diable est dans les détails... et le plaisir aussi. Ce sont les nuances qui rendent un texte riche, intéressant, fascinant, qui nous séduisent et nous font aimer, et détester, et détester aimer, et aimer détester les personnages. Ce sont les objectifs que se fixent ceux-ci ; la façon dont ils attendent leur heure ; les décisions qu'ils prennent, grandes ou petites ; leur maladresse à nouer des liens ; leurs émotions, doutes, convictions, incertitudes, vérités ou joies, évidents pour nous mais encore flous pour eux ; la beauté de les regarder essayer, échouer, essayer de nouveau, échouer encore, et finalement y arriver, qui font un roman – ou n'importe quelle vie, en fait – digne de ce nom. Merci de m'accompagner dans la quête de Mac.

Vous voulez encore de la *Fièvre* ? Passez sur www.karenmoning.com, vous y trouverez une table des messages pleine de lecteurs drôles et intelligents dont je me dis parfois qu'ils connaissent aussi bien que moi les détails de mes séries. (D'accord, *mieux* que moi, les jours difficiles, quand je ne retrouve plus mes notes, ah ah ah !) Vous y trouverez également un lien vers la Boutique de collectors *Fièvres*, où vous pourrez acheter toutes sortes de choses

comme des tee-shirts *Barrons'Babe* ou *V'lane'Vixen*, des mugs *Unseelie Sushi Juice*, des timbres MacHalo, des souvenirs de *Barrons – Bouquins & Bibelots*, et même votre badge *Sidhe-Seer, Inc.* personnalisé.

Il y a aussi un lien vers BLOODRUSH, la bande-son originale de *Fièvre*, un ensemble de chansons écrites et interprétées par Neil Dover. Cet incroyable CD comprend des morceaux comme *Little Lamb* et *I Am Not Afraid*, ainsi que cinq nouvelles chansons et une reprise acoustique. Écoutez donc *Sweet Dublin Rain*, avec le super rap de Mac. Pour *Taking Back the Night* – l'hymne *sidhe-seer* – cent cinquante fans venus du monde entier nous ont rejoints au studio d'enregistrement à Atlanta pour chanter la partie finale. Ça a été un truc dingue ! Le livret d'accompagnement contient des photos prises au studio, plein de bonus, ainsi que des scènes coupées qui ne sont disponibles nulle part ailleurs.

Le MacHalo rose vif de Mac et la version noire signée Barrons – le Z-Lo – sont en tournée depuis six mois, et les photos sont géniales. Vous pouvez voir dans quels coins du monde ils sont tous les deux allés sur www.flickr.com/photo/karenmariemoning. Les images sont fantastiques, drôles, surprenantes. C'est un bonheur que de pouvoir, grâce aux photos et aux e-mails, faire la connaissance de tous ceux d'entre vous que je n'ai pas rencontrés en personne. Merci de faire des aventures de Mac un tel succès !

Restez dans la lumière !

Karen

Glossaire du Journal de Mac

* **Amulette** : Pilier des Ténèbres ou relique faëe *unseelie* forgée par le Roi Noir pour sa concubine. Façonnée d'or, d'argent, de saphirs et d'onyx, la « châsse » dorée de l'amulette accueille une énorme pierre de couleur claire de composition inconnue. Il faut posséder une stature d'exception pour en faire usage afin de modifier la réalité. La fabuleuse liste de ses anciens propriétaires mentionne par exemple l'enchanteur Merlin, la reine Boadicée, Jeanne d'Arc, Charlemagne ou Napoléon Bonaparte. Récemment achetée par un Gallois dans une vente aux enchères illégale pour un montant frôlant les cent millions de dollars, elle est actuellement en possession du Haut Seigneur, après un passage trop bref entre mes mains. On ne peut l'utiliser sans avoir installé avec elle une sorte de lien, ou avoir payé je ne sais quelle dîme. Malgré ma volonté, n'ai pas réussi à la faire obéir.

Addenda à l'entrée originelle : le Haut Seigneur la détient toujours et je pense qu'il s'en sert pour contrôler les princes *unseelies*. Il l'avait sur lui mais n'a pas essayé de l'utiliser sur moi. Pourquoi ? A-t-il peur qu'elle ne marche pas sur moi ?

Barrons, Jéricho : pas l'ombre d'un indice. Il me sauve régulièrement la vie. Je suppose que c'est suffisant en soi.

Addendum à l'entrée originelle : il détient un Miroir de Transfert dans son bureau à la librairie et lorsqu'il s'y promène, les monstres s'écartent sur son passage, exactement comme les Ombres. Je l'ai vu en sortir, tenant entre ses bras le cadavre d'une femme. Sauvagement assassinée. Par lui ? Ou bien par les êtres du Miroir ? Il est vieux d'au moins plusieurs centaines d'années, et peut-être, *sans doute*, plus encore que cela. Je l'ai obligé à tenir la lance dans sa main pour voir s'il était *unseelie*, ce qu'il a fait, mais V'lane m'a appris par la suite que le roi *unseelie* pouvait toucher *tous* les Piliers (de même que la reine *seelie*) et, bien que je n'arrive pas à saisir pour quelle raison le roi *unseelie* ne serait pas capable de poser la main sur son propre Livre, c'est peut-être pour cette raison précise que Barrons *supposait* qu'il possédait cette capacité. Peut-être le Livre a-t-il évolué pour se transformer en quelque chose de bien plus puissant que ce qu'il était

au départ ? De plus, je n'exclus pas qu'il puisse être une sorte d'hybride *seelie-unseelie*. Les faës ont-ils des rapports sexuels pour se reproduire ? Parfois, je pense qu'il est un humain... qui a *très* mal tourné. D'autres fois, je me dis que le monde n'a jamais rien vu qui lui ressemble. Il n'est définitivement pas *sidhe-seer*, mais il voit les faës aussi facilement que je les vois. Il pratique le druidisme, la sorcellerie et la magie noire ; il est d'une force et d'une rapidité surhumaines, et ses perceptions sont exceptionnelles. Que voulait dire Ryodan avec son allusion à l'Alpha et l'Oméga ? Il *faut* que je retrouve cet homme !

Addenda à l'entrée originelle : il a admis avoir tué la femme qu'il portait en sortant du Miroir ! Je suis presque certaine d'avoir compris où mène ce Miroir, mais je n'ai pas eu l'occasion de m'en assurer par moi-même. Je crois qu'il donne accès au sous-sol du garage. Un jour où je me trouvais dans le garage, regardant Barrons par-dessus le capot du Hummer, la créature qu'il y tenait enfermée s'est mise à hurler. Il a refusé de répondre à mes questions à son sujet. (Bon, je n'ai pas été vraiment surprise.)

Ajout à l'entrée originelle : ce qu'il a fait pour me guérir de mon état de *Pri-ya*... Je n'arrête pas d'y penser. Ce que j'ai vu dans son esprit, l'enfant, le chagrin, cela me tue. Quelque fois, j'aimerais retrouver cette période où je n'étais rien d'autre qu'un superbe animal. J'aimerais oublier. Tout oublier. Me contenter *d'être*.

Beau-Gosse : gros point d'interrogation. Pourquoi croise-t-il constamment mon chemin ? Qui est-il ? Je l'ai rencontré pour la première fois dans les rues de Dublin, puis au Muséum où je recherchais des Objets de Pouvoir, avant de découvrir qu'il travaillait au département des Langues anciennes de Trinity College avec Christian MacKeltar, et voilà qu'il est à présent barman chez Chester, le tristement célèbre lieu de perdition tenu par Ryodan. Alors que je discutais avec lui dans cet endroit, il s'est passé quelque chose d'étrange. Je l'ai vu dans le miroir situé au-dessus du bar et il n'avait plus la même apparence. Il m'a effrayée. *Vraiment* effrayée. Dans le miroir, son reflet m'a parlé pour me donner un avertissement. Il m'a dit de ne pas parler à « ça ».

Bibliothèques, les vingt et une : Dani sait où elles se trouvent, même celles qui sont interdites. Nous sommes entrées dans l'une d'elles, avons laissé Kat et ses fidèles la fouiller, mais je n'ai pas pu pénétrer dans l'autre où Dani m'a emmenée. Non seulement elle était massivement protégée, mais une sorte de « garde » bloquait le passage, répétant en boucle que ma présence n'était pas autorisée et que je n'étais pas des leurs. Il y avait un obstacle insurmontable dans le couloir. J'ai appelé V'lane à l'aide. Lorsqu'il est apparu, il m'a sifflé

dessus, s'est contorsionné de douleur et a disparu. Je ne l'ai pas revu depuis. Je commence à m'inquiéter.

Bracelet de Cruce : bracelet d'or et d'argent incrusté de pierres rouge sang. Cette ancienne relique faë était supposée doter l'humain qui la portait d'une « protection contre la plupart des *Unseelies* et... d'autres êtres indésirables » (selon un certain faë de volupté fatale. Comme si on pouvait faire confiance à cette engeance !)

Cercle : Haut Conseil des *sidhe-seers*.

Addenda à l'entrée originale : autrefois choisi lors d'élections démocratiques, il est à présent désigné par la Grande Maîtresse pour sa loyauté envers elle et la cause. Ses membres étaient les seules, avec Rowena, à savoir ce qui était conservé sous l'Abbaye. Certaines d'entre elles sont mortes ou ont disparu lorsque le Livre s'est échappé, il y a une vingtaine d'années. Comment cela est-il arrivé ? J'ai vingt-deux ans. *Est-il possible que ma mère ait été l'une d'entre elles ?*

Ajout : oui, ma mère, Isla O'Connor, l'était. Comme Alina et moi, elle possédait des dons extraordinaires. Il faut que j'en sache plus !

Charme : voile d'illusion projeté par un faë pour dissimuler sa véritable apparence. Plus le faë est puissant, plus son charme est difficile à percer. La plupart des humains ne voient que ce qu'il veut leur montrer. Afin de ne pas être bousculé ou même effleuré par les mortels, celui-ci s'entoure d'un léger périmètre de distorsion spatiale qui fait partie du charme et écarte les humains sans même qu'ils en aient conscience.

* **Chaudron de Clarté :** Pilier de Lumière, ou relique *seelie*, auquel tous les *Seelies* finissent par boire afin de se libérer du poids de souvenirs devenus trop lourds à porter. Selon Barrons, l'immortalité a un prix : une inéluctable folie. Lorsqu'un faë en pressent l'approche, il boit au Chaudron et renaît à lui-même, sans mémoire d'une existence antérieure. Un archiviste tient un registre des réincarnations successives de chaque faë, mais l'endroit précis où se tient ce clerc n'est connu que de quelques-uns, et lui seul sait où sont rangés les livres. Serait-ce le problème des *Unseelies* : le fait de ne pas avoir un chaudron auquel boire, eux aussi ?

Chose aux Mille bouches : créature *unseelie* dotée d'innombrables orifices buccaux, de douzaines d'yeux et d'organes génitaux masculins hypertrophiés. Caste *unseelie* : indéfinie à ce jour. Capacité de nuisance : encore indéterminée, mais peut probablement tuer d'une façon à laquelle je refuse de penser.

Addenda à l'entrée originelle : est toujours là. J'aurai sa peau.

Addenda à l'entrée originelle : Dani s'en est chargée à ma place !
Pouvait-il se transférer dans l'espace ? Lesquels d'entre eux en sont capables ?

Chester (Chez) : club de nuit de Ryodan situé au 939, Rêvemal Street. Ancien haut lieu de la fête pour la jeunesse dorée et blasée de Dublin. À l'instar du cafard, Chester survivrait sans doute à une explosion atomique. Depuis la chute de Dublin, la boîte est descendue au sous-sol et sert désormais une tout autre clientèle... ou, plus exactement, *nous* sert à une autre clientèle. Chez Chester est devenu le lieu de prédilection pour les faës en quête de proies humaines. La Femme Grise avait moins d'appétit pour le menu du serveur que pour sa personne ! Ryodan l'a laissée faire, sous son nez, et les a regardés d'en haut, depuis son aire de verre. Les adorateurs des faës sacrifient tout dans l'espoir d'accéder à l'immortalité, mais je suis certaine que cela est vain, qu'il s'agit seulement d'une ivresse passagère. D'une façon ou d'une autre, je ferai fermer cet endroit.

Cruce : un faë. J'ignore s'il est *seelie* ou *unseelie*. Un certain nombre de ses reliques continuent de passer de main en main. Il a maudit les Miroirs de transfert. Avant cela, les faës les utilisaient librement pour voyager à travers les dimensions. Le sortilège a corrompu les couloirs interdimensionnels et désormais, même les faës ne s'y aventurent pas. Pas d'informations sur ce qu'était cette malédiction. Pas d'informations sur les dommages qu'elle a causés et sur les risques encourus dans les Miroirs. Au demeurant, Barrons ne semble pas les craindre. J'ai tenté d'entrer dans le Miroir de son bureau. Je n'ai pas trouvé le moyen de l'ouvrir.

Addenda à l'entrée originelle : ai trouvé ce qu'était la malédiction ! Cruce, qui haïssait le roi *unseelie*, maudit les Miroirs afin de l'empêcher d'y entrer de nouveau, lui interdisant ainsi de retrouver sa concubine. Cruce convoitait celle-ci, ainsi que tous les mondes contenus dans les Miroirs. Sa malédiction a mal tourné et a semé la pagaille. Voir Miroirs.

Dani : adolescente *sidhe-seer* pourvue du don de la Vitesse. Elle compte à son actif – comme elle ne manque pas une occasion de le crier sur les toits – quarante-sept faës assassinés au moment où j'écris ces lignes. Je ne doute pas qu'elle en aura plus demain. Sa mère a été tuée par un faë ; nous sommes sœurs dans la vengeance. Elle travaille pour Rowena comme employée de Post Haste, Inc.

Addenda à l'entrée originelle : son score s'élève à présent à presque deux cents ! Cette gamine n'a peur de rien.

Addenda à l'entrée originelle : c'est la meilleure ! Elle m'a sauvée du Haut Seigneur et de ses laquais. Nous sommes désormais... presque sœurs. J'ai juré de ne jamais être proche de quelqu'un comme je l'ai été d'Alina, mais c'est plus fort que moi. Derrière ses airs de dure-à-cuire, il y a une gamine qui me fait craquer. Elle a des secrets. Je le sens. Et de profondes blessures affectives dont elle ne dira peut-être jamais la raison. J'espère qu'un jour elle aura confiance en moi. Ce que nous portons en nous et dont nous refusons de parler peut aussi être la cause de notre chute. Je ne peux plus compter ses victimes. Elle a même abattu un prince *unseelie* !

Détecteur d'Objets de Pouvoir : moi. *Sidhe-seer* ayant la capacité de percevoir la présence d'OP. Alina en était aussi une, et c'est pour cela que le Haut Seigneur l'utilisait.

Addenda à l'entrée originelle : Très rare. Certaines lignées ont été élevées pour cette caractéristique. Les *sidhe-seers* de Rowena affirment qu'elles sont toutes mortes.

Dolmen : tombe mégalithique à une seule chambre, composée de deux pierres dressées ou plus supportant une vaste dalle plate disposée à l'horizontale. Les dolmens sont fréquents en Irlande, en particulier dans le Burren et le Connemara. Le Haut Seigneur en utilisait un lors d'un rituel de magie noire destiné à ouvrir un passage entre les royaumes afin de faire entrer des troupes d'*Unseelies*.

Druide : dans la société celtique préchrétienne, les druides présidaient aux cérémonies rituelles, réglaient les questions législatives et judiciaires, enseignaient la philosophie et éduquaient les jeunes élites destinées à intégrer leur ordre. Les druides étaient considérés comme étant dans le secret des dieux, et on leur prêtait notamment des connaissances en matière de manipulation de la matière, de l'espace et du temps. Le vieil irlandais *druí* signifie à la fois mage, sorcier et devin (in *Mythes et légendes d'Irlande*).

Addendum à l'entrée originelle : ai vu Jéricho Barrons et le Haut Seigneur utiliser tous les deux un pouvoir druidique appelé la Voix, une façon de parler avec plusieurs voix à laquelle il est impossible de désobéir. Intérêt ?

Addenda : Christian MacKeltar descend d'une très ancienne lignée de druides.

Envahisseur : *Unseelie* d'apparence délicate et diaphane et d'une surprenante beauté. Les Envahisseurs ressemblent aux représentations modernes des fées : des beautés dénudées, délicates et scintillantes, coiffées d'un nuage de cheveux de soie et dotées de visages exquis,

mais presque aussi grandes que des humains. Je les ai appelés ainsi parce qu'ils nous envahissent. Ils peuvent entrer dans la peau d'un être humain et le contrôler. Une fois qu'ils ont pris possession de leur victime, je ne les perçois plus. Je pourrais être assise juste à côté d'un Envahisseur caché dans une personne et ne pas m'en apercevoir. J'ai cru pendant quelque temps que Barrons pourrait en être un, mais je l'ai obligé à tenir la lance.

*** Épée de Lugh :** relique *seelie* également connue sous le nom d'Épée de Lumière. Ce Pilier de Lumière peut tuer des faës, *seelies* ou *unseelies*. Actuellement en possession de Rowena, qui la prête à ses ouailles de PHI lorsqu'elle le juge utile. C'est en général à Dani qu'elle échoit.

Addendum : je l'ai vue. Elle est de toute beauté !

Addendum : l'ai volée à Rowena et l'ai donnée définitivement à Dani.

Faë [faj], n m. : cf. également Tuatha Dé Danaan. Les faës se divisent en deux cours, la cour *seelie*, dite aussi Cour de Lumière, et la cour *unseelie*, ou Cour des Ténèbres. Toutes deux comportent différentes castes de faës, dont les quatre maisons royales représentent les plus élevées de chacune. La Reine de Lumière et son prince consort gouvernent la Cour de Lumière, le Roi Noir et sa concubine du moment règnent sur la Cour des Ténèbres.

Addendum à l'entrée originelle : Le fer semble avoir un effet sur eux. Détail amusant : sur la table périodique, fer se note *Fe*.

Faë de volupté fatale (par ex. V'lane) : faë doté d'une telle puissance sexuelle qu'il tue toute humaine avec qui il a des relations, à moins qu'il ne décide de la protéger de son érotisme mortel.

Addendum à l'entrée originelle : lorsqu'il a posé les mains sur moi, V'lane a fait en sorte que j'aie l'impression d'être avec un homme extraordinairement sexy, sans plus. Ces faës *peuvent* museler à volonté leur puissance létale.

Addendum à l'entrée originelle : cette caste de faës est exclusivement issue de lignées royales. Ils ont trois possibilités : protéger totalement leur amante humaine et lui offrir la plus extraordinaire expérience sexuelle de sa vie, la garder en vie et la transformer en *Pri-ya*, ou bien la faire mourir de jouissance. Ils peuvent se transférer dans l'espace.

Addendum : être *Pri-ya*, c'est un enfer ! Cependant, j'ai survécu.

Femme Grise : équivalent féminin de l'Homme Gris. L'ai vue non loin de Chez Chester, et par la suite, à l'intérieur. Contrairement à

l'Homme Gris, elle ne laisse pas ses victimes en vie. Peut se transférer. Ne plus les considérer comme des cas uniques. Il pourrait en exister des dizaines.

Fer : Fe, sur la table périodique. L'inspecteur Jayne a découvert que les faës ne l'appréciaient pas. Ses hommes et lui en ont utilisé pour forger des balles, en doubler leurs casques et ils en portent sur tout le corps. Le fer permet de capturer les faës incapables d'opérer un transfert. Qui sait ce qu'une grande quantité de cette matière pourrait faire à un faë capable de transfert ?

Fiona : la femme qui tenait *Barrons – Bouquins & Bibelots* avant que je prenne sa place. Éperdument amoureuse de Barrons, elle a tenté de me tuer en éteignant toutes les lumières un soir, avant de laisser une fenêtre ouverte afin que les Ombres puissent entrer. Barrons l'a congédiée pour cela – *brrr...* quand j'y pense, être licenciée pour tentative d'assassinat ratée, cela doit être sacrément dur à vivre. Elle s'est maquée avec Derek O'Bannion, qui lui a fait manger de l'*Unseelie*. J'ai la désagréable impression que je n'en ai pas encore fini avec elle.

Addendum à l'entrée originale : elle travaille maintenant pour le Haut Seigneur. Elle sait ce qu'est Barrons. Il l'a abattue avant qu'elle puisse me le dire, mais elle était trop dopée à la chair *unseelie* pour mourir d'un simple coup de poignard dans le cœur. Par la suite, il est allé la voir et lui a remis un message pour le Haut Seigneur. Ils ont été amants. Je n'aime pas du tout cette femme.

Gardiens : nom que se sont donné les *gardai* menés par l'inspecteur Jayne luttant pour protéger les survivants de Dublin. Ils mangent de l'*Unseelie* et agacent sérieusement les faës.

Hall de Tous les Jours : plateforme centrale du réseau des Miroirs. Barrons le décrit comme une agence de voyage quantique pour faës identique à un terminal d'aéroport. Les murs et le sol sont faits d'or pur et il semble s'étirer à l'infini. Les murs sont couverts de milliards de miroirs qui sont des portails vers d'autres mondes, époques ou dimensions. C'est un endroit dangereux. Le temps y est distordu, non linéaire, et si l'on arrête de se déplacer, on peut se perdre dans les souvenirs qui apparaissent autour de nous, comme s'ils étaient bien réels. Nos pensées semblent se matérialiser. Il faut continuer de se déplacer. J'ai vu des squelettes sur le sol. Lors de la création initiale des Miroirs, tous les miroirs appartenant au réseau (à l'extérieur du Hall) vous déposaient immédiatement dans le Hall de Tous les Jours. De là, vous pouviez choisir votre destination. Voir Miroirs.

Haut Seigneur : celui qui a trahi ma sœur et l'a assassinée ! Faë mais pas tout à fait, chef des armées *unseelies*, à la recherche du *Sinsar Dubh*. Il utilisait Alina pour trouver le Livre Noir, de même que Barrons se sert de moi comme détecteur d'Objets de Pouvoir.

Addendum à l'entrée originelle : m'a offert un marché : le retour d'Alina contre le Livre. Je l'en crois vraiment capable.

Addendum : non seulement il a fait de moi une *Pri-ya* mais à présent, il tient mes parents en otage !

Homme Gris : être *unseelie* d'une repoussante laideur qui se nourrit de la beauté des femmes humaines. Capacité de nuisance : peut tuer, mais préfère généralement laisser en vie sa victime, horriblement défigurée, afin de jouir de sa souffrance.

Addendum à l'entrée originelle : considéré comme le seul de son espèce. (NON, NON et NON ! Voir Femme Grise) Barrons et moi l'avons éliminé.

Addendum à l'entrée originelle : pouvait se transférer dans l'espace.

Kat : si elle vit assez longtemps, je pense qu'elle finira leader des *sidhe-seers*. J'espère que ce sera le cas : je ne peux pas supporter Rowena. Elle a environ vingt-cinq ans, elle est posée, intelligente, sincère et elle est la seule à avoir toujours gardé l'esprit ouvert et à m'avoir défendue. S'il m'arrive quoi que ce soit, remettez-vous en à elle. Et à Dani. Si je meurs, demandez-leur de l'aide.

* **Lance de Longin** (aussi connue sous le nom de Sainte Lance, Lance du Destin ou Lance Brillante) : lance avec laquelle aurait été percé le flanc du Christ après la crucifixion. Origine non humaine. Ce Pilier de Lumière des Tuatha Dé Danaan est l'une des rares armes mortelles pour les faës, quel que soit leur rang ou leur pouvoir.

Addendum à l'entrée originelle : Tue tout ce qui est faë. Chez une créature partiellement faëe, ne corrompt que les zones faëes de son organisme. Spectacle atroce.

MacHalo : mon invention. Super-cool. Rose vif et couvert de petites lampes. Ce qui se fait de mieux en matière de protection anti-Ombres trendy.

MacKeltar, Christian : travaille au département des Langues anciennes de Trinity College. Sait ce que je suis et connaissait ma sœur ! N'ai aucune idée de sa place dans tout ceci, ni de ses motivations. En saurai bientôt plus.

Addendum à l'entrée originelle : Christian est issu d'un clan qui

servait autrefois les faës en tant que druides et a continué d'assurer l'engagement des hommes dans le Pacte entre humains et faës pendant des millénaires en accomplissant les rituels et en versant la dîme. Il ne connaissait Alina que de vue. Elle lui avait demandé de traduire un extrait du *Sinsar Dubh*.

Addendum : a disparu la nuit d'Halloween, alors que les Keltar et Barrons accomplissaient un rituel destiné à maintenir les murs debout. Nous avons *tous les deux* passé une mauvaise nuit ! Il a été aspiré dans le vortex qui a détruit les pierres du Ban Drochaid, le cercle de pierres sacré où, pendant des millénaires, les druides Keltar ont effectué les cérémonies et payé les dîmes afin d'honorer le Pacte. L'ai trouvé pris au piège du réseau des Miroirs.

Mallucé [mal-lu ʃ] : né John Johnstone Jr. Après le mystérieux décès de ses parents, a hérité de centaines de millions de dollars, puis disparu quelque temps avant de refaire surface sous l'identité de Mallucé, le nouveau vampire mort-vivant. Au cours de la décennie qui a suivi, s'est entouré d'une cour d'adorateurs venus du monde entier, et a été recruté par le Haut Seigneur pour sa fortune et son carnet d'adresses. Teint livide, cheveux blonds, yeux jaune citron, le vampire a une prédilection pour le *steampunk* et le gothique victorien.

* **Miroirs de transfert, ou Miroirs** : labyrinthe complexe de miroirs, autrefois la principale voie empruntée par les faës pour passer d'un royaume à un autre, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Cruce, lance une malédiction sur le dédale argenté. Désormais, aucun faë ne s'y aventure plus.

Addendum à l'entrée originelle : le Haut Seigneur en possédait un certain nombre dans sa maison du Quartier fantôme et s'en servait pour se rendre en Faery et en revenir. Si l'on brise un Miroir, cela détruit-il ce qui se trouve à l'intérieur ? Cela laisse-t-il un passage permettant d'entrer ou de sortir d'un royaume faë, telle une déchirure dans l'étoffe de notre monde ? Quelle était exactement cette malédiction, et qui était Cruce ?

Addendum à l'entrée originelle : Barrons en détient un et s'y promène !

Addendum : voir Hall de Tous les Jours. Voici comment ils fonctionnaient *avant* la malédiction : le Hall de Tous les Jours était l'aéroport central où l'on pouvait choisir parmi des millions de miroirs chacun relié à un autre miroir dans un autre monde/temps/dimension, et s'y rendre. À cette époque, les miroirs étaient des portails à double sens ; pour rentrer, il suffisait de les emprunter dans la direction inverse pour retourner au Hall de Tous les Jours. Je pense qu'ils étaient dissimulés, sur les autres mondes, dans des objets

inanimés, de sorte que seul un faë pouvait les trouver. La reine perçut le pouvoir des Miroirs, créés par le roi pour sa concubine. Afin qu'elle ne soupçonne pas qu'il protégeait la mortelle, haïe de la souveraine, celui-ci lui fit cadeau de la plus grande partie des Miroirs, ainsi que du Hall, mais il conserva un réseau séparé, où il construisit la Maison Blanche au sommet d'une colline, pour sa concubine.

Voici comment ils fonctionnent *maintenant*, depuis que Cruce les a maudits : c'est le chaos le plus absolu. Dans le Hall, les miroirs se sont multipliés de façon exponentielle pour se compter désormais en milliards. Ils ne sont plus à double sens, les endroits qu'ils font apparaître ne sont plus nécessairement leur véritable destination et les mondes reliés par les Miroirs comportent de nombreuses OFI. Cruce a semé le désordre dans des milliards de mondes, de temps, de dimensions. Toutefois, comme le dit Barrons, ceux-ci restent navigables tant que l'on sait ce que l'on fait et que l'on maîtrise suffisamment les arts druidiques. Il semble que Barrons soit souvent allé dans les Miroirs. En général, un miroir donné connecte directement au suivant et lorsque vous regardez dedans, il indique sa destination, mais certains (comme Barrons et le Haut Seigneur) « empilent » les Miroirs, pour former des tunnels qui créent des espaces afin d'obliger la personne (c'est-à-dire moi !) qui y entre à jeter ses armes et à montrer la rançon ou, dans le cas de Barrons, afin de peupler le couloir menant à leur garage de démons assassins qui ne laisseront passer aucun intrus. Ne vous fatiguez pas les neurones à essayer de comprendre les Miroirs. Je pense que personne ne le pourrait. Attendez-vous seulement à l'inattendu.

Nous reprenons la nuit : chanson que Dani et moi avons inventée, désormais l'hymne international *sidhe-seer*.

Null [noël], n. : *sidhe-seer* dotée du pouvoir de paralyser un faë de façon temporaire, d'un simple contact de la main (par exemple, la mienne). Plus le faë est puissant et de haute caste, plus son immobilisation est brève.

O'Bannion, Derek : frère cadet de Rocky et nouveau mignon du Haut Seigneur. Aurais dû le laisser entrer dans la Zone fantôme ce fameux jour.

Addendum à l'entrée originelle : il mange de l'*Unseelie* et sort avec Fiona, qui en consomme elle aussi !

Addendum : le Livre l'a-t-il eu, ou *tout* ce qui s'est passé cette nuit-là était-il une illusion ?

O'Bannion, Rocky : ancien boxeur irlandais reconverti dans le

gangstérisme, et fanatique religieux. Il possédait la Lance de la Destinée* dans une collection cachée dans un profond souterrain. Barrons et moi sommes entrés une nuit par effraction dans la chambre forte pour y dérober la lance. C'est à l'occasion de sa mort que j'ai eu pour la première fois du sang sur les mains. La nuit du vol, Barrons a éteint toutes les lampes extérieures de la librairie. Lorsque O'Bannion m'a poursuivie, accompagné d'une quinzaine de ses hommes de main, les Ombres les ont dévorés juste sous la fenêtre de ma chambre. Je savais que Barrons avait l'intention de faire quelque chose. Et s'il m'avait demandé de choisir entre eux et moi, je l'aurais *aidé* à appuyer sur les interrupteurs. On ne sait de quoi on est capable pour survivre que lorsqu'on est dos au mur et que l'on se voit passer à l'action.

OFI : ornière faëe interdimensionnelle. Ces trucs me rendent dingue ! Quand les murs sont tombés la nuit de Halloween, des zones de Faery sont venues s'imbriquer dans certains endroits de notre monde. Maintenant, si vous marchez ou roulez sans faire attention, vous pouvez vous retrouver tout d'un coup dans une OFI sans avoir compris ce qui vous arrivait. Il est impossible de voir le contenu d'une OFI tant que l'on n'est pas à l'intérieur. Il est difficile d'en sortir. Quelqu'un les a « détachées et libérées » et elles se sont mises à dériver au gré des courants, ce qui les rend d'autant plus ardues à éviter. Il y a également des OFI dans le réseau des Miroirs. Quand Cruce a maudit ceux-ci, la collision entre les royaumes a généré des réalités fracturées de la même façon. Selon Ryodan, les OFI sont des microcosmes statiques ; on peut donc en dresser la carte. Certaines contiennent des dolmens menant à notre monde. La plupart contiennent d'autres OFI. On peut sauter d'un monde à l'autre grâce à elles. C'est un sacré bazar.

Ombres : l'une des plus basses castes *unseelies*. Tout juste douées de conscience. Principale activité : manger. Ne supportent pas la lumière et chassent exclusivement à la nuit tombée. Volent la vie de la même façon que l'Homme Gris dérobe la beauté, en vidant leur victime de sa substance vitale avec la rapidité d'un vampire, ne laissant derrière elles qu'une pile de vêtements et des restes humains parcheminés. Capacité de nuisance : mortelles.

Addenda à l'entrée originelle : je pense qu'elles changent, qu'elles évoluent, qu'elles apprennent.

Addenda : j'en suis certaine ! Je jure qu'il y en a une qui me harcèle !

Addenda : ont appris à travailler ensemble et à prendre la forme de barrières.

Addenda : il y en a dans le monde entier, à présent !

« **On se retrouve en Faery !** » : formule utilisée par les lèche-bottes humains et *sex-toys* pour faës prêts à tout et n'importe quoi en échange de l'ivresse que leur procure un peu de chair *unseelie*. Ils croient que s'ils en consomment assez, ils accèderont à l'immortalité et qu'on les laissera aller en Faery, eux aussi. Prononcée dans un gazouillement aussi exaspérant que possible !

OP : acronyme d'Objet de Pouvoir. Désigne une relique faëe dotée de propriétés magiques. Certaines sont des Piliers, d'autres pas.

Orbe de D'Jai : aucune idée de ce dont il s'agit, mais Barrons la possède. Il affirme que c'est un OP. Je n'ai rien ressenti lorsque je l'ai tenue entre mes mains, mais à ce moment précis, j'avais perdu mes perceptions *sidhe-seers*. Où l'a-t-il eue et où l'a-t-il mise ? Se trouve-t-elle dans sa mystérieuse crypte ? Quels sont ses pouvoirs ? D'ailleurs, par quel moyen entre-t-on dans sa cave souterraine ? Où est l'accès aux trois niveaux de sous-sol situés sous son garage ? Existe-t-il un tunnel reliant celui-ci à l'immeuble ? À vérifier.

Addenda à l'entrée originelle : Barrons me l'a remise pour que je la confie aux *sidhe-seers*, afin qu'elle soit utilisée dans un rituel destiné à renforcer les murs la nuit de Samhain.

Addendum : Barrons jure qu'elle était truquée quand il l'a obtenue. Trouvé un passage vers les sous-sols de son garage – à travers le Miroir de son bureau !

O'Reilly, Kayleigh : amie d'enfance de ma mère, également membre du Cercle. D'après moi, il s'est produit quelque chose de grave que Kayleigh et ma mère ont essayé d'empêcher. Je pense que c'est à ce moment-là que le Livre a disparu.

O'Reilly, Nana : presque centenaire. Vit au bord de la mer dans le comté de Clare et a connu ma mère ! Ma mère s'appelait Isla O'Connor. Je pourrais répéter cette phrase mille fois. Ma mère a grandi avec Kayleigh, la petite-fille de Nana. Je crois que Nana sait ce qui s'est passé lorsque le Livre s'est échappé. Il faut que je l'interroge de nouveau. De préférence quand Kat ne montera pas la garde.

Pacte : accord négocié entre la reine Aoibheal et le clan MacKeltar (*Celtar* : cape d'invisibilité) il y a environ six mille ans afin de maintenir séparés les royaumes faës et humains. Le clan de druides des Highlands a accompli certains rituels et versé une dîme chaque année à Samhain (prononcé *Sow-en*, aussi connu sous le nom de Halloween) afin d'honorer le Pacte. Les murs érigés par la reine

Aoibheal pour séparer les mondes n'ont pas été créés par le Chant-qui-forme car les faës l'avaient perdu depuis fort longtemps, mais réalisés par extension des murs de la prison *unseelie* et renforcés par du sang et des incantations. Cette méthode de fabrication a dangereusement affaibli les murs de la prison. Lorsque nos murs sont tombés, *tous* les murs sont tombés.

Patrona : mentionnée par Rowena. Il paraît que je lui ressemble. Était-elle une O'Connor ? Dirigea pendant un temps le Cercle des *sidhe-seers*.

Addenda : Patrona était ma grand-mère !

PHI : Post Haste, Inc., service de messagerie dublinois, couverture des activités de la communauté *sidhe-seer*. Il semble que Rowena en est la directrice.

Addenda : Après que le Livre a été perdu, Rowena a ouvert des succursales de sa société de messagerie dans le monde entier, dans l'espoir de retrouver sa piste et de le reprendre. Cela était vraiment très intelligent. Elle a des livreuses en vélo dans des centaines de grandes villes qui sont ses yeux et ses oreilles. Les *sidhe-seers* et l'Abbaye ont un richissime mécène qui injecte des fonds par le biais de nombreuses sociétés. J'aimerais bien savoir de qui il s'agit.

Piliers : ensemble de huit reliques – quatre « de Lumière » et quatre « des Ténèbres » – remontant à une époque immémoriale et toutes dotées d'une fabuleuse puissance. Les quatre Piliers de Lumière sont la Pierre Blanche, la Lance Brillante, l'Épée de Lumière et le Chaudron de Clarté. Les quatre Piliers des Ténèbres sont le Miroir Sombre, la Cassette Obscure, l'Amulette Maléfique et le Livre Noir, ou *Sinsar Dubh* (in *Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité*).

Addenda à l'entrée originelle : je ne sais toujours pas grand-chose au sujet de la Pierre Blanche et de la Cassette Obscure. Confèrent-elles des pouvoirs qui pourraient m'être utiles ? Où se trouvent-elles ? Correction à la définition ci-dessus : le Miroir Sombre n'est autre que les Miroirs de transfert. Cf. Miroirs, ou Miroirs de transfert. Le Roi Noir a forgé tous les Piliers des Ténèbres. *Quid* des Piliers de Lumière ?

Addenda à l'entrée originelle : cf. l'histoire du roi *unseelie* et de sa concubine mortelle, telle que V'lane me l'a racontée (p. 77 de ce cahier). Le roi a forgé les Miroirs pour qu'elle ne vieillisse pas et pour lui offrir des royaumes à explorer. Il a créé l'Amulette afin qu'elle puisse modifier la réalité. Il lui a donné la Cassette pour combler sa solitude. À quoi sert-elle ? Le *Sinsar Dubh* était un accident.

Princes *unseelies* : la Mort, la Peste, la Famine et la Guerre. Selon le Haut Seigneur, l'un d'eux a été tué il y a une éternité, et Dani en a abattu un autre, ce qui signifie qu'il n'en reste plus que deux. Dans ce cas, qui était le quatrième, à l'église ? Le Haut Seigneur affirme que ce n'était pas lui et qu'il n'y avait pas de quatrième. L'aurais-je simplement imaginé ? Certains souvenirs de ces premières heures, et même de ces premiers jours, sont encore extrêmement confus.

Pri-Ya [pri-ja], n f. : femme humaine atteinte de dépendance sexuelle aux faës.

Addenda : le Seigneur me vienne en aide, j'en sais quelque chose.

Protections : je suis en train de découvrir cela. Il y en a tout autour des Bibliothèques interdites. Il se trouve que je peux franchir la plupart d'entre elles. J'ignore pourquoi. Soit il s'agit de l'un de mes dons *sidhe-seers*, soit c'est un talent que j'ai acquis au fil de mes épreuves. Sont assez retorses.

Quatre Pierres : pierres translucides de couleur bleu-noir couvertes de signes en relief ressemblant à des runes. La clef qui permet de déchiffrer l'ancien langage et de percer le secret du code du *Sinsar Dubh* se trouve dans ces quatre pierres magiques. Isolément, une pierre permet d'éclairer un passage du Livre Noir, mais pour que le véritable texte dans sa totalité soit révélé, il faut que les quatre pierres soient réunies (in *Mythes et légendes d'Irlande*).

Addenda : selon d'autres sources, c'est la « véritable nature » du *Sinsar Dubh* qui sera ainsi dévoilée.

Addenda : nous en avons désormais trois. J'ai appris qu'elles avaient été taillées dans le mur de la forteresse du roi *unseelie*. Elles émettent une vibration envoûtante, déstabilisante, lorsqu'elles sont réunies. Je pense qu'elles font entendre une version affaiblie du Chant-qui-forme. Elles sont toxiques pour le réseau des Miroirs à cause de la malédiction de Cruce. Les Miroirs rejettent le roi *unseelie* et les pierres car elles ont été souillées par son contact. Je soupçonne V'lane de détenir la quatrième.

Rhino-boys : gros bras *unseelies* de caste inférieure essentiellement employés comme gardes du corps pour faës de haut rang. (D'après mon expérience personnelle.)

Addenda à l'entrée originelle : ont un goût infect.

Addenda à l'entrée originelle : je ne crois pas qu'ils puissent se transférer dans l'espace. J'en ai vu enfermés dans des cellules de la grotte de Mallucé, enchaînés. Il ne m'est pas venu à l'esprit, sur le

moment, que cela était étrange, puis je me suis dit que Mallucé les retenait peut-être grâce à un sortilège, mais après que Jayne a fait cette réflexion à propos de mettre des faës en prison, j'ai compris que tous les faës ne pouvaient pas se transférer et je commence à me demander si seuls les plus puissants en sont capables. Ceci pourrait représenter un point crucial. À explorer.

Addenda : ont un certain appétit pour les jolies jeunes filles humaines et sont prêts à échanger les incroyables plaisirs donnés par la chair *unseelie* contre du sexe. *Berk* !

Rowena : dirige plus ou moins une communauté de *sidhe-seers* organisée en société de messagerie, Post Haste, Inc. En est-elle la Grande Maîtresse ? La congrégation tient son chapitre dans une ancienne abbaye située à quelques heures de route de Dublin, dans laquelle se trouve une bibliothèque que je dois *impérativement* visiter.

Addenda à l'entrée originelle : elle ne m'a jamais aimée. Elle est mon juge et mon bourreau. Elle a envoyé ses affidées me voler ma lance ! Jamais je ne la laisserai me la prendre. Je suis allée à l'Abbaye, mais très brièvement. Je soupçonne que bien des réponses aux questions que je me pose se trouvent là-bas, soit dans ses Bibliothèques interdites auquel seul le Cerclé a accès, soit dans les souvenirs des *sidhe-seers*. Je dois découvrir qui sont les membres du Cercle et convaincre l'une d'entre elles de parler.

Addenda : je la renverserai. Elle ne laisse pas les *sidhe-seers* faire leur boulot. Elle les garde sous sa coupe, mais je pense avoir porté les premiers coups qui feront vaciller les murs de l'Abbaye. Je crois qu'elles vont se mutiner.

Ryodan : associé de Barrons. Correspond à SVNPPMJ sur mon portable.

Addenda : en tête de ma liste de personnes à rechercher.

Addenda à l'entrée originelle : voir Chester. Il est l'un des huit de Barrons, quoi qu'il soit. Ce sont tous des hommes grands, d'une rapidité surnaturelle, en général coulés de cicatrices, qui irradient quelque chose qui n'est... pas humain. Ryodan m'inquiète.

Seelie [sili], adj. : qui relève de la Cour de Lumière des Tuatha Dé Danaan, gouvernée par la Reine Blanche, Aoibheal.

Addendum : les *Seelies* ne peuvent pas toucher les Piliers des Ténèbres. Les *Unseelies* ne peuvent pas toucher les Piliers de Lumière.

Addendum : selon V'lane, la véritable souveraine des faës est morte depuis longtemps, tuée par le roi *unseelie*, et avec elle, le Chant-qui-forme s'est éteint. Aoibheal, princesse de rang inférieur, fait partie de celles, nombreuses, qui ont tenté de mener leur peuple depuis sa

disparition.

Trèfle : dessin en apparence maladroït du fameux trèfle irlandais, formé des lettres S, S et P, et ancien symbole des *sidhe-seers*, lesquelles font vœu de Surveiller, Servir et Protéger.

Sidhe-seer [ʃi-sir], n. f. : humain sur qui le charme faë n'agit pas et qui est capable de voir, derrière le voile d'illusion projeté par un faë, le véritable visage de celui-ci. Certains peuvent aussi voir les *Tabh'rs*, portes invisibles entre les royaumes. D'autres peuvent percevoir la présence d'OP *seelie* ou *unseelie*. Les *sidhe-seers* sont tous différents et leurs capacités de résistance aux faës sont inégales. En outre, certains ont peu de dons, tandis que d'autres en possèdent plusieurs.

Addenda à l'entrée originelle : certaines, comme Dani, sont dotées de la rapidité de l'éclair. Il y a sous mon crâne une zone qui n'est pas comme le reste de moi-même. La possédons-nous toutes ? Qu'est-ce exactement ? Comment sommes-nous devenues ainsi ? D'où viennent ces inexplicables réminiscences d'un ancien savoir qui ressemblent à de véritables souvenirs ? Existerait-il quelque chose qui s'apparente à un inconscient collectif génétique ?

Addendum : dans cette zone *sidhe-seer* sous mon crâne, il y a un lac noir et glacé. Il m'effraie.

* **Sinsar Dubh** [ʃi-sœ-du], n. m. : Pilier des Ténèbres, possession de la mythique tribu des Tuatha Dé Danaan. Rédigé dans un langage connu seulement des plus anciens d'entre ceux-ci, il est supposé contenir la plus redoutable des magies noires dans ses pages à l'écriture cryptée. Il aurait été apporté en Irlande par les Tuatha Dé pendant les invasions citées dans le récit mythologique *Leabhar Gabhala*, puis dérobé en même temps que les autres Piliers des Ténèbres. Il circulerait depuis ce moment dans le monde des hommes. Supposé avoir été écrit il y a plus d'un million d'années par le Roi Noir des *Unseelies* (in *Guide officiel des reliques sacrées-Légendes et vérité*).

Addenda à l'entrée originelle : maintenant, je l'ai vu. Les mots ne peuvent le décrire. C'est bien un livre, mais *vivant*. Il est doté d'une conscience.

Addenda : la Bête immonde. Je n'en dirai pas plus.

Addenda : comment diable suis-je supposée maîtriser ce truc ? C'est une blague ?

SVEETDM : cf. ci-dessous. Encore un code correspondant à un numéro programmé par Barrons. Signifie *Si vous êtes en train de mourir*.

Addenda : horreur ! Je sais ce que c'est, à présent !

SVNPPMJ : Barrons m'a donné un téléphone portable avec un numéro programmé sous cette abréviation, qui signifie *Si vous ne pouvez pas me joindre*. C'est le mystérieux Ryodan qui répond quand je le compose.

Tabh'rs [taa-vr] n. f. : passages ou portes entre les royaumes, souvent dissimulés dans des objets courants appartenant aux humains.

Addenda : je pense que ce sont en fait des Miroirs, comme le cactus dans le monde désertique où j'ai trouvé Christian, sauf que manifestement, je ne peux pas les voir. J'aurais bien besoin d'une *sidhe-seer* qui en soit capable !

Transfert (opérer un) : méthode de déplacement propre aux faës aussi rapide que la pensée. (J'en ai fait moi-même l'expérience !)

Addenda à l'entrée originelle : V'lane m'a fait opérer un transfert sans même que j'aie conscience qu'il était là. Je ne sais pas s'il a réussi à s'approcher de moi drapé de je ne sais quelle illusion avant de me toucher au dernier moment, si rapidement que je n'ai rien vu, ou si ce n'est pas moi mais les royaumes qu'il a fait basculer autour de moi. En est-il capable ? Jusqu'où s'étend sa puissance ? Un autre faë pourrait-il me transférer sans que j'en sois avertie à l'avance ? Danger inacceptable ! Se renseigner sur ce point.

Traqueurs : aussi appelés Chasseurs royaux. Caste intermédiaire d'*Unseelies*. Prédateurs dans l'âme, ils ressemblent à l'iconographie classique du Diable : sabots fendus, cornes, visage étroit de satyre, ailes de cuir, pupilles de feu et longue queue. Hauts de deux à trois mètres, ils se déplacent à une vitesse prodigieuse, à la course ou en vol. Principale activité : exterminer les *sidhe-seers*. Capacité de nuisance : mortels.

Addenda à l'entrée originelle : en ai rencontré un. Barrons n'est pas omniscient. La bête était considérablement plus grande qu'il me l'avait laissé entendre, avec une envergure de dix à douze mètres, et de réels pouvoirs télépathiques. Ces créatures sont mercenaires dans l'âme et ne servent un maître qu'aussi longtemps qu'elles y trouvent un bénéfice. Je ne suis pas certaine qu'elles soient une caste intermédiaire, et d'ailleurs, je ne jurerais pas qu'elles soient entièrement faës. Elles craignent ma lance et je les soupçonne de ne pas être prêtes à donner leur vie pour quelque cause que ce soit, ce qui me donne un avantage tactique sur elles.

Addenda à l'entrée originelle : en ai chevauché un !

Tuatha Dé Danaan [twa-dej-dana], ou **Tuatha Dé** [twa-dej], n. :

voir Faë. Peuple très évolué issu d'un autre monde, venu sur Terre à une époque reculée et divisé en *Seelies* et *Unseelies*.

Unseelie [œnsili], n. ou adj. : Individu appartenant à la Cour des Ténèbres des Tuatha Dé Danaan. Selon les légendes de ces derniers, les faës *unseelies* sont enfermés depuis des centaines de milliers d'années dans une forteresse dont on ne peut s'échapper. (Tu parles !)

V'lane : selon les archives de Rowena, prince *seelie* de la Cour de Lumière, membre du Haut Conseil de la reine et parfois prince consort. Ce faë de volupté fatale a tenté de me faire travailler pour le compte de la souveraine Aoibheal afin de localiser le *Sinsar Dubh*.

Addenda : il m'a rendu la Géorgie ! Quand les murs sont tombés, il a protégé mes parents et préservé Ashford. Il a rétabli l'électricité et restauré l'ordre dans tout l'État, rien que pour moi. Notre relation évolue, maintenant que je suis immunisée contre son érotisme de faë de volupté fatale. Sommes-nous en train de devenir égaux ? Je m'inquiète pour lui. Pourquoi a-t-il disparu de l'Abbaye ? Pourquoi avait-il l'air si chagriné ?

Voix : sort relevant de l'Art druidique et permettant de contraindre celui ou celle sur qui il est utilisé d'obéir à la lettre aux ordres donnés, quels qu'ils soient. Le Haut Seigneur et Barrons en ont fait usage sur moi. L'expérience est terrifiante. Cela anéantit votre volonté et fait de vous un esclave. Vous voyez, impuissant, votre corps faire des choses que votre esprit lui crie de ne *pas* faire. Je suis en train d'essayer de maîtriser cet art – à tout le moins, d'être capable de résister, car sinon, je ne pourrai jamais m'approcher suffisamment du Haut Seigneur pour le tuer et venger Alina.

Addenda : je peux résister à la Voix et l'utiliser, à présent ! C'est drôle, la force que l'on trouve en soi lorsque la seule autre option est la mort. Barrons avait raison : l'élève et le professeur perdent la possibilité de l'utiliser l'un sur l'autre. Leurs compétences se neutralisent.

Zapper : le mode de déplacement de Dani. Elle dit qu'elle *zappe* quand elle passe d'un point à un autre à toute vitesse. Ça me donne la nausée, mais quel avantage tactique ! Cette gamine est incroyable.

Z-Lo : version du MacHalo selon Jéricho Z. Barrons. Noir. Plus léger, plus lumineux et plus efficace, mais je n'ai pas l'intention de le *lui* dire.

Zone fantôme : quartier conquis par les Ombres. De jour, on

dirait un quartier « normalement » délabré. Une fois la nuit tombée, il se transforme en un piège mortel.

Addenda à l'entrée originelle : se sont répandues dans le monde entier après la chute des murs. La grande qui se trouvait dans le voisinage de *Barrons – Bouquins & Bibelots* est vide, désormais. Les Ombres sont parties, littéralement, vers des pâturages plus verts. D'autres *Unseelies* s'activent à remettre en service les réseaux électriques que le Haut Seigneur a fait disjoncter, car ils n'apprécient pas la vitesse à laquelle les Ombres dévorent leurs proies potentielles. Je rassemblerai toute l'aide que je pourrai trouver pour renvoyer ces saletés dans les ténèbres. Cela nous fera gagner du temps.

* Signale un Pilier des Ténèbres ou un Pilier de Lumière.

[1] *Library of Congress* : équivalent américain de la Bibliothèque nationale. (N.d.T.)

[2] Le *Livre de Kells* (*Book of Kells* en anglais ; *Leabhar Cheanannais* en irlandais) ; également connu sous le nom de Grand Évangélaire de saint Colomban, est un manuscrit illustré de motifs ornementaux et réalisé par des moines de culture celtique vers l'an 820. (N.d.É.)

[3] *Let's Make a Deal* est un jeu télévisé américain très célèbre, adapté en France sous le nom : *Le Bigdûl*. (N.d.É.)

[4] *Daoine sidhe* : gens des tertres, en gaélique irlandais. (N.d.T.)

[5] Poème de Robert W. Service, *The Cremation of Sam McGee*. (N.d.T.)